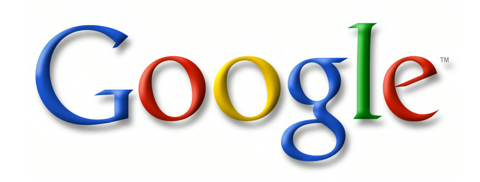
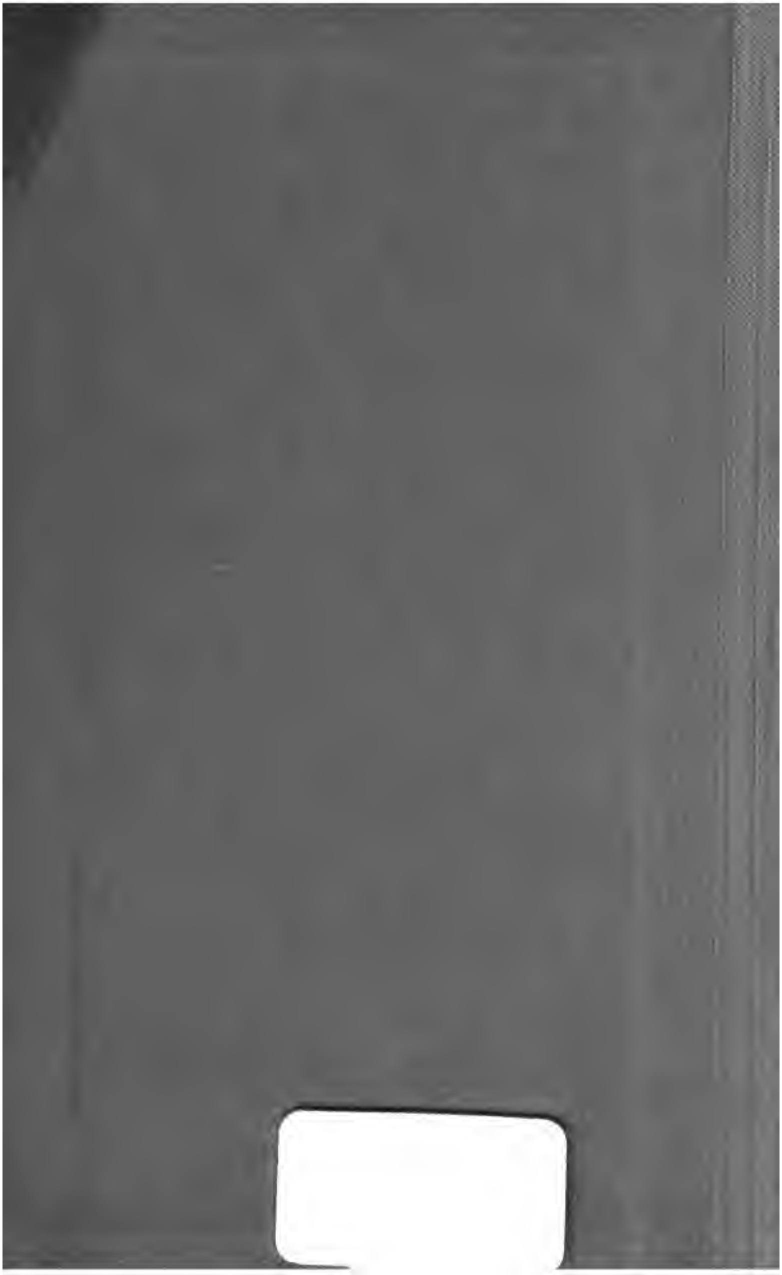



07584542 4





L'ITALIE AU XVIe SIÈCLE

L'ITALIE

AU XVIe SIÈCLE

ÉTUDES LITTÉRAIRES, MORALES ET POLITIQUES

PAR

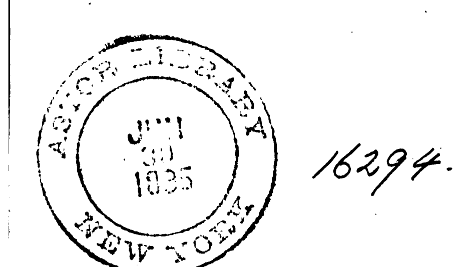
A. DE TRÉVERRET
Professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres
de Bordeaux

DEUXIÈME SÉRIE

L'ARIOSTE — GUICHARDIN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879


ASTOR LIBRARY
NEW YORK
16294.

PRÉFACE

Nous offrons au public lettré la seconde série de nos études sur le XVIe siècle italien. Les personnes désireuses d'étendre leurs connaissances et de varier leurs plaisirs littéraires y trouveront peut-être une satisfaction et une aide, et ne regretteront pas de nous avoir encouragé.

Deux grands noms remplissent ce volume, et ces deux noms éveillent les idées les plus contraires. L'Arioste, poète passionné pour son art, abhorrant les corvées publiques et ne les acceptant que par force; Guichardin, homme d'État, tout entier aux affaires, inconsolable quand il en est exclu, semblent placés, l'un par rapport à l'autre, aux antipodes du monde intellectuel. L'Arioste fera souvent oublier aux lecteurs les soucis politiques et les commotions sociales; mais Guichardin leur parlera sans cesse des inquiétudes et des souffrances qui, à certaines époques, travaillent un peuple entier.

En exposant la vie de ces deux hommes, leurs

opinions et les principaux mobiles de leurs actes, nous ferons pour eux ce que nous avons fait déjà pour Machiavel : nous ne cacherons rien, et nous condamnerons le mal, après en avoir étudié toutes les circonstances et pesé toutes les excuses.

Nos appréciations littéraires seront précédées d'abondantes analyses ; nous raconterons et nous citerons beaucoup. Si le poëme de l'Arioste était aussi connu en France que les fables de Lafontaine ou les tragédies de Racine, nous nous contenterions de dire quels mérites brillent dans tel épisode de tel chant ; les noms de Gabrina, de Zerbin, de Mandricart rappelleraient en un moment mille souvenirs. Mais comme il n'en est pas ainsi, nous devrons apprendre à notre public les faits et gestes de tous ces personnages, et divertir, surprendre, émouvoir, charmer (s'il se peut) ceux qui nous lisent, avant de leur affirmer que l'Arioste excelle à produire ces effets magiques. Nous serions heureux qu'en fermant ce livre, les uns pussent dire : « Nous avons goûté l'Arioste, » et les autres, plus laborieux : « Nous voulons le goûter mieux encore et l'étudier dans son texte italien. »

Il y a vingt ans et davantage, quand les volumes de Thiers paraissaient un à un, comment Sainte-Beuve en rendait-il compte à son auditoire du

lundi? Il résumait les faits racontés dans ces pages récentes, marquait les points historiques importants, et jugeait, à l'occasion, l'historien lui-même. Guichardin, moins connu chez nous, et dont six volumes seulement ont été traduits dans notre langue, exige encore plus impérieusement l'application d'une telle méthode, et nous retracerons bien des faits, nous résumerons de bien curieux chapitres avant de juger son caractère et son talent.

Amener nos lecteurs, par une exposition sincère et vivante, à éprouver ce que nous avons ressenti nous-même; constater alors avec eux et raisonner leur impression, c'est le procédé que nous suivrons d'ordinaire, et qui associe à notre tâche, dans une mesure presque égale, le public et le grand écrivain.

Sur les deux sujets que nous allons traiter, les derniers travaux italiens répandent des lumières toutes nouvelles. MM. Cappelli et Campori, en exhumant des archives de Modène la correspondance administrative de l'Arioste; les arrière-neveux de Guichardin, en publiant ses œuvres inédites (1), ont rendu d'éminents services à l'histoire des lettres. Du reste, les

(1) Dès l'année 1862, avant que la publication de ces ouvrages fût achevée, M. Benoist y puisait la matière d'une thèse remarquable et que nous avons consultée avec fruit.

Italiens acquittent une dette sacrée lorsqu'ils travaillent ainsi à raviver la gloire, à éclairer l'œuvre de leurs grands classiques : car, si dans ses plus mauvais jours, l'Italie conserva la sympathie de l'Europe et le sentiment de sa propre nationalité, c'est à sa langue et à ses illustres écrivains qu'elle le dut : Napolitains, Toscans, Romains, Lombards se reconnaissaient pour frères à ce signe, que tous comprenaient Dante, Machiavel et Guichardin.

L'ITALIE AU XVIe SIÈCLE

L'ARIOSTE

CHAPITRE I

Vie de l'Arioste.

Observation sagace, mais souriante; inépuisable fantaisie, sentiment et amour de la vie et du plaisir; toutes les splendeurs et toutes les grâces de la poésie employées à charmer les hommes, voilà ce que rappelle le nom de l'Arioste. Dans toutes les voies où il est entré, il a laissé des traces qui ne s'efface-ront pas, et dans une seule il est allé si loin et si haut, qu'on ne saurait lui comparer personne. Ce genre d'épopée demi-badine, qui admet tous les enchantements et même tous les tons, pourvu qu'ils soient encore poétiques, est vraiment devenu *le sien;* il y règne aussi bien qu'Homère dans l'autre épopée; mieux qu'Homère peut-être et d'une façon plus incontestée; car enfin on a vu des gens de goût et d'esprit préférer à Homère Virgile, le Tasse, Milton; on ne préfèrera jamais à l'Arioste les Pulci, les

Bojardo, les Berni, ni même Wieland (1). Prédécesseurs, compagnons, successeurs ne lui manquent pas; mais je ne lui connais point de rival. Le seul que parfois on lui oppose, sur beaucoup de points ne lutte pas avec lui, et n'a pas, en réalité, cultivé un genre identique (2).

Mais quelles études et quels travaux préparèrent l'Arioste à cette gloire? Quels furent sa vie, son caractère, la nature de son esprit et la trempe de son âme? Demandons-le à ses biographes, trop incomplets, et à ses confidences poétiques, qui malheureusement aussi ne nous disent pas tout.

Le 8 septembre 1474, vingt et un ans avant la publication du *Roland amoureux* de Bojardo, Ludovico Ariosto, que nous appelons l'Arioste, naquit à Reggio, près de Modène. Son père, Niccolo Ariosto, gentilhomme de Ferrare, jouissait de la faveur des princes d'Este, qui régnaient dans cette ville, et plusieurs fois fut désigné par eux pour remplir des ambassades ou pour gouverner des places. Il descendait de la famille bolonaise des *Ariosti,* transportée à Ferrare vers l'an 1320 par la belle Lippa Ariosta, femme du marquis Obizzo III, qui s'était empressée d'établir ses parents autour d'elle. Si Ludovico avait pu demeurer fils unique, il eût joui d'une belle fortune; mais quatre frères et cinq sœurs vinrent successivement réclamer le droit

(1) Auteur d'*Obéron*.

(2) Préférer le Tasse à l'Arioste, c'est tout simplement préférer le récit chevaleresque toujours *un* et sérieux au récit multiple et *tragi-comique;* question de goût personnel et, pour ainsi dire, de tempérament, qui ne doit guère se discuter.

de vivre et de partager l'héritage paternel. Encore enfant, il s'éprit pour les Muses du plus vif amour; il composa un petit drame de *Thisbé,* qu'il joua lui-même avec ses frères et sœurs; puis il continua de faire des vers, et n'eût jamais voulu faire autre chose. Mais Niccolo avait sur la poésie les mêmes idées que le père d'Ovide et le père de Pétrarque; il la regardait comme un de ces malheureux métiers qui amusent leur homme et le laissent mourir de faim. « Mon père, dit l'Arioste dans sa sixième » satire, me somma de quitter les Muses et m'envoya » non pas à coups d'éperons, mais à coups d'épieu et » de lance, feuilleter les textes et les gloses, et » durant cinq ans m'occupa à ces sottises. »

Coups d'épieu, coups de lance; quel père terrible! Mais ce n'est là qu'une exagération poétique; on en sourit, comme de cette mauvaise humeur qui pousse l'Arioste à nommer *sottises* les textes et les commentaires du droit. Sans doute le père, en lisant les vers échappés à la veine naissante du fils, haussait les épaules et disait: sottises! Le fils, en feuilletant Justinien et Barthole, disait: sottises! à son tour. Et tous deux avaient tort : ni le droit ni la poésie ne sont des sottises; mais à chacun son goût, son aptitude, et à quelques élus l'inspiration.

Du reste, ce fut ici l'inspiration ou, pour parler comme Ludovico, la *mauvaise volonté* du fils qui triompha de l'obstination paternelle : « Quand mon » père, ajoute l'Arioste, vit que j'avançais peu et que » je perdais mon temps, après une longue lutte, il » me laissa libre. »

Et quel usage fit Ludovico d'une liberté si longtemps attendue? Lui-même nous le raconte avec cette émotion pénétrante qui accompagne les souvenirs de jeunesse : « Combien, dit-il, la fortune me favorisa! Elle me fit connaître Grégoire de Spolète, Grégoire, mon maître, que je dois toujours bénir et qui possédait les beaux secrets des deux langues grecque et latine. » Ce fut donc sous cette direction qu'il étudia les anciens et sonda curieusement les mystères de leur art; il faisait lui-même des vers latins, quelquefois un peu raboteux, mais pleins de sens et d'originalité.

Voulant d'ailleurs être de son pays et de son siècle, il lut avec tout le monde les longs récits de Pulci et de Bojardo (1). De bonne heure il vit ce qui leur manquait et aspira à les faire oublier. Mais un poëme tel qu'il le rêvait exigeait du temps et des soins; en attendant qu'il pût le mettre au jour, il laissait courir par le monde quelques compositions courtes et légères, qui préparaient peu à peu sa renommée. Il adressait des sonnets aux dames; il traduisait ou faisait des comédies. En vrai poète, il tirait parti de tout pour enrichir ses œuvres. Un jour, son père, le croyant coupable d'une faute grave, se mit à le tancer d'importance. Il ne l'interrompit pas, même pour se justifier; aux plus pressantes questions, aux plus énergiques reproches il répondit par un singulier silence. Quand Niccolo fatigué de gronder, se fut retiré dans sa chambre, un

(1) Voy. à l'*Appendice*, note 1 : BOJARDO.

des frères de Ludovico s'approcha du jeune homme : « Pourquoi n'as-tu rien dit à notre père? Je suis » sûr pourtant que tu n'es pas coupable. — Non » certes, reprit Ludovico. — Et tu n'as pas ouvert la » bouche? Un mot aurait pu tout apaiser. — Ah! » dit Ludovico, c'est ce que je ne voulais pas. — » Comment cela? — Voici ma raison : mon père était » superbe de colère et d'éloquence; il grondait à » merveille, et justement j'ai, dans ma comédie, à » faire parler un père en courroux; si j'avais coupé » la tirade, j'aurais perdu ou gâté mon modèle; je » l'ai laissé poser devant moi jusqu'à la fin. »

Parmi ces œuvres diverses qui occupaient la jeunesse de l'Arioste, il en était une où il revenait sans cesse : c'était un récit en vers, très étendu; très varié, où la fiction originale et l'imitation se fondaient peu à peu, grâce à un art savant et dissimulé. Ce récit, formé d'épisodes en apparence capricieux, Ludovico pouvait le relier à quelque grand fait historique; il pouvait aussi le détacher hardiment de toute création déjà connue. Mais il comprit dans quel courant les imaginations étaient entraînées; comme l'Italie, en ses loisirs, ne rêvait que paladins, ce fut de paladins qu'il songea à l'entretenir. Partout les personnages de Pulci et de Bojardo, les Renaud, les Roland, les Rodomont, les Angélique, les Bradamante, les Marfise étaient connus et faisaient les délices des grands et même du peuple. On ne voulait être amusé, ému, ébloui que par eux. Ludovico ne tenta donc point de les détrôner; il se promit seulement de les rendre plus amusants, plus gracieux,

plus capables encore de surprendre, d'émouvoir et d'éblouir. Ainsi point de temps perdu pour introduire de nouveaux personnages, point de violence faite aux esprits pour les apprivoiser avec l'inconnu; il ne s'agissait que d'ouvrir aux hommes de ce siècle les portes du paradis poétique dans la direction même où ils le cherchaient.

Telle fut l'entreprise de l'Arioste; et nul homme ne se serait senti et déclaré plus heureux, s'il n'avait eu autre chose à faire que d'y travailler. Mais il avait quatre frères et cinq sœurs, ne l'oublions pas; et quand le père fut mort, il fallut que l'aîné protégeât et pourvût toute cette famille. Or, l'aîné, c'était notre poète; pour vivre lui-même et faire vivre les siens, il entra au service du cardinal Hippolyte d'Este, frère d'Alphonse Ier, duc de Ferrare; mais il se promit bien de donner à Roland et à Angélique tous les moments que les affaires lui laisseraient. Dès l'année 1503, il fut chargé de différents messages; et, comme il l'a dit plaisamment dans plusieurs satires, il se mit à courir les routes pour le cardinal et pour le prince.

En 1509, quand le roi de France Louis XII s'allia contre les Vénitiens avec le nord de l'Italie et avec le pape Jules II, l'Arioste eut l'occasion de visiter un champ de bataille; et son âme, naturellement douce et humaine, frémit à l'aspect du carnage : « Je me suis trouvé, dit-il, dans une campagne rougie du sang des Barbares et des Vénitiens, qu'une destinée cruelle transportait de fureur. J'ai vu les morts si près les uns des autres, que, sur un espace de plusieurs

milles, on ne pouvait faire un pas sans les fouler aux pieds. J'ai vu enfin commettre de telles barbaries, que le monde entier en devrait être encore plein d'horreur. »

Plusieurs biographes récents, s'appuyant sur ce texte, ont cru que l'Arioste avait pris part à quelque combat; mais les plus anciens ne le disent point, et la description s'applique moins, ce me semble, à une mêlée qu'à un champ où l'on s'est battu et à des villes que l'on saccage.

Peu de temps après la conclusion de la Ligue, Jules II, satisfait d'une première humiliation infligée à l'orgueil de Venise, se sépare de ses alliés et s'arme contre Louis XII; le duc de Ferrare nous reste fidèle malgré les menaces du pape; mais afin d'apaiser Jules II, il envoie l'Arioste à Rome. Cette démarche, deux fois renouvelée en 1509, sembla réussir; Ludovico rapporta à son seigneur une réponse assez favorable; mais les bonnes dispositions du pape ne durèrent pas : il dirigea contre Ferrare une flottille chargée de troupes et de munitions, qui remonta le cours du Pô. Cette fois encore, on a dit que l'Arioste s'était battu et avait contribué à la prise d'un des navires pontificaux. Mais il affirme lui-même, dans le *Roland furieux,* qu'il n'a rien vu de ce combat naval et que d'autres le lui ont conté.

Au lieu de l'employer à la guerre, on lui avait ordonné de partir pour Rome et d'y renouer les négociations. C'était là une tâche délicate, la maison d'Este ayant au plus haut point mécontenté le pape. Tout récemment encore, après la mort du cardinal

Cesarini, abbé commendataire de Novantola, le cardinal Hippolyte avait contraint les moines de l'élire lui-même à sa place. En apprenant cet abus de pouvoir, Jules II somma l'usurpateur de venir se justifier à Rome. Hippolyte ne s'y rendit pas et, de concert avec le duc son frère, envoya l'Arioste plaider cette double cause auprès du pontife irrité.

Le poète, qui connaissait fort bien le caractère intraitable de Jules II, craignit de n'être pas assez protégé, même par son caractère d'ambassadeur. Il accepta néanmoins cette mission, et partit pour Rome. Le pape était absent; l'Arioste se fit conduire à la villa où il résidait, et se présenta devant lui presque à l'improviste. Jules s'emporta et le menaça, dit-on, de le faire jeter dans le Tibre. L'Arioste reprit immédiatement la route de Ferrare, et se trouva heureux encore de ne pas expier son insuccès par une disgrâce.

En dépit de toutes ces secousses, il avançait son grand poëme; et de temps à autre, recueillant de précieux suffrages, il goûtait les prémices de sa gloire. En 1507, le cardinal Hippolyte l'avait envoyé auprès de sa sœur Isabelle, duchesse de Mantoue; et cette princesse, charmée de la conversation et des vers du poète, écrivit à son frère : « Je vous remercie parti» culièrement de m'avoir adressé Messer Ludovico : en » me lisant l'ouvrage qu'il compose, il m'a fait passer » ces deux jours le plus agréablement du monde. »

Durant neuf années encore, l'Arioste poursuivit son travail; et quand il l'eut conduit au quarantième chant, il résolut de le publier. Par déférence pour le cardinal, il lui présenta, dit-on, son manuscrit avant

de le livrer à la presse. « Messer Ludovico, lui aurait demandé le prélat quelques jours après, où avez-vous pris toutes ces fariboles? »

Question dédaigneuse, insolente même, mais que les gens pratiques et les hommes d'État sont toujours tentés d'adresser aux poètes. Plongés dans les affaires sérieuses ou dans les calculs diplomatiques, ils traitent volontiers de fariboles les jeux de l'imagination et regardent ces capricieuses fantaisies comme les symptômes d'un petit dérangement cérébral. Oui, l'anecdote que nous venons de rapporter est parfaitement vraisemblable; mais l'absence de documents authentiques et contemporains ne permet pas d'en garantir la vérité. Le cardinal n'a donc *peut-être* pas prononcé ce mot célèbre; et, pour être juste, il faut ajouter que, sensible aux louanges prodiguées par l'Arioste à lui-même et à toute la famille d'Este, il fit les frais de la première édition du *Roland*, publiée en 1516.

Ce poëme paraissait avant que l'auteur en fût pleinement satisfait; et toutefois l'Arioste avait eu de bonnes raisons pour ne pas tromper plus long temps l'attente déjà éveillée du public.

Corriger sans fin est une excellente chose; mais pendant que l'on corrige ainsi, la fin de l'existence arrive, et l'on meurt, comme Bojardo, avant d'avoir donné son œuvre au monde et entendu le doux murmure de sa gloire. L'Arioste désirait jouir de la sienne et ne passer à la postérité que déjà chargé de couronnes par ses contemporains.

Ce n'était pas d'ailleurs un poëme inachevé qu'il

leur donnait. L'action se terminait fort bien, au 40e chant, par la victoire des chrétiens et le mariage de Bradamante avec Roger. Il y a six chants de plus aujourd'hui; mais les épisodes qui manquaient en 1516 ne changent rien au dénouement; ils sont intercalés parmi les autres, et le plus souvent avec un bonheur inouï, de manière à prouver que l'âge, sans affaiblir l'imagination de l'auteur, lui a donné plus d'expérience et une connaissance plus profonde du cœur et des mœurs [1].

En 1516, l'édition du *Roland* portait l'approbation du pape ou, pour mieux dire, le permis d'imprimer accordé par le Saint-Père. L'Arioste, à cette époque, n'était pas mal en cour de Rome; Jules II, mort en 1513, avait eu pour successeur le pontife affable et pacifique, le protecteur des arts et des lettres, l'ami de Raphaël, Léon X. Déjà, depuis longtemps l'Arioste le connaissait; n'étant encore que le cardinal Jean de Médicis, il avait daigné lui dire qu'il l'aimait comme un frère. Aussi, sans crainte cette fois d'être jeté dans le Tibre, Ludovico vint à Rome et y plut à tout le monde. Aux prélats curieux de littérature antique, il expliquait les passages les plus difficiles d'Horace; au cicéronien Bembo, il montrait ses vers latins, et comme celui-ci l'exhortait à écrire toujours dans la langue de Virgile, il lui répondit avec bon sens et fierté : « J'aime mieux » être l'un des premiers parmi ces poètes que vous

(1) Ces épisodes intercalés, en 1532, dans la troisième édition, sont ceux d'Olympie, du combat de Roland contre le monstre marin, du château de Clodion, et de Marganorre. Beaucoup de vers d'ailleurs et même de stances furent retouchés dans l'intervalle.

» appelez *vulgaires*, que de me placer au troisième » rang parmi les Latins. »

Quand il se présenta à Léon X, le nouveau pape lui fit un excellent accueil; il s'inclina vers lui du haut de son siége pontifical, lui prit la main et le baisa sur les deux joues. Mais que lui donna-t-il? l'autorisation d'imprimer ses vers, et un tiers des recettes de la Chambre apostolique établie à Milan (1).

C'était quelque chose, sans doute; mais pour un homme que Léon X avait autrefois appelé son frère et que, devant tout le monde, il baisait sur les deux joues, on trouva que c'était trop peu; les amis de l'Arioste s'étonnèrent qu'il n'eût pas mieux fait ses affaires à Rome : « Au moins, lui disaient-ils, le pape aurait dû vous expédier gratis vos bulles, et tout ce que vous avez pu obtenir, c'est de les avoir à moitié prix. Vraiment, Messer Ludovico, vous êtes bon de ne pas vous fâcher ou de ne pas revenir à la charge. Voyons! sollicitez encore, jetez de nouveau le filet dans cette mer, vous pêcherez peut-être un beau bénéfice. »

A ce propos, l'Arioste, dans la troisième satire, fait la réponse la plus calme, la plus sensée et la plus spirituelle du monde :

« On croit, dit-il, qu'ayant été l'ami du pape, il » m'est facile de devenir Monsignor; ceux qui le » pensent, je leur adresserai un apologue. Lisez-le, » mon cher Maleguzzo; il ne vous coûtera pas tant de

(1) *Sat. Ire*. Il est possible que ce tiers de recettes eût été déjà concédé à l'Arioste, mais Léon X paraît lui en avoir confirmé la concession, sur la recommandation du cardinal.

» peine à lire qu'il m'en coûte à faire. Il fut un temps » où la terre était tellement gercée par la sécheresse, » qu'il semblait que Phœbus eût abandonné les rênes » de son coursier à Phaéton; toutes les sources » étaient taries; on pouvait passer sans pont même » les plus grands fleuves. Alors vivait un berger » qu'enrichissaient ou plutôt qu'embarrassaient de » nombreux troupeaux. Ayant longtemps, mais en » vain, cherché de l'eau, il adressa ses prières à Celui » qui n'abandonne jamais les hommes quand ils » mettent leur confiance en lui. Le berger apprit, par » un effet de la bonté divine, qu'il trouverait l'objet » de ses vœux dans un vallon qui lui fut indiqué. » Accompagné de sa femme, de ses enfants, et suivi » de tous ses troupeaux, il se mit en marche sur le » champ. Son attente ne fut pas trompée. Mais » comme la source était peu abondante et que le » berger n'avait qu'un petit vase, il pria ses compa- » gnons de ne point se fâcher s'il le remplissait » d'abord pour lui seul. Il dit que la seconde fois » qu'il puiserait de l'eau, ce serait pour sa femme, » la troisième et la quatrième pour ses chers enfants. » Il promit, après cela, d'en distribuer à ceux de ses » amis qui l'avaient aidé à creuser le puits. Les » hommes s'étant désaltérés, les bestiaux, dont la » mort lui aurait fait le plus de tort, furent abreuvés. » A la fin, une pauvre pie, fort aimée de son maître, » s'écria : Hélas! je ne suis point de ses parents, je » n'ai pas aidé à creuser le puits, et probablement je » ne lui serai pas plus utile dans la suite que je ne » l'ai été déjà. Il faudra que tout le monde passe

» avant moi, et certainement je mourrai de soif si » je ne puis me désaltérer ailleurs.

» Je vous invite, mon cher cousin, à raconter cette » histoire à ceux qui jugent que le pape devrait me » préférer aux Néri, aux Vanni, aux Lotti et aux » Baci, ses neveux et ses parents. C'est d'abord pour » eux qu'il doit puiser à la source, ensuite pour ceux » qui lui ont procuré le plus riche de tous les » manteaux. Quand ces derniers seront satisfaits, il » songera aux hommes qui ont pris à Florence le » parti des Médicis. Chacun viendra vanter ses bons » offices, son dévouement, réclamer l'argent, les » chevaux et les armes qu'il a prêtés. Quant à moi, » si j'attends qu'ils soient tous désaltérés, je mourrai » de soif ou je trouverai le puits à sec. »

On le voit, c'est la veine d'Horace qui coule de nouveau après quinze siècles : même grâce de langage et même naturel, même connaissance des hommes, même malice et même sourire à la vue des scènes qui se jouent ici-bas.

Parfois on disait à l'Arioste : Faites-vous prêtre, et les bénéfices vous arriveront sans peine; votre vieil oncle, par exemple, sera heureux de vous léguer sa prébende de Sainte-Agathe; obtenez sa survivance, et quand il sera mort, succédez-lui. — Sans doute, répondait l'Arioste, la prébende est bonne, si bonne que le vieux n'en dort plus. Il sait qu'on la convoite, qu'on désire sa mort; il craint d'être empoisonné par un confrère [1], et m'a prié, pour éloigner le péril,

[1] Quel jour effrayant ce passage de la première satire jette sur les mœurs ecclésiastiques de l'Italie au commencement du XVI[e] siècle!

d'obtenir en effet la survivance. Je l'aurai probablement, mais je ne prendrai pas la place pour moi; je la donnerai à quelque honnête et savant homme d'église. Pour moi, je ne veux ni chasuble, ni surplis, ni tonsure; je suis changeant et j'aime ma liberté; point de ces engagements que je ne saurais rompre.

Vivre tranquille à Ferrare, étudier à loisir, versifier à ses heures, rendre plus parfait son *Roland,* qui déjà lui vaut beaucoup de gloire, ne se plus mêler enfin de négociations et d'affaires, tel est, en 1518, le vœu le plus cher de l'Arioste. Cette année-là, le cardinal d'Este fut obligé de se rendre en Hongrie pour y prendre possession d'un évêché et y conclure avec le jeune Louis II le traité d'alliance que Léon X proposait contre les Turcs à tous les souverains de l'Europe. Il invita l'Arioste à l'accompagner dans son voyage; mais cette fois un tel honneur parut au poète plus onéreux que jamais; il laissa donc son frère Alexandre partir avec le cardinal, et resta à Ferrare avec sa mère et son *Roland.* Mais il se douta bien que le cardinal gronderait; que les flatteurs, envenimant le mécontentement du maître, imputeraient ce refus aux plus mauvaises raisons. Aussi adressa-t-il à son frère une épître, ou plutôt une satire, où il lui expose franchement tous les motifs qui l'ont retenu.

Il se plaint d'abord de sa santé, qui exige des ménagements et une tempérance difficile à garder dans les repas de cardinaux et de diplomates. Il ne craint pas seulement la trop bonne chère; il redoute

les frimas de la Germanie, et plus encore les poêles et leur étouffante chaleur, et ces hivers passés autour des poêles, à jouer, à manger, à boire.

« Je suis vieux de quarante-quatre ans, dit-il, et » je cache sous mon bonnet une tête déjà chauve. Ce » qui me reste de vie, je l'épargne de mon mieux; » toi qui n'es venu au monde que dix-sept ans » après moi, *suis notre maître à travers le froid et le* » *chaud;* sers pour nous deux. Si le cardinal, sans » me faire tant courir, veut agréer le service que je » lui rends ici, la plume à la main, je suis l'homme » du cardinal. Tout en restant à Ferrare, je ferai » retentir si haut son nom, que jamais l'aile d'aucun » oiseau ne prit un tel essor vers le ciel. »

Cette promesse de glorifier le cardinal, il l'a tenue en bien des passages de son *Roland;* il a fait pour cette famille d'Este ce que Virgile avait fait jadis pour la race des Césars. Il s'étonne donc que le cardinal ne se contente pas de ce service et ne lui dise pas : Mon cher Arioste, chantez Roland, chantez Roger et ma famille et moi, et vivez doucement chez vous des rentes que nous vous ferons.

Non, le cardinal demande autre chose; il veut qu'on le serve d'une façon plus positive et matérielle.

« Une œuvre, dit l'Arioste, que j'ai composée pour » exalter sa gloire, ne lui semble pas un titre » suffisant; le vrai titre, à ses yeux, c'est de porter » ses messages et de négocier ses affaires; c'est de » galoper, l'éperon aux bottes, le fouet en main, » changeant vingt fois de bêtes et de guides, » franchissant monts et ravins, et se jouant avec la

» mort. Ah! maudite servitude! O Apollon! ô troupe
» sacrée des Muses! vous ne me procurez pas seule-
» ment de quoi me faire un manteau. Si j'ai quelque
» chose, ce n'est pas pour vous qu'on me l'a donné;
» c'est pour mes courses et mes fatigues. »

On voit clairement ce qu'il faudrait à l'Arioste : un protecteur comme Auguste, dont la main légère et délicate laisse flotter la bride sur le cou des poètes; un prince qui reçoit avec plaisir leurs louanges et leurs apothéoses, mais ne leur impose pas de corvées et de besognes. Malheureusement le cardinal Hippolyte ne savait pas, sur ce point, imiter Auguste. Tous les quatre mois, l'Arioste recevait vingt-cinq écus, payés d'assez mauvaise grâce, et depuis qu'il avait refusé de suivre son patron en Hongrie, il pouvait craindre de se voir retirer cette pension. Mais un sentiment élevé l'affermissait contre un tel péril. L'intérêt de sa gloire avait beaucoup contribué à le retenir; placé entre la crainte de laisser un poëme imparfait et celle de perdre les dons du cardinal, l'Arioste n'hésitait point.

« J'aime mieux, disait-il, mon repos que la richesse;
» et je ne veux point m'occuper à des soins qui me
» feraient oublier l'objet de mon étude : travail chéri,
» qui ne donne point de quoi nourrir mon corps, mais
» qui offre à mon âme un si noble aliment, que le
» négliger serait crime. Grâce à lui, ajoutait-il
» transporté d'amour et de reconnaissance pour la
» poésie; grâce à ce travail, la pauvreté me pèse
» moins, et je n'aime pas assez la richesse pour
» l'acquérir au prix de ma liberté. Ce que je n'espère

» point avoir, grâce aux Muses, je ne le désire pas;
» grâce à elles, le dépit ni l'envie ne me dévorent
» quand je vois le prince appeler près de lui quelque
» courtisan plus heureux. »

Voilà parler en vrai poète, en homme pour qui la poésie et la gloire qu'elle donne sont la grande affaire, la grande réalité, j'allais presque dire le grand devoir de la vie.

Ce sentiment, néanmoins, lorsqu'il règne seul dans une âme, peut paraître une des formes de l'amour-propre et de l'égoïsme. A chacun son plaisir, disons-nous alors; si Horace et l'Arioste aiment mieux s'illustrer par leurs vers que de se battre ou de négocier, ils ne font pas acte de vertu en se laissant glisser sur cette pente; ils suivent leur instinct, comme les autres. Mais ce qui nous touche dans la vie des grands poètes et nous attache à leurs personnes, c'est l'affection qu'ils ont témoignée aux autres hommes et le bien qu'ils ont répandu autour d'eux. Or, l'Arioste chérit sa famille, et parmi les liens qui le retiennent à Ferrare, il compte sa mère, ses frères, ses sœurs, dont il faut administrer et régler les affaires.

« Je suis seul ici, dit-il, pour soutenir notre
» maison; si je m'éloigne, elle va tomber. De cinq
» frères que nous sommes, Carlo est dans le royaume
» de Naples, Galasso veut à Rome revêtir le surplis;
» et toi, Alexandre, tu es parti avec Monseigneur.
» Gabriel est ici; mais que veux-tu qu'il fasse?
» Depuis son enfance un destin ennemi lui tient les
» pieds et les mains enchaînés. Il n'a jamais paru ni

» sur la place ni à la cour, et tu sais qu'il faut y » paraître pour soutenir une maison. Et notre » cinquième sœur? Maintenant qu'elle se marie, ne » devons-nous pas lui préparer sa dot? L'âge de ma » mère aussi pénètre mon cœur de pitié. Nous ne » pouvons sans infamie l'abandonner tous à la fois. »

Ainsi l'Arioste songe et se sacrifie aux besoins de la famille; malgré son horreur des affaires, il sollicite ou s'emploie pour tous les siens, et il nous parle de ces soins avec une douce simplicité, qui ne commande pas l'émotion, mais la fait naître sans effort.

Toutes ces raisons que notre poète allègue afin de motiver son refus, apaisèrent-elles le mécontentement du prélat? On l'ignore; mais en 1520, après la mort d'Hippolyte d'Este, nous retrouvons l'Arioste jouissant des faveurs de la cour. Le duc Alfonse l'a pris à son service et, fidèle au système d'*utiliser* les gens de lettres, il en a fait un gouverneur, le chargeant de ramener à l'ordre tout un petit canton des Apennins infesté de brigands, celui de la Garfagnana.

Apennins et brigands! deux choses qui devaient être bien désagréables à l'Arioste; car nul moins que lui n'aima les gens et les pays sauvages. Il accepte cependant, parce qu'il faut vivre et tenir son rang; mais écoutez les plaintes qu'il exhale dans sa quatrième satire.

« Depuis un an, dit-il à son ami Maleguzzo, je n'ai » plus de commerce avec les Muses; aujourd'hui » pour la première fois, je renoue avec elles. J'ai été » comme l'oiseau qu'on a changé de cage et qui

» tout stupéfait, reste de longs jours sans chanter.
» J'habite une gorge profonde, d'où je ne puis sortir
» sans être obligé de gravir la croupe sauvage de
» l'Apennin, toute chargée de sombres forêts. Que
» je reste enfermé dans mon château ou que je
» veuille un moment prendre l'air, partout je n'en-
» tends qu'accusations, procès, colères, larcins,
» homicides, haines, clameurs, vengeances. Il me
» faut, d'un visage tour à tour bienveillant et sévère,
» apaiser l'un, menacer l'autre, condamner celui-ci,
» acquitter celui-là. Chaque jour j'écris, je remplis
» des feuilles entières, j'envoie des dépêches au duc
» pour lui demander conseil ou solliciter des renforts
» contre les brigands qui m'environnent. Veux-tu
» savoir où en est venue la licence dans ce canton?
» Ici les assassins se promènent en si grande troupe
» qu'une autre bande, chargée de les arrêter, n'ose
» pas seulement montrer son drapeau. Sur toute
» cette terre se dressent, comme autant de cornes
» menaçantes, quatre-vingt-trois bourgades divisées
» par une sédition perpétuelle.

» Que veux-tu? ajoutait-il gaiement, le duc a cru
» me rendre service, et je lui sais gré de l'intention;
» il m'a donné une belle place, mais qui convient
» fort peu à mes désirs. D'autres se plairaient ici;
» moi, je ressemble au coq qui a trouvé une perle et
» qui ne l'apprécie pas. Je suis comme ce Vénitien à
» qui le roi de Portugal avait fait présent d'un beau
» cheval maure. Le brave marin s'entendait mieux
» à diriger un navire qu'un coursier. Il monte sur sa
» bête et, usant à la fois de l'éperon et du frein, il

» enfonce l'un, il serre l'autre. Ne va pas me faire » chavirer, disait-il au cheval. Mais celui-ci ne savait » auquel obéir, à l'éperon qui lui commandait de » courir, ou au frein qui lui ordonnait de s'arrêter. » En quelques bonds il se débarrassa, laissant son » cavalier par terre, avec le flanc, l'épaule, la tête » meurtris. Et le Vénitien se releva péniblement, » pâle de crainte et blanc de poussière. Il eût mieux » fait, et moi aussi, de dire au souverain : « Je » n'entends rien à chevaucher; veuillez donc faire » ce présent à un autre. »

Cet apologue et ces plaintes de l'Arioste donneraient à penser qu'il échoua dans sa mission et qu'il perdit la tête au milieu de ses brigands. Il n'en est rien; quoique gouverneur malgré lui, il ne fut pas mauvais gouverneur [1].

Peu de temps après s'être rendu à son poste, il écrivit au duc de Ferrare : « Tant que je conserverai cette charge, je n'aurai d'autre ami que la justice. » — Il resta fidèle à ce noble principe; mais que de difficultés l'assaillirent ! Il ne pouvait même arriver dans sa province sans traverser des montagnes et des bois où se trouvaient postés deux factieux ou bandits célèbres, Cantello et Pacchione. L'un d'eux le rencontre un jour sur la route, accompagné d'une escorte insuffisante. Il aurait pu l'investir, le prendre, le mettre à mort ou à rançon; mais plein de respect

(1) Consulter à ce sujet la seconde partie de la brochure intitulée : *Notizie per la vita di Ludovico Ariosto,* Modène, 1871, par M. Giuseppe Campori. L'auteur emprunte à des documents administratifs et aux lettres de l'Arioste, trouvées dans les archives de la maison d'Este, à Modène, le récit des faits que nous résumons ici.

pour le poète dont les fictions avaient souvent charmé sa vie de crimes et de périls, il lui laissa libre passage et mérita, par ces égards, plus d'une fois renouvelés à ce qu'il semble, d'être considéré comme l'*allié* du duc de Ferrare.

Dans son gouvernement, Ludovico lutte tour à tour contre les communes qui, alléguant des statuts et privilèges, ne veulent pas payer les impôts; contre les petits seigneurs, ennemis les uns des autres; contre ses propres archers à cheval, qui ont trop de liaisons avec les brigands. A chaque ordre qu'il donne, quelqu'un en appelle au duc; il est obligé d'écrire sans cesse pour accuser les opposants et se justifier lui-même.

En 1522, le vieux Pietro Maddalena, espèce de *burgrave* qui a près de cent ans, mais dont l'âge n'a point adouci la férocité, fait massacrer par ses suppôts la comtesse et le jeune comte de San Donnino, ses voisins. L'Arioste poursuit la juste vengeance de ce crime; mais favorisés par les gens du pays, tous les coupables, à l'exception d'un seul, parviennent à lui échapper. C'était quelque chose néanmoins de les avoir contraints à fuir.

En 1524, les Florentins, ennemis du duc de Ferrare, se saisissent d'une forteresse; mais les habitants du pays réussissent à les en chasser. Vantant ce service et cette preuve de foi, ils réclament du suzerain l'exemption de certains impôts : l'Arioste est assez habile et assez ferme pour leur opposer un refus sans faire éclater une révolte.

Grâce à lui, on avait tenté une répression des

désordres; il pouvait donc, après trois ans de séjour dans la province, après un commencement de pacification, demander honorablement son rappel. Il eût le bonheur de l'obtenir au mois de juin 1525.

Revenu à Ferrare, il jouit de la faveur du prince sans être contraint désormais de se soumettre aux corvées administratives ou diplomatiques. Alfonse lui offrit, il est vrai, d'aller en ambassade auprès du pape Clément VII, mais il insista peu et lui pardonna son refus; il commençait, ce semble, à mieux comprendre qu'un poète rend assez de services lorsqu'il fait de beaux vers, et qu'il les fait toujours plus beaux lorsqu'on ne lui donne pas autre chose à faire. L'Arioste venait cependant au palais, soit pour charmer le duc par sa conversation, soit pour lui lire des œuvres littéraires dont son accent et son geste spirituels relevaient le mérite et l'intérêt. Il corrigea et mit en vers deux comédies, ouvrage de sa jeunesse; il en composa d'autres, il en traduisit, et quelques-unes furent jouées par des *gentilshommes* sur le théâtre de la cour. Affable et bienveillant, l'Arioste se fit de nombreux amis; et ceux mêmes que sa gloire pouvait rendre jaloux l'écoutaient avec grand plaisir raconter du ton le plus grave les plus divertissantes histoires. Les dames l'aimaient, et il le leur rendait bien; toute beauté gracieuse et modeste lui inspirait l'admiration et souvent quelque chose de plus.

Son extérieur offrait un mélange de dignité et d'agrément. Sa taille était haute, son visage brun, ses traits réguliers, ses dents fines et bien rangées;

mais ses cheveux tombèrent de bonne heure; ses épaules se voûtèrent, comme il arrive souvent à ceux qui se courbent sur les livres; et les pommettes de ses joues accusèrent, par leur pâleur, les souffrances d'une poitrine et d'un estomac délicats.

Quoiqu'il se plût à la causerie et qu'il sût si bien l'animer, il n'était pas rare de le voir tout à coup s'abstraire de ce qui l'entourait, et converser mentalement avec lui-même ou avec ses auteurs favoris. Un jour, dit-on, il quitta la ville de Carpi en robe de chambre et en pantoufles : il tenait un livre à la main et ne voulait que se promener à la campagne. Mais tout entier à sa lecture ou à sa méditation, il alla droit devant lui sur la grande route, finit par se trouver aux portes de Ferrare, et s'aperçut alors qu'il venait de faire de son pas lent, mais allongé, une petite promenade de six lieues.

Avant même d'être vieux, il se déshabitua d'aller à la cour, et se retira dans sa modeste demeure, voisine des moines de Saint-Benoît. Il y avait fait graver cette inscription latine :

Parva, sed apta mihi; sed nulli obnoxia; sed non
Sordida; parta meo sed tamen ære domus.

— « Maison petite, mais qui me convient; maison » indépendante et propre; maison enfin que j'ai » acquise de mes deniers. »

Ceux qui l'allaient voir s'étonnaient des dimensions étroites de son logis : « Vous vous contentez ici de bien peu, lui disaient-ils; et pourtant, dans votre poëme, vous bâtissez de grands et beaux palais; c'est un bonheur de s'y promener en rêve. »

— « Ah! reprenait l'Arioste, il en coûte plus cher à remuer des pierres que des mots. Voilà pourquoi je décris des palais et n'habite en réalité qu'une simple cabane. Il y a du reste bien d'autres contradictions entre ma vie et mon poëme. Mes chevaliers sont gens forts et de bonne santé, qui courent le monde avec ardeur et sans fatigue; moi j'aime à demeurer tranquille, à ménager mes digestions, mes rêves, mon catarrhe, et à me conserver pour les Muses et l'Amour. J'ai peint Roland traversant à la nage tout le détroit de Gibraltar, et, loin d'en faire autant, je crains l'eau comme la mort; je représente les paladins et leurs ennemis franchissant à cheval tous les obstacles, et dès que la route devient un peu difficile, je m'empresse de mettre pied à terre; je suis mauvais nageur et timide cavalier, mais je me plais à rêver des hommes heureux, pour qui ces dangers-là n'existent point ou sont une fête.

» Tenez, ajoutait-il en montrant son jardin aux visiteurs, voilà un petit carré de terre que je fais sans cesse planter et déplanter; je n'arrive jamais à être content. C'est comme mon *Roland furieux* dont j'ai donné déjà deux éditions (en 1516 et en 1521), et qui n'est pas encore ce que je voudrais. »

Il fallait pourtant finir ce poëme; car déjà de sourdes douleurs annonçaient à l'auteur l'approche de sa mort, ou peut-être d'une longue agonie qui lui laisserait peu de repos. En 1532, l'Arioste donna sa troisième édition : six chants nouveaux y étaient

ajoutés; ravi d'achever son monument et d'assister à toute sa gloire, le poète, au début du 46me chant, s'écriait : « Je découvre le port, et ma nef ne risque » plus de s'égarer ou de périr. J'entends venir » jusqu'à moi un bruit semblable aux éclats de la » foudre, témoignage flatteur d'allégresse; l'onde » mugit, les airs frémissent; j'entends les cloches » et le son des trompettes et les cris d'un peuple » nombreux. Déjà je commence à distinguer ceux » qui se pressent des deux côtés du port; tous se » réjouissent de mon arrivée après un si long » voyage. »

Et poursuivant cette rayonnante fiction, l'Arioste place sur le rivage toutes les personnes dont il veut être loué, les dames, les princes, les savants, les artistes de Ferrare et de l'Italie. Parmi les noms qu'il jette à pleines mains sur ces dernières pages de son livre, quelques-uns sont illustres par eux-mêmes; mais combien d'autres seraient tombés dans l'oubli si l'Arioste, avec son burin délicat, ne les avait gravés en lettres d'or!

Le *Roland* une fois achevé, il pouvait quitter cette vie, sûr de son immortalité, sûr même de n'être jamais comparé qu'aux plus grands poètes. Cette pensée lui fit supporter paisiblement ses dernières souffrances; après plusieurs mois de maladie, il expira le 8 juin 1533, âgé de cinquante-huit ans, laissant à ses amis un bon et doux souvenir.

Ame honnête, affectueuse, sans fiel, toute parée de ces vertus mondaines qui n'excluent pas un peu de

scepticisme et de mollesse, l'Arioste n'écrit pas sous l'empire de l'enthousiasme, ni pour payer sa dette à la patrie et au genre humain. Son but n'est pas d'exalter le bien, de flétrir le mal, d'élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes. Il travaille à notre plaisir, non pas à notre perfection, et ne rougit pas plus de chatouiller nos sens que d'amuser notre fantaisie.

Il faut des fêtes dans l'existence humaine; prenons donc place à celles où l'Arioste nous invite; tendons-lui notre coupe, pour qu'il y verse le doux enjouement, les rêves brillants, l'oubli des soins fâcheux, et ces leçons utiles, pratiques, sinon élevées, qu'il mêle avec un art suprême à tant de fictions et d'enchantements.

CHAPITRE II

Poésies légères et Satires de l'Arioste.

Lorsque l'Arioste entra dans la carrière poétique, il était de mode d'adresser aux dames des sonnets pleins d'adoration, mais d'une adoration si vague, si banale, qu'elle ne compromettait personne. Cheveux d'or, bouche de rose, regards bienveillants ou pleins de rigueur, semblables à des étoiles propices ou menaçantes, cœur chargé de liens ou percé de flèches, voilà l'éternel refrain de ces sonnets. L'Arioste en fit, et n'y mit rien d'original; dans ce genre qui commande une respectueuse réserve, il ne sut être qu'élégant. Mais tirez-le de cette contrainte, de ce mysticisme amoureux; permettez-lui de peindre ses conquêtes telles qu'il les fait; permettez-lui d'être épicurien, en vers comme en réalité, et le voilà intéressant, précis, vraiment poète et vraiment l'*Arioste*. A la façon d'Ovide et de Properce, il nous conte ses plaisirs et veut nous les faire envier. C'est le fruit défendu qu'il nous met devant les yeux, mais il nous le montre vermeil et parfumé, délicieux pour tous nos sens et servi sur

un plat d'or. Tel est le caractère de deux de ses élégies (la VI[e] et la VII[e]), trop libres pour être citées dans cet ouvrage, mais bien connuès des critiques italiens sous le titre de *Notte gioconda* et de *Notte troppo chiara. (Nuit agréable* et *Nuit trop claire.)* J'en choisirai deux autres, plus décentes, et qui ont le mérite de révéler une profonde connaissance du cœur. La première surtout est pleine d'expérience, et l'on y devine déjà le futur peintre des jalousies, des *crédulités* et des désespoirs de Roland.

Le poète se demande s'il doit continuer à aimer; il en sait long sur ce problème, et n'en est que plus incertain; il voit bien du *pour* et du *contre,* bien des douceurs qui le retiennent, bien des souffrances qui le découragent.

« Quand on pense, dit-il, combien un noble désir » d'amour peut élever une âme heureusement » douée, on ne voudrait pas pour tout au monde » n'avoir pas cette flamme au cœur. — Mais si l'on » songe ensuite que l'amour nous obsède au point » de nous faire oublier notre intérêt, notre vrai bien, » on pleure vainement les premières causes de son » erreur. — Qu'il est doux de se croire seul aimé de » celle qui seule nous est chère! On est roi alors; on » goûte un bonheur que nul autre ne peut surpasser. » — Mais si plus tard on apprend, malheureux! » qu'on n'est pas seul dans ses bonnes grâces, et si » l'on cherche vainement à se tromper soi-même, la » vie qui vous reste est plus amère que la mort. — » Qui ne sait combien il y a de charme à voir de près » ce beau visage, à entendre de près ce beau parler si

» doux qui, sans effort, nous a rangé sous le joug? » — Mais si le destin, plus fort que la volonté, nous » éloigne d'elle, on demeure chargé d'un poids plus » lourd que tous les autres. — Regardez ces traits à » qui le Ciel n'a refusé aucune grâce; vous bénissez » l'heure où l'amour, pour vous saisir, vous surprit » au passage. — Oui, mais un jour, vous vous » apercevez que si le dehors resplendit de beauté, le » dedans est tout inconstance; alors vous regrettez » d'être pris, vous maudissez sans cesse votre » vainqueur. — Quel contentement, et que désirer » de plus, lorsque les paroles de votre dame respi- » rent pour vous faveur, courtoisie, bienveillance! » — Mais si elle songe à autre chose, si elle ne » vous regarde pas, quel volcan s'allume dans vos » veines! — Connaissez-vous plaisir plus charmant » que celui-ci : Une chose est vraie, et si vous la » croyiez, vous seriez capable d'en mourir; eh » bien! elle vous la fait paraître fausse; elle vous » trompe, et c'est exquis. — Mais si les raisonne- » ments d'un autre et vos propres réflexions vous » démontrent ensuite que vos craintes étaient » justes, quelle douleur! et comment n'en meurt-on » pas? En somme, autant d'échelons l'Amour vous » offre pour vous élever au bonheur, autant il en » a pour vous en précipiter. Mieux vaut descendre » tout de suite que de monter plus avant et tomber » de plus haut. »

Sage conclusion, après laquelle il n'y a plus qu'à descendre en effet, à planter là l'Amour et son échelle, et le plaisir d'être suspendu entre ciel et

terre. C'est bien convenu, l'Arioste rompt avec l'enchanteresse; il ne lui demande plus le bonheur et elle ne pourra plus le torturer.

Mais je le vois reprendre la plume, écrire avec le sourire sur les lèvres, ajouter une pièce à la précédente. Qu'est-ce donc? Une rétractation complète, une réconciliation avec l'Amour, une rechute dans le danger. « Se réjouisse qui voudra, dit-il, et se félicite d'avoir rompu les liens d'amour; qu'on appelle » cela, si l'on veut, vivre libre et en sûreté; moi » j'appelle morte et ensevelie toute âme où l'amour » n'entre pas; les soins de l'amour, c'est la vie. On » dit, et l'on s'en plaint, que ce perfide amour, une » fois maître de notre esprit, en bannit toute autre » pensée. Pour moi, j'en suis bien aise; je ne veux » pas, lorsque je me nourris de nectar, qu'un autre » aliment trouble mes délices. On se plaint des refus » et des caprices de son idole; qu'importe, puisqu'un » seul regard répare tout! On prétend que l'homme » dont les yeux demeurent fixés sur cet objet laisse » perdre à chaque instant mille dons de l'esprit et de » la fortune. » (C'est, en effet, ce que le poète Lucrèce reproche si éloquemment à l'amour; il l'accuse de faire perdre aux jeunes patriciens leurs richesses, leur indépendance, leurs honneurs.) « Pour moi, répond l'Arioste, pourvu que je sois » cher à celle qui seule est mon honneur, ma » richesse, mon désir, je ne porte nulle envie aux » couronnes des autres. Rappelez-vous, si vous le » voulez, les injures et les colères d'une amante, » oubliez, ingrats que vous êtes, les joies dont

» elle vous a comblés; moi, je ne me souviens pas » des offenses qui pourraient affliger mon cœur; mais » je garde toujours présentes toutes les marques de » douce affection. »

Il resterait contre l'amour un dernier argument, bien puissant et bien triste : celui du temps, qui détruit tout, qui amène les séparations, les changements d'idées, les repentirs. Mais à cette raison-là notre poète amoureux oppose une ardeur obstinée; et, non content de s'engager lui-même à l'impénitence finale, il y exhorte tous ceux qui l'écoutent.

« Pense qui voudra, dit-il, que le temps rompt les » liens d'amour, et qu'un jour, d'une voix dolente, » nous appellerons l'amour passion frivole ou vile; » pour moi, sous les cheveux noirs et sous les » cheveux blancs, je veux aimer et je veux qu'on » aime toujours; et si jamais ce désir doit s'éteindre » en moi, que dès maintenant la Parque tranche le » fil de ma vie! »

Morale peu raisonnable sans doute, mais poésie charmante, poésie vraie, parce qu'elle peint un délire sincère. Tel est le pouvoir fatal de la passion; quand elle nous tient esclaves, nous aimons mieux mourir que vivre privés de certaines joies, et nous acceptons d'avance toutes les misères, pourvu que ces joies reviennent s'y mêler encore.

Si j'en crois une pièce de vers latins composée par l'Arioste, et intitulée *De diversis amoribus*, il fut très inconstant dans sa jeunesse; fidèle à l'amour, mais infidèle à ce qu'il aimait, il admira, respira, cueillit et abandonna bien des fleurs diverses. Le

jour vint cependant — et lui-même l'atteste encore dans sa première *Canzone* italienne — où une affection plus profonde fixa ce cœur changeant, et aurait pu le ramener à l'ordre.

C'était le 24 juin 1513. Florence célébrait par des pompes religieuses, par des danses, par des festins, la fête du solstice d'été et de son patron saint Jean Baptiste; le soleil, du haut de son char un moment arrêté dans la grande route du ciel, contemplait la terre parée de fleurs, chargée de moissons, enivrée de joie et d'espérance; cet astre, que l'Arioste appelle, dans sa *Canzone*, le *brillant meurtrier d'Achille,* partageait avec le saint Précurseur l'hommage de ces demi païens du XVIe siècle et de l'Italie. Dans une réunion où l'Arioste fut convié, une dame parut; ses blonds cheveux, retenus dans un souple réseau, descendaient, à moitié captifs, sur ses épaules découvertes; une couronne de laurier semée de pierres précieuses entourait son front calme et pur; elle portait une robe de soie noire sur laquelle deux guirlandes de pampre étaient brodées; cette parure semblait dire : Mon cœur a été triste et je me suis enveloppée de deuil; mais, jeune encore, je voudrais renaître à la joie et, comme la vigne, je cherche un appui. La dame était connue de l'Arioste; il l'avait vue souvent à Ferrare même, où elle habitait comme lui; mais sa beauté n'avait fait sur le poète qu'une impression encore légère. Cette fois elle le conquit entièrement; ils revinrent à Ferrare et ne cessèrent point de s'aimer. Dans sa province de Garfagnana, où il apaisait tant de querelles et réprimait tant de

violences, il songeait bien souvent à elle, et pour la revoir, s'échappait tous les six mois. D'après des témoignages contemporains et des lettres de l'Arioste qui nous sont parvenues, on a pu découvrir qu'elle se nommait Alessandra Benucci, qu'elle était veuve d'un Strozzi et descendait de parents florentins. Jusqu'en 1532, rien ne manqua à cette union... que la consécration légale. Pourquoi ce retard? pourquoi ce scandale, qu'il eût été, ce semble, bien facile de ne pas donner? L'Arioste avait-il contre l'hymen des préventions opiniâtres? La cinquième satire prouve qu'il n'en fut rien. Sans doute le mariage, aux yeux de notre poète, est un état chanceux, parce qu'une femme qui veut mal faire peut toujours en venir à bout; ni chaîne, ni clef, ni serrure ne l'empêcheront de s'échapper et de vous trahir si elle se l'est bien mis en tête; mais on peut, suivant lui, prendre d'utiles précautions qui garantissent à peu près d'une telle disgrâce.

Ainsi, choisissez sagement votre épouse; point laide, elle vous ferait horreur; point trop belle, vous seriez jaloux; point sotte, car si elle commettait une faute, elle ne saurait plus la couvrir ni la réparer. Qu'elle soit née de bonne mère et honnêtement élevée; ni libre-penseuse ni dévote; qu'elle se confesse une ou deux fois l'année, mais ne passe pas son temps à faire des gâteaux pour son confesseur. Qu'elle ait l'humeur ouverte et gaie et ne se refuse pas aux distractions convenables; qu'elle sache manier l'aiguille et le fuseau et ne reste jamais oisive. Soyez au courant de tout ce qu'elle fait, mais

permettez-lui tout ce qui est honnête, et ne lui montrez pas de défiance. Traitez-la comme une compagne, non comme une esclave; jamais de brusquerie, et surtout jamais de coups. Acceptez avec joie tout ce qu'elle tentera pour vous plaire; quand elle aura voulu vous être agréable, ne lui laissez point croire qu'elle ait perdu sa peine. Montrez-vous caressant pour elle et reconnaissez sa tendresse : aimez-la soigneuse, propre et décemment parée; dégoûtez-la du fard et de toutes ces sottises que les femmes emploient pour paraître plus fraîches, plus grandes, plus droites que le bon Dieu ne les a faites. Donnez-lui, le premier, l'exemple d'être fidèle et de rester au nid conjugal.

« Voilà, dit l'Arioste à son cousin Maleguzzo, les conseils que je t'offre à la veille de tes noces; je ne suis point marié, mais tu sais que souvent celui qui ne joue pas donne les meilleurs avis au joueur. Et pourquoi donc ne m'as-tu pas annoncé plus tôt ton mariage? Je l'apprends de tout le monde, excepté de toi. Craignais-tu ma critique? Ah! tu me connais mal. Quoique célibataire, j'approuve qu'on se marie et regrette de ne l'avoir point fait; les circonstances m'en ont empêché, mais je l'aurais voulu sincèrement.

Mi duol di non l'aver, e me ne scuso
Sopra varii accidenti, che l'effetto
Sempre dal buon voler tennero escluso.

» Sans le mariage, dit-il, point de bonnes mœurs, ni de sang pur dans les familles. Quiconque n'a pas d'épouse à son côté ne saurait être parfaitement

bon; il ne sait point ce qu'est l'affection et ce que peut la vraie tendresse du cœur... »

Citerai-je les mots qui suivent immédiatement ceux-là? Dans cette satire mêlée de bon sens et de malice, d'honnêtes intentions et de licences, je trouve tout à coup une de ces lignes terribles que les rebelles de tous les siècles se transmettent de main en main et agitent comme des brandons. Je voudrais pour beaucoup que l'Arioste ne l'eût point écrite; mais il l'a fait, et d'autres l'ont répétée, et Voltaire surtout y a joint son commentaire. Cette ligne est donc connue de bien des gens qui n'ont pas lu la satire de l'Arioste, et comme elle renferme une énorme calomnie, à ce titre on doit la combattre.

Oui, après avoir affirmé que sans le mariage on ne comprend pas la vraie tendresse du cœur, le poète ajoute : C'est pour cela que les prêtres sont une engeance si avide et si cruelle *(son sì ingorda e sì crudel canaglia)*. J'accorde d'abord à l'Arioste que les circonstances politiques ont pu ici égarer son jugement. Quand il écrivit cette satire, le Saint Siége venait d'enlever Reggio et Modène au duc de Ferrare, et le poète, attaché à son prince, voyait avec peine sa ville natale soumise au pouvoir temporel de Rome. Je lui accorde, en outre, que le célibat a quelquefois laissé dans l'âme de certains prêtres un vide que l'égoïsme, la cupidité ou l'ambition venait remplir. Mais je n'admets pas que, pour la plupart, les prêtres cèdent à cette tentation. Ils ont de trop bonnes armes qui les en défendent. Les *prêtres* lisent, récitent, prêchent tous les jours un livre qui maudit

l'égoïsme, un livre où le Christ commande à ses apôtres d'être les serviteurs de l'humanité. Les *prêtres* invoquent un Dieu qui veut qu'on prie pour tous et que l'on dise : *notre* père! Les *prêtres*, n'ayant point de famille, peuvent ne songer qu'à eux-mêmes, mais peuvent aussi songer à tous, et cette liberté de dévouement que le célibat leur crée et leur conserve, ils en ont largement usé. Du temps que la société les prenait pour tuteurs, ils pourvoyaient au soulagement de tous ses maux; s'ils n'ont pas toujours réussi, du moins ils l'ont tenté, et des livres énormes ne suffisent pas à raconter les merveilleuses industries de leur bienfaisance. Quarante ans après que l'Arioste eut écrit : *Les prêtres sont une engeance avide et cruelle*, un prêtre italien, Charles Borromée, mourait épuisé de fatigue en secourant les affamés et les malades; au siècle suivant, un prêtre français, Vincent de Paul, fut le père des orphelins, l'apôtre des ignorants et le nourricier des pauvres; et, dans ces derniers troubles, quand les ennemis des prêtres voulaient procéder aux arrestations, il ne leur était pas toujours facile de prévenir ou de braver la protestation d'un peuple sincère, qui entend peu de chose aux débats religieux, mais qui sait bien où sont ses vrais amis.

Comment l'Arioste, homme d'une humeur paisible et d'un esprit sagace et délicat, n'a-t-il pas compris l'injustice, la grossièreté de ces accusations en masse, qui tombent comme de gros blocs, sans distinction ni choix, sur une foule d'individus? Mais puisqu'il reproche aux prêtres leur célibat et

regrette de n'être pas marié, quelles sont donc les puissantes raisons qui lui interdisent une alliance honnête, légitime, dont il vante si bien les avantages? Hélas! ces raisons-là ne font honneur ni à son temps, ni à lui-même. Chacun a entendu parler des petits abbés de l'ancien régime, qui dépensaient souvent si mal les revenus des monastères. Tout leur était permis, excepté de se marier; je me trompe, ils pouvaient le faire, mais ils cessaient alors *d'être d'église,* et perdaient leurs beaux bénéfices. Nous connaissons aussi le chevalier d'Aydie, sur lequel tant d'articles de revue ont été faits; il aurait épousé Mademoiselle Aïssé, s'il n'avait pas été chevalier de Malte et voué au célibat. Placés entre leur fortune et leur amour, et ne pouvant se marier qu'à la condition d'être pauvres, ces hommes-là aimaient parfois très fidèlement, gardaient leurs rentes et n'épousaient pas. Au XIVe siècle, Pétrarque concilia de même certaines liaisons et son intérêt; au XVIe siècle, Bembo et l'Arioste, ne voulant pas sortir de la sphère ecclésiastique et renoncer à l'espoir d'une abbaye, refusèrent le titre d'époux, l'un à la mère de ses enfants, l'autre à une compagne sincèrement aimée. L'Arioste écrit dans une de ses satires, la deuxième : « Point de tonsure; je désire » rester libre et, s'il me plaît, pouvoir prendre » femme. » Mais, de temps à autre, il sollicite un bénéfice, qu'il résignera, dit-il, à un prêtre sérieux.

Les années se passent; il ne se fait pas prêtre, on ne lui confère pas de bénéfice; enfin, l'année qui précéda sa mort, il se décida à ce mariage qui

depuis longtemps aurait dû être conclu. Il avait censuré l'abus des titres et des rentes ecclésiastiques, et il n'avait pas su renoncer de bonne heure à l'espérance d'en profiter.

C'est que l'Arioste n'est point l'homme tout d'une pièce; il l'est encore moins que Pétrarque. Ne lui demandez pas la force d'âme, mais attendez-vous à des traits de bonté. Si deux liaisons vulgaires (1) l'ont rendu père de deux fils, ne craignez pas qu'il abandonne ces enfants; il les fera, au contraire, élever avec soin. Au second d'entre eux, Virginio, dont il veut faire un poète ou tout au moins un fin connaisseur, il a donné d'excellentes leçons de latin; il l'a conduit sur cette cime du Parnasse où siégent Virgile, Horace, Ovide; reste à le mener sur l'autre et à le rendre capable de comprendre Homère et Sophocle. Or, l'Arioste ne sait point le grec, et il en est assez fâché; mais il veut que son fils le sache, et dans ce dessein, l'envoyant à Venise, prie son ami Bembo de lui procurer un précepteur helléniste et honnête homme. *Honnête,* insiste-t-il, car c'est bien plus rare à trouver qu'un bon humaniste et un bon poète.

Les gens de lettres de cette époque sont, à en croire l'Arioste, marqués de deux grosses taches, un vice infâme et l'incrédulité religieuse. Ils n'admettent pas un Dieu en trois personnes, et par conséquent

(1) Des documents authentiques, cités par Baruffaldi et par Campori, prouvent que Jean-Baptiste, fils aîné de l'Arioste, naquit en 1503, d'une servante appelée Marie, et Virginio, en 1509, d'une certaine Orsolina, paysanne des environs de Ferrare.

font de Jésus-Christ un sage, un homme assurément extraordinaire, mais non pas une divinité. L'Arioste ne se soucie pas que son fils devienne incrédule, à leur exemple. Suivant lui, rien n'est plus ridicule pour un poète : « Quand le poète refuse de croire à » la Trinité, est-ce parce qu'il examine avec soin » comment une des personnes divines naît ou pro- » cède de l'autre, et comment notre faible raison » peut admettre qu'elles soient *un et trois* tout » ensemble ? Non ! mais il lui semble qu'en ne don- » nant pas son consentement à tout ce que les autres » approuvent, il fait montre d'un génie capable de » pénétrer au-dessus du ciel immense. Si Nicoletto » ou frère Martin donnent des marques d'infidélité » et d'hérésie, j'en accuse leur trop de savoir, et » m'irrite beaucoup moins contre eux. Lorsque » l'intelligence s'élève pour voir Dieu, il ne doit » pas sembler étrange qu'elle retombe quelquefois » aveuglée, confondue. Mais toi, poète, dont la » science est tout humaine, toi qui prends pour sujets » les bois et les collines et le murmure d'un ruisseau » qui arrose la plaine; toi qui chantes les antiques » exploits et adoucis par tes prières les âmes les plus » dures; toi qui souvent satures les princes de » fausses louanges, que trouves-tu dans ce métier » qui puisse te troubler l'esprit et te renverser le » sens au point de ne plus croire comme les autres » hommes ? »

Vous l'entendez, l'Arioste parle sans colère des hérésies et de l'incrédulité; un frère Martin (c'est à dire peut-être un Luther) professant des doctrines

nouvelles, ne l'indigne ni ne l'étonne; ce moine a scruté les mystères et s'est égaré; rien de plus naturel à notre faiblesse; mais un poète, qui n'étudie pas la religion, quelle raison a-t-il de douter? Pourquoi ne suit-il pas la foule? Que chacun reste à son rang et dans son rôle.

Celui du poète, au XVIe siècle, est parfois humiliant, et l'Arioste, trop fin pour être dupe, sent combien sont fausses, écœurantes, même pour les princes, ces louanges dont les rimeurs les comblent. Souhaiterait-il à ses confrères et à lui-même moins de servilité et plus d'influence? Peut-être, car il rappelle dans cette sixième satire les Amphion et les Orphée qui civilisèrent le genre humain : mais combien sa réclamation est faible et vague! comme il semble plutôt disposé à se contenter des sujets gracieux, laudatifs ou divertissants, où l'enferme l'usage de son siècle et des cours! comme il souhaite que son fils, s'il devient un jour poète, fasse peu d'excursions hors de ce domaine, et s'expose peu à perdre la foi en étudiant trop la religion! Qu'auraient répondu Gœthe et Byron, si l'on était venu leur dire ce que l'Arioste dit aux poètes de son temps : Comment, vous, qui faites des vers, trouvez-vous le loisir et l'occasion d'être incrédules? — Des vers! auraient-ils répliqué, nous en faisons sans doute, mais rien ne nous condamne à ne pas étudier autre chose, à ne pas méditer sur la destinée de l'homme, à ne pas être philosophes et, s'il nous plaît, théologiens. Et quand nous souffrons trop des contradictions, des angoisses où l'on tombe en sondant de tels

problèmes, pour exprimer notre émotion, pour la faire partager à d'autres, nous composons *Faust, Manfred* ou *Caïn*. Tout ce qui remue l'homme peut se changer en poésie, tout ce qui l'intéresse appartient au poète. Le titre et la profession de poète ne resserrent pas le champ de la pensée. Devenir incrédule sans réflexion et pour se distinguer des autres, c'est chez tout le monde une sottise; mais nier un dogme qu'on a examiné, n'est pas plus ridicule à un poète qu'à frère Martin. Il faut également le permettre ou également le défendre à l'un et à l'autre.

Ainsi parleraient nos illustres modernes, revendiquant pour le poète le droit de penser et d'écrire sur toute chose. Mais l'Arioste, ami de sa propre tranquillité, évite les hardiesses qui font du bruit et qui secouent l'édifice social. Il ne prend pas la religion pour règle de ses mœurs; il raille ou injurie le prêtre à l'occasion; il n'est pas dévot et il aime peu qu'on le soit; mais incrédule déclaré, ah! fi donc! ce serait trop séditieux, et d'ailleurs ce n'est pas son affaire, son métier : il est poète, et s'en tient là.

Et vous voyez comme, pour le bien connaître, il est utile de lire ses satires. Il y en a sept, qui toutes sont jetées dans un moule pareil et très simple. L'Arioste est préoccupé d'une nouvelle qu'il apprend, d'un voyage qu'il va faire, d'une mission qu'il accepte ou refuse, de son fils qu'il envoie sur les bancs de l'école; là-dessus, il écrit à un ami, lui conte ses pensées, sa manière d'être; tout en causant, il regarde souvent le prochain et le compare à lui-

même : J'ai mes faiblesses, dira-t-il, et je les avoue; mais ce prédicateur qui déclame contre la gourmandise, tout rouge du vin qu'il a bu dans sa cellule, a bien les siennes aussi, et ne les avoue pas. On me blâme de ne pas rechercher les honneurs, et l'on m'accuse de négligence; mais d'autres, pour les obtenir, font des bassesses, des trahisons, des crimes, etc...

Voilà comment la médisance ou, si vous aimez mieux, la critique des mœurs trouve sans effort sa place dans ces causeries en vers. D'effort, il n'y en a pas la moindre trace; l'Arioste, ici, converse toujours; quand il touche certains points (son amour pour son fils, ses devoirs envers sa mère et sa famille), il s'émeut doucement, et le laisse paraître en honnête homme qui dit ce qu'il sent et qui ne prétend pas en faire étalage. Une légère, mais réelle couleur de poésie s'étend plus d'une fois sur ce dessin, en apparence un peu négligé. Nous l'avons bien vu tout à l'heure, quand il nous dépeignait l'esprit de l'homme montant jusqu'au ciel pour y contempler les mystères divins, et retombant sur terre aveuglé et confondu.

Et maintenant, voulons-nous goûter le doux et familier abandon de ses confidences? Écoutons-le nous dire tout le charme qu'a pour lui la vie calme, sédentaire et, s'il le pouvait, indépendante : « J'aime » mieux une rave que je fais cuire, que j'enfourche » moi-même, bien cuite, sur une brochette, et que » j'arrose de moût et de vinaigre; j'aime mieux cela » *chez moi*, que grive, perdrix ou sanglier à la table » d'autrui; et, sous une couverture grossière, je me

» couche aussi bien que sous l'or et sous la soie. » J'aime mieux reposer mes membres paresseux que » me vanter de les avoir promenés dans l'Inde, la » Scythie, l'Éthiopie et plus loin encore. Les hommes » ont des goûts différents : à l'un plaît la tonsure, à » l'autre l'épée ; à l'un la patrie, à l'autre les lointains » rivages. Qui veut faire son tour, qu'il le fasse ; qu'il » voie l'Angleterre, la Hongrie, la France et l'Espa- » gne; moi je préfère habiter mon pays. J'ai vu la » Toscane, la Lombardie, la Romagne, le mont qui » partage et celui qui enferme l'Italie, et les deux » mers qui la baignent; cela me suffit : le reste de » la terre, sans avoir à payer l'hôte, je le parcours » dans les livres de Ptolémée, et peu m'importe, pour » voyager ainsi, que le monde soit en paix ou en » guerre. Et sans faire de vœux, quand l'éclair » brillera au ciel, en toute sécurité, sur la carte, je » ferai à travers l'Océan plus de virevoltes qu'on n'en » fit jamais sur des navires.

» Le service du duc a bien des avantages, mais » il me plaît surtout en ce qu'il m'éloigne rarement » du nid natal. Il ne trouble pas mes travaux, il ne » m'enlève pas à cette chère retraite, d'où je ne puis » jamais m'arracher entièrement; car le cœur y reste » toujours. »

La Fontaine n'a pas mieux parlé du bonheur de demeurer tranquille, Horace ne cause pas avec une franchise plus aisée.

Toutefois, il faut reconnaître qu'Horace, dans la satire, conserve un rang très supérieur. Il nous occupe souvent de lui-même, prend pour point de

départ ou pour point d'appui les réalités qui l'entourent; mais il s'en dégage continuellement et donne à ses remarques, à ses réflexions un intérêt général, éternel. Rappelons-nous seulement sa troisième satire : *Omnibus hoc vitium est cantoribus...* Il nous parle d'abord du musicien Tigellius, qui venait de mourir et que Rome regrettait, tout en riant de ses travers. Entrée naturelle en matière, excellent début de conversation! mais bientôt il le quitte et, sans nous reparler de cet homme, nous fait une leçon charmante et complète sur la manière de supporter les ridicules de nos amis. L'idée d'indulgence réciproque, soutenue, discutée avec grâce, rattachée légèrement aux origines de la société et à la morale philosophique, finit par planer sur la pièce entière, et cette idée-là est de tout temps et de tout pays. L'Arioste en a rarement de semblables, ou du moins il les tient beaucoup plus emprisonnées dans les *faits* qu'il a sous les yeux; ce sont les *faits* qu'il nous montre sans cesse; il observe bien, mais généralise peu, et le particulier, l'individuel domine trop dans ses railleries.

Ai-je besoin d'ajouter que le sourire ne s'y change guère en indignation? L'Arioste s'amuse des choses même qu'il condamne, et le fouet sanglant, le fer rouge, ne sont pas ses armes. Entre lui et Juvénal il y a un abîme qui, une fois seulement, semble sur le point d'être franchi. C'est à Rome que l'Arioste s'irrite et, pour un moment, ajoute à sa lyre une corde d'airain. Dans cette Rome du XVIe siècle, il voit s'agiter l'ambition politique, unie scandaleu-

sement à la religion; il voit se préparer l'asservissement de la Péninsule, et les cardinaux espagnols donner le ton, introduire en tous lieux leur influence, leurs mœurs et leur langage.

Allez leur demander audience, il faut parler chapeau bas à l'huissier : « Seigneur (oui, l'on dit » *seigneur* à un huissier; naguère on disait *fratello*, » mon ami; mais la vile adulation espagnole a mis » la seigneurie partout, même au cabaret); Seigneur, » au nom de Dieu, faites que Son Éminence veuille » bien entendre un mot de moi. — *Ahora no se puede,* » *y es mejor que vos torneis á la mañana* (Maintenant » cela ne se peut, et il vaut mieux que vous reveniez » demain). — Mais au moins faites-lui savoir que je » suis là. — Mon maître ne veut point qu'on le » dérange, fût-ce pour recevoir les apôtres et même » le Christ... — Ah! reprend l'Arioste, si j'avais l'œil » du lynx pour pénétrer par mon regard jusqu'où » ma pensée pénètre déjà, ou si les murs étaient » transparents comme le verre, je les verrais occupés » à des choses telles, qu'ils feraient bien de se cacher » non seulement à moi, mais au soleil! »

Parmi les prélats, il en est de besoigneux et qui veulent briller, qui se croiraient déshonorés s'ils allaient à pied, sans escorte; dès qu'ils sortent montés sur leur mule, ils mettent à leur suite tous leurs valets et jusqu'au dernier marmiton.

Un autre est riche, bien pourvu d'églises et d'abbayes, mais il aspire au souverain pouvoir, et quand il y sera, il fera comme Alexandre VI.

« Il voudra tirer ses fils et ses neveux de la vie

» privée. Il ne pensera pas à leur donner des » domaines en Épire ou dans la Morée, à en chasser » les Turcs pour les faire rois; toute l'Europe l'y » aiderait, et ce serait une entreprise vraiment digne » de sa mission; mais non, il voudra briser la *colonne* » (la famille Colonna), étouffer l'*ours* (les Orsini), » leur enlever Palestrino et Tagliacozzo, et les donner » aux siens; ce sera sa première pensée; il fera » étrangler l'un, décapiter l'autre, laissera leurs » cadavres dans la Marche et la Romagne, et » triomphera, souillé de sang chrétien. Il livrera » l'Italie en proie à la France et à l'Espagne; il la » bouleversera de fond en comble afin qu'il en reste » quelques morceaux à ses bâtards. »

L'Italie, ses souffrances et son asservissement n'ont donc pas trouvé l'Arioste insensible; que dis-je? ils lui ont inspiré, ici et dans son grand poëme, des vers aussi beaux que ceux de Pétrarque. Plus d'une fois, interrompant le récit des fabuleuses prouesses de Roland ou de Roger, il a maudit les envahisseurs et plaint cette terre ravagée par ceux-là mêmes qu'elle appelait à son secours. Mais savez vous ce qui discrédite l'expression de son patriotisme? C'est qu'il ne sait donner à l'Italie aucun conseil précis et ferme; c'est qu'il suit fidèlement la politique chancelante de ses maîtres, les ducs de Ferrare. Ces princes auraient bien voulu que l'étranger ne franchît point les Alpes, et ne se mêlât point de leurs affaires; mais n'ayant pu l'en empêcher, ils ont incliné, pour se maintenir, tantôt vers la France, tantôt vers l'Espagne. A cet égard

l'Arioste les imite dans ses digressions du *Roland furieux*. Là il reproche aux Français leurs écarts et leur rappelle que la fleur de lis ne prend jamais racine sur le sol italien; c'est ainsi qu'il parle au vieux Louis XII. Mais quand François Ier, tout éclatant de jeunesse, triomphe à Marignan et conquiert le Milanais, l'Arioste aussitôt chante François Ier et les coups terribles de sa main. Encore s'il s'en tenait à louer ce roi-chevalier! mais non: François Ier, Henri VIII, Charles-Quint, tous les princes rivaux, tous les chefs d'armée se voient dresser, dans le *Roland furieux*, des bas-reliefs, des statues, des arcs de triomphe; c'est une apothéose universelle de la puissance et du succès; impossible de discerner ce que l'Arioste désire ou approuve pour son pays. Voilà pourquoi on ne le met pas au rang de ceux qui ont préparé l'avenir, et tout grand poète italien qu'il est, on ne l'appelle pas le poète de l'Italie.

CHAPITRE III

Les Comédies de l'Arioste.

Des cinq comédies de l'Arioste, une seule peut être, avec intérêt et sans le moindre inconvénient, analysée dans cet ouvrage. La *Scolastica*, qu'il laissa inachevée et que termina son frère Gabriel, est de plus en plus ennuyeuse depuis le troisième acte jusqu'au dénouement. Les *Suppositions* n'amusent que par intervalles; le *Nécromancien* est spirituel, mais un peu lent et licencieux; la *Lena* ou l'*Entremetteuse* offre des caractères bien tracés, une action assez vive et des dialogues très naturels; mais quelles mœurs et quelle société! Comment exposer sans rougir les turpitudes de cette femme vendue jadis par un mari gourmand et paresseux et, sur le déclin de sa jeunesse, vendant les autres pour continuer à gagner sa vie? Heureusement la première comédie de l'Arioste présente une intrigue sinon plus morale, du moins plus facile à exposer en termes honnêtes. Nous nous en tiendrons donc à cette *Cassaria* que l'auteur, jeune encore, presque adolescent, avait rapidement ébauchée en prose et

qu'il versifia vingt ans après. « Oui, je l'ai corrigée, » dit-il dans son spirituel prologue, et embellie au » point que vous ne la reconnaîtriez plus. Ah ! si » l'on pouvait de même corriger les visages et les » corps humains ! que vous seriez contentes, Mes- » dames, vous qui faites tant d'efforts pour paraître » plus belles que nature et plus jeunes que votre » âge ! Hélas ! vous avez beau vous tirer à quatre » épingles, l'outrage des ans est toujours visible. Et » vous, vieillards du sexe moins gracieux, qui » conservez les goûts, les prétentions et les désirs » de la jeunesse ; vous qui épilez vos cheveux » blancs, ou les teignez, ou portez des perruques, » vous qui vous faites raser deux fois le jour et » retenez, à force de liens et d'attaches, vos pauvres » dents branlant dans votre bouche, combien vous » seriez enchantés si l'on pouvait refaire un homme » comme une comédie ! Ah ! si l'auteur avait ce » secret-là, il s'en servirait d'abord pour lui-même » et se donnerait tout ce qui lui manque en beauté, » en grâce et en jeunesse. Et puis, lorsqu'il aurait » embelli sa propre personne, de très bon cœur, » croyez-le bien, il vous rendrait un pareil ser- » vice. »

Après ce prologue, qu'un seul acteur récite et qui est une gentille causerie satirique, l'intrigue et l'action proprement dites commencent.

Le nom de *Cassaria* qu'on donne à cette comédie signifie pièce où il s'agit d'une *caisse,* comme l'*Aulularia* de Plaute signifie pièce où il est question d'une *marmite.* Cette *caisse,* nous en entendrons

parler, nous la verrons même; mais ne demandons pas trop tôt qu'on nous l'apporte sur la scène.

L'intrigue est en grande partie originale; mais quelques situations rappellent — et pour cause — le *Phormion* latin de Térence. Dans la première esquisse, tout se passait à Mételin, en pays turc, et rien ne semblait plus naturel que d'y voir un marchand d'esclaves et des jeunes filles devenues un objet de commerce. La pièce revue et corrigée nous transporte à Sybaris, ville italienne de fantaisie; car l'antique Sybaris, fameuse par sa mollesse, vingt siècles avant l'Arioste, n'existait déjà plus. La vraisemblance perd un peu à ce changement, mais l'auteur y gagne de pouvoir railler devant les Ferrarais et les Lombards certains travers du royaume de Naples. Le nord de l'Italie, comme le nord de la France, a toujours aimé à rire du midi; et la réciproque est parfaitement vraie.

Quoi qu'il en soit, au début de la pièce, nous voyons deux jeunes gens, Erophile et Caridore, dans un embarras analogue à celui du Phœdria de Térence et du Léandre de Molière. Ils voudraient délivrer deux jeunes filles qu'ils adorent et qui font partie de la cargaison apportée par un marchand d'esclaves. Ces deux beautés, Eulalie et Corisca, paraissent une fois ou deux devant les spectateurs; juste assez pour vous faire comprendre qu'il y a entre elles une petite nuance de caractère. Eulalie trouve qu'on tarde trop à la racheter, qu'on ne l'aime pas sérieusement sans doute, puisqu'on ne sait pas découvrir le moyen de rompre ses fers.

Corisca, plus douce, croit qu'on le voudrait bien, mais que la chose doit être difficile; il ne faut pas, suivant elle, s'irriter contre de pauvres amoureux auxquels il manque autre chose que de la bonne volonté. Et Corisca ici a raison. Erophile et Caridore ne demanderaient pas mieux que de compter au marchand la rançon de leurs bien-aimées; malheureusement ils ne le peuvent. Fils de gens riches et considérés, ils sont nourris et vêtus en gentilshommes; mais pour des rédemptions de captives et autres œuvres de charité pareilles, leurs pères ne leur donnent pas un sou.

Pourtant une lueur d'espoir vient briller à leurs yeux. L'argent ne leur arrive pas encore, mais la circonstance est plus favorable. Le bonhomme Chrysobule, père d'Erophile, s'est embarqué le matin pour l'île de Procida et lui a laissé sa maison pleine de marchandises. « Ah! si j'étais à ta place, dit le jeune Caridore à son ami, comme je battrais monnaie avec tout cela! comme je déblaierais le domicile paternel! Comme je débarrasserais les greniers, les magasins! Mon père, au retour, s'écrierait : Les Espagnols ont dû tenir garnison ici. — C'est vrai, répond l'autre, et je serais bien bête, dans une maison si riche, si encombrée, de ne faire main-basse sur rien pour me contenter un peu. Quoi! je resterais, comme Tantale, dans l'eau jusqu'au cou, sans boire une seule goutte? A Dieu ne plaise! » Là-dessus, il quitte son ami, prend un bâton, rosse le vieil intendant Nibbio, que le père avait chargé de surveiller sa conduite, s'empare des

clefs et des marchandises, et se demande comment il en tirera la rançon de celle qu'il adore... quand tout à coup il entend le marchand d'esclaves annoncer à haute voix son départ pour le jour même. « Dieu !
» s'écrie-t-il; le temps me manque! Si je pouvais
» vendre quelque chose pour racheter mon Eulalie !...
» Et Volpino, mon rusé domestique, qui m'aban-
» donne, après m'avoir promis de m'aider ! Toute son
» astuce, me disait-il, tout son talent était à mon
» service, et je ne le vois point paraître ! Où peut-il
» donc courir, lorsque j'ai tant besoin de lui? »

A ce moment, notre désespéré et son ami Caridore aperçoivent deux hommes, qui arrivent en devisant, en riant, en battant des mains avec toutes les marques de la sécurité et de la joie. C'est Volpino, valet d'Erophile, et Fulcio, valet de Caridore. « Eh bien ! Volpino, dit Erophile, tu ris? tu ne sais donc pas où nous en sommes? Le marchand d'esclaves part aujourd'hui, et je n'ai pas encore la rançon. — Bast ! répond Volpino sur un ton d'habile homme qui a son plan de campagne et ne doute pas du succès; vous vous troublez pour si peu de chose; vous avez Volpino près de vous, et vous craignez ! Laissez-moi faire, mes jeunes seigneurs : avant demain, celles que vous aimez, Eulalie et Corisca, ne seront plus esclaves, et le marchand, aujourd'hui si exigeant, sera tondu comme un mouton. Seulement il faut avoir des ciseaux pour le tondre. Avez-vous pris les clefs? — Oui, répond Erophile. — Avez-vous écarté de chez vous les autres domestiques, et surtout l'intendant Nibbio, ce factotum,

cet espion de votre père? — Oui, je les ai envoyés travailler chez un de mes amis, à la moisson, à la vendange, je ne sais à quoi, mais nous en sommes débarrassés. — Très bien! dit Volpino; je tiens les ciseaux maintenant, et je vais vous tondre notre marchand d'esclaves. Voici mon plan :

» Une de mes connaissances, un domestique d'un gentilhomme des environs, est venu pour certaines affaires de son maître. Faisons-lui prendre les habits de votre père et donnons-lui toutes les allures d'un riche négociant qui veut satisfaire un caprice. Il ira chez le marchand d'esclaves et lui proposera de racheter Eulalie. « Je n'ai pas assez d'argent sur moi, ajoutera-t-il, mais voici ce que je vous offre en gage. » Et il lui remettra cette caisse que vous savez, cette caisse que nous guignons de l'œil depuis quelques jours, cette caisse bénie, toute pleine de fils d'or que des Florentins en procès ont déposée chez votre père. — Quoi! s'écrie Erophile en entendant ce détail du plan de campagne, tu veux que je livre cette caisse si précieuse au marchand d'esclaves Lucramo, dont le nom dit bien tout ce qu'on peut en attendre? Mais il y a de quoi ruiner et déshonorer mon père. — N'ayez pas peur, reprend Volpino; cette caisse, nous la donnerons au marchand d'esclaves, mais nous ne la lui laisserons pas. A peine sera-t-elle chez lui, que vous crierez : Au larcin! au voleur! Vous entrerez dans la maison de Lucramo, en l'accusant de vous l'avoir prise : comme il l'aura reçue d'un autre que de vous, il ne comprendra rien à cette imputation, il

en sera confondu, abasourdi; dans ce premier moment de stupeur, vous rattraperez la caisse; puis nous ferons agir votre ami Caridore, qui est fils du capitaine de justice. Il dira à ce Lucramo : « Je » tiens ton sort entre mes mains; si tu veux être » sage, céder Eulalie à Erophile, et à moi ma chère » Corisca, j'apaise tout, et mon père te laissera » partir sain et sauf. Tu ne consens à rien? Tant pis » pour toi! Nous te poursuivons comme voleur; et » nous en avons le droit, car tu *dois* avoir dérobé la » caisse. Si tu n'as pas volé précisément celle-là, tu » en a pris bien d'autres dans ta vie. En quelques » tours de corde et d'estrapade, nous te ferons tout » avouer et nous te pendrons. » — A cette menace, conclut Volpino, Lucramo cédera, et vous aurez l'un et l'autre délivré vos belles, repris la caisse, le tout sans bourse délier. N'est-ce pas charmant, n'est-ce pas superbe? » Erophile tombe d'accord qu'on ne saurait mieux trouver, et tous s'apprêtent à l'exécution de ce beau plan.

En conséquence, Trappola, ami de Volpino, revêt les habits de Chrysobule absent, et suivi du métayer Brusco, qui porte la caisse, s'achemine, comme un riche négociant qui va faire une galante emplette, vers la maison du marchand d'esclaves. Brusco, brave campagnard peu habitué à ces roueries, ne les seconde qu'à contre-cœur. Tout en portant la caisse qui doit servir de gage ou plutôt d'appât à Lucramo, il regrette de n'être pas resté auprès de ses bœufs. Les pauvres bêtes, venues à la ville de grand matin, auraient tant besoin d'être pansées!

« Mais que faire? ajoute-t-il : si je refuse d'aider Trappola, il me nuira auprès du maître : c'est un gaillard qui fait croire à monsieur tout ce qu'il lui plaît; faut pas le fâcher; mais dès qu'il m'aura dit de déposer la caisse, je tourne le dos et reviens à mes bœufs. » — Vrai paysan, n'est-ce pas? et pris sur le vif!

Bientôt le marché se conclut; Lucramo, en voyant cette caisse et les fils d'or pur qu'elle contient, permet à Trappola d'emmener Eulalie. Mais tandis que l'on va chercher cette jeune fille, Brusco, qui a déposé la caisse dans l'autre chambre, s'esquive et retourne à ses bœufs. Trappola sort enfin, et se trouve seul dans la rue, oui seul, la nuit, avec la pauvrette, qui n'étant pas au courant du plan de campagne, et craignant d'être achetée par un autre qu'Erophile, baisse les yeux et se met à pleurer.

Et voici bien une autre complication. Les domestiques et l'intendant Nibbio, dont Erophile, ce matin, s'est débarrassé, reviennent de la journée qu'ils ont faite chez un bourgeois. Comme ils sont contents! et comme ils sont gris! Ils ont si peu travaillé, et si bien bu! et de si bon vin! Loin d'en vouloir à leur jeune maître, ils le remercieraient de leur avoir procuré une telle aubaine; ils seraient heureux de faire quelque chose pour lui. Tout à coup l'occasion semble se présenter. Ils aperçoivent Trappola déguisé, qui sort avec Eulalie de chez Lucramo! « Tiens, disent-ils, que fait cet homme? Il » emmène une jeune esclave, précisément celle » qu'adore Erophile, celle qu'il voudrait à tout prix

» racheter. Sus! sus! fondons sur ce maraud;
» enlevons-lui la fille, et qu'elle soit à notre jeune
» maître. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Trappola, assailli par toute cette bande, se défend en vain et tombe roué de coups; une partie des domestiques d'Erophile emmènent Eulalie chez un ami de ce jeune homme, et le lendemain, à ce qu'ils pensent, il y trouvera sa bien-aimée, rachetée par un autre, mais reconquise et réservée pour lui.

A ce moment, le plan de Volpino est compromis dans son succès; mais il faudrait peu de chose pour tout réparer; si Erophile survenait à temps pour s'expliquer avec ses domestiques, il ne serait point victime de leur officieuse balourdise. Malheureusement, lorsqu'il arrive, accompagné de Volpino, aux environs du lieu où la lutte s'est livrée, le dernier de la bande a déjà disparu; ils ne rencontrent que Trappola, tout étourdi de ses coups et de sa chute. « Je ne vois pas Eulalie, dit Erophile. — Je ne vois pas la caisse, dit Volpino. Où as-tu mis la caisse? demande celui-ci à Trappola. — Je l'ai laissée au marchand d'esclaves. — Où est la jeune fille? demande encore Erophile. — On me l'a enlevée. — Comment? — Toute une troupe m'a battu. — Où l'a-t-on emmenée? — Je n'en sais rien. — Vraiment, interrompt Volpino, tu as remis la caisse au marchand d'esclaves? — Oui, sans doute. — Laisse-nous donc, s'écrie notre amoureux, que je sache d'abord où est Eulalie. — Laissez-nous, reprend Volpino, que je sache enfin où est la caisse. » — Et tous les deux

occupés, l'un de la fille, l'autre du *quibus,* accablent Trappola de questions.

La scène est excellente et présente un de ces contrastes très comiques et très naturels que Molière fera si bien ressortir; le mot de *caisse,* constamment répété par Volpino, irrite notre amoureux et ne le retient pas : il court, comme un homme en délire, à la poursuite de son Eulalie, tandis que Volpino l'accompagne en grommelant : « Je tâcherai tout à » l'heure de le ramener ici, afin qu'au moins la » caisse ne se perde pas. »

Il y a lieu, en effet, de se hâter pour sauver la caisse. Ce coquin de marchand d'esclaves qui, tout à l'heure, se plaignait d'avoir fait peu d'affaires à Sybaris, trouve maintenant qu'il vient d'en faire une admirable, et que la caisse, laissée chez lui en gage avec les filets d'or qu'elle contient, vaut je ne sais combien d'Eulalies. Aussi donne-t-il ordre immédiatement de tout préparer pour le départ; dès le lendemain il embarquera son monde et mettra à la voile avant qu'on ait eu le temps de retirer le gage : ainsi la caisse lui restera, et Volpino, qui avait voulu lui enlever deux esclaves sans les payer, manquera son coup et l'aura enrichi.

Pour comble d'embarras, on apprend que Chrysobule, père d'Erophile, revient le soir même du jour où il était parti. Les vents contraires l'ont forcé de rentrer au port; une heureuse rencontre lui a permis de terminer ses affaires sans se déranger; il rentre donc et, s'il le peut, il ne bougera plus. Quel contre-temps pour la jeunesse et les amours! Mais

Volpino est là; il songe à retirer la caisse et à pallier les désordres commis. Dès qu'il aperçoit Chrysobule, il emploie une ruse dont son arrière-petit-fils, le Scapin de Molière, fera son profit. Contrefaisant l'homme désespéré et courant d'un bout du théâtre à l'autre, il s'écrie : « O ville maudite! pleine d'embûches et de malfaiteurs! — Le ciel me vienne en aide! dit Chrysobule, qui l'entend et le reconnaît. — O folie d'ivrogne! poursuit Volpino, ô négligence d'un misérable! — Qu'est-ce donc? demande le vieux, tout en émoi. — Que dira mon maître, continue l'autre, quand il saura ce qui se passe?... il est ruiné, il est perdu! — Volpino! crie le vieillard, qu'y a-t-il? arrête-toi! » Mais le rusé valet s'amuse à le faire courir et feint toujours de ne pas l'apercevoir. Quand il l'a bien mis hors d'haleine, il se laisse enfin rattraper, mais il affecte alors d'être essoufflé lui-même et de ne pouvoir prononcer deux mots de suite; tous ceux qu'il articule à grand' peine sont sinistres; et Chrysobule, pendant cinq minutes, souffre comme sur des charbons ardents. Volpino finit par lui dire que toute la faute est à l'intendant Nibbio, qui a laissé voler chez lui une caisse par le marchand d'esclaves voisin. Les contes qu'il lui débite pour confirmer ce mensonge ne sont qu'à demi vraisemblables; mais Chrysobule a un tel désir de recouvrer sa caisse perdue, qu'il n'y regarde pas de si près, envoie chercher deux honnêtes bourgeois, ses amis, et, appuyé de leur aide et de leur témoignage, entre chez Lucramo, où l'on ne manque pas de retrouver et de reprendre la fameuse caisse.

Dès ce moment, l'intrigue de la pièce a tout l'intérêt d'une lutte, soutenue et dirigée par un habile capitaine, qui cependant ne sait pas éviter toutes les fautes. Ainsi, tandis qu'il accusait l'intendant et le marchand d'esclaves, tandis qu'il détournait loin des vrais coupables les soupçons du vieux Chrysobule, tandis qu'il reconquérait le trésor, il oubliait un point essentiel, et, faute de ce point, tout sera perdu peut-être. Il n'a pas songé à déshabiller Trappola, à lui faire déposer les vêtements de Chrysobule et à lui rendre sa capote de domestique. Ce pauvre Trappola, encore tout étourdi des coups qu'il a reçus et du rôle bizarre qu'il a joué, paraît à l'improviste devant le vieux. — « Quoi ! s'écrie ce dernier, un homme qui a mes habits ! Arrête, voleur infâme, » et se tournant vers des estafiers qui l'accompagnent : « Aidez-moi, dit-il; » tenez-le ferme, et qu'il me réponde. Où as-tu pris » ces vêtements, coquin? D'où viens-tu? où vas-tu » ainsi déguisé? » Pendant cet interrogatoire, Volpino plein d'angoisse, voudrait pouvoir dire un mot à l'oreille de Trappola, mais on ne le laisse point approcher. Heureusement Trappola, qui n'est point une bête, sent qu'une parole pourrait tout gâter, et garde le silence. « On n'en tirera donc rien? s'écrie » le vieillard impatient; il semble que l'on ait affaire » à un muet. »

Ce mot est un trait de lumière pour le génie de Volpino. « Eh ! Monsieur, dit-il à Chrysobule, que » voulez-vous faire avec le muet? Vous ne le con- » naissez donc pas ? — Je ne l'ai jamais vu. — Com-

» ment, vons ne connaissez pas le muet, qui se tient » à la Taverne du Singe? — Quelle taverne? quel » muet? quel singe veux-tu que je connaisse, bour- » reau? Est-ce que je te parais homme à fréquenter » les tavernes? — Eh! répond Volpino, laissez-moi » l'interroger par signes; nous nous comprendrons » parfaitement. Je sais parler par signes; laissez-moi » faire. »

Alors s'échange entre ces deux fourbes une suite de gestes auxquels le maître n'entend rien et que Volpino interprète avec une superbe assurance: « Je saisis tout, dit-il; rien de plus clair. Il dit que » votre intendant Nibbio lui a fait endosser vos » vêtements. — Mais pourquoi? demande le vieillard. » — Parbleu! dit Volpino, parce que, ayant laissé » voler la caisse et craignant vos justes reproches, » il a voulu s'enfuir; et pour qu'on ne l'arrêtât pas, » il a pris les vêtements du muet et lui a donné » les vôtres. — Pourquoi pas les siens? — Que sais » je, moi? Pour mieux tromper peut-être. — Allons, » reprend Chrysobule, emmène chez nous cet homme » et fais-lui mettre un vêtement qui lui convienne, » afin qu'il n'aille pas tacher le mien. » — « Laissez-m'en le soin, » dit Volpino, enchanté de voir finir l'interrogatoire et d'échapper à la présence du maître. Mais tout à coup Chrysobule se ravise; les réponses de Volpino ne lui ont pas paru bien claires: « Halte-là, dit-il; un instant! Gallo, Negro, Nespola, » saisissez-moi cet homme qui a mes habits; attachez » le avec la corde du puits voisin et amenez-le chez » le capitaine de justice. Là on lui donnera un petit

» brin de torture, qui lui fera avouer la vérité. » En entendant cette menace, Trappola se met à parler, révèle tout ce qu'il sait du complot et de la part que Volpino y a prise. « Sainte corde ! s'écrie le maître, tu » viens de faire un miracle; tu as délié la langue » d'un muet. Allons, détachez-le, et garrottez-moi » l'autre; emmenez ce Volpino; demain matin je » ferai sur lui un exemple éclatant, qui ôtera à tout » le monde l'envie de me tromper. »

Cette fois la bataille est bien perdue, la déroute complète; Volpino succombe sous le poids d'une faute irréparable qu'il avait pourtant failli réparer. Que faire? Tout va se découvrir: jeunes gens, jeunes filles, domestiques, tous ceux qui ont, de près ou de loin, motivé ou tramé la conspiration, verront leurs espérances déçues ou paieront cher leur tentative. Volpino battu et prisonnier, qui lui succèdera, qui relèvera, si je puis dire, les ruines de son entreprise? Qui ralliera ses ressources et ses forces? Décidément tout semble anéanti.

Mais non : Volpino n'est pas seul au monde. La déroute a eu pour témoin un autre fourbe capable de grandes choses: c'est Fulcio, domestique du jeune Caridore. A lui maintenant de descendre dans la lice, d'ourdir des stratagèmes et de ramener la fortune : « Si je ne trouve pas, dit-il, les moyens » de conduire Erophile jusqu'au terme de ses désirs, » ne sera-ce pas pour moi une honte, un reproche, » une infamie? Ne serai-je pas éternellement traité » d'imbécile? On croira que je ne sais point tramer » une fourberie sans Volpino; de toutes celles qui

» m'ont réussi jusqu'à présent, c'est Volpino qui » aura la gloire, si j'échoue dans celle-ci où je me » trouve seul ; Dieu me garde de passer jamais pour » un élève de Volpino ! je ne veux pas me voir » imprimer cet opprobre, cette tache sur le visage. » Que ferai-je? que ferai-je? (se mettant à méditer) » Comme ceci, par exemple?... Oh! ce sera difficile... » Et comme cela?... Beaucoup plus aisé... La route » n'est pas unie cependant et il y a bien des achop- » pements encore... Et comme ceci?... C'est presque » la même chose... Et de cette autre façon?... Oui, » mais je crains d'être découvert... Et en me couvrant » comme ceci? C'est moins mal... Voyons ! encore un » petit appendice! encore un crochet pour lier la » charpente! Ah! c'est assez bien, ce me semble. » Que dis-je! c'est bien déjà, c'est très bien, c'est » parfait ! Je l'ai trouvé, je veux le faire à tout prix » et ne puis manquer de réussir. Ah ! je vais montrer » que je suis le maître des maîtres. Or sus! je » m'avance contre ce marchand d'esclaves avec une » armée de mensonges; je veux ravager sa maison, » la mettre à sac. Favorise-moi, ô Fortune, et si » l'entreprise réussit, je fais vœu de rester trois » jours de suite ivre en ton honneur. C'est bon! tu » m'as exaucé, ô Fortune! je vois paraître le » marchand d'esclaves; il ne veut pas attendre » mon assaut; il ouvre ses portes; il vient se » rendre. »

Non, ce n'est pas à se rendre que songe ce marchand; c'est à se plaindre du tort qu'on lui a fait en lui enlevant une de ses jeunes filles et en lui repre-

nant la caisse qu'on avait déposée comme gage. Mais Fulcio, en moins de dix minutes, dans un dialogue ahurissant, bouleverse les desseins de ce malheureux. — « Que fais-tu ? lui dit-il, pars au » plus vite, fuis, cache-toi. — Et pourquoi veux-tu » que je fuie ? — On te pend immédiatement, pauvre » homme, si l'on te trouve. Fuis donc ; que tardes- » tu ? — Et qui me fera pendre ? — Mon maître, le » capitaine de justice ; fuis, te dis-je. Quoi ! tu » ne bouges ? — Et qu'ai-je fait pour mériter la » potence ? — Tu as volé ton voisin Chrysobule. — » C'est faux. — On a trouvé chez toi l'objet volé ; on » avait des témoins, et quels témoins ! et tu restes » ici ? Pars donc, et fuis de toute ta vitesse. — Mais si » ton maître veut entendre mes raisons... — Ne perds » pas une minute, ne reste pas à bavarder, pauvre » homme que tu es ! Pars et va-t'en avec le diable ! » Le chef des sbires est à vingt pas de toi ; il a » commission de te pendre, et il amène avec lui le » bourreau. Vois donc si tu as le loisir de badiner ; » fuis, éloigne-toi. — Ah ! Fulcio, s'écrie le malheu- » reux, je me recommande à toi ; sois mon sauveur ; » tu sais que je t'aime, Fulcio. Que dois-je faire ? — » Rien que t'enfuir. Adieu, je me sauve, voilà le » chef des sbires, voilà le bourreau ; je ne veux pas » être vu avec toi. — Eh bien ! moi, dit le marchand » d'esclaves, je ne te quitte point ; je me mets sous » ta protection, je te suis. »

Et tous les deux partent ensemble, et Fulcio conduit le marchand d'esclaves jusque dans la chambre de Caridore. Là, Lucramo pâlit, tremble,

pleure, invoque l'appui de ce jeune homme, fils du capitaine de justice; il se roule à ses genoux; il lui offre, pour le gagner, toutes ses esclaves, toute sa maison. Caridore se contente de lui demander Corisca et promet de le défendre auprès de son père. D'autre part, Erophile apprend que son Eulalie n'est pas perdue et qu'on l'a menée chez Galante, un de ses amis. Ainsi, nos deux jeunes seigneurs réussissent dans leurs amours; mais tout n'est pas fini cependant. Si le lendemain Lucramo s'aperçoit qu'on l'a dupé et qu'il n'y a ni bourreau ni sbires à ses trousses, il ne voudra pas partir; il se plaindra, il fera le diable, réclamera ses esclaves extorquées; on ne pourra plus se débarrasser de lui. Battons le fer pendant qu'il est chaud et faisons fuir le créancier pendant qu'il a peur. Seulement, pour fuir et déménager, il faut de l'argent, et Lucramo prétend qu'il n'en a pas; tant qu'on ne lui en apportera point, il hésitera à démarrer.

Mais comment se procurer de l'argent? Chrysobule est furieux contre son fils Erophile, et ne se sent pas d'humeur à payer ses plaisirs. « Aurais-je » pu croire, lui dit-il, qu'un enfant, sage comme tu » l'étais, un enfant élevé par moi avec tant de soin, » deviendrait, à l'âge où l'on doit être raisonnable, » un libertin, un des plus tristes sujets de tout » Sybaris? J'espérais que tu serais le bâton qui servi» rait d'appui à ma vieillesse, et tu es le bâton qui » sert à me battre, à me rompre les os; tu me » précipiteras dans la tombe avant le temps. — » Pardonnez-moi, mon père! dit le jeune homme

» d'une voix suppliante. — Si je ne craignais, reprend
» le vieillard, d'offenser l'honneur de ta mère, je
» dirais que tu n'es point mon fils : je ne trouve en
» toi, du moins dans tes actes et dans tes mœurs,
» rien qui soit vraiment digne de moi ; et j'aimerais
» mieux cent fois te voir me ressembler par les vertus
» que par le visage. — Mon père, l'âge et l'irréflexion
» m'ont fait commettre cette faute envers vous. —
» Crois-tu donc que je n'aie pas été jeune, moi
» aussi? Mais à ton âge, moi, l'on me voyait
» presque toujours à côté de ton grand-père. Je
» prenais de la peine, je m'industriais surtout pour
» l'aider à augmenter notre patrimoine et ces
» ressources que toi, prodigue, tu te plais à
» consumer, à épuiser par tes désordres, par tes
» débauches. Dans ma jeunesse, je n'avais qu'une
» étude, qu'un but, qu'un désir : être estimé honnête
» par les honnêtes gens; je ne fréquentais que ces
» personnes-là; je m'efforçais, autant que possible,
» de les imiter; mais toi, au contraire, tu regardes
» comme une honte d'être vu avec moi, et quand on
» veut te trouver, c'est dans la société des marchands
» d'esclaves, des buveurs, des escrocs et d'autres
» misérables de cette espèce qu'il faut te chercher :
» tu devrais rougir, tu devrais brûler de honte
» d'être vu en telle compagnie, je ne dirai pas par
» les hommes, mais par les oiseaux eux-mêmes... Par
» Dieu! par Dieu! je te le jure, Erophile, si tu ne te
» corriges et ne rentres dans la bonne voie, je te ferai
» connaître à tes dépens que je ressens les offenses,
» et que je ne suis pas un buffle à conduire par le

» nez, comme vous semblez le croire entre vous. Si » quelquefois j'ai l'air de ne pas voir, ne pensez pas » que je sois aveugle; je ferai mon devoir, si tu ne » fais le tien; mieux vaut pour moi vivre sans » enfants que d'en avoir un qui me déchire, qui me » flagelle sans cesse et qui ne me laisse pas vivre. »

Voilà, disent les contemporains, une scène que l'Arioste, avant de la composer, étudia dans sa propre famille, se laissant tancer par son père et n'ayant garde de l'interrompre, afin de bien voir comment un père gronde, et de reproduire, toute chaude et toute vive, sa remontrance sur le théâtre. Il y a du naturel, en effet, dans ce passage; voilà bien le tour d'esprit et la prédication des parents et des vieux qui se souviennent d'avoir été jeunes, *mais toujours sages*. Chrysobule tient à l'argent, non pas comme Harpagon, mais comme toutes les personnes qui ont eu quelque peine à le gagner. Il n'a point de ridicule insigne, cet honnête père; il est semblable à des milliers d'autres, qui ne veulent pas voir fondre en moins d'un an le monceau entassé en une vie tout entière. Il est vieux et il a un fils prodigue, amoureux. Rien d'extraordinaire dans sa situation, pas plus que dans son caractère. Il appartient à cette moyenne de l'humanité que Térence aime tant à peindre; en l'entendant parler, nous ne disons pas : Voilà comme sont les avares, les égoïstes! mais : Voilà comme *on* est, quand *on* a un certain âge et qu'*on* ne ressent plus certaines passions; arrivés au même point, ayant des fils pareils, nous arlerons de même, sans doute.

Si l'Arioste montrait ici plus de vivacité dans les tours, une finesse plus exquise dans l'expression, s'il rendait avec plus de soin chaque mouvement de l'âme, il approcherait davantage (comme poète comique) de Térence; et toutefois on peut dire que dans cette scène et dans d'autres, la nature apparaît assez fidèlement copiée par un artiste qui avait du Térence en lui.

Mais revenons au capitaine Fulcio. Comment achèvera-t-il sa victoire? Comment décidera-t-il le vieux Chrysobule à payer les folies de son fils? Voilà ce qu'on se demande après avoir entendu gronder le bonhomme. Eh bien! Fulcio ne se décourage pas; il ose aborder la difficulté. Chrysobule sachant presque tout, le rusé valet ne dissimule plus les fautes d'Erophile; il en tire même un argument: « C'est vrai, dit-il, votre fils a fait une chose grave; » il a revêtu un étranger de vos habits; il a trompé » le marchand d'esclaves, il lui a volé une jeune » fille; mais la gravité même de l'affaire veut qu'on » l'assoupisse. Songez au bruit qui se fera autour » de vous. Le marchand va se plaindre; votre fils » sera poursuivi; du haut d'un tribunal on procla- » mera son nom; ses méfaits seront affichés. Que » de misères! quel déshonneur! — Mais comment » apaiser l'orage? — En décidant le marchand » d'esclaves à s'en aller. — Eh bien! qu'il parte sur » le champ! — Oui; mais il faut de l'argent pour » cela. — Combien, à peu près? — Le prix de son » esclave. — Rendons l'esclave, cela vaut mieux. — » Sans doute; mais on ignore ce qu'elle est devenue;

» on l'a enlevée, vous savez bien, à votre fils. —
» Alors, combien d'argent? — Mon Dieu! deux cents
» ducats lui ont été offerts pour cette jeune fille. —
» Comment! deux cents ducats! Avec cela j'aurais
» cinquante vaches; qu'il se plaigne! qu'il fasse
» le diable! nous soutiendrons l'assaut, mais je ne
» paierai point deux cents ducats. »

Ici le lecteur français reconnaît deux scènes de Molière, où Scapin extorque de l'argent aux deux vieillards, Géronte et Argante. La situation, chez Molière, est presque pareille; mais la lutte entre l'avarice et d'autres intérêts est très longue, très vive, très douloureuse pour les gens qu'on écorche, et très amusante pour nous; cette lutte se répète d'ailleurs et prend deux formes successives; rien ne manque à notre plaisir et même à l'instruction morale qu'on peut tirer de ce spectacle; c'est tout un repli du cœur humain qui s'étale devant nous, et de temps à autre on voit partir ces traits de *sublime comique* qui sont depuis lors passés en proverbe. La fameuse exclamation: Que diable allait-il faire dans cette galère? est née de l'avarice de Géronte aux prises avec les fictions de Scapin.

Certes l'Arioste demeure bien loin de ces merveilles; mais il esquisse déjà spirituellement ce qui sera, sous la main de Molière, un incomparable chef-d'œuvre. Son Chrysobule hésite longtemps avant de desserrer sa bourse: On ne pourrait donc pas à moins? dit-il; *non si potrebbe per meno?* — Peut-être, répond l'habile Fulcio; mais pour cela il faut envoyer un homme adroit, un négociateur

consommé, Volpino, par exemple. — Comment! ce misérable que j'ai fait mettre aux fers pour le punir de m'avoir joué des tours? — Que voulez-vous? si vous n'avez que lui qui puisse faire votre affaire auprès de Lucramo... — Allons, la pilule est amère, mais je l'avalerai, puisqu'il le faut. Mon fils ira avec Volpino payer ce diable de marchand, et toi, Fulcio, accompagne-les aussi. — Là-dessus le vieux se retire pour aller préparer l'argent, et Fulcio, victorieux, s'écrie : « Maintenant le triomphe m'est bien dû; » qu'on ceigne de lauriers cette tête pleine de sens! » L'ennemi est battu, écrasé, mis à rançon. Fortune! » tu m'as favorisé; je n'ai plus qu'à accomplir mon » vœu et à me griser trois jours en ton honneur! »

Quelques instants après, tout s'arrange; Volpino, délivré, remercie Fulcio, grand capitaine et bon frère d'armes; le marchand d'esclaves va partir satisfait des deux cents ducats; les deux jeunes gens ont racheté leurs belles, qu'ils épouseront un jour... peut-être.

Car, il faut bien l'avouer, l'effet moral préoccupe très peu l'auteur dans cette pièce. Presque tout l'intérêt porte sur l'intrigue même et sur la lutte des intrigants contre les obstacles qui renaissent. Cette bataille disputée, perdue et regagnée, pique la curiosité et la tient en haleine. On estime peu les personnages, mais on s'amuse de leurs efforts; on rit souvent, et, pour les ouvrages comiques, le rire est sûrement un éloge.

Je le répète, si l'on veut trouver, dans le théâtre de l'Arioste, une œuvre dont la conclusion soit utile

ou ait pu l'être, il faut lire le *Nécromancien*, pièce dirigée contre la croyance à la magie. Si l'on veut une peinture forte et soutenue, d'un caractère vil et presque odieux, la *Lena* en offrira une. Mais tout cela restera loin de la *Mandragore*, et Machiavel aura raison, dans une de ses lettres, de reprocher à l'Arioste une certaine faiblesse de style comique et (selon ses termes) une absence de *sel florentin*. Pour la vivacité pittoresque des expressions, pour l'ardeur même de certaines peintures passionnées, l'Arioste doit céder à Machiavel; mais l'Arioste pourtant a charmé Molière, lui a préparé des situations, lui a montré des procédés utiles, a mérité d'être imité par lui; l'Arioste, enfin, dans cette voie où les Français l'ont si fort dépassé, avait su marcher avec grâce, et bien avant eux.

CHAPITRE IV

L'ensemble du Roland furieux.

Il en est de certaines fictions comme du grand fleuve qui arrose l'Égypte : on en cherche la source, et l'on ne peut la trouver. Vous remontez le Nil au delà des cataractes, au delà des régions nubiennes et de l'Éthiopie; vous franchissez le tropique du Cancer, vous avez fait plus de mille lieues, et vous arrivez à un lac que les Anglais ont nommé Albert Nyanza. C'est de ce bassin, sans doute, que sort le Nil? — Oui, mais il venait de plus loin. — Marchez toujours; un second lac apparaît; il porte le nom de Victoria Nyanza; il reçoit le Nil et le laisse sortir de son sein, mais ce n'est pas lui qui le forme. Marchez encore; le Nil est toujours là, se grossissant de mille torrents voisins, et descendant avec eux d'une montagne qu'on aperçoit, mais qu'on n'a point gravie. Ainsi l'on sait à peu près où il prend naissance, mais nul n'a bien vu son berceau.

De même, avant l'Arioste, chantre de Charlemagne, des paladins et de Roland, nous rencontrons Bojardo et Pulci, qui furent contemporains de sa

première enfance. Mais avant eux, trois poëmes avaient paru qui célébraient les mêmes exploits, et ces trois poëmes, dus à des chanteurs errants, tiraient presque toute leur substance de la chronique attribuée à Turpin. Au delà, nous rencontrons une nuée de poëmes français, et le premier, le plus célèbre de tous, est la *Chanson de Roland,* composée par Thurold au commencement du XIe siècle. Plus haut il n'y a rien, ou du moins rien qu'on puisse bien voir. Ce fleuve de fictions sort, comme le Nil, d'une montagne énorme; il a pour pères les peuples du moyen âge, et surtout le peuple français.

L'Arioste, si j'en crois ses biographes, a lu nos poëmes et n'a rien négligé pour féconder son imagination. Que ce genre de récits lui offrît les plus grandes chances de succès, la popularité de Pulci et de Bojardo l'en avertissait suffisamment. Plébéiens, courtisans, dames et gens de guerre ne voulaient plus de poëmes à la façon de Dante, tout sérieux et théologiques; et d'autre part, les grâces délicates du sonnet ne pouvaient égaler l'intérêt des aventures, des passions, des enchantements que déroulait le roman chevaleresque.

On traversait enfin une époque singulière durant laquelle la chevalerie, faisant effort pour ne point mourir, donnait d'éclatants signes de vie, pareille à une lampe qui vacille, qui semble souvent près de s'éteindre et par intervalles éblouit vos yeux. La chevalerie, c'est la force individuelle secondée par un grand courage et mise au service de l'*honneur*. Il est vrai que parfois ce mot désigne des

choses bien différentes. On met son *honneur* à défendre les faibles, à propager sa religion, à ne pas laisser un outrage impuni; la conscience, la foi, l'orgueil, se parent de ce beau nom d'*honneur;* mais le caractère constant du chevalier, c'est la disposition à exposer sa vie, c'est cette confiance toute personnelle qui l'engage à rejeter un secours étranger, à n'induire jamais en péril que lui-même et son adversaire, et à le combattre ouvertement avec des armes égales et le monde pour témoin.

Animé d'un tel sentiment, François Ier envoie un héraut d'armes défier Charles-Quint en combat singulier, pour avoir osé dire que lui, François, roi de France, avait manqué à sa parole. Guichardin, qui rapporte ce trait, le trouve ridicule et préfère que les princes vident leurs différends par la diplomatie et les mouvements d'armées; à cet égard, il est peu partisan des lois et coutumes chevaleresques. Mais quand il s'agit de conter la lutte de trente gentilshommes italiens contre trente gentilshommes français, lutte parfaitement étrangère aux opérations stratégiques, et bonne seulement à démontrer que les Italiens, en force et en adresse, valent bien nos compatriotes, Guichardin s'enflamme alors d'une ardeur guerrière et parle, à son tour, en chevalier.

Quelle est l'œuvre la plus méritoire aux yeux des braves du moyen âge? La guerre contre les Musulmans. Aussi de tous les exploits de Charlemagne, ceux qu'il fit aux dépens des Arabes et des Maures furent-ils le plus souvent chantés; on ne parlait pas des Saxons domptés par lui; mais on disait (avec

force exagérations) qu'il avait délivré l'Espagne et le Saint-Sépulcre. Charlemagne, dans le moyen âge, passa pour le premier et le plus grand des Croisés; et au temps de l'Arioste, combien de fois il fut question d'apaiser les discordes des princes européens et de les réunir contre les Turcs! On ne parvenait point à réaliser cette croisade, mais elle demeurait, si je puis dire, dans les esprits, comme un noble idéal que la poésie faisait bien de célébrer.

Au XVIe siècle, les sentiments chevaleresques exerçaient moins d'empire sur la conduite des hommes; mais les pompes, les dehors, les jeux de la chevalerie s'étalaient encore à tous les yeux. Le guerrier portait une armure d'acier, rompait des lances dans les joutes et les tournois, et quelquefois, comme Henri II, tombait, blessé à mort, sous les regards des spectateurs. Vainement l'artillerie, en voie de progrès, menaçait de remplacer un jour l'arme blanche; dans les combats les plus sérieux, on s'abordait encore à la pique et à l'épée; et bien des gentilshommes répétaient en soupirant : « L'artillerie » tuera le courage personnel; un lâche, embusqué » derrière une haie, aura raison du plus vaillant » héros. Que ne restons-nous fidèles aux armes » de nos pères! » La chevalerie, à cette époque, agonisait comme le paganisme au temps d'Ovide; elle avait ses fêtes, ses souvenirs, ses croyants, ses derniers adeptes; ceux même qui n'y croyaient plus s'y intéressaient encore comme à un brillant spectacle. Le moment était bien choisi pour en rassembler les légendes et pour en entretenir l'ima-

gination. La sorcellerie, que le moyen âge y avait jadis associée, vivait encore si réellement dans la foi et dans la pratique, que, cent ans plus tard, on brûla des gens accusés de maléfices et s'en accusant eux-mêmes.

De là le succès des poëmes merveilleux et chevaleresques. Au temps de l'Arioste, les rois du monde poétique étaient Pulci et Bojardo, chantres de Charlemagne, de Roland et des paladins. Tous deux avaient employé la stance de huit vers, tous deux avaient aimé à mener de front je ne sais combien d'histoires diverses, mais non confuses; tous deux transportaient en quelques instants, sur tous les points du globe, l'esprit de leurs lecteurs.

L'Arioste n'avait donc pas à créer ce genre, mais à en augmenter le charme. Il l'a si bien compris que, dans son poëme, il annonce à son auditoire des nouveautés greffées sur des faits déjà connus.

« Je chante, dit-il, les dames, les chevaliers, les » combats, les amours, la courtoisie et les audacieux » exploits qui marquèrent l'époque où les Maures, » traversant les mers d'Afrique, furent si terribles à » la France : tous étaient entraînés par la colère » et la jeune ardeur d'Agramant, qui se flattait » de venger la mort du roi sarrasin Trojan sur » Charlemagne, empereur des Romains. Je dirai » aussi de Roland ce que jamais la prose ni la poésie » ne racontèrent, et comment le paladin, jusqu'alors » réputé si sage, égaré par l'amour, devint fou et » furieux. Puisse celle qui m'a réduit presque au » même état et qui chaque jour mine mon trop

» faible esprit, me laisser assez de raison pour me » permettre d'accomplir mes promesses! »

Vous l'entendez, il raille la folie de Roland, mais avec beaucoup d'indulgence, car il est lui-même presque aussi malade. S'adressant ensuite à son protecteur, le cardinal d'Este, l'Arioste ajoute: « Ornement et splendeur de notre siècle, Hippolyte, » daigne agréer cet hommage, le seul qu'ose te » présenter ton serviteur respectueux; mes discours » et mes écrits acquitteront peut-être ce que je dois » à tes bienfaits. N'accuse pas mes présents d'être » trop peu de chose : tout ce que je puis donner, je » te l'offre, je te l'abandonne. Parmi les plus dignes » héros dont je m'apprête à chanter les prouesses, tu » reconnaîtras Roger, source antique de tes illustres » aïeux; tu m'entendras célébrer sa valeur et ses » actions brillantes, si faisant trève à tes hautes » pensées, tu prêtes l'oreille à mes chants. »

Les dames, les chevaliers, les combats! Quoi de plus varié, quoi de plus attrayant? Et n'est-il pas habile encore d'annoncer ainsi à ses lecteurs que, sur ce Roland qu'ils connaissent, il leur contera des choses absolument neuves? Les révélations les mieux accueillies ne sont-elles pas celles qu'on nous fait sur nos amis et connaissances?

Virgile, au commencement de son *Énéide,* nous dit d'avance ce que son héros accomplira en Italie; pareil à un auteur dramatique qui, dès l'exposition de sa pièce, nous dévoilerait le dénouement. L'Arioste au contraire nous cache le terme de sa course. Charlemagne sera attaqué par les Sarrasins; mais

demeurera-t-il vainqueur ou vaincu? Lisez le poëme et vous le verrez. Roger sera le père de la maison d'Este; mais avec qui fondera-t-il cette race? quelle sera sa compagne, et par quel enchaînement se conclura leur bienheureuse alliance? Lisez le poëme et vous le verrez.

La lutte des deux mondes chrétien et musulman; la folie de Roland; les actions de Roger; voilà trois grandes avenues ouvertes par l'auteur dans une immense forêt d'épisodes; et ces avenues, qui se coupent à chaque instant, finissent par se joindre. De la sorte, l'ouvrage nous présente une variété prodigieuse, et en même temps une certaine unité, peu sévère il est vrai, mais suffisante pour satisfaire aux règles de l'art et former de tant de membres divers un seul tout.

D'ailleurs l'Arioste donne un centre aux innombrables détours de son labyrinthe. Lors même que ses paladins sont à mille lieues de Charlemagne, lors même qu'ils font des excursions dans les nuages et dans la lune, ils songent ou on les fait songer à a grande lutte du Christ et de Mahomet, et de toutes les parties de l'univers ils tendent à revenir vers Paris assiégé. Quant à l'alliance de Roger et de Bradamante, qui doit former le dénouement, elle est prédite dans le cours du poëme, et à travers tant de péripéties qui semblent nous en éloigner, nous nous y acheminons néanmoins, les fées et les enchanteurs, ministres de la destinée, prenant soin de remettre les événements dans la bonne voie, quand les passions humaines les en écartent.

Mais comment l'auteur a-t-il réussi à diviser tant de fois l'intérêt sans l'amoindrir? C'est d'abord par le charme soutenu des détails, par la poésie répandue sur tous les points; c'est aussi par le caractère de cet intérêt même qu'il prétend exciter. Évidemment les promesses de l'Arioste éveillent en nous le désir de l'entendre, mais ne nous inspirent pas un de ces sentiments impérieux qui dominent l'âme et ne lui permettent pas de se partager. On voit très bien, dès le début, qu'il n'est pas le chantre enthousiaste de la religion, des croisades ou de la patrie. De quoi s'engage-t-il à nous entretenir? Des dames, des chevaliers, des amours, des combats. Qu'il y ait, à la cour de Charlemagne, plus de belles dames, plus de chevalerie, plus de galanterie, plus de bravoure que partout ailleurs, la légende le disait, et l'Arioste le répète; mais il y en a aussi en mille autres lieux de la terre, et partout où il y en a, l'Arioste s'amuse à nous y conduire.

Et sur quel ton va-t-il nous conter ces nombreuses histoires de guerre et d'amour? Les premières stances nous l'indiquent également; quand on les lit, on entend sonner à son oreille le diapason de l'Arioste : « Puisse celle que j'aime, dit-il, et qui m'a » rendu presque aussi fou que le paladin, me laisser » assez de bon sens pour achever mon œuvre! » On sent bien qu'un poëme ainsi composé ne sera pas une épopée toujours héroïque et toujours grave, à la façon de Virgile ou d'Homère. Une gaieté légère et douce animera ces chants; des plaisanteries fines et discrètes, qui ne flétrissent aucune grâce, qui

ne ternissent aucune splendeur poétique, y sont répandues avec un art profond, quelquefois déguisé sous un air de négligence. Nulle imagination n'est à la fois moins candide et plus fraîche que celle de l'Arioste. Cet homme n'est dupe de rien, mais il veut et sait jouir de tout, et pour en jouir il semble s'être interdit de jamais rire aux éclats, persuadé que le ridicule extrême altère trop la beauté des personnes et des choses. Si de temps à autre cependant, il touche à la limite qui sépare le badinage élégant du comique trivial, soyez sûr qu'il descend jusque là par une pente très douce et par des gradations bien ménagées.

Ne lui reprochons donc pas, avec Boileau, de mêler à son poëme des contes presque bouffons qui profanent la majesté du genre épique. « Il est aussi » ridicule, dit notre sévère législateur (1), d'entendre » dans le *Roland furieux* un aubergiste des bords du » Rhône raconter à Rodomont l'histoire comique de » Joconde, qu'il le serait d'entendre un aubergiste du » Latium débiter à Énée, nouvellement débarqué, les » contes de ma mère l'Oie. »

Jamais comparaison ne fut moins exacte : Énée, d'après Virgile, est l'homme du destin, élu pour conserver une nation presque détruite et la transplanter sur un sol fécond. Énée a vu s'écrouler un empire, et le monde entier est promis à sa race ; il emporte avec lui les plus tristes souvenirs et les plus superbes promesses ; un homme à qui les Dieux

(1) Boileau, *Dissertation sur le Joconde de Lafontaine.*

envoient tant de malheurs et font pressentir tant de gloire ne saurait écouter des histoires divertissantes, et le poëme où il est chanté commence sur un ton trop religieux et trop grandiose pour souffrir pareil mélange. Mais le *Roland furieux* le prend-il d'aussi haut? Non certes; nous en avons entendu les premiers vers, et nous ne voyons pas comment les contes gaillards, transmis par le moyen âge au XVIe siècle, ne pourraient pas, avec un peu d'adresse, s'y introduire et s'y faire admettre. Il y a d'ailleurs en poésie comme en musique, des tons et des modes différents, et par des modulations habiles on peut glisser de l'un à l'autre. Avant de raconter la joviale histoire de Joconde, l'Arioste nous engagera, par des récits de plus en plus badins, à ne pas traiter sérieusement les choses d'amour, et nous arriverons sans secousse du tragi-comique à la comédie.

Voltaire a, sur ce point, mieux rendu justice à l'Arioste : « Il y a, dit-il, dans son poëme presque » autant d'événements touchants que d'aventures » grotesques; son lecteur s'accoutume si bien à cette » bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans être » étonné. » Rien de plus vrai; au premier abord on ne s'étonne pas; on se laisse charmer par le poète et conduire doucement de plaisir en plaisir; mais, à la réflexion, combien on admire cette variété d'images et ces couleurs si bien fondues !

Il y a même (car il faut tout dire) certaines saillies d'invraisemblance dont on sait gré à l'auteur, parce qu'elles divertissent et que divertir est son principal objet. Ainsi, au 38e chant, nous voyons un des

paladins qui cherche à former une armée; la cavalerie lui manque et surtout les chevaux. Que fait-il? Il s'élève, comme Moïse, sur la montagne, s'agenouille, prie Dieu, et pousse de grosses pierres de haut en bas. Ces pierres s'animent, hennissent, secouent la croupe; elles arrivent dans la plaine métamorphosées en chevaux; on n'a qu'à les saisir et à monter dessus, car le Ciel a eu la bonté de les faire naître avec mors, selle et bride. De cette façon quatre-vingt mille cent deux fantassins deviennent cavaliers en quelques minutes. Peu de jours après, nouvel embarras; le paladin n'a pas de navires. Il arrache des feuilles d'arbre, les jette sur la mer, les voit se changer en vaisseaux, leur donne des pilotes et des matelots de Sardaigne, et, rencontrant l'ennemi, remporte une victoire navale. On rit, et c'est ce que l'Arioste a voulu. Il a d'ailleurs donné à ces chevaux et à ces navires improvisés des mouvements si lestes et si naturels; ceux qui les montent déploient tant d'ardeur, tant de bonne volonté, qu'on a plaisir à se les figurer tels qu'il les peint; on n'en croit rien, mais on aimerait que cela pût être; et comme de pareilles choses n'arrivent nulle part ailleurs, on remercie l'Arioste de ce qu'elles arrivent chez lui.

Parmi toutes les histoires que le poète nous raconte, beaucoup ne sont pas de son invention. Quelques-unes couraient depuis longtemps le monde sous le titre de *fabliaux;* d'autres seraient demeurées à jamais ensevelies dans des romans et des poëmes illisibles. Il a disposé de ces créations presque

informes, comme Boccace et notre Lafontaine ont disposé des contes et des apologues antérieurs. Semblable à la fée, marraine de Cendrillon, il a touché de sa baguette toutes ces citrouilles nées dans le jardin d'autrui, et il les a transformées en chars dorés où ses héros et ses belles volent, emportés par des coursiers magiques aux pieds d'airain, aux ailes de flamme.

Parfois il emprunte aux anciens, et la lutte alors devient plus égale entre le premier créateur et l'admirable copiste. L'Arioste est rarement vaincu; le plus souvent il place à côté de son modèle un tableau non moins brillant ou que des différences heureuses lui donnent bien le droit d'appeler *sien*. Le critique allemand Lessing s'acharne, il est vrai, à prouver que l'art d'Homère a plus de grandeur. Voyez, dit-il, comme l'auteur de l'*Iliade* nous fait sentir la beauté d'une femme sans la décrire, sans s'amuser aux petits détails. Il vous raconte qu'Hélène paraissant sur les murs de Troie, les vieillards, même les plus sages, s'émurent à son aspect et dirent « : Il ne faut pas reprocher aux Troyens et aux Grecs de s'égorger pour une telle femme. » Peut-on, ajoute le critique, mieux exprimer le pouvoir de ces charmes surhumains, qui font fléchir toute sévérité et désarment toute indignation? L'Arioste, au contraire, voulant peindre une courtisane, la décrit minutieusement, nous dit que ses mains étaient fines et longues, son pied petit et bien tourné, et qu'au milieu de son visage descendait un nez irréprochable où l'envie même ne trouvait rien

à redire. Quoi de plus puéril? selon Lessing. — Eh bien! non; ce n'est point puéril, c'est amusant et fondé sur un fait réel : parmi tant de nez, combien y en a-t-il d'irréprochables? Quant à l'ivresse, à l'aveuglement, à l'hébétement moral où certaines créatures plongent de pauvres hommes et même de pauvres héros, l'Arioste en trace une peinture excellente qu'Homère n'avait point esquissée. Homère est plus élevé; qui en doute? mais malgré son élévation, il ne tient pas lieu de l'Arioste; et pour la variété des plaisirs littéraires, j'aime mieux un Homère et un Arioste que deux Homères presque pareils.

Laissons enfin les froides dissertations critiques et résumons le *Roland furieux;* c'est le seul moyen de goûter en peu d'instants l'art et le charme de cette composition; le seul moyen aussi de placer en leur lieu certains détails que nous détacherons bientôt pour les regarder de plus près.

L'Arioste prend les aventures d'Angélique et de Roland au point où Bojardo les avait laissées. Le paladin, neveu de Charlemagne, a secouru la belle princesse indienne assiégée dans sa capitale par deux millions d'hommes, ni plus ni moins; mais tout ce qu'il a pu faire, seul contre tant d'ennemis, c'est de l'emmener avec lui à la cour de son oncle, où il attendra le moment et préparera les moyens de la rétablir sur le trône. Hélas! une déception lui était réservée! Charlemagne remarque bientôt que la belle Angélique met tout en feu autour d'elle; que Roland et Renaud, éperdûment épris, songent plus à croiser le fer entre eux qu'à tirer le glaive

contre les Musulmans. Fâché de ce désordre, il l'éloigne de leurs yeux et la confie à la garde du sage et vieux Nayme, duc de Bavière: « Battez-vous pour moi, leur dit-il, et celui de vous deux qui se distinguera le plus contre mes ennemis deviendra l'époux ou le maître d'Angélique. » Quelques jours après, la lutte s'engage avec les Infidèles; et malheureusement l'armée chrétienne est vaincue; le duc de Bavière est fait prisonnier; Angélique, restée seule, s'élance sur un palefroi et prend la fuite un peu au hasard.

Mais combien de périls elle rencontre, la pauvrette! Le bois, voisin du champ de bataille, est plein de guerriers qui courent çà et là; l'un cherche son cheval, dont on l'a renversé, et qui erre sans maître à l'aventure; l'autre, dévoré par la soif, vient se rafraîchir à un ruisseau et y laisse tomber son casque enchanté. Ce qu'il y a de curieux, c'est que tous ces gens-là ont vu jadis Angélique et que tous l'aiment passionnément. Dès qu'ils la voient, ils s'élancent vers elle, et dès qu'ils se reconnaissent entre eux, ils mettent l'épée à la main. Voilà le malheur d'être trop belle; les désirs importuns, les fureurs jalouses suivent en tous lieux les pas de la princesse indienne. Renaud et Ferragus, enflammés de la même passion, font jaillir sous les coups de leurs glaives l'étincelle de leurs armures; Angélique qui les déteste tous deux, s'échappe sans rien dire pendant qu'ils se battent pour elle. Leurs bras, animés par la colère, continuent quelques instants encore à frapper; ils s'aperçoivent enfin de leur

déception, mais il est trop tard : ils ne peuvent retrouver les traces de la jeune fille.

Cependant Angélique n'est pas une amazone; elle a peur d'être seule dans ce bois, peur surtout de tomber en la puissance de Renaud. Elle fuit donc, dit le poète en son charmant langage, aussi émue, aussi tremblante qu'une biche qui a vu sa mère égorgée par un lion : chaque fois qu'un souffle passe dans les airs, qu'une branche la touche légèrement, qu'une feuille s'agite au dessus d'elle, le cœur lui manque; elle se sent déjà saisir par la main de son terrible amant. Enfin, à force de fuir, Angélique arrive près d'une source limpide, où des rosiers miraient leurs fleurs de pourpre, où des arbres étendaient leur dôme de verdure. Dans ce séjour gracieux et séduisant comme elle, la belle fugitive se repose un instant et se flatte d'être en sûreté; mais tout à coup des gémissements frappent son oreille : une voix d'homme paraît se plaindre et se plaindre d'Angélique. Elle écoute et reconnaît cette voix : c'est encore un de ses innombrables prétendants; c'est Sacripant, roi de Circassie. Elle se trouble d'abord, puis fait une de ces réflexions qui servent merveilleusement à perdre les jeunes filles : « J'ai besoin, dit-elle, d'un protecteur, d'un homme » qui me défende contre cet affreux Renaud; pourquoi » ne serait-ce pas Sacripant? Soyons aimable pour » lui en tout bien, tout honneur; servons-nous de » son bras, nous verrons ensuite. » Ainsi pense la coquette : elle se présente donc, belle et courtoise, à Sacripant. Elle se laisse même (c'est pure politique,

croyez-le bien), embrasser par lui comme une sœur. Et la voilà qui poursuit son voyage sous la tutelle de son Sacripant.

Soudain un autre chevalier, dont un panache blanc ombrageait le casque, apparaît galopant à travers le bois, franchissant les obstacles, brisant les rameaux qui s'opposent à son passage; Sacripant, qui était en train de faire ses aveux à Angélique, s'impatiente d'être dérangé et défie l'inconnu; mais il a lieu de s'en repentir; cet inconnu a le bras fort, et d'un coup de lance il désarçonne le provocateur. Sacripant, abattu sous les yeux de celle qu'il aime, semble, dit le poète, un pauvre laboureur qui se relève péniblement, tout stupide, après avoir été étourdi par la foudre et couché sur son sillon. En vain l'aimable Angélique, qui ne veut pas perdre son protecteur, cherche-t-elle à le consoler; pour surcroît de honte, un écuyer, qui suivait le chevalier victorieux, dit à Sacripant : « La » personne qui vient de vous renverser, la connaissez- » vous? — Non, mais c'est un homme redoutable. — » Ce n'est pas un homme, reprend l'écuyer; c'est » une vaillante et belle jeune fille, c'est Bradamante, » sœur de Renaud. » Être renversé par une femme! en présence de celle qu'on adore! Quelle mésaventure pour le roi de Circassie! Tout Sacripant qu'il est, on a presque envie de le plaindre, mais on le plaint en souriant, et ce mélange de gaieté et d'émotion est le caractère de l'Arioste. Si j'ai voulu conduire pas à pas mes lecteurs à travers les premiers événements du poëme, c'était pour leur faire mieux

goûter la grâce badine et brillante de son récit; c'était pour leur donner (autant qu'on le peut par une analyse) le même plaisir curieux, le même enchantement de surprise et d'ignorance que j'ai ressenti moi-même quand j'ai lu pour la première fois le *Roland furieux*.

Et maintenant, doublons le pas, et suivons alternativement, dans leurs voyages, Bradamante et Angélique. Cette Bradamante qui vient de renverser Sacripant, pourquoi s'est-elle mise en campagne? Afin de retrouver un jeune prince musulman qu'elle a vu une seule fois, qu'elle aime de toute son âme et qu'elle veut conquérir pour elle et la chrétienté. Ce jeune prince est Roger, que les destins lui réservent et qui, par son alliance avec elle, deviendra la tige de la maison d'Este, souveraine de Ferrare et protectrice d'Arioste.

Non moins chaste qu'intrépide, Bradamante ne recule devant aucun péril, et sort de toutes les aventures sans que son honneur de vierge et de guerrière y ait reçu la moindre atteinte. Plus d'une fois elle combat pour son Roger; plus d'une fois elle le délivre des piéges où le fait tomber son imprudence; plus d'une fois ils se rejoignent après de grands périls, et tout heureux de se devoir la vie, ils sentent croître leur amour. Mais la différence de leurs religions, leurs obligations respectives envers leurs souverains, qui sont encore ennemis, l'opposition enfin des parents de Bradamante, retardent toujours leur bonheur. Ils se séparent de nouveau, incertains de leur avenir.

Quant à Angélique, ce ne sont pas les mêmes pensées, les mêmes scrupules qui l'occupent. Si elle se contente de sourire à tous sans se donner à personne, c'est qu'elle n'a pas encore trouvé son vainqueur, c'est qu'elle jouit du plaisir d'être adorée et de rester libre. Quelquefois cependant (et nous l'avons vu tout à l'heure) elle sent qu'il est fâcheux d'être à la fois trop aimée et trop libre, de ne pouvoir répondre, le front haut, à ceux qui vous persécutent de leur amour : « Messeigneurs, vous » venez trop tard; mon cœur et ma main sont » donnés. » Mais que voulez-vous? Bien qu'elle n'aime ni Renaud, ni Ferragus, ni Sacripant, Angélique n'en aime pas plus Roland pour cela; n'ayant donc ni époux, ni fiancé, elle est réduite, au milieu de tant de rivaux qui se la disputent, à user d'artifices et de petits moyens. Quand elle voit deux chevaliers se battre pour son amour, elle tremble, elle pâlit d'abord; puis elle s'esquive et tâche de les dépister.

Un jour, elle arrive dans un pays où les farouches habitants croient apaiser les Dieux de la mer en offrant chaque jour une jeune femme en pâture à un monstre marin. Elle est prise, dépouillée, attachée à une roche, et là, blême de terreur mais toujours belle, elle attend l'effroyable bête. Déjà déroulant ses anneaux, ouvrant sa gueule immense, le monstre s'approche d'elle, lorsqu'un guerrier, monté sur l'hippogriffe ou cheval-griffon, apparaît dans les airs. Est-ce Roland qui vient au secours de son idole? Non, c'est Roger, qui connaît à peine Angélique, mais qui, touché de tant de malheur,

s'apprête à la délivrer. Du haut des airs, il attaque le monstre et cherche à le percer de sa lance. Mais les écailles de l'animal lui font une impénétrable cuirasse ; les coups l'irritent et ne le blessent pas : « Chevalier, s'écrie Angélique, ne perdez point de » temps dans ce combat inutile; déliez-moi au plus » vite, emportez-moi, jetez-moi dans la mer, mais » que je ne sois point dévorée par la bête. » Roger se souvient alors qu'il porte à l'arçon de sa selle un bouclier magique dont la splendeur éblouit et endort les êtres les plus farouches : « Jeune fille, dit-il à Angélique en abaissant vers elle le vol de l'hippogriffe, mets à ton doigt cet anneau qui te préservera de tout enchantement, et ne crains rien. » Il parle ainsi, et découvre le bouclier qu'il avait tenu sous un voile. Frappé de cet éclat inconnu, le monstre tombe dans la stupeur; ses écailles s'allongent sur la mer; il demeure inerte, insensible, bercé par les vagues comme un navire naufragé. « Hâtons-nous, dit Roger, les moments sont précieux; » puis il délie Angélique et l'emporte avec lui sur son hippogriffe. Belle action, n'est-ce pas? Mais voici qui est moins beau. Seul, en présence de cette Angélique qui lui doit la vie, Roger oublie sa Bradamante, et, faisant descendre l'hippogriffe sur une verte prairie qu'il a aperçue du haut des airs, il se met à conter à la princesse indienne... tout ce qu'elle est habituée à entendre.

Mais, nous le savons, la princesse n'aime personne ; aussi pendant que Roger lui parle, ne songe-t-elle qu'à lui échapper; elle baisse les yeux modestement,

regarde l'anneau magique que lui-même lui a mis au doigt : tout à coup elle se souvient que cet anneau, placé dans la bouche, rend invisible; elle le porte à ses lèvres et disparaît; vainement Roger la rappelle et la cherche; elle fuit, la belle Angélique, elle fuit longtemps; enfin, lasse de courses et d'aventures, elle revêt les habits d'une paysanne, entre au service d'un pasteur qui habite aux environs de Paris, et cache dans une humble cabane sa royale naissance et sa divine beauté.

Mais que faisait donc l'amoureux Roland pendant que sa chère princesse courait tant de périls? Ce qu'il faisait? hélas! il songeait à elle, se lamentait, s'accusait de l'avoir mal gardée, puis la cherchait pour réparer sa faute. Il partait (ah! ne dites point qu'il n'était pas bien amoureux!), il partait, laissant son oncle Charlemagne en proie aux plus vives alarmes, laissant Paris assiégé par les Sarrasins. Sous un déguisement il traversait le camp ennemi et cherchait du Nord au Sud, du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, dans l'univers entier, son Angélique. Et cependant Paris, vivement pressé, aurait eu besoin du bras de Roland; les Français tombaient par milliers sous les coups des Infidèles; Rodomont, roi d'Alger, franchissant tout seul un fossé de trente pieds de large, entrait en bondissant dans la ville, et, le glaive d'une main, la torche de l'autre, y semait la mort et l'incendie. Si d'heureuses discordes n'étaient venues diviser le camp infidèle du roi Agramant, Paris et toute la chrétienté se voyaient à jamais perdus. Mais la chrétienté, en ce

moment, occupe assez peu le paladin; il court en Germanie, en Frise, en Hollande, demandant à tous les échos son Angélique. Arrivé dans l'île du monstre marin, il aperçoit une jeune femme enchaînée au rocher fatal. C'est Angélique, peut-être! Non, Roland, ce n'est pas elle; vous seriez trop heureux de vous battre pour la sauver; mais bien que ce ne soit pas Angélique, vous êtes chevalier, Roland, et vous avez juré de défendre le faible et l'opprimé; vous avez juré surtout de protéger les dames. Allons, tenez votre serment, et, faute d'Angélique, délivrez la princesse Olympie. Roland s'arme en effet; il combat le monstre, et plus habile, plus fort que les autres, il le tue. Mais où est Angélique? Nous le savons bien, nous; le pauvre Roland ne le sait pas, et continue de courir le monde, acceptant en honnête homme, en bon chevalier, les aventures qui s'offrent à lui, redressant les torts, punissant les tyrans, capable de tous les prodiges, excepté de ne plus aimer Angélique. Après chacun de ses exploits, le doux fantôme lui revient en mémoire : Où est-elle? demande-t-il; où est-elle? — Ah! Roland! si vous le saviez!

Elle est près de Paris, elle habite une cabane; elle y reçoit un jeune guerrier musulman, appelé Médor, que l'on y porte couvert de blessures. Elle le soigne, elle lui rend la vie, par pure humanité d'abord; puis elle l'admire, puis elle l'aime, puis elle se donne. Elle est enfin vaincue par l'amour, cette Angélique; oui, par l'amour d'un jeune soldat. O puissants rois de l'Asie et de l'Afrique, ô princes

chrétiens, ô paladins de Charlemagne, ô Roland, qui l'aimiez si fort et qui vous êtes tous battus pour elle! voilà ce qu'on vous préfère : un jeune soldat inconnu. Tels sont les coups que fait l'amour; n'est-ce pas, après cela, une sotte chose que d'aimer? Ah! cette fois, elle est prise tout de bon, notre coquette et moqueuse Angélique. « Sois mon » maître et seigneur, a-t-elle dit à Médor, et » ramène-moi dans mon pays; là tu recevras le » sceptre des Indes, tu règneras sur mon peuple et » sur moi. »

Voilà ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit, et très longtemps Roland l'ignora. Fatigué de recherches, il revient près de Paris, trop tard, hélas! pour rien empêcher; trop tard même pour tirer vengeance! En se promenant dans la campagne, il apprend, par d'irrécusables indices, les amours d'Angélique et sa fuite avec Médor. O rage! ô désespoir! Il sait tout, il ne peut douter, et la douleur égare sa raison. Oui, ce Roland, si bon, si sensé, si brave, devient fou et fou furieux. Qu'il est redoutable en son délire! Il déracine les arbres, il ébranle les rochers, il fait mourir de fatigue sa pauvre jument, puis il la traîne, morte, derrière lui, et veut contraindre un paysan à lui donner un cheval vivant en échange de ce cadavre. « N'est-elle pas belle, ma jument, lui dit-il? N'est-elle » pas magnifique? Quel défaut a-t-elle? d'être morte? » Je le reconnais; mais c'est le seul. Allons, vilain, » de par le droit du plus fort, prends-la-moi et » donne-moi ta bête. » Et le vilain de rire aux éclats; mais un coup de poing de Roland, coup de

poing digne de Samson et d'Hercule réunis, l'envoie bien rire dans l'autre monde. Vainement les paysans s'assemblent pour se délivrer de ce fléau; bien que Roland coure tout nu dans la campagne, on ne peut parvenir à le tuer; ni pierres, ni bâtons, ni flèches n'entament cette chair, invulnérable comme celle d'Achille. Dieu, d'ailleurs, qui le destine à sauver la chrétienté, le protége, même au milieu de sa folie. Mais pour sauver la chrétienté, il doit recouvrer son bon sens; et qui le lui rendra? le plus entreprenant, le plus léger, le plus folâtre de ses amis, le bon Astolphe d'Angleterre.

Pendant que Roland désolait les campagnes, Astolphe accomplissait de fabuleuses prouesses; pourfendait des géants, chevauchait l'hippogriffe, mettait en fuite des monstres et des armées par les sons d'un cor magique, reléguait les Harpyes dans leurs cavernes, volait au sommet d'une montagne d'Éthiopie et y retrouvait le Paradis terrestre. Là il s'entretenait avec l'Évangéliste saint Jean, qui lui disait: « Tu ne sais pas ce qui vient d'arriver? Ton » cousin Roland est devenu fou. — Grand malheur, » reprenait Astolphe; mais ne peut-on pas le guérir? » — C'est difficile; tout ce qui se perd sur la terre, et » le bon sens comme le reste, s'en va bien loin de notre » planète. — Et où donc? — Dans la lune. — Quoi! » le bon sens de Roland?... — Est dans la lune; et » on l'y conserve en bouteille. — Je vais prendre la » bouteille, » dit Astolphe; et, montant avec l'Apôtre sur le char d'Élie, il vole dans la lune. Il y trouve la bouteille en effet, et la rapporte sur la terre. Saint

Jean lui a montré la manière de s'en servir; il suffira de la faire respirer à Roland par le nez. Tout son bon sens lui remontera à la tête et il cessera aussitôt d'être fou.

Mais comment le résoudre à subir ce traitement? Roland, dans sa fureur, ne se laisse aborder par personne; il distribue à droite et à gauche coups de pied, coups de poing et coups de massue. Enfin on imagine de le faire tomber en étendant de grosses cordes sous ses pas. Puis on se jette sur lui, on le lie avec les cordes, on lui fait respirer la bouteille; il est guéri! Comme un homme qui s'éveille d'un songe, il promène autour de lui ses regards étonnés; mais bientôt il reconnaît ses amis, ses compagnons, et, se sentant plus fort que jamais, part avec eux pour débloquer Paris. La chrétienté va être enfin sauvée! Vainement le roi d'Afrique, Agramant, rassemble une armée innombrable; elle est vaincue et sur terre et sur mer; lui-même périt en combat singulier. L'épée de Roland a délivré le monde de son ambition.

Ici, l'action du poëme semble terminée; elle le serait, si Bradamante n'aimait Roger, et si Charlemagne lui-même n'aspirait à le voir baptiser et à le ranger parmi ses paladins. Tant que le roi Agramant a vécu, Roger, fidèle à son seigneur, n'a pas voulu lui tourner le dos et a servi la cause des Africains; mais Agramant une fois mort et la paix conclue entre les deux empires, Roger abjure Mahomet et veut épouser Bradamante. Que fait-elle en ce moment, cette vaillante sœur de Renaud? Elle vit,

modeste, obéissante, dans le château paternel de Montauban; elle vit, conservant en son cœur une inviolable affection pour Roger. Son père, le vieil Aymon, ne trouve pas Roger assez puissant et assez riche; il veut faire de sa fille une reine, une impératrice, la marier, par exemple, à Léon, fils d'un empereur de Constantinople. Bradamante va se jeter aux pieds de Charlemagne : « Puisqu'on » me refuse Roger, lui dit-elle, permettez-moi du » moins de ne me donner qu'au guerrier qui pourra » me vaincre. Faites publier cette proclamation : » Bradamante, fille d'Aymon, sœur de Renaud de » Montauban, épousera le chevalier qui triomphera » d'elle en champ clos. »

Cependant Roger, apprenant que Léon est son rival, court vers Constantinople pour lui disputer l'héroïne. Il trouve les Bulgares et les Grecs dans une terrible mêlée; il se range, vous le pensez bien, du côté des Bulgares, et il leur donne la victoire. Malheureusement il n'a pu joindre Léon et, seul, il poursuit sa route pour l'aller défier. Il entre dans une ville grecque, se rend à une hôtellerie et s'endort accablé de fatigue. Mais avant qu'il ne se couchât, il a été reconnu par des espions : le commandant de la ville le fait saisir dans son lit et jeter en prison. Il n'y attendait plus que la mort, lorsqu'il voit venir à lui un beau jeune homme, qui se déclare plein d'admiration pour sa valeur, le délivre et l'emmène dans son propre palais. Quel est ce jeune homme aux nobles procédés? C'est Léon, le fils de l'empereur, le prétendant de Bradamante. Roger, dès ce moment,

lui voue une amitié parfaite, et lui assure qu'il est prêt à donner sa vie pour reconnaître un tel service. « Je ne te demande qu'une chose, reprend Léon, et » une chose bien facile à un brave comme toi. » Écoute : J'ai entendu parler de Bradamante, fille » d'Aymon ; elle est belle et vaillante ; je veux qu'elle » soit ma femme. Elle a fait proclamer qu'elle se » donnerait à celui qui pourrait la vaincre. Prends » mon nom, prends mes armes, va la combattre et » la conquérir pour moi. »

Jugez quel orage gronde dans le cœur de Roger. Vingt fois il est tenté de dire : non ! Mais comme il a promis de tout faire pour payer sa dette de reconnaissance, il se croit lié par son honneur. La prudence lui conseille d'ailleurs de ne pas découvrir au prince son vrai nom. Il part avec lui, arrive en France et, revêtu des armes de Léon, combat Bradamante. Il la combat comme on doit combattre celle qu'on aime ; il pare tous ses coups et ne lui en porte aucun ; il la fatigue et ne la blesse pas. Le jour baisse, et nul des deux n'a remporté la vraie victoire ; mais Bradamante, qui avait jeté le défi, n'ayant pu vaincre, est déclarée vaincue ; telle est la loi des luttes chevaleresques.

Léon, que l'on croit son vainqueur, va donc l'épouser dans quelques jours ; parvenu au comble de ses vœux, il cherche son ami pour partager tant de joie. Mais Roger a quitté la cour ; il erre au hasard dans les bois, il se couche enfin au bord d'une fontaine, il y pleure, il veut s'y laisser mourir. Léon, averti à temps par la bonne fée Mélissa, vient

le trouver, le console, lui reproche affectueusement de n'avoir point révélé son secret, et lui cède ou plutôt lui *rend* Bradamante. Déjà Roger a reçu le baptême ; déjà les Bulgares l'ont couronné roi ; déjà ses noces s'apprêtent avec une magnificence inouïe. Mais le jour du mariage, au moment où il va s'asseoir au banquet nuptial, on voit paraître le seul Musulman qui soit resté en France après la grande déroute. Ce dernier ennemi, implacable, sanguinaire, c'est Rodomont, le roi des Algériens. Il accuse Roger de félonie, de trahison envers son suzerain et son Dieu ; il le défie à un combat mortel.

Mais ici, écoutons l'Arioste lui-même ; aussi bien, parvenu au terme de cette longue course, je me reproche de ne l'avoir pas cité plus souvent (¹) :

« En entendant le défi de Rodomont, les dames et » les damoiselles, la pâleur sur le visage, tremblent » comme des colombes à l'approche de la tempête. » Roger ne leur semble pas assez fort pour vaincre » le roi infidèle. »

Ainsi pense encore tout le peuple, se souvenant des ravages que naguère Rodomont a faits dans Paris. Mais plus que tous les autres, le cœur de Bradamante se trouble. Elle sait que, pour la force et pour la valeur qui viennent de l'âme, le Sarrasin ne l'emporte pas sur Roger ; elle sait que Rodomont n'a pas pour lui le bon droit, qui souvent fait vaincre ; et toutefois elle ne peut être sans inquiétude, car la crainte est toujours la compagne de l'amour. Avec quelle joie Bradamante eût couru elle-même les

(¹) *Rol. fur.*, ch. XLVI, st. 111.

chances du combat! Cependant ses prières sont vaines; Roger ne lui cède pas les dangers de l'entreprise; la tristesse sur le front, la terreur dans l'âme, Bradamante est réduite à regarder.

Soudain Roger et le païen (1), la lance baissée, se précipitent l'un contre l'autre et viennent heurter leurs boucliers; à ce choc, leurs lances se brisent comme la glace et volent en éclats vers le ciel. Les deux coursiers se sont heurtés aussi; ils s'inclinent et leur croupe va toucher le sol. A l'aide de l'éperon et de la bride, les chevaliers font relever leurs montures; ils jettent ensuite les débris de leurs lances, saisissent leurs épées et s'attaquent de nouveau avec ardeur. Habiles à manier leurs coursiers et leurs glaives, ils tâchent de porter les pointes acérées vers les endroits que le fer défend moins, et Roger déploie tant d'adresse qu'il perce en plusieurs lieux la cotte d'armes du Sarrasin.

Mais Rodomont, voyant son armure ensanglantée, paraît furieux comme la mer orageuse; il jette son écu, que la lance de son rival avait traversé, et frappe à deux mains avec le glaive : telle on voit, au milieu du Pô, cette machine que soutiennent deux navires et que les hommes élèvent au moyen de rouages, tomber de tout son poids sur les pilotis aigus. C'en était fait de Roger, si son casque n'eût protégé sa tête : à deux reprises il chancelle; les bras et les jambes étendues, il est sur le point de tomber. Le païen redouble ses atteintes, pour que Roger n'ait pas le temps de se remettre; mais la

(1) *Rol. fur.*, ch. XLVI, st. 115-140.

trempe de son épée ne résiste pas à de pareils coups; à force de frapper sur l'armure de l'adversaire, elle vole en éclats et laisse désarmée sa main cruelle. Le farouche Sarrasin ne s'arrête pas. Il s'élance sur Roger qui est encore tout étourdi; d'un bras nerveux il lui saisit la gorge, le serre violemment, le renverse sur la poussière. A peine Roger a-t-il touché le sol qu'il se relève, enflammé de honte plus encore que de colère; en jetant un regard sur Bradamante, il a vu se troubler ce beau visage; il a vu cette tendre épouse près de succomber à sa douleur. Impatient de venger son affront, Roger, toujours armé du glaive, en serre la garde et brave le païen.

Celui-ci pousse son cheval de guerre contre le chrétien, qui reste à pied; mais Roger se détourne avec adresse; de la main gauche il saisit la bride du cheval et le fait tourner autour de lui; deux fois, en passant devant son adversaire, le Sarrasin sent, avec douleur, la pointe de fer entrer dans sa cuisse et dans son flanc. Comme il tenait encore le pommeau de son glaive, il en assène un coup terrible sur le casque de Roger; mais l'intrépide chrétien arrête le bras de Rodomont, et par ce bras le tire avec tant de force qu'il parvient à le désarçonner.

Les voilà donc à pied tous les deux. Roger ayant conservé son glaive intact, s'en sert pour tenir son ennemi à distance, car il ne veut point se laisser aborder par ce corps de géant et par cet énorme poids. Des flots de sang jaillissent des blessures de Rodomont, et Roger espère que, trahi par ses forces, son ennemi sera contraint de céder la

victoire. Mais le païen rassemble sa vigueur et lance contre l'autre le pommeau de son épée; atteint à la joue et à l'épaule, Roger chancelle; Rodomont s'élance pour profiter de ce trouble passager; mais lui-même, affaibli par la blessure de sa cuisse, fléchit la jambe et tombe un genou en terre. Roger, sans perdre un seul moment, renouvelle ses coups à la poitrine et au visage, le pousse même de la main et veut achever de l'abattre. Mais Rodomont se relève encore; une lutte s'engage entre eux, où leurs bras, leurs poitrines, leurs jambes se mêlent, se pressent et s'enlacent. Sur chaque blessure du païen, Roger appuie autant qu'il peut, pour en faire jaillir le sang et la vie... Enfin il le soulève et, par un tour habile de la jambe droite, l'oblige à tomber sur le sol, qu'il baigne d'un long ruisseau de pourpre.

Pour l'empêcher cette fois de se relever, Roger d'une main lui présente le poignard aux yeux, de l'autre lui serre la gorge, et n'oublie pas non plus de lui poser ses deux genoux sur l'estomac. « Rends-toi, lui dit-il en agitant le poignard; avoue-toi vaincu, je te laisse la vie. » Mais le païen, qui redoute moins la mort que la plus légère apparence de lâcheté, se tord les membres et ne dit pas un mot. A force de se débattre, il dégage son bras droit, et de sa main armée d'une dague, tâche de frapper Roger dans les reins. Le jeune guerrier reconnaît sa faute; il voit qu'il peut périr s'il diffère la mort du barbare. « Il lève alors son bras aussi » haut qu'il lui est possible; deux fois, trois fois il » plonge le fer de son poignard dans l'horrible crâne

» de Rodomont, et s'affranchit de toute crainte. » Détachée du corps plus froid que glace, elle » s'enfuit aux enfers, irritée, blasphémante, cette » âme qui dans le monde fut si orgueilleuse et si » hautaine. »

Que manque-t-il à ce récit pour être digne des plus graves épopées? Quel relief! quel éclat! quelle vie! Tous les mouvements de cette lutte sont si clairs, si précis, qu'ils semblent enchaînés par une nécessité logique. Remarquez-vous encore cet art de tenir, jusqu'à la dernière minute, le lecteur incertain, inquiet? Car enfin ce coup de poignard dont Rodomont, terrassé, menace son vainqueur, pouvait tout changer en un instant.

Et tandis que le sang coule, que chez les deux rivaux la science des armes et la colère s'unissent pour nous donner de si étranges spectacles, autour d'eux les visages pâlissent, et une épouse tout émue ranime, par son trouble même, l'époux un moment ébranlé. Enfin, jusque dans les moindres mouvements, la nature différente des deux rivaux éclate, au physique comme au moral. Roger, moins gigantesque et moins furieux, est plus adroit et plus maître de lui. Vainqueur, il voudrait pardonner; il offre la vie à son adversaire; l'autre repousse cette offre et meurt, comme il vécut, en orgueilleux, en barbare et en impie. Ce sont de telles peintures du cœur humain qui assurent aux poëmes une immortelle vie. Le reste varie souvent d'une génération à l'autre : ces combats corps à corps, si fréquents au moyen âge, sont devenus très rares aujourd'hui; ces

cottes de maille, ces pièces d'acier qui couvraient un homme des pieds à la tête sont reléguées aux musées archéologiques; mais les passions qui usèrent de ces armes, l'amour de la gloire ou des femmes, la vengeance, l'honneur, la justice, le patriotisme, nous les reconnaissons encore en nous-mêmes, et à certaines heures de la vie, sous nos prosaïques vêtements, nous sentons nos cœurs battre aussi fort que ceux des chevaliers sous leurs armures. Remarquez enfin ce qui se passe dans nos luttes politiques : quel ministre nouveau peut célébrer ses noces avec la grandeur sans voir surgir, au milieu de la fête, un irréconciliable adversaire qui lui reproche, comme Rodomont à Roger, un manque de foi, une défection? Alors s'engage, dans l'arène parlementaire, un de ces combats à outrance dont les péripéties morales rappellent le récit que je viens de lire, et font dire aux observateurs paisibles : il n'y a rien de neuf sous le soleil; le masque change, l'homme reste, et, comme sous le masque, les grands poètes savent nous montrer l'homme, ce qu'ils ont peint à un moment de la durée demeure vrai dans tous les siècles.

CHAPITRE V

Caractères et passions dans le Roland furieux.

Oui certes, l'Arioste connaît à fond les passions humaines, et il sait en mêler la plus fidèle peinture aux plus incroyables fictions. Son Marganorre (1), par exemple, qui s'acharne et qui réussit à expulser *toutes* les femmes de ses domaines, est un tyran des contes de fées; mais ce peuple empressé à relever la tête dès que le trône des despotes est ébranlé par une force étrangère, ce peuple qui se venge avec une fureur sans frein, après s'être soumis avec une bassesse sans limite, n'est point un peuple de fantaisie; tous les pays, tous les siècles en ont vu de pareils, et l'Italie, au temps de l'Arioste, offrait bien souvent ce spectacle. Un Marganorre ou, si vous aimez mieux, un Borgia, un Médicis, très redouté la veille, très flatté, très obéi, tombait le lendemain sous un bras puissant, et mille mains irritées le déchiraient. Le poète a observé et peint supérieurement ces volte-faces qui font si peu d'honneur au genre humain.

(1) *Rol. fur.*, ch. XXXVII, st. 38-122.

Il a su et montré de même combien un grand homme doit peu compter sur la reconnaissance publique quand il tente de briser un joug forgé par la superstition. Roland tue le monstre marin auquel une nation entière croyait devoir livrer les plus charmantes victimes. On va, sans doute, lui décerner un beau triomphe; on se réjouit déjà de n'avoir plus à payer l'affreux tribut. Erreur profonde! La nation maudit le libérateur, veut le jeter à la mer pour apaiser le dieu des monstres marins. Et voilà ce qu'il gagne à servir trop bien les hommes avant de les avoir éclairés (1)!

Tout cela est vrai, profond, et l'Arioste, en de tels passages, fait œuvre de moraliste en même temps que de conteur. Mais pour nous attacher davantage à son poëme et pour nous en laisser un plus brillant souvenir, il forme avec les passions ces combinaisons à la fois variées et constantes que l'on appelle *caractères*. Son prédécesseur Bojardo en avait créé un grand nombre; dames et chevaliers, dans le *Roland amoureux,* avaient chacun son histoire, sa physionomie, son existence vraiment personnelle; ni les actions, ni les paroles, ni les émotions d'Angélique, même en des circonstances pareilles, n'étaient semblables à celles de Bradamante; tel plaisir qui tentait Renaud n'avait nul appât pour Roland; telle trahison ourdie par Truffaldin révoltait Agrican, Ferragus ou Isolier; telle prouesse accomplie par Marfise semblait insensée à Sobrin, mais faisait envie à Rodomont.

(1) *Rol. fur.*, ch. XI, st. 46-47

L'Arioste hérite de ces types, et tour à tour il les conserve, ou les modifie, ou les met en relief par quelques créations nouvelles; mais il n'a garde, pas plus que ses devanciers, de les confondre un seul instant. Dames et chevaliers, dans ce vaste drame à cent actes, sont des êtres distincts et pleins de vie. Passons-les en revue sans retard, et comme à tout seigneur tout honneur est dû, commençons par les dames, que le poète lui-même nommait les premières dans son exorde.

Parmi ces dames de l'Arioste, deux se distinguent entre toutes et se mêlent souvent aux guerriers; l'une est la chrétienne Bradamante, sœur de Renaud; l'autre est la musulmane Marfise, sœur de Roger, mais qui ne reconnaît son frère que dans les derniers chants du poëme.

En dépit de son sexe, Bradamante est un paladin accompli. On ne saurait compter les chevaliers qu'elle désarçonne. Et ne croyez pas qu'ils y mettent de la complaisance et se laissent tomber par pure galanterie. Non, non; quand elle les attaque, elle ne veut rien devoir à sa beauté; elle tient baissée la visière de son casque et semble un intrépide jeune homme. Si après avoir éprouvé la force de son bras ses adversaires sont encore en état de lui adresser un compliment, soyez certains que ce n'est pas sur ses beaux yeux, car d'ordinaire ils n'ont pu savoir ce qu'elle était. Lui faut-il déposer son casque, pour prendre part à une fête ou à un repas, elle couvre adroitement sa tête d'une légère coiffure où ses longs cheveux demeurent emprisonnés. Un jour cepen-

dant son secret fut trahi, et d'une façon bien singulière [1]. Elle était arrivée aux portes d'un château, où elle demanda l'hospitalité. « Chevalier, lui dit un des gardes, tenez-vous beaucoup à être reçu? — Sans doute; la nuit est assez froide et le temps assez mauvais pour que j'y tienne. — Ah! c'est qu'il y a en ce moment au château trois chevaliers et une dame; ils se chauffent près d'un bon feu, ils vont souper. — Eh bien! je ne demande qu'une place à côté d'eux. — Pas si vite, chevalier; vous ne savez pas l'usage de ce château. Si un hôte armé se présente et qu'il y en ait déjà un d'admis, le survenant doit lui faire vider les arçons pour avoir droit de le remplacer. Si vous étiez arrivé en compagnie des autres, vous n'auriez fait qu'un avec eux; mais vous êtes venu plus tard, vous voulez être reçu, désarçonnez-les. » Bradamante accepte les conditions; les trois seigneurs, en se mordant les lèvres, quittent le coin du feu et la table où fumaient déjà des mets exquis. Ils vont croiser le fer devant le château, et n'ont pas plus envie de rire qu'un ministère nommé la veille et violemment interpellé le lendemain. En trois coups, Bradamante les renverse de cheval, et les condamne ainsi à passer dans les prés une nuit de novembre qui verse sur eux à petites gouttes une bruine pénétrante et glaciale. Victorieuse, elle entre au château. Mais au moment où elle ôte son casque pour s'asseoir à table, sa petite coiffure vient à tomber, et ses beaux

(1) *Rol. fur.*, ch. XXXII, st. 69-109.

cheveux s'épandent à flots sur ses épaules. « Ah ! » s'écrie le châtelain, vous êtes une femme, et fort » belle, par ma foi ! Restez ici ; mais, » ajoute-t-il en montrant la personne qui était venue avec les trois chevaliers, « il faut que madame déloge à l'instant. » C'est la loi du château : de deux chevaliers ou » de deux dames qui se présentent successivement, » je ne dois accueillir que le plus vaillant ou la plus » belle. » « Alors, dit l'Arioste, la tristesse passa sur le charmant visage de la dame, comme lorsqu'un nuage, s'élevant dans la vallée, vient couvrir l'azur serein du ciel. » Bradamante, aussi courtoise que brave, en eut pitié. « Cette place, dit-elle, est pour » moi le prix de la valeur et non pas de la beauté ; » c'est comme chevalier que je l'ai conquise et non » comme femme ; madame doit donc rester ici. Je » suis prête d'ailleurs à soutenir mon avis, la lance » ou l'épée à la main, contre quiconque le blâmera. » Après ce qu'on lui avait vu faire, on se garda bien de la contredire, et son avis, qu'elle motivait avec tant d'esprit, fut unanimement confirmé.

Incapable d'une faiblesse que l'honneur n'avoue point, Bradamànte ne veut gagner qu'un seul cœur, celui de son Roger. Pour lui souvent elle combat ; pour lui elle a recours aux armes et aux anneaux enchantés ; chaque fois qu'elle le retrouve, elle lui renouvelle avec franchise le don de sa foi ; et puis, la rougeur sur le front, les yeux humides de larmes, elle s'éloigne, parce que l'heure n'est pas encore venue où elle pourra le nommer son époux. Sincèrement éprise, elle est jalouse par

moments. On lui a dit que Roger accomplit avec Marfise presque tous ses exploits et que cette amazone l'accompagne à travers le monde (1). Or Bradamante sait que Marfise est une femme, mais elle ignore qu'elle est sœur du héros; Bradamante tire donc le glaive contre sa prétendue rivale, et sans l'intervention d'un enchanteur, un horrible combat allait se livrer, combat de femmes jalouses, et de femmes armées comme des hommes (2).

Revenue en son pays, Bradamante s'enferme au château de ses parents; elle est sûre du cœur de Roger, elle hâte de tous ses vœux le jour où leur union sera possible; mais voyant ses désirs combattus par un père et une mère, elle se garde bien de faire comme tant de folles et d'écrire au héros: « Viens m'enlever.» C'est à Charlemagne, son suzerain, qu'elle s'adresse (3). Elle lui demande, non pas de l'unir à Roger contre la volonté de ses parents, mais de ne point permettre qu'on la marie avec un chevalier qui ne sache pas la vaincre en champ clos. Et quand Roger, à ces conditions, l'a conquise, s'empresse-t-elle d'accorder au vainqueur tous ses droits? Non; elle se retire dans sa chambre virginale, et là, inquiète et silencieuse, elle attend l'heure où la gloire de Roger triomphera de l'obstination paternelle; oui, elle attend, sans autre protestation que sa pâleur, son tremblement, ses larmes (4). Ravissante créature en

(1) *Rol. fur.*, ch. XXX, st. 88-89.
(2) *Id.*, ch. XXXVI, st 43-67.
(3) *Id.*, ch. XLIV, st. 36-39; ch. XLV, st. 22-25.
(4) *Id.*, ch. XLV, st. 95-106.

qui viennent s'unir l'idéal de l'amazone et celui de la jeune fille.

Presque aussi belle que Bradamante, Marfise a pu exciter ses soupçons jaloux, mais elle ne les méritait pas : car nulle femme n'est plus éloignée que Marfise de songer à l'amour, même le plus pur. Le cœur de cette fille est d'acier comme son armure, qu'elle quitte à peine une fois l'an. Les combats et les coups d'épée, voilà son unique passion, et lorsque, en la personne de Roger, elle retrouve un frère, c'est toujours le fer à la main qu'elle jure de seconder les vœux de Bradamante et du héros. Sur la grand'route aperçoit-elle des chevaliers de haute mine; sans colère et sans discussion préalable, elle s'avance et les défie. Pourquoi? Pour s'assurer s'ils sont plus braves et plus forts qu'elle (1). Sa farouche valeur la protége merveilleusement contre toute insulte; et voulez-vous savoir comment elle se défend? Un jour, par exception, elle se trouvait sans son armure. Deux chevaliers musulmans qui se querellaient la virent de loin : « Tiens, dit l'un à son compagnon, tu te plains que je t'aie enlevé ta femme; prends celle-ci; je te la donne en échange. » — « Viens me prendre, s'écria Marfise; je ne suis à personne qu'à moi-même. » Et revêtant le casque et la cuirasse, elle couche avec sa lance l'insolent sur le pré. Depuis ce temps-là, les mauvais plaisants se tinrent à distance (2).

Singulières figures de femmes, me dira-t-on peut

(1) *Rol. fur.*, ch. XVIII, st. 98-100.
(2) *Id.*, ch. XXVI, st. 69-83.

être, et telles qu'on n'en voit plus... si jamais on en vit! — Ne vous hâtez pas trop, chers lecteurs, de les reléguer au nombre des fictions; au delà des mers, nous content certains journaux, dans l'Amérique anglo-saxonne, les demoiselles se disputent à coups de revolver des jeunes gens qui ne valent pas Roger. Et ici même est ouverte une arène où les dames prennent maintenant plaisir à descendre: c'est l'arène littéraire et politique. La plume y sert de lance et l'encre y coule au lieu de sang. On s'y dispute la renommée; on y débat les questions sociales, on y revendique surtout les droits de la femme. Quelques-unes, parmi celles qui osent engager la lutte, y portent encore une grâce et une retenue dignes de leur sexe. Elles s'arment de bonnes et insinuantes raisons; elles soutiennent avec réserve de saines idées, et, après avoir frappé un coup, rentrent modestement sous leur tente. Mais d'autres essaient d'oublier qu'elles sont femmes, se déguisent sous des noms d'homme, ferraillent toujours, s'acharnent au combat, défient les hommes sur toutes les questions, vont plus loin qu'eux dans tous les paradoxes; ce sont les Marfises littéraires. S'il nous faut absolument en avoir, ayons-en; mais que le diable nous en envoie le moins possible! J'exprime là le vœu le plus sincère de mon cœur et je reviens à l'Arioste.

Ne parlons plus de ses amazones; contemplons dans son œuvre ces êtres charmants qui ne sont et ne veulent être que des femmes. Rappelons-nous ce que souffre et ce que doit valoir aux yeux d'un amant

la princesse Olympia [1]. Comme elle sait aimer! et comme il lui en coûte peu de tout perdre pour se conserver à celui qu'elle adore! Fille d'un comte de Hollande, elle a été demandée en mariage par le fils d'un roi voisin. Elle a refusé, parce qu'elle s'était promise au chevalier Birène. Elle a fui, elle a vendu jusqu'à ses derniers bijoux pour aller rejoindre le fiancé de son cœur. Elle l'a retrouvé enfin; elle l'a épousé et, grâce au secours de Roland, elle a recouvré sa couronne. Elle goûte avec délices son bonheur de jeune épouse, et se croit fidèlement aimée du mari à qui elle a prouvé tant d'amour. Mais les hommes parfois sont si pervers! Birène, uni depuis quelques jours à sa princesse, fait semblant de répondre à son affection, et jette les yeux sur *une autre*, sur une captive, enfant de quinze ans qui fleurissait à côté d'Olympia comme le frais bouton près de la rose épanouie. Et voilà qu'un matin il s'échappe de sa couche nuptiale, emmène sa nouvelle amie, et part laissant la pauvre Olympia abandonnée, comme jadis Ariane, dans une île déserte [2]. Quel réveil! et que de larmes! Pour comble de malheur, les corsaires de l'île d'Ébude, apercevant Olympia sur le rivage, débarquent, la saisissent et vont l'offrir en pâture au monstre marin. Sans l'arrivée de Roland, elle était perdue. Le paladin la délivre et, sous ses auspices, un brave prince nommé Odebert, pour qui elle n'avait jamais rien fait, la venge de son

(1) *Rol. fur.*, ch. IX, st. 22-86.
(2) *Id.*, ch. X, st. 10-33.

ingrat, l'épouse, la rend heureuse [1] ! Que les hommes sont bizarres, mon Dieu ! et en amour peut-on être sûr de quelque chose? Ni le mal ni le bien ne viennent d'où on les attend; voilà ce que l'on se dit tout bas en lisant l'histoire d'Olympia !

Cependant toutes les héroïnes de l'Arioste ne sont pas si malheureuses dans leur choix; il en est que leur époux adore jusqu'à son dernier soupir, et s'il leur est ravi, ce n'est pas par son inconstance, mais par l'implacable arrêt du destin. Quel couple charmant et pur que Zerbin et Isabelle [2] ! Tous les orages de leur vie resserrent les liens qui les unissent; ils sont pareils à deux beaux arbres qui ont entrelacé leurs branches; plus le vent les agite, plus ils se tiennent étroitement embrassés. Zerbin aime la gloire, et l'aime sans jalousie; il respecte, il affectionne ceux qui le surpassent en renommée. Son estime pour Roland devient un véritable culte. De quelle douleur il se sent pénétré lorsqu'il voit le paladin, dans un accès de folie, se dépouiller de ses armes, les jeter loin de lui, les disperser dans la plaine et sur la montagne ! Il les recueille pieusement et en forme un trophée au-dessus duquel il écrit: « Armure de Roland; que nul n'y touche s'il n'est l'égal de ce héros [3] ! » En ce moment, un chevalier passe sur la route avec une dame: c'est Mandricart, roi de Tartarie: « Ah ! dit-il, voilà la Durandal de Roland. Je l'ai bien longtemps désirée; j'en saurai faire usage, et je la prends. » Il

(1) *Rol. fur.*, ch. XI, st. 33-80.
(2) *Id.*, ch XIII, st. 6-14; ch. XXIII, st. 64.
(3) *Id*, ch. XXIV, st 57-90.

dit, s'approche sans façon du trophée, et en détache le glaive incomparable. Zerbin veut empêcher cette profanation; mais, malgré son courage, il est trop faible pour lutter contre Mandricart; il tombe percé de coups, et quelques instants après le départ de son vainqueur, il expire entre les bras d'Isabelle. Avec le secours d'un bon ermite, la jeune veuve enferme dans un cercueil ses restes chéris, les place sur le fidèle coursier de son époux, et les conduit ainsi de ville en ville : « Je les déposerai, dit-elle, dans un couvent et, vivante, je m'y ensevelirai sous le voile. »

Non moins triste fut le sort d'un autre couple aussi gracieux, aussi plein d'amour. Brandimart, prince étranger, appelé par Charlemagne au secours de la France, vient aider son suzerain à repousser les Infidèles, et sa chère Fleur-de-Lis l'accompagne dans son voyage. Tous deux sont encore loin de Paris, quand un messager les rejoint, portant à Brandimart une lettre de son plus jeune frère : « Notre père est mort, dit cette lettre; reviens prendre » possession du royaume; reviens goûter la douceur » du pays natal et le charme du foyer; j'espère que » bientôt tu ne songeras plus à courir, comme tu le » fais jusqu'ici, les aventures [1]. »

Brandimart pouvait prêter l'oreille à cette douce voix, sacrifier la gloire au bonheur, faire comme ces jeunes gens qui, de nos jours, donnent leur démission et se contentent d'être *époux* et *propriétaires*. Mais

(1) *Rol. fur.*, ch. XXXIX, st. 62-63.

emporté par sa vaillance et sa vertu, il poursuit sa route, va se ranger auprès de Charlemagne, et la destinée, aussitôt, pose sur lui sa main de fer. Lorsqu'il est question de terminer la guerre par un combat de trois contre trois, on tire au sort entre les paladins, et Brandimart est désigné, ainsi qu'Olivier et Roland, pour croiser le fer avec les rois infidèles Agramant, Gradasse et Sobrin.

Il s'arme, il fait des prodiges de valeur, mais il est mortellement blessé (1), et Roland, son ami, ne peut que venger son trépas et l'honorer par de magnifiques funérailles (2). « Sur le passage du cortége, nous dit le » poète, tous les yeux étaient en larmes. Si beau ! si » bon ! si jeune ! Tous les sexes, tous les âges, tous » les rangs pleuraient le guerrier chrétien. » Et Fleur-de-Lis, apprenant cette mort, accourut en Sicile où reposait son époux. Elle ne voulait point être consolée, parce que son cher Brandimart n'était plus ; elle se fit faire, dans le tombeau même, une cellule où elle passait les jours et les nuits ; insatiable de douleur, baignée de pleurs éternels, en peu de temps elle s'y consuma, et ces deux êtres, si étroitement unis, dormirent bientôt dans le même sépulcre.

Voilà comment l'Arioste sait, quand il veut, comprendre les nobles affections ; voilà les vertus, les malheurs, les dévouements qu'il nous retrace d'un pinceau grave, chaste et gracieux. Oui, chaste ! ce mot s'applique justement à cet épisode tout entier.

(1) *Rol. fur.*, ch. XLI, st. 68-102.
(2) *Id.*, ch. XLIII, st. 154-185.

L'Arioste est chaste quand il parle de Fleur-de-Lis; mais pour ses autres héroïnes il ne montre pas le même respect. Il s'amuse à placer, même les plus vertueuses, dans des situations très risquées; il leur fait essuyer des propos licencieux, des attentats, des supplices indécents. Sa malice voluptueuse se plaît à dépouiller la femme de tous ses voiles, en ne lui laissant qu'une pudeur aimable, mais impuissante à la protéger. Ainsi son Olympia, son Angélique enchaînées au roc de l'île d'Ébude, rougissent, se détournent, voudraient se cacher; mais elles sont nues et leurs mains sont captives; l'œil libertin du poète se repaît de leurs charmes et se divertit de leur embarras [1]. Il apprécie enfin la beauté en artiste et la profane en épicurien. Ne demandez pas à l'Arioste qu'il scrute et dépeigne avec soin ces nobles sentiments de la femme, où ne se mêle aucune idée plaisante, voluptueuse ou guerrière; vous ne trouverez dans ce long poëme ni une Mérope, ni une Électre; mais en revanche bon nombre de femmes légères ou faibles, de courtisanes et d'intrigantes.

Voyez, par exemple, s'acheminer vers Damas, où des joutes magnifiques sont annoncées, ce chevalier si galamment vêtu et cette dame aux pimpants atours [2]. L'un se nomme Martan, l'autre Origille. Lorsqu'on demande à Martan ce qu'est Origille et pourquoi elle l'accompagne : « C'est ma sœur, » répond-il simplement; mais, en réalité, c'est... tout

(1) *Rol. fur.*, ch. XI, st. 55-75; ch. X, st. 98 99.
(2) *Id.*, ch. XVI, st. 6-14; ch. XVII, st. 87-13c.

autre chose. Notre digne couple arrive dans la capitale de la Syrie, et s'introduit à la cour. Martan essaie même d'entrer en lice; mais, tout à coup, la peur le prend; il détourne son cheval et s'enfuit, poursuivi par les huées des spectateurs. De retour à son logis, il y médite tristement sur son aventure; mais son entreprenante associée le console : « Rien de perdu, lui dit-elle; au contraire, tout va bien pour nous. Dans l'hôtellerie même où nous sommes, le vainqueur de la joute s'est venu loger : accablé de fatigue, il n'a pu attendre la nuit; il s'est couché, il dort, et le tonnerre ne le réveillerait pas. Entre dans sa chambre, vole-lui tous ses vêtements, emmène son cheval qui est attaché à un arbre du jardin, arrange-toi, déguise-toi, monte sur la bête et viens avec moi au palais. » Aussitôt fait que dit, Martan se rêvet des habits du brave chevalier, et se présente chez le roi avec celle qui se dit sa sœur. On le prend pour le héros du jour, on lui fait un superbe accueil, et dame Origille l'aventurière est choyée même par les princesses.

Au bout de quelques heures, le vainqueur se réveille, cherche ses vêtements pour se rendre au festin royal, ne les trouve plus, et se voit obligé de prendre le cheval et l'armure de l'intrigant. Il se présente ainsi aux portes du palais. « Voilà le poltron, crient les gardes, voilà le fuyard de ce matin ! » Ils le laissent pourtant approcher, puis tout à coup fondent sur lui, et comme il se déclare le vainqueur de la joute, on l'accuse d'imposture, on le garrotte et on le jette en prison. Le lendemain il est condamné, pour cause

de lâcheté et de mensonge, à parcourir la ville sur une charrette que traînent des vaches efflanquées et que toute la populace du pays suit en hurlant. Pendant ce temps-là, le faux vainqueur et sa compagne se pavanent dans les salons royaux et reçoivent des titres de noblesse. A la fin, cependant, la fourberie est découverte; justice est rendue au vrai héros; Martan, le lâche escroc, est largement fouetté. Et Origille? On l'eût traitée de même, si le vainqueur, tout en rougissant de sa faiblesse, n'eût demandé pour elle un demi-pardon. La reine en ce moment est absente : on attendra qu'elle soit revenue pour prononcer sur le sort de cette misérable (1). Pauvre Grifon! si habile à combattre, si aguerri contre tous les périls, et si impuissant contre un fol amour! Pauvre vainqueur des joutes de Damas! Origille démasquée, convaincue de toutes les fourberies, te tient au cœur encore, et tu n'oses pas la laisser punir comme elle l'a mille fois mérité!

Mais quoi! le plus vaillant des hommes, Roland, sait-il mieux triompher de sa passion pour Angélique? Il est vrai qu'Angélique étant beaucoup plus belle et plus honnête qu'Origille, c'est chose bien malaisée de se déprendre d'elle. Angélique est la beauté même; elle est la grâce, plus belle encore que la beauté. Jeunes et vieux suivent sa trace, pleins de désirs et de jalousie. Les plus grands rois se battent pour elle; et, prodigue envers eux de ces bontés qui n'engagent point, elle les tient enchaînés à son char. Fatiguée pourtant des mille aventures où sa

(1) *Rol. fur.*, ch. XVIII, st. 78-93.

rayonnante beauté l'expose, elle se décide, nous le savons, à se cacher dans une cabane et sous de rustiques habits. C'est là qu'elle reçoit son vainqueur, l'heureux Médor, qui deviendra son époux.

Mais quel est-il donc ce jeune soldat? qu'a-t-il fait pour gagner le cœur et la main d'une princesse et pour être préféré à tous les rois de la terre? Il a d'abord accompli une belle action et qui révélait un cœur tendre et vaillant; puis il est gracieux, jeune, candide; que faut-il de plus? Médor a d'ailleurs dans son âme un peu de ce qui fait les héros; que les années viennent augmenter ses forces et son expérience; qu'un sceptre, placé dans sa main, lui donne confiance en lui-même et l'oblige presque à aimer la gloire, il deviendra peut-être un grand homme : il a déjà bien commencé.

Africain d'obscure origine, simple soldat dans l'armée du roi Dardinel, il a vu tomber ce prince sur le champ de bataille, il le pleure tendrement et voudrait l'ensevelir (1). Il sort du camp, la nuit, avec un de ses compagnons, et tous les deux, pareils au Nisus et à l'Euryale de Virgile, traversent les tentes des ennemis et vont chercher le corps de leur roi. Mais il faisait sombre, et Médor ne savait comment le découvrir. La lune seule pouvait le lui faire reconnaître, et la lune, en ce moment, était voilée par des nuages. Le jeune Maure, demi-musulman, demi-païen, lève les yeux vers cet astre et l'invoque, comme Norma, dans l'opéra de Bellini :

« O sainte divinité! s'écria-t-il, que nos ancêtres

(1) *Rol. fur.*, ch. XVIII, st. 165-192.

» ont nommée la triple déesse ; toi qui règnes, toujours
» belle, aux cieux, sur la terre, dans les enfers; toi
» qui, dans les forêts, cours, rapide chasseresse, sur
» les traces des bêtes fauves, des monstres, fais-moi
» voir où mon roi est couché parmi tant de morts;
» mon roi qui, durant la vie, pratiqua tes saints
» exercices. »

« Et tandis qu'il priait, ajoute le poète, la lune
» écarta le nuage. Était-ce le hasard? était-ce la
» récompense d'une telle foi? La lune parut alors
» aussi belle que cette nuit où, seule et sans voile,
» elle s'offrit aux bras d'Endymion. Paris, sous ses
» rayons, se découvrit tout entier; les deux camps
» apparurent; la montagne et la plaine s'emplirent
» de lumière, et l'on voyait au loin se dresser les
» deux collines : à droite, Montmartre; à gauche,
» Montlhéri. Mais le point qu'entre tous l'astre
» inonda de la plus vive clarté, fut celui où le fils
» d'Almont était couché parmi les morts. »

Médor reconnaît les restes de son maître; il les charge sur ses épaules et veut les rapporter aux sujets de ce prince, qui l'honoreront de la sépulture. Mais il est aperçu par un corps de cavalerie chrétienne; on l'arrête, on va le tuer (1). Heureusement, c'est le noble Zerbin qui commande l'escadron : il s'élance sur Médor, saisit sa blonde chevelure, lève le fer, regarde le jeune homme avant de frapper, et tout à coup, attendri par sa beauté, par sa valeur et par son pieux dévouement, il lui pardonne. Moins généreux que son chef, un soldat chrétien s'im-

(1) *Rol. fur.*, ch. XIX, st. 3-40.

patiente, frappe Médor en pleine poitrine et le renverse à côté du corps de Dardinel. Et c'est là qu'Angélique, vêtue en paysanne et se promenant dans la campagne, le voit et prend pitié de lui. Elle le fait porter à la ferme où elle demeure, et soigne ses blessures avec cette science que les princesses du moyen âge apprenaient de leurs mères et de leurs aïeules. Chose étrange! au moment où Angélique rencontra Médor, elle était plus que jamais décidée à n'aimer personne; elle avait honte de ces coquetteries qui avaient pu donner le moindre espoir à des héros comme Renaud ou Roland; elle défiait l'Amour en un mot; l'Amour se vengea. Ravie des charmes de Médor, sûre qu'elle mourra de douleur si elle ne s'en fait aimer, elle s'humilie jusqu'à s'offrir à lui; et le bel adolescent, qu'elle séduit et prend pour époux, accepte et goûte le bonheur refusé à tant de prétendants.

Du reste, si Médor n'est point le plus illustre des Musulmans de l'Arioste, il est le plus aimable et l'un des plus honnêtes. Car dans ce camp infidèle (il faut l'avouer), valeur et probité ne vont pas toujours ensemble. Les chevaliers de race africaine et orientale ont du voleur et du bandit dans leurs procédés. Ce Mandricart, roi de Tartarie, qui dérobe sans façon l'épée de Roland suspendue à un trophée (1), dérobera de même le cheval d'un de ses compagnons; un autre jour enfin il enlèvera une femme et n'y mettra pas plus de cérémonie. Voici l'histoire en peu de mots (2). Quand il arriva au camp devant

(1) *Rol. fur.*, ch. XXIV, st. 58-60.
(2) *Id.*, ch. XIV, st. 38-63.

Paris, il aperçut au bord de la Seine, dans un petit pré verdoyant, un riche pavillon d'or et de soie entouré de gardes nombreux. « Qui demeure là? demanda-t-il. — La fille du roi de Grenade. — Et que vient-elle faire ici? — Elle est fiancée à Rodomont, roi d'Alger; dans quelques jours les noces se célébreront. — Ah! ah! dit Mandricart; est-elle jolie, la fiancée? peut-on la voir? — Non, par Mahomet! on ne la voit pas. — Eh bien! moi je la verrai. » Disant ces mots, Mandricart abaisse sa lance, enfile les gardes par douzaines, disperse ceux qu'il ne tue pas, entre dans le pavillon et dit aux gouverneurs et aux dames de la princesse : « Elle n'a plus besoin » de vous; je me charge de la protéger et ne la » laisserai manquer de rien. Allez-vous-en! » — Puis il enlève la jeune fille, la place en croupe sur son cheval et la conduit à quelques lieues de là. Chemin faisant, ce ravisseur, dont la langue n'était pas plus engourdie que la main, s'excusait à la princesse et mêlait, pour la séduire, les galanteries aux fanfaronnades : « Pardonnez-moi ma violence, lui disait-il; c'est l'amour qui m'y a contraint. Je n'étais venu du fond de l'Orient au siége de Paris que pour vous voir, sur la réputation de votre beauté. Quel titre me manque d'ailleurs pour être aimé? La noblesse? Je suis fils du puissant Agrican. La richesse? Mes domaines ne le cèdent en étendue qu'à ceux de Dieu même. La valeur? Mais je viens d'en montrer, ce me semble. » Et Doralice écoutait ces propos, les croyait vrais, les trouvait aimables, et ne tardait pas à laisser voir qu'elle excusait et approuvait tout.

Mais, ô grand Allah! et toi, Mahomet! son prophète, quelle fut la rage de Rodomont en apprenant cet enlèvement et cette fuite! Lorsqu'on vint les lui raconter, il sortait des murs de Paris où il était entré d'un seul bond et sans escorte, l'épée d'une main, le brandon de l'autre. Après de fabuleux exploits, cédant enfin au nombre comme un lion pressé par les chasseurs, il revenait au camp des Infidèles, superbe, couvert de sang ennemi et ne regrettant qu'une chose, c'est de n'avoir pu, à lui seul, renverser Paris (1). On lui annonce le crime de Mandricart; il poursuit aussitôt son rival, qui lui échappe et qui vient rejoindre l'armée. Rodomont la rejoint aussi et demande justice au roi Agramant, l'Agamemnon des nations sarrasines. « Eh bien! » dit ce suzerain de l'Afrique et de l'Asie, rien de » plus simple que de régler votre querelle; ne vous » battez pas l'un contre l'autre; ne privez pas notre » cause de si bons défenseurs; que Doralice, la jeune » princesse, soit elle-même votre juge et déclare ses » préférences (2). »

Rodomont y consent volontiers. « Doralice, se dit-il, sait fort bien qu'elle est à moi; je l'ai demandée pendant longtemps; j'ai fait mille prouesses pour la mériter; son père me l'a accordée solennellement; elle ne me préfèrera pas un ravisseur, un homme qu'elle ne connaît que d'hier. » Ainsi pense le roi d'Alger, car il ignore tout ce qu'on peut craindre des femmes. Mais Doralice, appelée dans la tente

(1) *Rol. fur.*, st. 19-25; st. 31-36.
(2) *Id.*, ch. XXVII, st. 103-109.

d'Agramant, s'avance entre les deux rois, rougit, baisse les yeux, et d'une voix un peu émue, quoique très distincte, déclare que Mandricart est l'époux de son choix.

Rien n'égale la confusion, la stupeur, la honte et bientôt la fureur de Rodomont (1). Il quitte le camp sur l'heure, maudissant Doralice et toutes les femmes. Et l'Arioste, qui naguère nous effrayait de ses exploits, nous amuse maintenant de son dépit et des sottises que ce dépit lui faisait dire : « O Génie » féminin, s'écriait Rodomont, comme tu varies et » comme tu changes ! Race étrangère à toute fidélité ! » malheureux celui qui te croit ! Ni mon long ser- » vage, ô Doralice, ni mon amour, dont j'ai donné » tant de preuves, n'ont pu retenir ton cœur un seul » moment ! Et si tu me repousses, ce n'est pas parce » que tu me juges inférieur à Mandricart; non, » mes malheurs n'ont qu'une cause, je n'en vois pas » d'autres : c'est que tu es femme ! O sexe scélérat ! » La nature et Dieu t'ont produit pour accabler, » pour perdre l'homme qui, sans toi, serait trop » heureux. La nature t'a créé comme elle a créé le » serpent, le loup et l'ours; comme elle rend l'air » fécond en mouches et en guêpes; comme elle sème » l'ivraie parmi le grain. O femmes insupportables, » orgueilleuses, malignes, téméraires, cruelles, ini- » ques, ingrates, vous êtes la peste du genre » humain ! »

Voilà bien des injures, n'est-ce pas ? et vous croyez Rodomont irrévocablement brouillé avec les femmes.

(1) *Rol. fur.*, ch. XXVII, st. 117-122.

Attendez quelques jours avant de rien affirmer. Décidé à rentrer dans ses États, il se dirige vers Marseille; il àrrive aux bords du Rhône, loge à l'auberge, et prête l'oreille avec plaisir aux contes que lui fait son jovial hôtelier contre la fidélité et la vertu du sexe (1). Mais un soir descendent à cette même auberge deux personnages mystérieux, un vieillard vénérable, et une jeune femme enveloppée de voiles noirs. Cette femme est Isabelle, la veuve de Zerbin; ce vieillard est l'ermite qui l'accompagne. A table, elle lève ses voiles et paraît à la fois triste et charmante; c'est du moins l'avis de Rodomont (2). Interrogée par le Musulman sur le but de son voyage, elle répond avec modestie qu'après de grands malheurs, elle va se consacrer à Dieu. — « Comment, » dit Rodomont, vous enfermer ! Ce sont les bêtes » fauves qu'on encage. Mais de jolies personnes » comme vous, les mettre au couvent, les cacher » au monde ! c'est pour le monde une trop grande » perte. » Là-dessus, le bon ermite allait engager la discussion; il avait fait une provision admirable d'arguments et de pieuses maximes et, comme dit l'Arioste, il préparait à son auditoire un splendide festin spirituel. Mais ce festin n'était pas du goût de Rodomont; à coups de poing il fit taire le moine, et se mit à courtiser Isabelle si vivement, que cette nouvelle Lucrèce en trembla. « Seigneur, dit-elle » enfin, avant que je réponde à votre amour, je » désire vous révéler un secret utile à un guerrier

(1) *Rol. fur.*, ch. XXVII, st. 122-140.
(2) *Id.*, ch. XXVIII, st. 1-102.

» comme vous. Je sais, avec des herbes et avec des » paroles magiques, faire une liqueur qui rend invul» nérable. Permettez-moi d'en composer ici même » et de vous en offrir (1). » Le Musulman, brutal, mais crédule comme tant d'hommes de fer du moyen âge, accorde la permission, et tout en se régalant des vins qu'interdit Mahomet, regarde Isabelle préparer la fameuse liqueur. Au bout d'une heure ou deux : « C'est fini, dit-elle, et je vais moi-même en faire » l'épreuve. » Puis, s'étant lavé le cou avec l'eau magique : « Tirez votre glaive, ajoute-t-elle, et » frappez fort; vous verrez que vous ne me blesserez » pas. » Rodomont frappe de toutes ses forces, fait voler la tête d'Isabelle, et voit sa passion trompée par la ruse courageuse de cette femme.

Alors il se prend d'admiration pour elle et pour son mari; il veut leur rendre des honneurs extraordinaires, des honneurs insensés comme tout ce qu'il fait. Il leur élève un tombeau superbe, y établit sa demeure, et oblige tout chevalier qui passe à suspendre ses armes en offrande autour du mausolée. Ceux qui résistent, il les désarçonne, les dépouille et les envoie prisonniers en Algérie (2). Il continue ainsi jusqu'au jour où Bradamante, armée d'une lance enchantée, le renverse à son tour et l'oblige par serment à faire rentrer ses captifs en France. « Misérable, lui dit-elle, si tu veux expier ton crime envers Isabelle, expie-le toi-même par ta mort, et ne va pas dépouiller ou charger de fers tous

(1) *Rol. fur.*, ch. XXIX, st. 1-28.
(2) *Id., ibid.*, st. 31-38.

ceux qui n'ont pas trempé leurs mains dans son sang [1]. »

C'est fort bien pensé, n'est-ce pas? Mais l'égoïsme humain n'accepte guère cette loi; on aime mieux en général faire payer ses fautes à d'autres qu'à soi. Rodomont ressemble ici à cette pécheresse d'un drame moderne, qui, pour se faire pardonner de Dieu, n'entre pas au couvent, mais force sa fille d'y entrer.

Après avoir été vaincu par Bradamante, Rodomont, toujours extrême dans ses résolutions, jure de ne pas revêtir d'armure pendant un an, et, ce temps écoulé, il reparaît, nous le savons, comme un fantôme, pour troubler les noces de Roger et tomber enfin sous ses coups.

Quant à notre Mandricart sans scrupule, il a trouvé un peu plus tôt son châtiment. Ayant offensé ou volé presque tout le monde, il se trouve dans la même situation que certains polémistes de nos jours; il est accablé de dettes d'honneur et défié en duel de tous côtés. Enfin on tire au sort à qui luttera contre lui, et c'est Roger que le sort désigne. Après un combat effrayant, celui-ci tombe le premier sur le sable. Étourdi par un coup de son adversaire, il n'a cependant pas perdu la vie; Mandricart, frappé mortellement par Roger, reste encore un moment sur son cheval; on le croit vivant et vainqueur; mais la mort le travaille intérieurement; son corps se glace peu à peu et tombe pour ne plus se relever [2].

(1) *Rol. fur.*, ch. XXV, st. 35-52.
(2) *Id.*, ch. XXX, st. 45-68.

Ainsi le bon Roger a la gloire de délivrer le monde de ces deux fléaux, et, par de tels exploits, il se rend digne d'épouser Bradamante. Vaillant, courtois, scrupuleux sur les matières d'honneur, il est cependant comme bien des jeunes gens; il n'apporte à sa femme ni des sens ni un cœur tout neufs; il a fait ses caravanes, le pèlerin; même depuis qu'il connaît Bradamante, il lui a été deux fois infidèle; il a séjourné dans l'île d'Alcine (1), et quand une des victimes de cette fée courtisane lui disait : « Prends garde à toi, elle te trompera comme elle m'a trompé naguère, » il répondait : « Ce n'est pas possible; Alcine est trop charmante; elle ne connaît pas la perfidie, et si elle t'a maltraité, c'est que tu t'étais mal conduit envers elle. » Curieux aveuglement dont tous les jours nous revoyons des exemples : en vain l'Arioste d'un ton très indulgent, en vain Fénelon d'une voix plus sévère, avertissent nos Rogers et nos Télémaques de fuir les îles d'Alcine et de Calypso; on s'y laisse attirer encore et l'on ne veut s'instruire que par sa propre expérience. Heureux toutefois ceux qui profitent de leur faute et, comme Roger, se guérissent des Alcines; car c'est une maladie qui trop souvent s'invétère et devient chronique. On la dissimule quelque temps; on s'en croit délivré soi-même; on se marie, on a sa lune de miel comme tout le monde; et puis, on se ressouvient de l'île enchanteresse; on s'en rapproche peu à peu; on y fait de fréquents voyages qu'on paie avec la dot de Bradamante.

(1) *Rol. fur.*, ch. VI, st. 19-81; ch. VII, st. 1-72.

Mais quelle était cette victime d'Alcine qui prévenait Roger si amicalement? c'était Astolphe, le plus aimable fou que je connaisse; Astolphe qui, monté sur l'hippogriffe, voyage dans l'univers entier sans trop savoir pourquoi; uniquement pour voir et changer de place. Il va même dans la lune (nous le savons déjà) chercher le bon sens de Roland enfermé dans une bouteille. Cette revue de tous les *bons sens,* que les habitants de la terre ont laissés perdre, n'est pas moins amusante et, sous son air extravagant, ne cache pas moins de raison que les plus fantastiques bouffonneries d'Aristophane ou de Rabelais. Sur chaque bouteille renfermant un bon sens perdu, on a inscrit le nom du possesseur (1). Astolphe y trouve des noms qu'il ne s'attendait guère à y voir, des noms de gens qui se croient très sages et que le public, tout malin qu'il est, ne juge pas fous. Il y voit le sien, et, comme charité bien ordonnée commence par soi-même, il saisit sa bouteille avant de prendre celle de Roland. Il la respire, recouvre tout son bon sens, et tâchera de n'en plus perdre. Mais il faut bien des précautions; c'est une liqueur volatile et qui, par les moindres fentes du crâne, s'évapore en un instant.

Voyez Roland, comme il a perdu le sien; Roland naguère le plus sage des hommes, Roland dont le bon sens remplit là-haut une bouteille énorme! Il était à la fois si brave, si calme, si prudent! plus prompt à faire qu'à parler, mais parlant bien quand il le fallait; témoin cet admirable discours prononcé

(1) *Rol. fur.,* ch. XXXIV, st. 82-87.

par lui aux funérailles de Brandimart (1). Affectueux, humain, secourable, persécuteur des méchants et des monstres, quelques jours avant de perdre la raison il exterminait des brigands, tuait la grande bête marine, coupait la tête à un tyran, et, soucieux du bonheur des hommes, jetait dans la mer les armes diaboliques dont ce tyran s'était servi (2). Mais hélas! pourquoi faut-il que Roland ait vu Angélique? Comme l'amour a travaillé cette bonne cervelle! Et ce qui rendait ici la passion dangereuse, c'est qu'elle n'était pas un simple caprice des sens : non, le cœur du paladin s'y fondait tout entier, ce cœur si tendre, si généreux, si prêt à tous les dévouements.

Lorsque Angélique eut pris la fuite, combien Roland fut ingénieux à se tourmenter et à s'accuser lui-même (3)! « O mon amour, disait-il, ô ma beauté!
» que je me suis lâchement conduit envers toi!
» J'aurais pu te garder nuit et jour auprès de moi
» puisque ta bonté ne me le refusait point; et je t'ai
» laissé remettre entre les mains de ce duc de
» Bavière! et je n'ai pas su repousser une telle
» injure! Ne pouvais-je pas donner des raisons
» pour me dispenser d'obéir? Charlemagne les eût
» acceptées peut-être; et s'il les avait rejetées, eh
» bien! qui pouvait me contraindre? Qui aurait osé
» t'enlever à moi? Ne pouvais-je pas en appeler aux
» armes? me laisser plutôt arracher le cœur de la

(1) *Rol. fur.*, ch. XLIII, st. 170-174.
(2) *Id.*, ch. XI, st. 89-91.
(3) *Id.*, ch. VIII, st. 73-78.

» poitrine?... Qui devait la mieux garder que moi?
» Oui la garder jusqu'à la mort, plus soigneusement
» que mon cœur et mes yeux? Je devais, je pouvais
» le faire, et je ne l'ai pas fait! Et maintenant,
» mon espérance, où es-tu? Seulette, tu t'en vas à
» l'aventure, ou bien des loups cruels t'ont ren-
» contrée, et ton fidèle Roland n'est pas là pour te
» défendre! »

Bientôt à des soupirs si touchants se mêlait une crainte jalouse, inspirée par cet égoïsme sensuel dont bien peu d'amours sont exempts : « Cette
» fleur, disait Roland, que j'ai respectée pour ne
» pas troubler ton âme pure, un autre l'a cueillie
» peut-être. Ah! Dieu! Fais-moi épouver toute autre
» douleur, mais non celle-là! Si mes craintes sont
» vraies, de mes propres mains je m'arrache la vie,
» et je damne mon âme désespérée! »

Qu'il sera terrible, pour un homme si épris, le moment où il découvrira qu'Angélique s'est donnée à Médor! Quelle douleur effrayante et, si je puis dire, gigantesque! Quels ravages dans ce cœur et dans cette raison! Ah! laissons l'Arioste nous conter une telle catastrophe avec la plus profonde connaissance de la nature humaine, avec la grâce la plus exquise, avec la plus spirituelle malice.

Roland est arrivé dans cette campagne témoin des amours de Médor et d'Angélique (1). Les rayons du soleil, vers l'heure de midi, faisaient, dit le poète, désirer la fraîcheur du zéphyr aux troupeaux et

(1) *Rol. fur.*, ch. XXIII, st. 100 136.

aux pâtres demi-nus. Roland, chargé de ses armes, accablé de chaleur, s'empressa d'entrer dans la prairie pour s'y reposer quelques instants. Asile funeste, douloureux, cruel plus qu'on ne saurait l'exprimer! Triste et fatale journée pour le malheureux paladin! En portant ses regards de tous côtés, il aperçoit, gravés sur de jeunes arbres, des caractères qu'il considère avec attention, et bientôt il reconnaît, à n'en pouvoir douter, l'écriture de sa déesse. Il voit les noms d'Angélique et de Médor entrelacés en cent endroits et de cent manières différentes; et chaque lettre est comme un poignard dont l'Amour lui perce le cœur. Le paladin cherche alors mille prétextes pour mettre en doute ce qu'il croit malgré lui; il tâche de se persuader que c'est une autre Angélique qui a inscrit son nom sur tant d'arbres. « Cependant, dit-il, je reconnais cette » écriture; je l'ai lue si souvent dans des temps plus » heureux! Mais peut-être Médor est-il une fiction, » un surnom qu'Angélique me donne; » et, s'abusant ainsi lui-même, Roland pense conserver quelques lueurs d'espérance. Hélas! plus il s'efforce de bannir un soupçon cruel, plus ses craintes renaissent et deviennent insupportables. Tel on voit l'oiseau imprudent qui s'est laissé prendre au filet ou s'est posé sur des gluaux; plus il bat des ailes pour se dégager, plus il se met dans l'impuissance de fuir. Roland s'approche du rocher qui forme une voûte au-dessus d'une fontaine; les tiges rampantes du lierre, de la vigne sauvage tapissent l'entrée de cette grotte où les deux amants échangèrent de si

doux propos. Et là encore on distinguait leurs noms partout gravés, à l'intérieur comme au dehors.

Roland, descendu de son coursier, aperçoit plusieurs lignes de la main de Médor et qui paraissaient écrites depuis peu. C'étaient des vers où il célébrait son bonheur. « Gracieuses plantes, verts gazons, limpides fontaines, disait-il; grotte obscure et délicieuse où la belle Angélique, fille de Galafron, que tant de rois aimèrent vainement, m'a confirmé sa foi par des gages si certains, que ferai-je, moi, pauvre Médor, pour payer vos bienfaits et votre ombre hospitalière? Puissent tous les voyageurs vous bénir en passant, le soleil et l'astre des nuits luire toujours doucement sur vous! Puisse le chœur des Nymphes ne jamais permettre aux pasteurs de conduire ici leurs troupeaux! » Ces vers, mille fois plus païens que musulmans, étaient écrits dans la langue arabe que Roland savait à merveille; cette fois, hélas! il ne la comprit que trop. Il relisait sans cesse les lignes fatales, tâchant d'y découvrir le contraire de ce qu'elles disaient; mais elles déjouaient tous ses efforts par leur désespérante clarté. Roland sentait comme une main glacée qui lui serrait le cœur; silencieux, l'œil attaché sur cette pierre, il semblait un autre rocher. Pourtant il s'évertuait à se persuader qu'un rival avait voulu diffamer la jeune fille et le faire périr lui-même de jalousie. Soutenu de cette pitoyable espérance, il remonte sur son coursier et se dirige vers les cabanes voisines.

Oui, va vers ces cabanes, pauvre paladin jaloux;

interroge les paysans, fais-toi raconter ton malheur; ne doute plus, et deviens fou furieux. Aucun mouvement de ton âme ne se dérobera aux regards du poète. L'Arioste, en nous redisant tes douleurs et tes transports, fera venir parfois les larmes au bord de nos paupières, puis les arrêtera sans effort et nous obligera de sourire à tes dépens. Quand Bojardo te fit amoureux d'une païenne, il obscurcit étrangement ton auréole de saint chevalier; l'Arioste achève de l'éteindre; il nous montre, dans le guerrier le plus fort et le plus généreux, un homme impuissant contre sa passion, et capable de tout vaincre, excepté lui-même.

Du reste, Roland n'est pas le seul qui, dans ce poëme, s'écarte de la perfection morale; à vrai dire, aucun n'y atteint, aucun ne retranche de son âme ce qui peut l'entraîner au mal ou à l'erreur; et c'est même ce point faible que l'auteur s'égaie le plus à nous montrer et à *élargir* sous nos yeux. Tous ses héros ont, dans la vie exubérante qui les anime, une défaillance ou, si l'on veut, une impulsion moins noble; ils y cèdent, et deviennent ainsi moins admirables, mais plus amusants. Leurs qualités physiques, et non leur force morale, les placent au-dessus de nous; leurs coups d'épée sont surhumains, mais leurs mobiles sont bien les nôtres et ne sont pas toujours ceux qui nous honorent le plus. Leur valeur étonnante est à peine une vertu, car elle ne repose que sur la confiance en eux-mêmes; dès qu'ils deviennent impuissants, ils cessent d'être braves. Les armes à la main, ils ne

redoutent aucun péril; mais, dans une tempête, ils tremblent, parce que, contre la mer, les armes ne peuvent rien. Marfise a peur alors, et ce sont les matelots qui montrent le plus de courage; sur la terre et devant une armée, ils s'enfuient et Marfise combat.

Ainsi vont et viennent, ainsi se dissipent nos meilleures dispositions; comment les fixer à jamais et les transformer en vertus? Interrogez là-dessus les stoïciens et les maîtres de la morale; l'Arioste ne se charge pas de vous l'enseigner; qui sait même s'il le croit possible?

Ne lui demandez donc pas qu'il vous élève si haut; souriez de vos faiblesses et des siennes avec lui; et, contemplant la vie humaine à travers le voile des fictions, revoyez-la sans tristesse et sans courroux.

CHAPITRE VI

Louange et satire dans le Roland furieux.

Nous l'avons dit déjà : dans son *Roland furieux*, l'Arioste célèbre toutes les puissances, tous les talents, toutes les réputations. Pour obtenir une part de ses louanges, il faut avoir quelque mérite, si l'on n'est pas prince; mais, du moment que vous l'êtes, vous pouvez compter qu'il n'oubliera pas votre nom et vous découvrira des talents et des vertus. Chercher dans ce poëme un témoignage sérieux en faveur d'un souverain ou d'une grande dame, et réhabiliter, par exemple, Lucrèce Borgia sous prétexte qu'elle y est admirablement louée (1), ce serait sophisme ou duperie. Goûtons le charme brillant de ces flatteuses peintures, rendons justice à la délicatesse de certaines louanges, blâmons la longueur démesurée ou la pompe banale de quelques-unes; trouvons dans tout cela des satisfactions ou un exercice pour notre sens critique et littéraire; mais ne jugeons personne d'après les compliments ou le silence de l'Arioste.

1) *Rol. fur.*, ch. XIII, st. 69-71.

Oui, d'après son silence; car pourquoi, je le demande, ne dit-il rien de Machiavel? Pourquoi, parmi tant de personnages illustres qu'il fait assister à son triomphe poétique [1], n'accorde-t-il pas la plus petite place à l'auteur de la *Mandragore?* Machiavel s'en est plaint dans une lettre : « J'ai lu, écrit-il, » le *Roland furieux*. C'est un très beau poëme; mais » je m'étonne que l'auteur n'y ait pas dit un mot de » moi; il m'a joué là un tour que je ne lui jouerai » pas dans mon *Ane d'Or*. J'y parlerai de lui. »

Cette promesse, ou plutôt cette menace, ne s'est jamais réalisée; dans l'*Ane d'Or*, inachevé, comme nous le savons, Machiavel ne paraît pas plus se souvenir de l'Arioste que l'Arioste ne s'était souvenu de lui dans le *Roland*. Et quel motif pouvait donc empêcher le Ferrarais de rendre justice au Florentin? Craignait-il de louer un personnage suspect à ses amis, les Médicis? Mais, en 1516, les Médicis eux-mêmes se laissaient amuser par la licencieuse comédie de Machiavel. Celui-ci, il est vrai, dans son opuscule sur Dante, reproche aux pièces de l'Arioste qu'elles manquent *de sel florentin;* mais cet ouvrage est postérieur à la première édition du *Roland*. Je croirais pourtant que Machiavel, avant d'écrire qu'il goûtait peu le comique de l'Arioste, l'aura dit en conversation; le grand poète l'aura su et se sera vengé par le silence.

Quoi qu'il en soit, l'Arioste, dans son vaste poëme, évite de se faire des ennemis par des satires trop personnelles. Les reproches qu'il mêle à l'éloge des

(1) *Rol. fur.*, ch. XLVI. — Les premières stances.

rois de France ([1]), son exhortation véhémente à Léon X, défenseur trop tiède du troupeau chrétien ([2]), sont des manières de flatter la maison d'Este, souvent brouillée avec ces souverains. Quand il invective contre les Suisses, ces « misérables paysans » qui osent défier les rois ([3]), il se tient sûr de plaire à son aristocratique auditoire, et n'est pas fâché, en même temps, de décocher un trait aux rudes fantassins dont la tactique rend inutiles les armes fastueuses de la chevalerie.

Mais ce ne sont pas là des satires personnelles, puisqu'elles sont inspirées par d'autres sentiments que le mépris ou la haine d'un individu.

Plus justement peut-être devrait-on appeler de ce nom quelques passages que les commentateurs nous signalent comme des portraits. Ainsi l'avare Salinterne, intendant détesté des finances du roi de Damas, aurait été crayonné par l'Arioste d'après un original très connu jadis à Ferrare ([4]); certain fonctionnaire débauché aurait, sans le savoir, posé pour la figure du lâche Martan. Ces traditions sont assez vraisemblables; mais il en est de pareilles malices comme des caractères de La Bruyère. Ceux qui ont vu le modèle s'amusent de la copie; puis vient une génération qui soupçonne à peine la satire personnelle, et ne voit, dans l'œuvre du moraliste, du romancier ou du poète, que des types toujours vivants et admirablement tracés.

([1]) *Rol. fur.*, ch. XXXIII, st. 6-41.
([2]) *Id.*, ch. XVII, st. 79.
([3]) *Id.*, ch. XXXIII, st. 43.
([4]) *Id.*, ch. XVII, st. 97-98.

Laissons donc de côté ces traits que l'Arioste a pu lancer contre tel ou tel; observons son génie railleur aux prises avec les travers généraux de l'humanité.

Trois sortes de personnes ont, plus que toutes les autres, le don de le faire sourire à leurs dépens; quelquefois même elles l'irritent... autant que peut s'irriter l'Arioste.

Ce sont les femmes, les prêtres et les gens de cour.

Aux femmes, il prodigue tour à tour les caresses et les coups de griffe. Un jour il semble attendri sur leur sort; il trouve que « naître femme est partout une grande misère [1], » et il accable de malédictions l'homme qui, abusant de sa force, ose *rompre seulement un cheveu* d'une femme [2]. Ailleurs il reconnaît chez nos compagnes un privilége d'heureuse inspiration; leurs idées les plus soudaines, nous dit-il, sont en même temps les meilleures à suivre [3]. Aucun talent du reste ne leur fait défaut; savantes, artistes, poètes, elles le sont quand elles le veulent, et elles font bien de le vouloir; car les hommes, jaloux de la gloire de l'autre sexe, leur ont souvent refusé, dans les poëmes ou l'histoire, la mention éclatante à laquelle elles avaient droit [4].

Voilà de beaux éloges sans doute; mais cette sympathie pour les femmes ne se soutient guère chez l'Arioste; elle a ses va-et-vient, qui nous déroutent et nous amusent. Dans un accès de

(1) *Rol. fur.*, ch. VIII, st. 58.
(2) *Id.*, ch. V, st. 3.
(3) *Id.*, ch. XXVII, st. 1.
(4) *Id.*, ch. XXXVI, st. 1-20.

mauvaise humeur, le poète regrette que d'un coup de poing Roland, devenu fou, n'ait pas assommé toutes les femmes, oui *toutes;* car « dans aucune, il » n'y a une once de vertu (1). » Puis, tout à coup, Messer Ludovico se ravise; il a parlé « trop » vite, dit-il, et blasphémé contre le sexe », grande faute, dont il se repentira longtemps! Mais aussi celle qu'il aime le rend si malheureux! S'étonnera-t-on qu'il crie, sous les coups d'aiguillon dont elle le perce? Il a d'ailleurs peu de chance avec les femmes! Il sait qu'il en est d'admirables, de fidèles, de compatissantes; il aime à le dire et à le chanter, mais son mauvais destin veut que ces femmes si dignes d'amour ne lui tombent jamais en partage; s'il y en a une mauvaise, c'est toujours de celle-là qu'il devient la proie. Quand il en aura trouvé une bonne, comme il s'empressera de la célébrer (2)!

Piquante manière de louer, de médire, et de rétracter successivement ses éloges et ses injures! Il n'a jamais trouvé la femme constante et bonne; elle est donc plus rare qu'il ne le dit. Mais, malgré tant de déceptions, il se propose bien de renouveler l'expérience; elles sont donc plus charmantes, les perfides créatures, qu'elles ne mériteraient de l'être.

Voyez maintenant de quelles malicieuses précautions l'Arioste entoure le récit d'une histoire qui doit diffamer tout le sexe (3): « Mesdames, dit-il, et vous

(1) *Rol.fur.*, ch. XXIX, st. 73-74; ch. XXX, st. 1-3.
(2) *Id.*, ch. XXVII, st. 123-124.
(3) *Id.*, ch. XXVIII, st. 1-2.

» qui avez les dames en grande estime, pour Dieu, ne
» prêtez pas l'oreille à cette histoire que l'aubergiste
» va conter à Rodomont et qui est pleine d'outrages
» à votre adresse, bien qu'après tout, l'éloge ou le
» blâme d'un pareil manant ne puisse rien ni pour
» ni contre votre honneur. N'est-ce pas d'ailleurs
» chez le vulgaire ignorant, une vieille habitude
» de tout censurer et de parler le plus de ce qu'il
» comprend le moins? Laissez donc de côté ce chant;
» l'histoire de nos héros peut s'en passer; elle n'en
» sera pas moins claire. Turpin insère le récit dans
» sa chronique; voilà pourquoi je le transcris à mon
» tour, mais non par malveillance ou par envie. Si je
» vous aime, Mesdames! Vous le savez bien, ma
» langue ne fut jamais avare de votre éloge; je suis
» et ne pourrai jamais que vous être tout dévoué.
» Passe donc qui voudra quelques pages de mon
» livre; et qui voudra les lire y croie... comme on
» croit à des contes ou à des folies. »

Nous voilà dûment avertis; il ne faut pas lire, si nous ne voulons être blessés dans nos sentiments en faveur des dames. L'histoire est scandaleuse, folle, mensongère; elle ne tient d'ailleurs à rien et peut se détacher de l'ensemble. Qu'est-elle donc, cette histoire? demande aussitôt notre curiosité; et pourquoi tant de préambule? Est-ce qu'en effet il vaudrait mieux ne pas la lire? Ma foi, pour en être sûrs, commençons-la; nous pourrons toujours nous arrêter... Et on la commence, cette histoire de Joconde, digne de Boccace et de Lafontaine, ce fabliau moqueur du moyen âge, conté avec toute

l'élégance et la grâce du XVIe siècle, et d'autant plus difficile à oublier qu'il se détache en relief sur le tissu chevaleresque. On le commence, on va jusqu'à la fin, rougissant, amusé, trop charmé sans contredit; car il entre dans le plaisir de cette lecture une sorte de chatouillement sensuel. Mais quand l'aubergiste achève son récit et que tout le monde se laisse entraîner à nier, comme lui, la vertu de toutes les femmes, un homme âgé et prudent, nous dit l'Arioste, se lève et prend la parole en leur faveur(1). « Pour en avoir trouvé, s'écrie-t-il, une ou deux » mauvaises, on fait le procès à tout le reste, et ce » n'est pas juste. Dans la colère, on dit du mal » des femmes; dès qu'on se calme, on se souvient » de tant de femmes excellentes, et l'on fait leur » éloge. Mais dites-moi, Messeigneurs, poursuit » l'homme de l'Arioste, vous parlez d'infidélité, et » vous-mêmes, êtes-vous fidèles? Vous blâmez celles » qui cèdent à la tentation; et vous, n'en allez-vous » tenter aucune? Celles qui trahissent leurs époux » ne font, le plus souvent, que leur rendre la » pareille. Ils veulent être aimés de leurs femmes; » qu'ils les aiment donc, et n'aiment qu'elles! »

Passant de la défense des femmes à l'attaque de l'autre sexe, le sage vieillard ajoute ces terribles paroles : « Aux femmes, ou plutôt à quelques-unes » d'entre elles, on ne peut reprocher qu'un genre » de fautes; aux hommes, on doit les reprocher » tous. Blasphème, brigandage, fraude, usure,

(1) *Rol. fur.*, ch. XXVII, st. 76-83.

» homicide, qui, d'ordinaire, commet tout cela? Les
» hommes! »

Eh bien! voilà venger le sexe faible; voilà flétrir cette indulgence dont l'homme couvre ses propres méfaits! La vertu qu'il impose aux femmes est précisément celle dont il veut le moins pour lui. Tout lui semble permis contre la pudeur des femmes; il met son honneur à la vaincre; et puis il accable de son mépris les malheureuses qui ont trébuché dans ses piéges. Quant à la probité la plus élémentaire, quoique forcé d'en reconnaître l'obligation, il y manque brutalement et cent fois plus souvent que les femmes. Donc les censeurs du sexe ont tort, et l'histoire de Joconde ne prouve rien.

Cela est vrai, et fort bien démontré par le sage vieillard; mais le discours le plus éloquent obtient-il jamais le succès d'une histoire parfaitement contée? Après la lecture de ce vingt-septième chant, que vous reste-t-il dans la mémoire, dans l'imagination, je dirais presque dans les sens? L'histoire, ou le plaidoyer? — L'histoire, évidemment, et cette conclusion satirique: que nul homme, si habile et si aimable qu'il soit, n'est à l'abri de l'inconstance, des goûts pervers et des ruses de la femme.

Mais l'Arioste lui-même, au fond, que pense-t-il du sexe? — Beaucoup de bien et beaucoup de mal. — Plus de mal ou plus de bien? — Je l'ignore; et son plaisir est de nous le laisser ignorer.

Du reste, le mal même ne le révolte guère;

j'entends le mal voluptueux et amusant. Comme Astolphe et Joconde, au retour de leurs voyages, l'Arioste pardonne assez facilement aux femmes de ne pouvoir se contenter d'un seul amour. C'est leur nature, dit-il; elles n'y sauraient que faire; et dans certaines stances, qu'il a depuis supprimées, il leur conseillait de céder à ce penchant, sans tenir compte de *je ne sais quel honneur qui les gêne*.

Moins indulgent à l'égard des prêtres et des moines, nous avons vu que, dans ses satires, sa haine contre eux s'exhalait assez vivement et lui suggérait des calomnies. Dans le *Roland*, il adoucit cette âpreté et se contente de les rendre ridicules. Le seul ermite auquel il se montre amical est celui qui accueille en son île Roland et les défenseurs de l'empire chrétien (1). Mais aussi, quel excellent homme! que de douceur dans ses conseils! que de bienfaisance dans ses actes! Il laisse chacun suivre sa carrière, ne pousse pas les chevaliers vers le cloître, et se borne à les réconcilier entre eux et à les avertir qu'il ne faut pas oublier leur salut. Austère pour lui-même, il ne se scandalise pas de voir dresser une bonne table devant lui; il s'y assied, et, en peu de temps, fait comme tout le monde... par charité.

C'était encore un homme de bien que cet ermite qui sauva Isabelle du désespoir, et pourtant l'Arioste le condamne à une triste mort, dont il s'égaie (2). Il le fait saisir par Rodomont et lancer à trois milles

(1) *Rol. fur.*, ch. XLIII, st. 190-196.
(2) *Id.*, ch. XXIX, st. 4-7.

de distance, dans la mer, « où il se noie, dit le » poète, faute de savoir nager. » Pauvre vieillard! comme il est mal payé de ses soins! Mais aussi pourquoi voulait-il faire d'Isabelle une religieuse? Le profane Arioste ne le lui pardonne pas. Que les moines offrent aux gens du monde une aimable hospitalité, qu'ils causent avec eux sans façon et applaudissent même leurs thèses les plus risquées, le chantre d'Angélique et de Médor en sera ravi; mais qu'ils y mettent au moins de la franchise, qu'ils ne se donnent pas une réputation mensongère d'austérité et de détachement. Êtes-vous encore de ces naïfs qui croient les moines recueillis, désintéressés? L'Arioste vous contera, pour vous détromper, une merveilleuse histoire allégorique dont l'imagination s'amuse et dont la malice mondaine fait ses délices. Quand les Sarrasins, nous dit-il, assiégèrent Paris et faillirent renverser le trône de Charlemagne, le bon Dieu écouta les vœux du saint empereur et donna ordre à l'archange Michel de préparer la délivrance des Chrétiens. « Va trouver le Silence, dit le Seigneur à son ministre, et charge-le d'amener sans bruit sous les murs de Paris l'armée de secours commandée par Renaud. Ordonne également à la Discorde d'entrer au camp du roi païen et de paralyser ses forces en les divisant contre elles-mêmes (1). »

Michel descend aussitôt des hauteurs célestes pour accomplir les volontés divines. Où cherchera-t-il le Silence? Dans les couvents, parbleu! C'est bien là

(1) *Rol. fur.*, ch. XIV, st. 78-96.

qu'il doit résider; tout y annonce sa présence; dans les corridors, dans les cellules et jusqu'au réfectoire le mot *Silence* n'est-il pas écrit en grosses lettres? Michel va donc avec confiance aux monastères; il entre, et sa surprise est grande, car de Silence, point... Le nom du paisible Génie s'étale partout sur les murailles, mais lui-même où s'est-il caché? Une troupe malfaisante a pris sa place : la Fraude aux yeux pleins de douceur, tenant un poignard sous sa robe; l'Hypocrisie au maintien dévot; la Discorde surtout, qui règne et triomphe. « Fort bien, dit l'Archange; je suis aise de la trouver; mais je ne m'attendais pas à la voir ici. Et le Silence, où le chercherai-je? Réponds, Discorde; qu'est-il devenu? — Le Silence! pour ma part, je ne le connais guère, dit la turbulente déesse; mais voici la Fraude, ma compagne, qui va très souvent avec lui. — Eh bien! Fraude, où est le Silence? — Jadis il fut ici, au temps des sages et des saints; maintenant il fréquente les mauvaises compagnies; il s'associe aux filous, aux faux-monnayeurs; il marche à pas de loup à côté des galants qui vont ravir l'honneur des familles. Quant aux couvents, c'est le dernier séjour où il faut le chercher. Le plus sûr encore est de se rendre, vers l'heure de la sieste, au palais du Sommeil en Arabie. Là on dort, et l'on oublie tout, et l'on veut que tout se taise aux alentours. »

Sur cette indication, l'Archange vole en Arabie et trouve, à la porte du Sommeil, le Silence en manteau brun, en souliers de feutre, un doigt sur la bouche. Il lui communique l'ordre d'en haut;

d'un signe de tête, le Silence répond *oui*, part pour la France et, enveloppant d'un nuage l'armée de Renaud, l'amène au secours de Paris.

La Discorde obéit de même; mais comme sa besogne est plus complexe, elle devrait y consacrer plus de temps. Elle brouille Rodomont et Mandricart, les met aux prises, et, contente de ce début, retourne auprès de ses chers moines (1). Au couvent, elle fait de moins grandes choses; mais sa tâche y est plus divertissante, plus facile peut-être; car, dans ces âmes dévotes, il entre plus de fiel que dans celles des chevaliers. Oui, un couvent est le théâtre qu'elle préfère pour ses exploits de chaque jour. Là, elle s'occupe à brasser des élections d'abbés et de prieurs; elle pique les amours-propres, monte les cerveaux et rit de voir les hommes de Dieu se jeter leurs bréviaires à la tête. Mais pendant qu'elle s'y délecte, les chevaliers, négligés par elle, se réconcilient et vont renforcer l'armée musulmane. Michel s'aperçoit que ses ordres ont été mal exécutés; il redescend du ciel, entre dans la salle où la Discorde fait battre les moines, saisit par les cheveux ce démon femelle, le charge de coups de pied, de coups de poing et, le frappant encore avec le manche d'une croix, l'oblige à retourner au camp d'Agramant : défense de quitter l'armée infidèle avant que tout y soit sens dessus dessous. Cette fois la Discorde, tremblante, et qui ne se soucie pas qu'on l'assomme tout à fait, n'omettra rien pour remplir sa mission; elle fera jaillir de toutes

(1) *Rol. fur.*, ch. XXVII, st. 37-39.

ces âmes ardentes, de tous ces orgueils pointilleux un incendie qui montera jusqu'au ciel.

Mais, pendant qu'elle excite Gradasse contre Mandricart, et Mandricart contre Roger, qui la remplacera près des moines? Car elle ne veut point perdre ce beau domaine ni se laisser oublier de ses favoris. En son absence, elle y aura pour lieutenant l'Hypocrisie qui, d'accord avec la Fraude, entretiendra les petites intrigues (1).

Et le lecteur français, qui parcourt cet épisode, se rappelle avoir vu déjà les mêmes scènes et les mêmes satires. Dans le *Lutrin* de Boileau, la Discorde fréquente les cloîtres, arme célestins contre carmes, fait soutenir un siége aux augustins, agite enfin la Sainte-Chapelle, et voit rouler sur le perron du vieux palais des chantres et des chanoines renversés à coups de livres. Boileau raille aussi bien que l'Arioste, mais il respecte davantage. En face d'un clergé paresseux que la Mollesse endort, que la Volupté sert avec des yeux dévots, et que la Vanité seule réveille et divise, il place un clergé vraiment saint, qui se réforme, se détache de tout et retrace l'image des premiers siècles. C'est que l'Église et la société françaises, sous Louis XIV, portaient encore en elles un beau reste d'esprit chrétien; à défaut des chanoines de la Sainte-Chapelle, le P. Bourdaloue et M. de Lamoignon suffiraient à montrer ce que peut une religion sincère, manifestée par les paroles et par les actes et quelquefois, armée de raillerie

(1) *Rol. fur.*, ch. XVIII, st. 27.

contre les prêtres violateurs de ses lois. Boileau lui-même est sérieux dans ses croyances ; il ne joue pas avec ce qu'il adore, et se garde bien de peindre un saint Michel comique, se faisant obéir à coups de pied et à coups de poing ; il le laisse à l'Arioste qui, bientôt, va le transmettre à deux incrédules déclarés, à Voltaire et à Byron (1).

Mais le champ le plus vaste où se déploie l'esprit satirique du poète italien, c'est ce monde lunaire inventé par lui, et que visite Astolphe sous la conduite du bon saint Jean (2). Là, se retrouve tout ce que les mortels ont laissé perdre, tout ce qui a échoué ou avorté chez nous, tout ce qui est absurde ou inutile. Et Dieu sait que de choses méritent ici-bas ce nom ! Vains désirs, folles amours, ambitions démesurées, désœuvrement et ignorance, vœux qu'on adresse au Ciel et que le Ciel n'exauce pas, tout cela reparaît dans la lune, sous des figures ingénieuses et expressives. Voyez-vous ces vessies gonflées dont l'intérieur résonne de tumultes et de cris ? Ce sont les vieux empires d'Assyrie, de Perse et de Grèce, qui ont fait tant de bruit au monde et qu'aujourd'hui l'on connaît à peine. Ces hameçons d'or et d'argent sont les présents offerts aux rois et aux princes avares avec l'espoir de grosses récompenses. Ces serres d'aigle sont l'autorité que les seigneurs donnent à leurs favoris ; ces bouteilles cassées, que représentent-elles ? Le long service des cours, si souvent mal payé. Et ces soufflets ? Les faveurs passagères dont

(1) Voyez Byron : *la Vision du Jugement.*

(2) *Rol. fur.*, ch. XXXIV, st. 71-81.

les rois comblent et enflent leurs mignons. Ces gluaux, dont on ne peut s'approcher sans y rester pris, ce sont, belles dames, vos attraits. Que veulent dire ces soupes répandues? Elles figurent les aumônes faites par testament. Ces fleurs amoncelées, dont le parfum fut délicieux jadis et qui maintenant exhalent une odeur infecte, que peuvent-elles bien être? C'est... (oui, l'Arioste l'ose dire en plein règne de Léon X)... c'est le don octroyé par Constantin à saint Sylvestre, en d'autres termes le pouvoir temporel des Papes.

Eh bien! cher poète, cela ne va pas mal; tout le monde se retrouve dans votre moqueuse revue; et les grands ne sont pas, certes, les plus épargnés. Sous mille formes, leurs vices et leurs sottises s'étalent au magasin de la lune. Et vous-même, qui louez tant les princes et d'autres passages, ne pourriez-vous pas découvrir ici quelques-unes de vos paroles ou de vos démarches? Ces lacs cachés dans des guirlandes et qui représentent (dites-vous) les flatteries; ces cigales crevées qui, nâguère encore, étaient des vers faits en l'honneur des princes, n'avez-vous pas travaillé, pour votre part, à en augmenter le nombre? — Pourquoi? répond-il en souriant; je n'ai loué, moi, que des princes vraiment illustres; tout ce que j'ai dit, je le pensais. — Quoi! tout?... — Mais oui. — D'où vient alors que vos satires, adressées à des frères et à des amis, démentent parfois le *Roland furieux?* Vous nous dites, dans ce poëme, que le cardinal n'écoute jamais la calomnie, ou que, du moins, il laisse à l'absent le

loisir et les moyens de se défendre (1); et dans votre première satire (2) vous exprimez la crainte que ce même cardinal ne vous condamne sans vous entendre. Ah! l'Arioste, vous n'êtes pas sincère quand vous parlez à vos patrons. Vous les dépeignez à eux-mêmes tels qu'ils devraient être, mais vous les représentez à d'autres tels qu'ils sont. — Oui, c'est possible; il est si dangereux!... Vous comprenez... Mais lisez bien mon poëme et surtout le voyage d'Astolphe; vous verrez très clairement que je ne suis dupe de rien. — Oh! pour cela, je vous l'accorde; et l'on ne peut trop, à votre sujet, répéter ce mot : il n'est dupe de rien.

Que le lecteur, s'il veut s'en convaincre, poursuive la revue commencée; il s'apercevra que peu d'hommes furent plus gaiement détrompés de tout que l'Arioste.

Non loin d'un des fleuves de la lune (3), deux femmes, nous dit ce poète, travaillent à dévider des fils; une troisième les coupe et, suivant leur beauté, les sépare en petits paquets sur lesquels on attache une plaque d'or, d'argent ou de fer, portant toujours un nom inscrit. A chaque instant, un vieillard infatigable vient saisir ces écheveaux, en remplit un pan de sa robe, les jette au fleuve, et court en reprendre d'autres. Quand les écheveaux s'échappent de sa main, une nuée d'oiseaux, laids et criards, s'efforcent de les arrêter au passage, en attrapent quelques

(1) *Rol. fur.*, ch. XVIII, st. 1-2.
(2) Première satire, au début.
(3) *Rol. fur.*, ch. XXXIV, st. 87-92; ch. XXXV, st. 3-30.

uns, mais ne peuvent pas les garder longtemps dans leur bec, et les laissent retomber à l'eau. Seuls deux cygnes savent les saisir et les porter dans un temple magnifique situé au sommet d'une colline.

Ces écheveaux sont la vie des mortels et surtout des princes; ce vieillard est le Temps qui les livre à l'oubli. Lorsque la Parque, ou plutôt Vénus et Bacchus ont ravi le jour à l'un d'eux, les courtisans ignobles, les parasites qu'il a trop longtemps nourris à sa table, parlent de lui confusément et prétendent même faire vivre son souvenir. Mais le poids de ce nom est trop lourd pour eux; ils le laissent retomber et se perdre dans le fleuve. Seuls, les grands poètes recueillent une mémoire, l'enlèvent bien loin au-dessus des flots, et la déposent au temple de l'Immortalité.

Mais les princes, au siècle de l'Arioste, se gardent bien (dit-il) de récompenser les grands poètes; ils donnent leurs faveurs à des intrigants et désespèrent le vrai mérite. Point d'asile ni de pain pour les hommes de talent; bientôt il leur faudra quitter ces cours, où ils mendient et ne reçoivent rien.

Que les princes sont mal inspirés pourtant! Comment ne comprennent-ils pas que, pour passer à la postérité, ils doivent compter uniquement sur les grands poètes? « Quand leur vie, dit l'Arioste, » porterait toutes les souillures, ils n'en sortiraient » pas moins vivants du sépulcre; qu'ils se concilient » l'amitié des Muses, et leur mémoire exhalera un » parfum plus doux que le baume et la myrrhe.

» Énée ne fut pas si pieux, Achille si brave, Hector » si fier qu'on le rapporte ; il y en a eu mille et mille » autres que l'on pourrait leur préférer. Mais les » palais et les belles villas que leurs descendants ont » donnés, les ont fait élever, par la main glorieuse » des écrivains, à ces honneurs sublimes qui ne » finiront pas. Auguste ne fut pas aussi bon, aussi » saint que le proclame la trompette de Virgile ; il » eut bon goût en poésie, et pour cela on lui » pardonne ses injustes proscriptions. Quand même » Néron eût été, de son vivant, maudit du Ciel et de » la terre, personne ne connaîtrait ses iniquités, et » sa réputation n'en serait pas moins bonne, s'il » s'était assuré l'amitié des écrivains. »

Vous entendez avec quelle audace toujours croissante l'Arioste soutient sa thèse sur cette puissance des hommes de plume ! Néron même, à l'en croire, s'il avait su se faire aimer d'eux, serait en honneur chez la postérité ! Mais nous ne sommes pas encore au bout des paradoxes, je devrais dire des insolences. L'Arioste va attaquer les plus pures réputations et les ébranler sur leurs bases, en affirmant que les poètes seuls les ont créées.

« Homère, dit-il, a fait paraître Agamemnon » victorieux et les Troyens lâches et inertes ; il » nous soutient que Pénélope, toujours fidèle à son » époux, souffrit mille outrages des prétendants. » Veux-tu connaître à plein la vérité ? retourne » l'histoire en sens contraire : les Grecs furent mis » en fuite, Troie fut victorieuse, et Pénélope était... » une courtisane. »

On ne discute pas de tels badinages, on s'en divertit, on s'y prête, en souriant toujours, et l'on y reconnaît un fonds, encore assez riche, de vérité. Sur Auguste, l'Arioste a raison; pour avoir eu bon goût en poésie et reçu l'encens de Virgile et d'Horace, l'ancien triumvir obtient presque l'oubli de ses proscriptions et de ses assassinats. Et de même, Boileau et Bossuet, ayant célébré « le merveilleux passage du Rhin », ne faut-il pas une nuée de témoins pour nous convaincre que ce fait d'armes fut peu de chose? Odes de Victor Hugo, chansons de Béranger, n'avez-vous pas relevé quelque temps une dynastie, en doublant le prestige d'un grand nom?

Mais revenons à l'Arioste. De tous les exemples cités par lui, que peut-on conclure sur les grands poètes? Que leur voix est puissante et mercenaire tout à la fois; qu'ils vendent la gloire à ceux qui les nourrissent, et qu'ils punissent, en mendiants vindicatifs, les refus d'aumône ou de pension. Les plus illustres d'entre eux ont menti pour se venger ou pour montrer leur gratitude; Homère et Virgile flétrissent ou glorifient les hommes au gré de leurs passions personnelles. Saint Jean lui-même, tel que l'Arioste nous le représente, a été en ce monde un écrivain panégyriste; il a loué le Christ, et le Christ l'en récompense.

Fort bien! il a choisi le plus sublime des héros et le plus magnifique des patrons; mais où est l'auteur intrépide et indépendant qui ne cherche ni patron ni bienfaiteur; qui dit la vérité aux peuples et aux

grands, appelant le bien et le mal du nom qui leur est dû, et, dans le blâme comme dans l'éloge, faisant acte de justice, non de flatterie ou de vengeance? Cet auteur-là n'est pas l'Arioste, assurément; et son image, vous ne la trouverez pas, même esquissée, dans le *Roland furieux*. C'est que pour se passer de patron au XVIe siècle, à une époque où les droits des auteurs étaient encore si mal réglés et le public des lecteurs si restreint, il eût fallu avoir une âme bien forte; et celle de l'Arioste ne l'était pas.

CHAPITRE VII

La fantaisie dans le Roland furieux.

Tout ce que peut l'imagination pour occuper, divertir, charmer l'esprit, elle le réalise dans le grand poëme de l'Arioste. Faut-il inventer des événements? elle les fait naître les uns des autres avec une prodigieuse facilité; les scènes même que le sujet ramène le plus fréquemment sous nos yeux, changent d'aspect et de couleur à chaque retour. Duels, escarmouches, assauts, mêlées, batailles navales, tout cela varie d'une façon merveilleuse et plus logique qu'il ne le semble. Le caractère des combattants, nos vœux secrets pour leur gloire ou leur bonheur, la proportion établie dès le début entre leurs forces respectives, voilà ce qui règle jusqu'au bout les moindres circonstances de leurs luttes. Ni Marfise ne combat absolument comme Bradamante, ni Roger comme Roland, ni Mandricart comme Rodomont. Si quelquefois leurs coups se ressemblent, du moins les conséquences ou les motifs de ces coups sont différents, et l'on sent bien que des âmes très diverses animent ceux qui les ont portés ou reçus.

Parfois l'auteur se jette en riant dans une impasse, dont il s'échappe par la plus folle gambade, sautant, si je puis dire, par-dessus les maisons. Témoin ces passages déjà cités où un paladin, qui n'avait ni chevaux ni navires, en fait avec des pierres et des feuilles (1).

Si vous croyez qu'un poète capable de tels mensonges ne sache pas reproduire les choses réelles et leur donner leur vrai relief, lisez, pour vous détromper pleinement, ses riches descriptions de tempêtes (2). Certes, il a dû interroger plus d'un Gênois et plus d'un Vénitien, pour savoir ainsi ce qui se passe sur un navire en péril de sombrer. Quelles manœuvres précises! quelles craintes bien motivées! quelle variété d'attitudes et de mouvements chez ces gens de tout âge et de toute profession! L'un crie ou siffle et veut commander la manœuvre; mais le vent empêche de l'entendre; l'autre court aux pompes; l'autre, à la lueur d'une petite lanterne, consulte sa carte et son sablier. On fait à Dieu et à ses saints des vœux que peut-être on ne tiendra pas; le vulgaire gémit, les chevaliers pâlissent, les matelots travaillent; un feu Saint-Elme qui court sur les haubans est regardé comme un heureux présage; mais la côte étant dangereuse, on prend le parti de se jeter dans une chaloupe et d'abandonner le navire. O caprice du sort! l'esquif périra, submergé par une grosse vague; le

(1) *Rol. fur.*, ch. XXXVIII, st. 33; ch. XXXIX, st. 26.

(2) *Id.*, ch. II, st. 28-30; ch. XVIII, st. 141-145; ch. XIX, st. 43-53; ch. XLI, st. 8-24.

navire déserté et dont on désespère, se relèvera peu à peu, se détachera de l'écueil où il avait échoué, et viendra aborder paisiblement aux plages sablonneuses de l'Afrique. Or, de tous ceux qui ont sauté dans la chaloupe, un seul se sauvera à la nage; il y a donc là certains détails qui pourraient devenir navrants et dont Byron composera plus tard un acte d'accusation contre la Providence ([1]). Mais l'Arioste n'a garde de nous infliger une pareille angoisse; il ne veut pas que toutes ces morts nous fassent souffrir; ce qu'il nous peint, c'est avant tout l'agitation des naufragés, et cette agitation est encore la vie.

Lorsqu'au mouvement se joint l'invraisemblance, le lecteur ressent un double plaisir; il jouit du mouvement qu'il se figure et rit de pouvoir se le figurer. Il est si drôle de voir l'épée de Rodomont faire voler en l'air tant de têtes, de jambes et de bras! ou la lance de Roland transpercer tant de malheureux, qui restent enfilés, dit le poète, comme une brochette de grenouilles ([2])!

Outre cette force merveilleuse, capable de réduire tous les obstacles, les héros de l'Arioste ont en eux des fantaisies, des curiosités, des désirs soudains qui les poussent vers l'incroyable et l'impossible; le poète leur fait part de sa propre imagination; il leur souffle des idées étranges, et ne veut plus qu'ils en démordent... jusqu'à ce qu'un adversaire,

([1]) Voyez dans le *Don Juan*, de Byron (2me chant), la terrible peinture de la tempête, du calme plat et du naufrage.

([2]) *Rol. fur.*, ch. XVIII, st. 20-21; ch. IX, st. 68-69.

prenant en main une lance, les ait jetés sur le carreau. Telle est la loi de la chevalerie : soutenez vos idées par les armes; celui que vous désarçonnerez reconnaîtra que vous avez raison, ou devra faire comme s'il le reconnaissait. — Mais cette obstination chevaleresque et cette coutume d'argumenter, la lance au poing, ne donnent-elles pas des entorses à la vérité et au bon sens? — Oui, plus d'une fois, et Gabrina en sait quelque chose, elle que la folie du point d'honneur a si plaisamment protégée malgré ses méfaits. Voici son histoire en deux mots (1) :

Elle était vieille et laide; mais ne l'avait pas toujours été. Du temps qu'elle était jeune et belle elle avait eu tous les vices et commis tous les crimes; adultères, calomnies, trahisons, empoisonnements, elle ne s'était privée de rien. Chassée de son pays et poursuivie par la haine universelle, elle a vécu longtemps avec des voleurs; puis la Justice divine a envoyé Roland dans la caverne où demeuraient ces misérables; il les a tous tués, et elle s'est enfuie. Errant à travers les forêts, exposée à mourir de faim, elle arrive au bord d'un torrent. Par bonheur pour elle, la guerrière Marfise vient à passer, montée sur un beau cheval et armée de pied en cap, suivant son usage. « Chevalier, lui dit Gabrina, veuillez un moment me prendre en croupe et m'aider à traverser l'eau. » Marfise, touchée de pitié, la fait monter en croupe. A peine ont-elles passé sur l'autre bord et commencent-elles à trotter dans le bois voisin,

(1) *Rol. fur.*, ch. XII, XIII, XX, XXII, XXIII et XXIV, *passim*.

qu'elles rencontrent un brillant chevalier, accompagné de sa jeune femme. « Ah! dit la belle en riant » à son mari, vois donc cette vieille avec cet homme » armé; où mène-t-il ce beau bijou-là? » Marfise n'était pas endurante. « Jeune femme, dit-elle à la compagne du voyageur, cette vieille est plus belle que toi, et je veux, lance en main, le prouver à ton chevalier : s'il est vaincu, tu changeras d'habits avec ma vieille. » Le chevalier ne pouvait refuser un tel défi; il mit la lance en arrêt, mais fut rudement désarçonné. « Allons, dit la victorieuse » Marfise, en s'approchant de la jeune femme; » exécutons notre traité. Déshabille-toi, la vieille, et » donne tes vêtements à Madame; et vous, Madame, » donnez les vôtres à ma vieille. »

L'échange se fait pendant que le pauvre chevalier, étendu à terre et fort endolori, essaie vainement de se relever. La jeune femme, cédant à la contrainte, se couvre des haillons de la vieille, et celle-ci, toute parée, semble, dit l'Arioste, plus laide que jamais. Après s'être passé cette fantaisie, Marfise se sent en goût de paradoxes, en humeur de plaisanter et de battre. « Le premier, se dit-elle, que je rencontrerai et qui osera se moquer de ma vieille, je lui ferai avouer, lance en main, qu'elle est la plus belle du monde. »

Justement, le chevalier Zerbin vient à passer, et voyant, en croupe de l'amazone, cette vieille guenon si richement habillée, il ne peut se défendre d'en sourire tout bas. « C'est par dépit, s'écrie Marfise, que » tu affectes cet air railleur; tu voudrais bien l'avoir

» avec toi. — Ma foi non, reprend l'autre; je ne veux » pas t'en priver. — Et moi, dit la bizarre guerrière, » je veux que tu me la disputes. Voici mes conditions : » Si je suis vainqueur, tu la prends en croupe et tu » jures de la défendre envers et contre tous. » Le combat s'engage; Zerbin est renversé. « Prends ma vieille, dit Marfise, et jure-moi sur l'honneur de la protéger tant qu'elle sera avec toi et de ne pas t'en séparer avant de l'avoir mise à l'abri de toute insulte. » Zerbin promet, fait monter la vieille sur son cheval et s'en va tristement avec elle. Vingt fois sur la route il fut obligé de la défendre, vingt fois il fut tenté de la laisser là, au beau milieu des forêts; mais il avait donné sa parole de chevalier; martyr de l'honneur et de la conscience, il gémissait, il enrageait, mais il gardait la vieille. Un jour, il entendit conter, par un témoin sincère et bien instruit, l'abominable histoire de sa compagne; il sut que l'Enfer n'avait jamais produit pire démon. Il eut envie de lui tordre le cou; mais il se souvint de son serment, et, pour n'être point parjure, il la garda encore.

Qu'il fut heureux lorsqu'il put enfin la donner à un autre! et savez-vous à qui? à l'un de ses vassaux coupable de trahison. « Misérable, lui dit-il d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, j'aurais droit de te mettre à mort, mais j'aime mieux t'infliger un supplice que je connais par expérience. Monte à cheval, prends cette vieille en croupe, et parcours le monde, après m'avoir juré de la défendre. » Le condamné jure, prend la vieille, et se met en route.

Il ne tarda pas à sentir combien son châtiment était insupportable. A chaque pas, il rencontrait quelqu'un qui se moquait de la vieille, ou qui, ayant à se plaindre d'elle, voulait lui faire un mauvais parti. S'exposer à la mort pour une telle créature, c'était trop fort, en vérité; le parfait chevalier Zerbin avait eu cette vertu-là; mais Oderic ne l'eut pas : il pendit la vieille à un arbre.

Avouons-le, ces héros de l'Arioste sont aussi amusants que braves; ils ont, comme l'on dit, leur petit grain; leurs badinages et même leurs idées sérieuses assez souvent frisent la folie. — Tant mieux! car pour combattre leurs étranges adversaires, ils ont besoin d'une imagination rare qui leur fournisse des ressources non moins étranges. Comment Roland tuerait-il le monstre mangeur de femmes, s'il ne savait pas inventer? Mais voyez-le emprunter à un pêcheur son esquif, ses rames et son ancre, et s'en aller tout seul à l'endroit où la grande bête marine doit bientôt venir (1). Il se sert à lui-même de rameur et de pilote; il bat les vagues avec l'aviron, dirige la barque et avance rapidement vers le rocher. Tout à coup le monstre l'aperçoit et, pour l'engloutir, ouvre une gueule immense. C'est le moment critique; paladin, garde à vous! D'un bras qui peut tout ébranler, Roland saisit l'ancre et la jette dans cette gueule; une des deux pointes perce la mâchoire inférieure; l'autre adhère au palais, et le gouffre béant ne pourra plus se refermer.

(1) *Rol. fur.*, ch. XI, st 31-45.

Roland y pousse son bateau, pénètre sous la voûte que forme la gueule ouverte, et, la blessant avec sa Durandal, en fait jaillir des flots de sang.

« Vaincue par la douleur, nous dit le poète, tantôt » l'horrible bête déroule au-dessus des vagues les » écailles de son dos et de son large flanc; tantôt » elle disparaît, touche le fond de la mer et soulève » des flots de sable. Le chevalier, craignant d'être » submergé, se jette à la nage, laisse l'ancre fixée » dans la gueule de son ennemi et prend en main le » câble qui s'y trouve attaché. A peine sur le rivage, » il tire à lui cette ancre et, d'un bras vigoureux, » qui produit plus d'effet à chaque secousse qu'un » cabestan n'en produirait en dix, il contraint » l'énorme poisson à suivre le cordage. Tel qu'un » taureau, saisi à l'improviste par les cornes, s'agite » en tous sens, se couche, se relève et ne parvient » pas à se dégager, ainsi le monstre, entraîné hors » de son antique demeure, bondit de mille manières » et se fatigue en vain. Ses hurlements furieux, les » coups dont il frappe la mer retentissent jusqu'aux » forêts, jusqu'à la cime des montagnes et jusqu'aux » plus lointains rivages. A cette rumeur effrayante, » Protée sort de sa grotte, s'élève au-dessus des » vagues; il voit le héros rentrer dans la gueule du » monstre, la déchirer avec son glaive, en sortir; » épouvanté, il s'enfuit à travers l'Océan; Neptune » monte sur son char attelé de dauphins, et se sauve » en Éthiopie; les autres dieux marins courent çà et » là, cherchant un refuge. La bête gigantesque » arrive enfin sur le sable, et Roland n'a plus besoin

» de s'en mettre en peine; épuisée de sang, fatiguée
» de la lutte, elle a laissé sa vie au milieu des
» ondes. »

Quelle précision de détails et quel mouvement! Combien ce combat, hardiment engagé, facilité par un stratagème inouï, soutenu par une force surhumaine, acquiert de grandeur à chaque moment! et quand le dénouement approche, quand le monstre est aux abois, la nature ébranlée, les dieux mêmes tremblants, que Roland paraît beau, debout sur ce rivage, seul, intrépide et victorieux!

Demanderez-vous comment ces apparitions de *Protée* peuvent s'accommoder avec les voyages de *saint Michel?* Mais les deux épisodes sont séparés par deux mille vers qui nous donnent bien le temps d'oublier. D'ailleurs le poëme (nous le savons assez, n'est ni religieux, ni national, ni même constamment sérieux. Il prétend nous charmer, et il y réussit. Ne détruisons donc pas notre plaisir; n'allons pas chicaner sur le *merveilleux* de l'Arioste; jouissons-en plutôt avec abandon, et quelquefois servons-nous-en pour nous instruire. Oui, pour nous instruire; le mot n'est pas trop fort, et nul lecteur attentif de l'Arioste ne le désavouera. Plusieurs de ses fictions sont des allégories morales, des leçons indulgentes, mais justes, dont il serait bon de profiter. Qu'est-ce, par exemple, que cette Alcine qui retint Roger doucement captif en son île enchanteresse et lui fit presque oublier Bradamante? C'est la volupté séduisante et perfide, c'est l'amour qui flatte tous les sens et abaisse l'âme tout entière;

parfums exquis, couches moelleuses, vêtements précieux, languissantes symphonies, chants de sirènes, vins délicieux versés dans des coupes d'or, rêveuses promenades sous les verts ombrages, parties de chasse, jeux délicats, voilà tous les plaisirs qu'Alcine, éprise de Roger, lui prodigue, et, pour comble de ravissement, elle se donne elle-même à lui. Bonheur bien éphémère! car Alcine change souvent de favori, et chaque fois qu'elle en change, elle fait une victime. Voyez-vous ces arbustes qui peuplent les avenues de son palais? Ils balancent tristement leurs rameaux; des soupirs étranges semblent sortir de leur écorce. Ce sont les anciens amants de la fée courtisane; quand elle les disgracie, elle ne les rend pas à la vie active, elle ne les renvoie pas dans le chemin de la gloire qu'elle leur a fait abandonner; non, elle les métamorphose en arbustes; elle les retient ainsi près d'elle, inertes, inutiles, impuissants à réparer leurs fautes et le temps qu'ils ont perdu dans les plaisirs (1).

Grâce à la protection de la fée Mélissa, Roger échappe à ce sort funeste; il s'évade de l'île d'Alcine; et où va-t-il se réfugier? dans le royaume de Logistille, dont les abords sont arides et sablonneux, mais dont l'intérieur est fertile, magnifique et protégé par de redoutables forteresses (2). Cette Logistille, ainsi que l'indique son nom grec, n'est autre chose que la Raison; elle a quatre compagnes : Andronique ou le courage, Phronésie ou la prudence, Dicille ou la

(1) *Rol. fur.*, ch. VI, st. 51.
(2) *Id.*, ch. X, st. 45-52.

justice, Sophrosyne ou la tempérance. Encore des allégories, mais que l'Arioste, à force d'art et d'imagination, sait bien sauver de la froideur Elles tiennent d'abord dans son poëme une place relativement restreinte; et puis, elles sont vivantes, elles sont belles, elles sont femmes. La beauté d'Alcine enivre; celle de Logistille et de ses compagnes porte dans l'âme le calme, la confiance, le désir de bien faire en dépit de tous les obstacles.

Lors même que le lecteur voudrait fermer les yeux au sens moral de ces fictions, il ne pourrait s'empêcher d'en admirer le relief et l'éclat; et c'est dans de telles conditions que l'allégorie est vraiment poétique. Les auteurs de contes et d'épopées n'auraient jamais dû en connaître d'autres, ni moraliser aux dépens des plaisirs que notre imagination réclame (1).

Certes, si l'on a pu reprocher à quelques-uns l'abus des abstractions philosophiques, l'Arioste échappe bien à cette censure. Les critiques sévères ont même dit que, par un défaut tout contraire, il abusait du merveilleux. Quelle prodigalité d'inventions surnaturelles! Que de talismans et de magie! Tantôt le poète nous parle (après Bojardo) (2) d'une bague qui, placée dans la bouche, rendait une personne invisible; tantôt d'une lance à pointe d'or qui, forgée par un magicien, désarçonnait infailliblement les cavaliers. Ailleurs il imagine un bouclier d'acier dont le reflet éblouissait les regards

(1) Voy., sur les *Allégories* de l'Arioste, la note II (Appendice.)
(2) Sur Bojardo, note I (Appendice.)

et plongeait les sens dans la stupeur : quiconque le voyait restait comme mort (1).

C'était aussi un instrument précieux, en cas d'attaque, que le cor enchanté dont sonnait le joyeux Astolphe. A peine un animal ou un homme l'entendait-il, qu'il fuyait à toutes jambes, sans pouvoir se maîtriser. Roland lui-même, l'intrépide Roland aurait fui s'il l'avait jamais entendu, et un jour Astolphe, pressé par une troupe innombrable que son épée et celles de ses compagnons ne pouvaient écarter, dispersa tout ensemble, par le son de ce cor, ses adversaires et ses amis (2). Ainsi, pour se servir sans scrupule de cette ressource, il fallait être seul en face du péril; mais alors le cor faisait merveille. Voyez Astolphe parcourant les forêts de l'Inde; tigres et serpents, dès qu'ils l'entendent sonner, rentrent dans leur tanière et le laissent passer triomphant. Peu de temps après, il a le bonheur d'enfourcher l'hippogriffe, monstre ailé, moitié griffon, moitié cheval, qui volait à toutes les hauteurs et vers tous les points de l'horizon. Seulement il fallait se bien tenir sur son dos, ne pas être sujet au vertige et savoir diriger la bête. Manier l'hippogriffe, quel art difficile! Roger ne le sut pas du premier coup; mais l'heureux Astolphe l'apprit en un instant (3).

(1) Anneau merveilleux : *Rol. fur.*, ch. X, st. 107 et ch. XI, st. 4; lance à pointe d'or : *id.*, ch. XXXII, st. 48; bouclier d'acier : *id.*, ch. II, st. 55.

(2) *Rol. fur.*, ch. XV, st. 13 et 38; ch. XX, st. 87-88.

(3) *Id.*, ch. XXII, st. 25-26.

Savez-vous que tout lui réussit à cet Astolphe, et qu'il tue même le géant Orrile [1]! C'était pourtant une rude besogne, Orrile jouissant d'un privilége que l'on ne pourrait jamais deviner. Blesser ce géant ne servait de rien, car aussitôt la plaie se refermait. Lui couper bras et jambes, peine perdue encore; il se baissait, reprenait ses membres et se les raccommodait immédiatement. Lui trancher la tête, à quoi bon? Il sautait à bas de son cheval, courait après sa tête, et se la recollait aux épaules. Heureusement une bonne fée fit présent à Astolphe d'un petit livre de magie où était enseigné le moyen de rompre les divers enchantements. Astolphe ouvrit ce livre et y lut que la vie de certains géants était attachée à l'un de leurs cheveux. « Voilà mon affaire, se dit-il; je sais à quoi m'en tenir; » et, le lendemain, il va défier Orrile. Sans s'amuser à lui faire de vaines blessures, il vise droit à la tête, la tranche d'un coup de son glaive, saute de cheval, ramasse cette tête coupée, remonte en selle et se sauve au grand galop en l'emportant. « Le géant, dit l'Arioste, voulait lui » crier : Arrête! arrête! Mais, comment crier? Il » n'avait plus de bouche. » Il ne cria donc pas, et se borna à poursuivre son adversaire dans la direction où il galopait. Quel spectacle bizarre! Astolphe à cheval, tenant la tête coupée, et le géant, à cheval aussi, éperonnant sa monture pour rattraper sa tête! Cependant Astolphe cherchait le cheveu fatal : impossible de le distinguer parmi les autres, tous les cheveux du géant se ressemblaient; ils étaient

(1) *Rol. fur.*, ch. XV, st. 65-87.

tous aussi noirs, aussi crépus. « Bast! dit Astolphe, » ne perdons pas de temps; mon épée coupe comme » un rasoir, je vais d'un coup trancher cette cheve- » lure. » Ainsi dit, ainsi fait; tous les cheveux tombent sous le glaive et, parmi eux, le cheveu fatal. La tête pâlit, se contracte et meurt. Le tronc qui était à cheval, se glace, se roidit, tombe enfin à terre; le géant cesse de vivre, et le pays est délivré.

Voilà de ces histoires qui donnent à tout lecteur la tentation de répéter le mot attribué au cardinal d'Este : « Où diable Messer Ludovico a-t-il pris tant de balivernes? » Que de telles fables amusent un instant, nul n'en doute; mais intéresseront-elles deux fois un homme sérieux? Enveloppent-elles, sous leurs formes bizarres, une vérité quelconque? Répondent-elles à un besoin profond et constant de notre nature? C'est une question qui mérite examen. Ne parlons pas de telle ou telle invention particulière; élevons-nous plus haut; jetons un coup d'œil général sur toutes les fictions merveilleuses. Que remarquons-nous? Qu'elles ont leurs racines et trouvent leur justification dans le fond même de notre nature. Oui, tout ce que l'homme a jamais souhaité, tout ce qu'il souhaitera jamais, au physique comme au moral, les histoires merveilleuses le réalisent sans peine à notre imagination ravie. Que de fois, par exemple, n'avons-nous pas appelé de tous nos vœux l'intervention directe, assidue, manifeste d'une main puissante et bonne tout ensemble qui remettrait l'ordre dans notre chaos,

corrigerait nos erreurs, et, sans nous dispenser de l'épreuve où nous grandissons, en ferait sortir toujours, et dès cette vie même, la récompense des bons et la punition des méchants! Eh bien! dans le poëme de l'Arioste, la fée Mélissa remplit cette divine mission. Par elle, Roger échappe aux écueils où trop souvent vient sombrer la jeunesse; par elle il déjoue les projets de ses ennemis; par elle, il écarte les obstacles qui s'opposaient à ses nobles amours. Ah! que n'avons-nous tous à nos côtés une fée Mélissa pour nous conduire!

Mais l'homme ne souffre pas seulement du désordre moral qu'il découvre autour de lui ou en lui-même; une des misères qui lui pèsent le plus, c'est la faiblesse de son corps, ce sont les limites étroites où son action physique est renfermée. Son cœur et son esprit embrassent le monde entier; mais ses pieds le traînent lentement sur ce globe; il sait que la terre n'est qu'un point dans l'espace; mais, pour faire le tour de ce point, que de fatigues il lui faut braver! Encore un regret que les contes merveilleux consolent: l'homme s'y contemple quelques instants aussi fort, aussi agile, aussi vite satisfait qu'il le souhaite. Il se voit, dans le poëme de l'Arioste, servi par des esprits, porté par des hippogriffes, disparaissant à volonté, sûr de faire fuir ou de renverser ses ennemis. Ce sont des rêves, sans doute, mais des rêves charmants. Que dis-je? ce sont des rêves qui, aujourd'hui, commencent à s'accomplir. Pour nous transporter au bout du monde, nous avons l'hippogriffe moderne qu'on

appelle en ce moment la machine à vapeur et qui bientôt, peut-être, se nommera l'aérostat. Pour transmettre le cours de notre bourse ou le récit de nos émeutes à nos voisins de Chine ou d'Amérique, nous n'évoquons pas les esprits, nous ne chargeons pas les démons d'un message; nous faisons parler le télégraphe. Ce que nos pères ont rêvé si longtemps, nous n'en jouissons que depuis hier. Courage, cependant! puisque les rêves féeriques du passé sont devenus l'histoire du présent, rêvons encore et travaillons; les rêves d'aujourd'hui seront l'histoire de l'avenir!

Mais, en attendant que l'industrie réalise à sa manière les contes de fées et les merveilles de l'Arioste, nous pouvons, dès aujourd'hui, unir notre imagination à celle du poète, et retrouver autour de nous comme un reflet de ce monde enchanté. Oui, entre les mensonges de l'Arioste et ce qui se passe chaque jour ici-bas, il se rencontre souvent une ressemblance frappante. N'allez pas me dire, par exemple, qu'il n'y a plus de lance magique à pointe d'or qui renverse les gens presque sans coup férir; cette arme existe encore et, dans la discussion, les hommes d'esprit s'en servent : on l'appelle la fine ironie, la plaisanterie délicate et vive : sans avoir l'air d'y toucher, elle désarçonne les Rodomonts et les Mandricarts les plus fougueux.

Et ce cor enchanté qui faisait fuir bêtes et gens, amis et ennemis, je connais certaines personnes qui l'ont toujours à la bouche. Irascibles, orgueilleuses, menaçantes, elles grondent, elles éclatent, elles

tempêtent sans cesse, et chacun se sauve, et bientôt il se forme autour du sonneur de cor une solitude inquiétante. Usez de l'instrument magique, faites la grosse voix avec certains importuns, c'est fort bien; mais quelle sottise, quelle imprudence de la faire avec tout le monde! Voyez comme Astolphe fut embarrassé quand il eut mis en fuite ses compagnons.

Au lieu du cor, il est souvent utile de prendre le bouclier éblouissant et de plonger les gens dans la stupeur. Un de mes amis excelle à l'employer. Lorsqu'il est engagé dans une lutte d'opinions et qu'il se trouve vivement pressé, tout à coup il découvre le bouclier merveilleux; il lance un paradoxe étourdissant, fait ouvrir de grands yeux à ses adversaires, et pendant qu'immobiles et muets ils cherchent vainement à rallier leurs idées: « A » demain, Messieurs, leur dit-il; je suis obligé de » vous quitter; réfléchissez à ce que je viens de » vous dire. » Et il s'en va avec les honneurs de la séance. Lit-il souvent l'Arioste? Je l'ignore; mais je sais qu'il fait comme ces paladins qui se contentaient d'éblouir l'adversaire sans le tuer, et qui se tiraient ainsi des mauvais pas.

Rappelons-nous telle fantaisie de l'Arioste qu'il nous plaira; nous verrons qu'elle se reproduit et s'incarne, pour ainsi dire, dans les actions humaines. Nous rions lorsqu'il nous raconte que Roland, devenu fou, traînait derrière lui sa jument morte et voulait forcer un homme à lui donner un cheval vivant en échange de ce cadavre. « Elle est si bonne, disait-il.

» Je ne lui trouve d'autre défaut que d'être morte ([1]). » Ainsi parlent encore les panégyristes du bon vieux temps. « Qu'elles étaient belles, disent-ils, ces » institutions d'autrefois! Cette féodalité n'a-t-elle » pas sauvé l'Europe? Ces ordonnances protection- » nistes de Colbert n'ont-elles pas fondé l'industrie » française? Pourquoi n'y reviendrait-on pas? » — Parbleu! répondrons-nous, parce qu'elles sont mortes et que les morts ne revivent jamais, pas plus que la monture du paladin. Prêcher toujours le retour au passé, c'est traîner derrière soi la jument morte de Roland.

Quand on voulut guérir ce héros de sa folie, vous souvient-il comment on dut s'y prendre? Il fallut lui faire respirer de force son bon sens renfermé dans une bouteille; et comme il distribuait à droite et à gauche tant de coups de poing qu'on ne pouvait l'aborder, on tendit des cordes sous ses pas; il tomba, on le saisit, on lui fit respirer la fiole ([2]). Et voilà une scène que le monde revoit encore à chaque instant. Un homme se monte la tête et va faire des sottises; ses amis cherchent à l'en détourner; il les repousse. On lui apporte de sages conseils; mais il écarte brutalement cette fiole de bon sens que l'on veut lui mettre sous le nez. Le seul moyen d'en venir à bout, c'est de lui ménager une chute; c'est de lui laisser faire une première sottise qui lui coûte déjà un peu cher; étonné de sa disgrâce, il cesse de regimber; on arrive alors, on

([1]) *Rol. fur.*, ch. XXX, st. 5-7.
([2]) *Rol. fur.*, ch. XXXIX, st. 49-58.

lui fait accepter les avis, on lui rend toute sa raison.

Qu'il serait facile de tourner en apologues et en paraboles toutes les fictions de l'Arioste, même les plus folles d'allure! Comme ces choses qu'on n'a jamais vues ressemblent bien à celles qu'on voit! Une idée grotesque vous vient; si personne ne la contredit, vous en reconnaissez vous-même le ridicule; mais si quelqu'un s'avise d'en rire, vous vous mettez, parce qu'elle est vôtre, en devoir de la défendre envers et contre tous; vous la prenez en croupe, comme Marfise prit la vieille; vous la promenez partout, vous la vantez, vous donnez aux autres l'exemple et, quelquefois, la mission expresse de ferrailler à tout venant pour elle.

Mais puisque nous parlons d'*idées*, il en est deux au monde qu'il faudrait concilier, étant toutes deux nécessaires au genre humain; au lieu de s'unir, hélas! elles se combattent, elles ont leurs partisans et leurs martyrs : l'une se nomme *liberté*, et souvent devient licence; l'autre est l'*autorité*, qui voudrait parfois se faire despotisme. Deux grands corps les soutiennent, les propagent, les représentent, et comme le géant Orrile, sont doués d'une vitalité prodigieuse. Plus heureuses que lui jusqu'à ce jour, ces deux sociétés répandues partout et que le lecteur nommera sans peine, n'ont pas encore vu venir leur Astolphe; peuples, écrivains, magistrats, princes, pontifes ont frappé sur elles, les ont parfois décapitées; mais nul n'a *coupé* sur leur tête ni même *aperçu* le cheveu fatal.

Et la Révolution, croyez-vous qu'elle se laisse tuer comme la bête marine fut tuée par Roland? Il n'a pas manqué de princes qui ont envié un tel triomphe. Naguère encore un prétendant, adossé aux rocs de Biscaye, cherchait à saisir et à tirer le monstre, pour qu'il expirât à ses pieds. Mais la Révolution se débattit avec vigueur, et comme on n'est jamais bien sûr d'éteindre la vie dans ce corps immense, comme tous ses instincts d'ailleurs ne sont pas si mauvais que le disent certaines personnes, le plus prudent, et même le plus juste, ne serait-il pas de l'apprivoiser?

Ici le lecteur m'accusera de prêter à l'Arioste des intentions qu'il n'a jamais eues. Toutes ces comparaisons, ces allégories, c'est vous qui les faites, me dira-t-on. — Je l'avoue, c'est moi qui les fais; mais en les faisant, je m'amuse, je regarde en moi-même et autour de moi; je prends un nouvel intérêt au poëme; je le rajeunis en quelque sorte. Et pourquoi serais-je seul à me divertir ainsi? Il y a tant de choses à découvrir chez l'Arioste! Dans ses ravissantes fantaisies, comme dans les nuages qui volent sur nos têtes, nous pouvons, à notre gré, voir bien des figures diverses; à côté du riant édifice construit par l'imagination du poète, chacun de nous, avec ses rêveries, ses observations, ses souvenirs personnels, peut se complaire à bâtir le sien.

Ajoutons ce nouveau plaisir à tant d'autres qu'il nous procure, à ces peintures de passion si délicates et si profondes; à ces descriptions vives et abondantes,

à ces spirituelles satires, à cette entraînante variété d'aventures, à cette souplesse de style, à ces prodiges d'harmonie, et il nous semblera que la Muse du *Roland,* vêtue tour à tour en chevalier du moyen âge et en princesse du XVI[e] siècle, ne porte néanmoins aucune ride sur le front. Et si un jour nos descendants, absorbés par les faits réels et les intérêts positifs, devenaient insensibles à ses charmes, elle aurait le droit de leur dire : Ce n'est pas moi, hommes du XX[e] siècle, qui ai perdu ma jeunesse ; c'est vous qui vous êtes faits trop vieux.

APPENDICE SUR L'ARIOSTE

NOTE I

LE POËME DE BOJARDO

Le *Roland furieux* de l'Arioste faisant suite au *Roland amoureux* de Bojardo, ne saurait être bien compris sans quelque connaissance de l'œuvre à laquelle il se rattache directement.

François-Marie Bojardo, comte de Scandiano, né en 1434, mort en 1494, composa un long poëme, publié après sa mort, et dont voici, en peu de mots, le sujet :

Un jour que Charlemagne, entouré de ses paladins, siégeait pompeusement sur son trône, un jeune guerrier musulman se présenta devant lui avec sa sœur, d'une éclatante beauté. « Je suis, dit-il, fils de Galafron, roi du » Catay. Je me nomme Argail; je vous défie tous à la » lance; celui qui pourra me désarçonner deviendra l'époux » de ma sœur Angélique. » Les paladins, transportés d'amour et piqués d'honneur, s'avancent l'un après l'autre contre lui; avec sa lance magique à pointe d'or, Argail, sans la moindre peine, les renverse tous, puis il emmène sa sœur, et fier de tant de victoires, veut retourner en son pays. Mais l'amour a jeté de profondes racines dans tous les cœurs. Le roi païen Ferragus, qui se trouvait à la cour de Charlemagne, poursuit Argail, l'attaque à l'épée, le tue, mais ne parvient pas à enlever Angélique, qu'un anneau enchanté rend invisible et dérobe à ses désirs.

Revenue dans la ville d'Albracca, qui est la capitale de son père, cette princesse s'y voit assiégée et défendue par les plus puissants rois, les plus illustres chevaliers du monde musulman et du monde chrétien. Les uns veulent l'enlever de force, les autres gagner son cœur par leurs services; quelques-uns (mais en bien petit nombre) la détestent et la maudissent; comme Hélène, elle trouble et l'Europe et l'Asie. Après mille aventures rencontrées sur leur route, et dont le récit s'enchaîne ou s'entrecroise assez habilement, tous les chevaliers se retrouvent, comme alliés ou adversaires, sur les remparts ou dans la plaine d'Albracca.

Leurs caractères sont vivement dessinés; pas un de ces personnages ne se confond avec un autre; pas un n'aime ou ne hait, ne menace ou ne raille, ne combat ou n'intrigue d'une façon banale. Angélique est déjà, dans l'œuvre de Bojardo, coquette avec tout le monde, mais passionnée pour Renaud, comme elle le sera chez l'Arioste pour Médor. Marfise déploie une valeur hautaine et confiante jusqu'au délire; à la cour d'Agramant et à celle de Charlemagne, chacun a son rôle assigné, et l'Arioste y changera peu de chose. Astolphe est merveilleux, ici, de forfanterie et de bonheur; il se vante de sauver à lui seul tous les paladins, et il les sauve. Roland est un modèle de vaillance et de loyauté; sérieux et chaste d'ordinaire, il a pourtant une faiblesse, c'est son amour pour Angélique. Cet amour, hélas! peut tout sur lui : le jour où il perdrait Angélique sans espoir, il expirerait ou, comme vous le montrera l'Arioste, il deviendrait le plus fou des hommes.

L'idée de mêler à l'héroïsme une passion irrésistible, insensée, parfois comique, appartient donc à Bojardo; son successeur ne fera que la développer avec génie.

C'est encore un caractère bien tracé que celui du guerrier barbare Agrican. Pendant un jour entier, il se bat avec Roland, le seul des chevaliers chrétiens qui puisse lui tenir tête : la nuit arrive, et aucun des deux n'a eu l'avantage. Ils suspendent leurs coups, font trève, et

causent ensemble. Roland expose à son adversaire les devoirs du chevalier et du chrétien, et cherche à le convaincre que la courtoisie et le savoir ne gâtent rien à la vaillance.

Agrican repousse cette morale; selon lui, un guerrier perd son temps à vouloir s'instruire; le maniement des armes et du cheval est son unique science, la force physique et le mépris de la mort ses seules qualités. Quant aux mystères de notre religion, Agrican les repousse sans même les discuter; et dès les premiers rayons du jour, plus musulman, plus fougueux, plus brave que jamais, il commence à croiser le fer avec Roland. Après mille prodiges de valeur accomplis par les deux champions, Agrican succombe, mais avec tant de gloire que son rival prie Dieu de ne pas le laisser mourir sans lui avoir inspiré la vraie foi. Dieu exauce cette prière, et Agrican miraculeusement converti, demande le baptême à Roland. Le paladin le lui donne; l'âme du héros barbare est accueillie dans le ciel, et c'est son ennemi même, son vainqueur, qui lui en a ouvert les portes.

Peut-on s'empêcher de croire que cette fiction ne fut pas inutile au Tasse, et que le baptême de Clorinde est né du baptême d'Agrican?

Parfois ces caractères, si bien mis en relief dans le poëme de Bojardo, se démentent sans raison valable. Roland, par exemple, ce chevalier si chaste, qui a résisté aux plus piquantes tentations, et qui d'ailleurs aime si fort Angélique, perd un instant la tête pour Origille. Grande maladresse du poète! Roland n'est plus Roland, si une autre femme qu'Angélique peut jamais troubler sa raison.

Mais le plus grave défaut de Bojardo, celui qui se fait le plus constamment sentir, c'est la médiocrité de son style. A chaque instant la couleur poétique y manque; et lorsque l'auteur veut passer du grave au plaisant, il tombe brusquement dans la grossièreté bouffonne. Le demi-sourire, la gaieté douce et brillante, les souples modulations lui sont tout à fait inconnus. La forme étant donc ici

presque toujours inférieure au fond, le *Roland amoureux* de Bojardo a subi la loi que Buffon devait plus tard exprimer ainsi : « Il n'y a que les ouvrages bien écrits qui passent à la postérité. »

Afin que ce poëme conservât encore quelques lecteurs, après l'apparition du chef-d'œuvre de l'Arioste, Berni dut le refaire tout entier, stance pour stance, vers pour vers, lui donnant la grâce, la finesse, l'agrément poétique qui lui manquaient.

Et tout compensé, néanmoins, il faut avouer que Bojardo est un créateur. Il a laissé à ses successeurs une mythologie chevaleresque contenue dans le *Roland amoureux*, et une histoire, demi-légendaire, de la maison d'Este, racontée dans le livre qui a pour titre : *Istoria imperiale di Riccobaldo Ferrarese, tradotta dal latino*. Y aurait-il eu, sans ces deux ouvrages, un *Roland furieux*, et même une *Jérusalem*?

NOTE II

LES ALLÉGORIES DE L'ARIOSTE

L'allégorie tient une assez grande place dans le poëme de l'Arioste : ainsi, tout ce qui se passe chez Alcine et chez Logistille, représente les tentations, les égarements, les retours au bien, dont le cœur d'un jeune homme est susceptible. Les vices viennent en foule s'offrir à Roger et s'efforcer de le séduire ; la Paresse, ou, comme disent les Italiens, le Loisir *(l'Ozio)*, conduit cette bande ignoble et peut à peine se tenir sur l'énorme tortue qui lui sert de monture ; l'Escroquerie, l'Hypocrisie, l'Impudence, le Vol, la Flatterie se présentent affublés de masques d'animaux ou portant à la main leurs infâmes attributs. Aucun ne

parvient à entraîner le jeune héros, son cœur est trop haut placé et ses goûts trop délicats pour qu'il cède à leurs suggestions. Il a horreur de cette horde; il la combat et la disperse.

Mais bientôt paraissent deux jeunes femmes qui symbolisent la grâce et la beauté et qui, avec une douceur enchanteresse, l'amènent, rougissant et troublé, vers la porte du royaume d'Amour. Avant d'entrer, il terrasse, pour leur plaire, l'Avarice, cette sordide passion, qui empêche tant de gens de goûter la galanterie et tous les élégants plaisirs. Conduit par les suivantes d'Alcine qui le félicitent d'une telle victoire, Roger arrive jusqu'à cette magicienne, et se laisse séduire, enchaîner, avilir par elle.

Lorsqu'enfin Mélissa, rompant le charme dont il est captif, le détermine à s'évader du royaume d'Amour, le chevalier rencontre encore plus d'un obstacle. Un fauconnier tente de le retenir en lui offrant les divertissements de la chasse; des nymphes l'invitent à une partie de plaisir : s'il s'arrête avec elles, s'il s'étend sur leurs tapis de pourpre, s'il plonge ses lèvres dans leur coupe écumante, il sera perdu : la volupté le ressaisira et le ramènera aux pieds d'Alcine. Heureusement, il a pris en aversion cette fée impudique et capricieuse; il la fuit sans arrêt, elle et tous ses émissaires, jusqu'à ce qu'il parvienne, fatigué, mais sain et sauf, au royaume de Logistille, ou de la Raison (1).

Ces allégories, ainsi expliquées, paraissent ingénieuses, mais un peu froides; qu'on les relise dans le texte même, c'est tout autre chose. Alcine est vraiment femme et courtisane; Roger se laisse enivrer comme tant de jeunes gens; tous ces êtres qui personnifient des idées morales ont une vie profondément humaine; tout cela est aussi bien imaginé que bien vu; l'Arioste, fin moraliste et grand poète, y est tout entier.

Une autre allégorie, moins intéressante pour la plupart des lecteurs, a exercé la sagacité des critiques. Ils se sont

(1) *Rol. fur.*, ch VIII, st. 3-12 et ch. X, st 31-37.

demandé ce que représente cette bête qui, selon l'Arioste, ravage toute la terre, et que François Ier, Charles-Quint, Henri VIII, Léon X et cent autres princes ou seigneurs percent de leurs épées ou de leurs dards. L'Arioste parle de ce monstre comme un certain parti parle aujourd'hui de la Révolution [1]. Suivant M. Delécluze, c'est l'hérésie que le poète a voulu désigner sous des traits aussi odieux, et contre laquelle il ameute toutes les puissances. Explication spécieuse, je l'avoue, mais qu'une simple remarque anéantit. L'épisode en question se trouve également dans les trois éditions faites du vivant de l'Arioste : en 1516, le poète dépeignait déjà la bête aux oreilles d'âne et au mufle de loup, qui perd tout son sang sous les coups de tant de nobles personnages. Or, en 1516, ni Luther, ni Zwingle n'avaient levé l'étendard contre l'Église. Donc la bête n'est point l'hérésie, mais l'*avarice* ignorante et brutale, que tous les protecteurs des lettres et des arts égorgent ou doivent égorger à l'envi. Grands de la terre, prodiguez vos trésors aux hommes de talent; c'est la morale qui ressort de cette allégorie, et que l'Arioste, Camoëns et tant d'autres eurent intérêt, de leur temps, à prêcher.

Cette interprétation n'a rien de neuf, tout le monde peut la trouver, comme nous, dans l'édition grand in-4°, publiée à Venise par Franceschi en 1584; nous l'adoptons parce qu'elle nous semble aussi vraie que naturelle.

NOTE III

I cinque canti, OU LE POËME INACHEVÉ DE L'ARIOSTE

En 1545, les fils d'Alde Manuce publièrent à Venise cinq chants d'un poëme sans titre, mais qu'ils donnaient comme faisant suite au *Roland furieux*. C'était Virginio, second

[1] *Rol. fur.*, ch. XXVI, st. 31-37.

fils de l'Arioste, qui leur en avait mis le manuscrit entre les mains, et cela sans y rien changer, sans combler la moindre lacune, sans altérer la forme d'un seul mot. Nul doute que cette composition nouvelle ne fût réellement du grand poète; même à certaines irrégularités d'orthographe et de diction qui se retrouvent, toutes pareilles, dans le *Roland* de 1516, on conjecturerait aisément que l'Arioste l'avait entreprise avant de revoir et de modifier son chef-d'œuvre.

Les *Cinq Chants* se rattachent encore au cycle chevaleresque et fictif de Charlemagne. Ils supposent Agramant tué, les Sarrasins chassés de France, Roger marié avec sa Bradamante, et l'empereur affermi sur le trône d'Occident. Mais cette heureuse situation durera peu : Charlemagne, faible, imprévoyant, aveugle, se laisse dominer et tromper par Ganelon, et celui-ci, jaloux des faveurs accordées à Roland, à Renaud, à Roger et à tous les héros de la dernière guerre, s'applique à les rendre suspects, à les brouiller entre eux et à les armer contre leur suzerain. Par ses intrigues, les vainqueurs se divisent, les vaincus se relèvent, les vieilles haines sont ranimées, les nouveaux traités sont rompus, le feu se rallume de toutes parts, le salut de la chrétienté est remis en question; si Charlemagne échappe à tant de périls, ce ne sera pas sans qu'il en coûte bien des efforts et bien du sang.

Les êtres surnaturels contribuent à tout ce désordre; les Fées assemblées ont promis d'aider Alcine à tirer vengeance de Roger. Ce héros, devenu chrétien, et très épris de sa jeune épouse, ne peut plus être, comme jadis, entraîné dans les piéges d'amour; mais il n'est que trop facile d'attiser contre lui le ressentiment de ses anciens compagnons et la jalousie des nouveaux. Il était musulman, et il s'est converti; il n'avait rien que son épée, et le voilà maintenant favori de Charlemagne; même, si l'on en croit le dernier chant du grand poëme, il lui prête foi et hommage pour la couronne de Bulgarie. Aux yeux des uns, c'est un transfuge; aux yeux des autres, un parvenu; que d'ennemis il doit avoir!

Quant à l'aventureux et volage Astolphe, dont les plus folles audaces ont quelquefois sauvé l'empire, on pouvait croire qu'ayant retrouvé son bon sens dans la lune, il joindrait désormais la sagesse à la bravoure. Mais le bon sens, hélas! peut se reperdre plus facilement encore qu'il ne se retrouve. Astolphe, épris d'une femme mariée, commet sottise sur sottise, enlève perfidement celle qu'il aime, puis se laisse tomber entre les mains de l'époux outragé, qui le fait jeter à la mer. Là une baleine entr'ouvre sa gueule et l'avale.

Dans le ventre du monstre, il fait noir, mais on n'y meurt pas; on peut même, à force d'industrie, s'arranger de façon à y vivre passablement; trois hommes qu'Astolphe y trouve, lui en ont donné l'exemple, et les voilà tous quatre, causant, prenant patience, jusqu'à ce qu'un hasard inconnu, mais espéré, vienne les rendre à la lumière.

Que résultera-t-il de toutes ces complications? Impossible de le dire; car le poëme est inachevé et le cinquième chant offre des lacunes énormes.

Ce qui est sûr, c'est qu'en dépit de certaines contradictions, l'ouvrage nouveau pourrait être considéré comme une suite du *Roland furieux*. Le lecteur désire-t-il cette suite? Assurément non; car le dénouement du *Roland* contente notre curiosité et réalise tous nos vœux. Cependant la mort violente de Roger, annoncée dans plusieurs passages, peut, à la rigueur, servir de sujet ou de prétexte à des récits nouveaux. Malheureusement, entre ceux-ci et les premiers, la différence de mérite se fait trop sentir. Dans les cinq chants inachevés, il y a, je l'avoue, des stances tournées très habilement, des comparaisons ingénieuses, d'assez brillantes esquisses et une fiction qui n'a pas été inutile au Tasse (1); mais les allégories deviennent nombreuses et froides; la plaisanterie n'est plus aussi piquante; le délicieux mélange de fantaisie, d'observation

(1) *Forêt enchantée*, poëme inachevé de l'Arioste, ch. II, st. 101-125; le Tasse, *Jérusalem délivrée*, ch. XIII, st. 1-49 et ch. XVIII, st. 17-38.

profonde et de malice existe à peine ici ou a perdu son charme; les caractères enfin ont moins de relief, et chaque épisode laisse peu de traces dans notre mémoire. La veine semble presque épuisée, et l'on craint que l'auteur ne s'expose à rester longtemps au-dessous de lui-même. Il a senti le péril, et au lieu de s'obstiner à construire sans inspiration suffisante un second palais, il a mieux aimé ajouter de nouvelles galeries à l'ancien. Il y a réussi; les admirables épisodes du monstre et de Roland, d'Olympia et de Birène, de Marganorre et des chevaliers, de Bradamante au château de Tristan, furent créés à loisir, durant seize longues années, puis adroitement unis au *Roland furieux*. Les cinq chants commencés ne s'achevèrent jamais, car leur auteur les condamna lui-même; de deux poëmes, trop inégaux entre eux, un seul subsiste, mais incomparable en son genre : le sacrifice accompli par l'Arioste a été sage et bien récompensé.

GUICHARDIN

CHAPITRE I

Premières années et premières œuvres de Guichardin.

Nous quittons maintenant le domaine de la poésie, les aventures chevaleresques et merveilleuses, pour rentrer dans le monde réel, tel qu'il fut il y a trois cents ans, et tel qu'il est souvent encore. Politique, ambition, révolutions, histoire, voilà, pour quelque temps, le sujet de nos études. Celui qui a le mieux raconté les dernières vicissitudes de l'Italie près de tomber sous le joug espagnol, celui que M. Thiers nous offre comme le modèle de l'historien intelligent et impartial, François Guichardin, en un mot, mérite d'être considéré à loisir dans sa vie, dans ses opinions, dans ses œuvres.

Son origine le prédestinait aux affaires et à l'administration. La famille des Guicciardini, qui de nos jours existe encore, était mêlée depuis deux siècles à l'histoire entière de Florence. Toutes les magistratures, toutes les fonctions avaient été remplies, dans la suite des temps, par quelques-uns

de ses membres. On ne la plaçait pas tout à fait au premier rang; elle n'avait pas chance, par exemple, comme les Soderini ou les Médicis, de fournir à l'État un chef perpétuel; mais, selon notre auteur lui-même, il y avait là un grand avantage; on était moins exposé à la haine du peuple; on pouvait, en prévoyant juste et en se compromettant le moins possible, traverser les révolutions, se rendre utile, aider tous les gouvernements de fait et se maintenir aux honneurs et au pouvoir. Les Guicciardini, ainsi placés, furent, dans cette république florentine, de très prudents aristocrates [1].

Héritier de leur politique et de leur expérience, François Guichardin (Francesco Guicciardini) naquit à Florence, le 6 mars 1483. Son père, Pietro Guicciardini, le fit tenir sur les fonts de baptême par le traducteur de Platon, Marsile Ficin, et de bonne heure le mit aux études sérieuses, surtout à celles qui pouvaient lui ouvrir l'entrée des charges civiles et politiques. Dans son enfance et sa première jeunesse, il répondit fort bien aux vues paternelles; point de vocation rebelle, chez lui; point de ces entraînements qui font trembler les pères, vers la poésie ou les beaux-arts; il voulait devenir quelque chose dans l'État, et il en prenait les moyens. Il étudiait l'indispensable langue latine, la logique, qui

[1] Tous les détails qui suivent sont empruntés aux *Ricordi di famiglia* (Mémoires de famille) et aux *Ricordi autobiografici* (Mémoires autobiographiques) publiés à Florence en 1867, dans le tome X des *Opere inedite* de Guichardin.

partout est de mise; un peu de grec, mais qu'il se hâta d'oublier, faute d'affaires où le grec pût lui servir; beaucoup d'arithmétique, nécessaire à un homme qui avait chance de manier un jour les finances publiques; du droit surtout, car la connaissance des lois servait de degré à toutes les fonctions. Dès le mois de novembre 1498, n'ayant que seize ans et demi, il suivait à Florence des leçons de droit civil. Le 19 mars 1500, il partait pour Ferrare où l'Université était médiocre, mais où l'on vivait fort tranquille sous une monarchie ducale héréditaire. A Florence, au contraire, c'était le calme qui manquait : on avait chassé les Médicis, puis brûlé leur ennemi Savonarole; tout fermentait et l'on craignait des bouleversements. Le père Pietro fit double calcul : il ne voulut pas que son fils se compromît trop dans ces dissensions, et il songea surtout qu'en cas de malheur, il serait bon d'abriter à Ferrare une partie de sa fortune. En se séparant de François, il lui remit cinq cents ducats d'or; peu de jours après, comme cela chauffait à Florence *(riscaldando le cose di Firenze)*, il lui en expédia cinq cents autres, et bientôt mille autres encore : total, deux mille ducats, non pour ses menus plaisirs, mais pour les garder et tenir en sûreté. « Et bien que je fusse jeune, écrira plus tard Guichardin, et sans aucun frein ni surveillance, je lui rendis un compte exact. » Voilà se conduire en homme sage et pratique, en homme que l'ambition entraînera loin peut-être, mais non pas les passions légères et ce qu'on a coutume d'appeler folie.

En 1502, peu satisfait des faibles études de Ferrare, il se rend à Padoue, et y reste trois ans; ne négligeant aucune partie du droit, mais ne donnant nulle attention aux élégances de la vie et aux arts. « Savoir danser, chanter et autres gentillesses, avoir » une belle écriture, bien monter à cheval, bien se » vêtir, autant de choses dont je me moquais étant » jeune, nous dit-il; car tout cela semble donner à » l'homme plus de parure que de substance; tout » cela fait *dévier* les jeunes gens. Plus tard néanmoins » je m'en repentis; car l'expérience me montra » que savoir bien faire toute chose donne dignité et » réputation, même aux hommes les plus capables; » et si vous n'avez point ces talents, on dit de vous » qu'il vous manque quelque chose; d'ailleurs avoir » tous les moyens de plaire et d'amuser, c'est » s'ouvrir la voie aux faveurs des princes : il y a » là bien souvent une source de grand profit et » d'élévation; car il faut prendre le monde et les » princes, non comme ils devraient être, mais » comme ils sont. »

Curieuses paroles, et qui peignent bien le personnage. Selon lui, les princes ont tort de récompenser ces agréments-là par leurs faveurs; mais, puisqu'il en est ainsi, il faut les avoir; il faut, pour prendre les princes et même l'opinion publique, mettre cet hameçon à sa ligne.

Eh! sans doute, l'ambition peut s'aider de telles ressources; mais Guichardin oublie de compter un plus grand bienfait des lettres et des arts; c'est qu'ils consolent de perdre le reste, ou permettent

de s'en passer. Lorsqu'un ambitieux tombe du faîte ou n'y parvient pas, que saurait-il faire? Renouveler ses tentatives et ses assauts, chercher à vaincre ou à tourner l'obstacle, à reconquérir la position perdue. Et si les circonstances s'obstinent à le repousser, si elles lui refusent même les moyens d'agir, si elles lui lient les pieds et les mains, qu'éprouvera-t-il? Un vide effrayant, une sorte de faim morale qui tour à tour l'exaspère ou l'abat. Il voudrait des honneurs, du pouvoir, et il n'en a pas. Si du moins il gardait l'espoir de les obtenir! mais cet espoir lui manque absolument. Quel horrible mélange d'amertume et d'ennui s'engendre alors en son âme désolée, qui, faute d'aliment, se dévore! Qu'il a peine à porter le poids de son existence, et combien il pèse à tout ce qui l'entoure! Mais si, de bonne heure, il s'est épris des lettres et des arts, s'il les a aimés pour eux-mêmes, sans songer uniquement à ce qu'il en pourrait tirer; si, par la connaissance des langues, des histoires, des monuments, il fait des conquêtes en ce domaine; s'il multiplie son âme et la met en rapport avec les œuvres et les hommes de siècles et de pays divers, il trouvera contre l'ennui une défense toujours préparée. Vainement le dépouillerez-vous de ses honneurs ou de ses fonctions; vous ne sauriez lui ravir Homère, ni Shakespeare, ni Bossuet, ni Michel-Ange, ni tant de grands écrivains et d'artistes. Ils sont toujours là pour lui parler, pour l'enlever au-dessus ou bien loin de ce qui l'afflige. Les comparer entre

eux, les expliquer, les mieux connaître; les mettre en regard de leurs contemporains et des nôtres; contrôler avec la réalité vivante et les confidences qu'on se fait à soi-même les vérités morales que ces hommes nous ont révélées; surprendre, sous tant de formes différentes, sous tant de caprices, d'essais, de fantaisies, le caractère commun en vertu duquel tous sont grands; ne pas perdre, s'il est possible, un rayon de leurs clartés, une note de leurs accords, un atome de leurs parfums; apercevoir ce qui manque à chacun d'eux (car, étant hommes, ils ont tous leurs faiblesses et leurs lacunes), et les compléter l'un par l'autre; pressentir enfin ce qui se fera après tant d'œuvres déjà faites; c'est un travail et une jouissance que rien ne limite, que rien n'use, que rien n'amoindrit : plus on s'y livre, plus on veut s'y livrer; et plus on le veut, mieux on sait le faire : on ne s'attire, d'ailleurs, aucune haine, on n'en conçoit contre personne, car on n'a pas à disputer ce qu'on aime; enfin on trouve là, dès cette vie, ce qui, dit-on, nous attend dans le Ciel : la joie de voir, de connaître, d'admirer, au sein de la paix et de l'infini.

Mais Guichardin ne pensait pas de la sorte, et nous verrons plus tard qu'il eut à regretter de ne pas s'être ménagé contre les chagrins de l'ambition la ressource d'un amour plus désintéressé pour les lettres.

Tandis qu'il étudiait les choses substantielles, laissant de côté l'*ornement* et le *superflu*, une voie s'ouvrit à son avancement : un de ses parents,

devenu évêque, eût pu le faire son héritier et le lancer dans la même carrière. C'était un curieux personnage que cet évêque, et comme on le connaît uniquement par les mémoires ou notes de Guichardin sur sa famille, parler de lui avec quelque détail c'est résumer cinq pages amusantes de cet écrivain. Guichardin, il est vrai, plaisante très rarement et ne le fait jamais avec grâce; mais ici l'exposé historique suffit pour égayer le lecteur le plus grave (1).

Fils illégitime d'un Guicciardini, Messer Rinieri fut tonsuré de très bonne heure, et son père, homme très puissant, se chargea de le pousser. Il n'eût pas été fâché néanmoins que ce jeune homme sût quelque chose et accompagnât de quelque mérite la faveur dont on l'entourerait; il l'envoya donc faire ses études à Pavie et à Pise. Dans ces deux villes, Messer Rinieri s'amusa, n'apprit rien, et n'en fut pas moins nommé recteur de l'Université de Pise. Mais qu'était-ce que cette Université, complètement asservie aux chefs de la République florentine? En être nommé recteur, dit Guichardin, c'était obtenir un certificat d'ignorance. Sorti de Pise, il continua de s'amuser et visita ses bénéfices ecclésiastiques. Il en avait sept de fort bon rapport et que le crédit de son père lui avait valus. Quand la mort lui enleva cet appui naturel, il en retrouva un autre dans un frère légitime, qui lui procura l'archidiaconné de Florence. Cette société républicaine abondait en privilèges, en droits héréditaires et presque seigneu-

(1) *Op. ined.*, t. X, p. 57-61.

riaux, et l'on ne saurait croire combien le chef d'une de ces familles dirigeantes exerçait d'influence et mettait facilement la main dans mille affaires.

Personne, parmi ses proches parents, n'estimait Messer Rinieri; mais on jugeait conforme à l'honneur de la maison qu'un Guicciardini, même bâtard, allât haut et loin dans l'Église. Il était admirablement renté pour ne rien faire, mais cela ne lui suffisait pas; il mourait d'envie d'être évêque, et n'y parvenant point, malgré l'importance de sa famille, il résolut de faire jouer un autre ressort. Il accumula de l'argent, se fit charger par le pape du recouvrement d'un impôt mis sur le clergé, et forma ainsi une gentille petite masse de trois mille ducats. Lorsqu'il se sentit fort de cette ressource, il demanda un évêché. Vainement lui représentait-on qu'il n'avait guère de titres à une telle dignité; que même les lois ecclésiastiques l'en écartaient comme bâtard; l'ambition chez lui l'emporta; l'évêché de Cortone étant venu à vaquer, il jura de l'avoir, et pour cela offrit au pape et aux gens de la cour pontificale ses trois mille ducats rassemblés *ad hoc*. C'était sous le règne d'Alexandre VI, temps favorable à de pareils marchés. La mitre convoitée lui fut donc vendue, mais il lui en coûta gros : les trois mille ducats y passèrent; il fallut aller jusqu'aux quatre mille, et par malheur l'évêché si dignement conquis n'en rapportait pas quatre cents. Mauvaise affaire, au point de vue financier! Messer Rinieri, médiocrement joyeux, prit le parti d'aller en son diocèse, d'y vivre avec simplicité, d'y restreindre

toutes ses dépenses, jusqu'à ce qu'il eût payé ses dettes et se fût même un peu remplumé. S'il avait pu y parvenir, il aurait vite repris son train, et la chose semblait possible, puisqu'on lui permettait, tout en devenant évêque, de conserver ses anciens bénéfices. Dix-huit mois de sobriété..... relative, et la plaie de sa bourse se cicatrisait. Mais la mort le saisit trop tôt; atteint d'une fièvre quarte, puis guéri, puis repris d'une toux violente, il expira avec tous les sacrements. « Je ne sais, dit Guichardin, dans quelles dispositions il les reçut, mais il avait grand'peur et grand'peine de mourir. » En son vivant, homme superbe, de belle taille, d'agréable mine, d'une santé fraîche et gaillarde; il n'eut jamais d'autre maladie que cette misérable fièvre et cette toux; mais, à elles deux, elles l'emportèrent, âgé de cinquante-quatre ans à peine.

Il avait de l'esprit naturel, mais peu de culture et beaucoup de fougue. Il n'écrivait jamais un mot, même de ses affaires, mais il retenait tout avec une mémoire étonnante. On eût été fort embarrassé de dire quel vice lui manquait : colère jusqu'à en être insupportable, violant sans cesse le sixième commandement de Dieu, gourmand, dit Guichardin, comme le sont tous ces prêtres sans charge d'âmes qui restent dans Florence et vivent en paresseux; s'habillant avec élégance, donnant à dîner fréquemment, tenant une petite cour agréable et brillante, mais n'ayant pas un sou pour les œuvres de charité, ni pour ses serviteurs vieillis ou malades, ni pour ses parents. En somme, il ne

pensa jamais qu'à lui, se traita fort bien et n'aima personne.

Quand ce mauvais prélat, digne de figurer au *Lutrin* de Boileau, tomba malade, on engagea le jeune François Guichardin à entrer dans l'Église et à se faire céder par lui ses bénéfices. Il y avait là une fortune tout amassée, et, selon les mœurs ecclésiastiques du temps, peu d'obligations onéreuses. François prêtait l'oreille à ces exhortations, se voyait déjà riche prêtre et même évêque. Mais Pietro Guicciardini s'y opposa. «Les affaires de » l'Église, disait-il, sont étrangement compromises » par les scandales de ses membres, et je ne veux » pas d'ailleurs qu'un des miens se donne à Dieu par » pur intérêt.» Ces derniers mots étaient d'un honnête homme; François, se résignant de son mieux à la volonté paternelle, continua d'étudier le droit. Oui, il se résigna de son mieux; c'est lui qui l'affirme dans ses mémoires, et l'aveu est bon à recueillir. On voit que l'ambition l'avait déjà mordu au cœur; ce ver, chez lui, ne mourra point, et à certains moments le déchirera d'une façon cruelle.

Au mois de novembre 1505, Guichardin fut reçu docteur en droit, et avant même d'obtenir ce grade il était jugé si grave et si instruit, que l'État le nommait professeur d'Institutes (ou de droit romain) à l'Université de Florence. Une fois docteur, il se fait avocat, et voit grossir rapidement sa clientèle. Beaucoup de corporations, de paroisses, de communautés le choisissent pour leur défenseur en titre; il devient tour à tour avocat de Sainte-Marie la Neuve,

de l'abbaye de Vallombrosa, de la fabrique de Santa-Croce : emplois peu lucratifs, car les bons pères et chanoines ne donnaient guère que trois ou quatre ducats par an, plus un muid de vin, une oie à la Toussaint, un chevreau à Pâques, des bouts de cierge à la Chandeleur et un quartier de veau à la Saint-Corneille, fête des bestiaux; mais l'essentiel, pour le jeune Guichardin, était de se poser, de s'étendre, de multiplier ses relations et ses appuis.

Le mariage même fut, à ses yeux, un moyen d'aplanir la carrière politique. Il y avait à Florence un citoyen riche et de bonne maison, nommé Alamanno Salviati : Guichardin lui fit demander confidentiellement sa quatrième fille. Ici encore Pietro Guicciardini voulut mettre opposition : « Les » filles d'Alamanno Salviati sont riches, disait-il, » mais trop somptueusement élevées; celle-ci nous » apporterait plus de prodigalité que d'argent. » D'ailleurs les Salviati détestent notre gonfalonier » perpétuel Soderini ; ils conspirent contre sa » puissance; un de ces jours ils finiront mal et » perdront mon fils avec eux. » Mais le jeune Guichardin raisonnait différemment. Maria Salviati, pensait-il, aura une dot qui sera bonne à recevoir. Quant au gonfalonier Soderini, il ne sera pas perpétuel, en dépit de son titre; il est battu en brèche; il fait des fautes; il tombera, et ce sera grand bonheur d'être uni à ceux qui le pousseront par terre. Animé par ces deux motifs, François continua de faire sa cour ou plutôt de négocier. Il obtint Maria, et la conduisit à l'autel (avec le

consentement un peu forcé de son propre père) le 2 novembre 1508.

« Dieu veuille, écrit-il à ce sujet dans ses » mémoires, que cela ait été pour le salut de mon » âme et de mon corps! et que le Ciel aussi me » pardonne, si j'en ai fait trop d'instances auprès » de Pietro. Jusqu'à ce jour je suis content de cette » union ; mais je ne puis me défendre d'un scrupule, » d'une certaine crainte d'avoir offensé Dieu, surtout » ayant un père tel que le mien. »

Bon sentiment, mais qui est peut-être plus paternel encore que filial. Les *ricordi* ou mémoires de famille se transmettaient des pères aux enfants; or, Guichardin eut une postérité à laquelle il devait un jour laisser lire ce récit véridique de son mariage : craignant sur ses fils ou ses filles l'effet de son exemple personnel, il ajoutait prudemment à cet exposé une sorte de *meâ culpâ.* L'homme est ainsi fait : il s'amuse, il choisit un état ou il se marie contre le vœu de ses parents; puis devenu père à son tour, il ne se soucie pas qu'on traite de même sa volonté, et en rappelant un passé indocile, il ne manque pas de dire : « Ce pauvre père ! j'aurais dû mieux agir à son égard. »

Une fois marié, Guichardin marche à son but et se rapproche des affaires publiques. Deux ans auparavant, on l'avait chargé, à trois reprises, d'introduire des ambassadeurs au Palais; en janvier 1509, on mit son nom dans l'urne pour une mission chez les Lucquois; mais le sort ne le désigna point. Le 31 mars, les magistrats du premier rang, ou

seigneurs, réunissant près de cent vingt personnes en une sorte de conseil restreint (ou *pratica*) pour délibérer sur la guerre de Pise, François y fut appelé et le nota sur son journal.

Comme il suit de près tous les événements actuels, qu'il entend parler et discuter sur toute chose, qu'il peut aller au Palais recueillir des documents, et trouve d'ailleurs, au sein de sa famille, grand nombre de souvenirs pleins d'intérêt, dès l'âge de vingt-cinq ans, et même plus tôt, il se fait historien et compose un récit qui accuse une étonnante maturité. Nous étudierons à loisir et séparément cette Histoire florentine, tracée par une main à la fois si sûre et si jeune. Guichardin en avait achevé les trente-trois chapitres, et aurait pu, en la mettant au jour, se faire un grand nom et beaucoup d'ennemis, lorsque la nouvelle parvint à Florence d'une ligue conclue entre le pape Jules II, le roi d'Espagne et les Vénitiens contre Louis XII. La république se sentait livrée à des transes mortelles. Alliée de la France, elle craignait que les trois puissances coalisées ne voulussent la détacher de nous, et ne sachant qui triompherait, elle n'osait incliner vers personne. Le gonfalonier et le Grand-Conseil furent d'avis d'envoyer un ambassadeur près de Ferdinand, non pour s'unir intimement avec lui, mais pour tâcher d'apprendre ou de deviner ce qu'il méditait sur Florence. François Guichardin fut élu, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge légal de trente ans; et au mois de janvier 1512, il partit, emportant de timides instruc-

tions que les magistrats supérieurs lui avaient remises (1).

Son voyage fut long et difficile; en ce temps-là les moyens de transport étaient médiocres, et d'ailleurs les puissances armées montaient la garde et vexaient volontiers l'envoyé d'un pauvre petit peuple qui tâchait d'obtenir la grâce de rester neutre. Guichardin passa par la France et resta quatre jours à Avignon. En face de cette cité pontificale, il trouva sur la rive du Rhône le gouverneur de Villeneuve, qui l'arrêta et lui dit : Le roi me commande de ne laisser passer personne d'Italie en Espagne; avez-vous un permis de Sa Majesté? — Florence, répondit Guichardin, ne fait jamais rien sans ce permis; nos magistrats m'envoient en Espagne avec le consentement du roi de France... J'ai des lettres de l'ambassadeur français qui le prouvent. — Voyons ces lettres. — Le gouverneur les lut, en prit copie, en enleva le sceau, afin de pouvoir se justifier au roi, et laissa passer Guichardin. De Montpellier celui-ci gagna Narbonne, puis Perpignan, puis la frontière d'Espagne; après un voyage de trois mois, il entrait à Burgos, où grand nombre de seigneurs étaient envoyés par le roi à sa rencontre.

Ferdinand le reçut très bien et lui dit qu'il aimait Florence. — Elle aime aussi Votre Majesté, répondit Guichardin, et la preuve, c'est qu'elle a donné des vivres à quelques-uns de vos soldats égarés sur son

(1) *Legazione di Spagna*, t. VI des *Opere inedite* de Guichardin.

territoire. — Je le reconnais, dit Ferdinand; mais avez-vous des instructions pour conclure une alliance plus étroite avec moi? — Nous désirerions rester neutres. — Vous le pouvez; mais soyez vraiment neutres et ne touchez pas au pape et à l'Église.

Un mois après, arrive en Espagne la nouvelle du combat de Ravenne, où périt notre Gaston de Foix; les premières lettres donnaient la victoire aux Espagnols; les secondes en rabattirent un peu et reconnurent que le champ de bataille nous était resté. « Florence regrette ce malheur, dit Guichardin au roi (par ordre de son gouvernement). — Vous le devez, répliqua le Catholique; car je ne veux que le bien et la paix de l'Italie. D'où vient pourtant que vos magistrats ont mis deux cents hommes au service du roi de France? — Sire, nous ne pouvions nous en dispenser; Ravenne était prise par les Français; votre armée battait en retraite; nos anciens engagements avec le roi Louis.... — Je conçois, reprit Ferdinand; mais prenez garde de jamais fournir au roi de France les moyens d'attaquer le pape et l'Église; car sur ce point je suis inexorable. »

Et chaque fois que Guichardin échangeait quelques mots avec ce monarque, il le trouvait armé de ces deux protestations : « Je veux défendre l'Église et faire le bien de l'Italie. »

Défendre l'Église! mot magique chez les Espagnols d'alors; idée nationale au plus haut point! passion séculaire et qui avait fait vivre plus de vingt-cinq

générations! tâche dont l'accomplissement se confondait avec la conquête même de la patrie et les découvertes de mondes nouveaux! Que ce Ferdinand était sûr de captiver et d'entraîner son peuple en lui parlant de défendre l'Église! Quant au bien de l'Italie, c'était un argument inventé en réponse à une objection toute naturelle. « Le roi d'Espagne, disaient les Italiens, possède déjà Naples et la Sicile; pourquoi veut-il chasser de Milan le roi de France? — Pourquoi? répondait le Catholique : pour y placer Maximilien Sforza, un Italien, un fils du dernier duc, un des vôtres enfin; vous voyez, par conséquent, que je ne suis pas ambitieux, que j'aime l'Italie et que vous devez souhaiter mon triomphe. » Hypocrisie assurément; car, en gardant Naples et la Sicile, en chassant un voisin aussi puissant que la France et en élevant une de ses créatures au trône ducal, Ferdinand mettait à la fois les pieds et les mains sur l'Italie. Mais il avait l'appui matériel d'excellentes troupes, l'appui moral et religieux du pape; comment lui résister? comment lui oser dire qu'on ne voulait pas chez soi d'un étranger comme lui?

Entre Guichardin et Florence, des nouvelles s'échangeaient, tardives et arriérées (vu la guerre et la mauvaise organisation des postes), mais intéressantes aujourd'hui pour étudier l'histoire de ces temps-là. Il écrivait aux magistrats : « Je ne puis rien faire avec Sa Majesté, car je sais tard ce qui se passe en Italie, et d'ailleurs vous m'avez prescrit de rester neutre comme vous-mêmes; mais je vous

avertis que, par moments, Ferdinand trouve le pape trop ambitieux et ne voudrait pas lui laisser attaquer Ferrare. De là une légère désunion; voyez si vous ne pourrez pas en profiter, et agrandir entre eux la déchirure. » D'autre part, on lui racontait la décadence croissante du gonfalonier Soderini, les ennemis qu'il se faisait ou ne savait pas réprimer; tout cela donnait à réfléchir au jeune, mais grave ambassadeur. Il prenait la plume, et rédigeait sur la situation un discours politique plein de raisons bien élaborées. Il y pesait le pour et le contre, et, cherchant le moyen de sauver la république, se livrait à ce travail qui, depuis quatre-vingt-dix ans, est toujours à refaire en France : il fabriquait une constitution [1]. Équilibre des pouvoirs et pondération, grande assemblée et sénat plus restreint; tel droit retiré à l'un et donné à l'autre, une once d'autorité enlevée à droite, une demi-once à gauche, une autre demie entre deux; voilà ce que présente cet écrit de Guichardin, instructif comme tout ce qu'il a fait, nourri d'expérience et d'histoire, mais impuissant à rien prévenir; car il l'avait à peine fini, que les Espagnols et le pape renversaient son gonfalonier et rétablissaient les Médicis.

Tant pis pour la démocratie de Florence! mais non pour Guichardin, qui reste sur ses deux pieds, avec un beau-père ami des vainqueurs. On lui confirme sa mission en Espagne; on lui envoie des instructions nouvelles. « Vous protesterez, lui

[1] *Op. ined.*, t. II, p. 262-314.

écrit-on, de votre dévouement à ce monarque; vous direz que si l'on n'a rien conclu avec lui, ç'a été la faute de nos prédécesseurs et de quelqu'un qui n'y est plus maintenant. Nous aimons fort le roi d'Espagne, et puisqu'il a fallu du sang et du pillage pour resserrer les liens entre lui et notre cité, nous serons à jamais reconnaissants de ce que les violences n'ont pas été plus loin; nous compterons comme un bien le mal qu'on ne nous a pas fait. »

Conformément à ces plates recommandations, Guichardin va féliciter Ferdinand et mettre à ses pieds la cité florentine. « Avez-vous pouvoir pour conclure? lui demanda de nouveau le souverain espagnol. — Sire, j'écrirai à mon gouvernement. — C'est trop long, il faut plus d'un mois pour apprendre quoi que ce soit à une pareille distance. Mon vice-roi de Naples négociera en Italie avec vos magistrats et le souverain pontife. »

Tout passait donc par dessus la tête de Guichardin et son rôle se bornait à suivre la cour, à écouter, à surprendre des secrets (chose très difficile avec un politique tel que Ferdinand). Poliment traité par le prince, mais réduit à l'impuissance, il se plaisait peu dans cette Castille où chaque voyage de trente lieues, entre Burgos et Logroño, entre Logroño et Valladolid, fatiguait plus que cent lieues en France ou en Italie. On était mal logé, on dînait misérablement, on transportait avec soi, par nécessité, ses meubles et sa batterie de cuisine. Guichardin demanda avec instance qu'on le rappelât, et il

employa son père et ses frères à solliciter cette grâce. Quand il sut qu'on lui avait désigné un successeur, il s'en réjouit et il écrivit ces mots (1) : « Je commence à m'ennuyer du séjour ici, mais » je suis heureux d'y avoir été en ces temps de » guerre et d'avoir vu leurs préparatifs et la forme » de leur milice. Oui, j'en ai tant vu, que je puis » juger à peu près de la puissance de ces royaumes » et qu'il me sera facile d'en raisonner. »

Esprit curieux et circonspect, Guichardin ne se vante pas de tout savoir, mais il a conscience de bien observer; et l'on conçoit qu'il ait pris plaisir à être témoin de ce que faisait, sous un Ferdinand le Catholique, cette contrée appelée, durant près d'un siècle, à dominer l'Europe et à troubler la France. Outre de grandes lumières pour l'histoire de son temps, Guichardin rapporta de son ambassade un travail court, mais excellent, qui a pour titre : *Relation sur l'Espagne* (2).

En une demi-heure, cet opuscule peut être lu; mais c'est une demi-heure bien employée, durant laquelle on se sent instruire avec méthode et enchaînement. La configuration de l'Espagne, le caractère de ses habitants, l'ordre établi par Isabelle et son époux, les revenus enfin et les dépenses du prince, tels sont les quatre points traités successivement et d'une façon lumineuse.

La plus intéressante partie, la plus vraie aujourd'hui encore, c'est celle où l'auteur nous dépeint le

(1) *Op. ined.*, t. VI, *Legazione di Spagna*, p. 161.
(2) *Op. ined.*, t. VI, p. 271-297.

naturel des Espagnols. Tout en tenant compte des progrès accomplis, on est contraint d'avouer que les mêmes germes, bons ou mauvais, produisent encore dans cette contrée des fruits semblables.

« Les Espagnols, dit Guichardin, ont le teint » brûlé, le tempérament grave et sombre; ils sont » orgueilleux et ne croient pas qu'aucune nation » leur puisse être comparée. Ils aiment les armes, et » leur souplesse, leur dextérité, les y rendent très » propres; et puis ils font grand cas de l'honneur sous » les drapeaux, et pour ne pas le ternir, tous sont » prêts à la mort. Leur cavalerie légère excelle à » poursuivre l'ennemi, à harceler une arrière-garde, » à couper les vivres, à donner mille embarras, » plutôt qu'à combattre ouvertement. »

Peut-on lire ces lignes sans se rappeler le mal que nous firent les guérillas, et les défaites qu'en bataille rangée nous infligeâmes aux Espagnols? Notez cependant que l'ambassadeur de Florence n'est pas injuste ici envers ce peuple; car il reconnaît que la Castille produit de vaillants fantassins, capables de bien servir un jour de bataille : « Reste à savoir, ajoute-t-il, s'ils font » bien d'adopter l'ordonnance des Suisses. Une fois » rangés de cette façon et formant en quelque » sorte une muraille, ils perdent tout l'avantage » de leur agilité. »

Bons soldats, ils le sont; mais non pas bons travailleurs; ainsi l'affirme Guichardin, qui attribue ce défaut à leur orgueil.

« Ils passent, dit-il, pour gens fins et rusés, et

» cependant ils ne valent rien dans aucun art
» mécanique ou libéral; presque tous les artisans
» qui vivent à la cour du roi sont Français ou
» d'autres nations. Ils se livrent si peu au commerce
» qu'ils y attachent de la honte, ayant tous dans
» la tête *une fumée d'hidalgo :* ils aiment mieux
» s'adonner aux armes avec une pension médiocre,
» ou servir un grand au prix de mille peines et
» humiliations, ou même (avant le règne du roi
» actuel) infester les routes de leurs brigandages,
» que de se livrer à aucun négoce ni industrie.
» Maintenant, il est vrai, ils ont commencé, dans
» quelques endroits, à s'en occuper; déjà sur certains
» points de l'Espagne on travaille les draps et les
» étoffes; mais en général la nation est ennemie de
» tout labeur. Leurs artisans travaillent quand la
» nécessité les pousse; puis ils se reposent jusqu'à
» ce qu'ils aient dépensé leur gain; et voilà pourquoi
» les ouvrages manuels y sont très chers. Les
» paysans traitent de même la culture des champs;
» ils ne veulent se fatiguer que pour un extrême
» besoin; aussi travaillent-ils beaucoup moins de
» pays qu'ils ne le pourraient, et ce peu qu'ils
» travaillent est mal cultivé. »

Voilà, certes, qui est d'un bon style, et de temps en temps même l'expression se fait pittoresque. Cette *fumée d'hidalgo* qui monte à la tête de tout Espagnol et le réduit à de misérables expédients, est un de ces traits qu'on n'oublie pas.

Comme en ce temps-là l'Italie était la proie des Espagnols et des Français, il ne faut pas être étonné

que le Florentin traite ces deux peuples de *voleurs* et nous accorde seulement l'avantage d'être des voleurs moins avares.

« Les Espagnols, dit-il, étant rusés, sont bons » voleurs; mais on dit que le Français est meilleur » maître que l'Espagnol; tous deux pillent leurs » sujets; seulement le Français dépense sur l'heure, » tandis que l'autre accumule. D'ailleurs, l'Espagnol » étant plus rusé, doit savoir mieux voler encore. »

Le ressentiment d'une nation rançonnée a dicté sans doute ce jugement; mais voici sur la pauvreté paresseuse et vaine des Espagnols, quelques détails nouveaux qui, jusqu'à nos jours, sont exacts.

« L'indigence est grande en Espagne, poursuit » Guichardin, et cela ne tient pas, je pense, à la » nature même du pays, mais à la répugnance des » habitants pour le travail; non seulement ils ne » sortent pas de chez eux (1), mais ils préfèrent » envoyer aux nations voisines les matières pre- » mières qui se trouvent en ce royaume, pour les » racheter ensuite, façonnées par les autres: il en est » ainsi de la laine et de la soie, qu'ils vendent » brutes, pour acheter plus tard des draps et des » étoffes. De la pauvreté vient, sans doute, leur » lésinerie habituelle; car excepté quelques grands » qui mènent une somptueuse existence, j'entends » dire que les autres vivent dans leurs maisons de » la façon la plus serrée. S'ils se décident à dépenser » quelque chose, c'est sur le dos qu'ils se le mettent

(1) Pour le commerce, sans doute; car pour les guerres et les conquêtes, ils ne sortaient que trop de l'Espagne.

» ou dans l'achat et le harnais d'une mule, portant
» dehors plus qu'ils ne laissent à la maison, car chez
» eux ils vivent misérables, avec une parcimonie
» étonnante. Et bien qu'ils sachent vivre de peu, ils
» ne sont pas exempts du désir de gagner; ils sont
» même très avides, et, n'ayant pas d'industrie, ils
» volent. Aussi jadis, lorsque régnait moins de justice
» dans ce royaume, il était rempli d'assassins, servis
» merveilleusement par un pays montagneux et peu
» habité. »

Tout cela est vrai encore dans une certaine mesure; reprenez ces traits un à un, vous n'en trouverez pas que le temps ait pu complètement effacer.

CHAPITRE II

Histoire florentine de Guichardin.

Lorsque l'histoire florentine de Guichardin, retrouvée dans ses manuscrits, fut publiée pour la première fois en 1859, elle excita chez les connaisseurs un vif intérêt (1). Les premiers chapitres, où reparaissaient les mêmes événements que Machiavel avait racontés, suggéraient à chaque ligne la pensée d'un rapprochement ou d'un contrôle : en avançant, le cercle s'élargissait; de Florence, la vue du lecteur s'étendait sur toute l'Italie, quelquefois même sur les nations voisines et le développement néanmoins gardait une proportion si juste, que la cité florentine rappelait toujours à elle l'attention et demeurait, si je puis dire, au centre du livre. Ceux qui avaient lu l'Histoire générale de l'Italie, seule production de Guichardin que la postérité eût connue jusqu'alors, ne pouvaient s'empêcher de comparer sans cesse ce narrateur avec lui-même. Quelques-uns disaient :

(1) L'histoire de Florence *(Storia fiorentina)* forme le tome III des œuvres inédites *(Opere inedite)* de Guichardin.

Le sujet de son grand ouvrage est plus imposant, mais il y a trop laissé voir qu'il le jugeait tel; il y a donné à son style trop de pompe et une ampleur trop périodique; ici, il se drape moins dans les grandes phrases; il est plus simple, plus familier, plus chez lui. Tous convenaient du reste que la même marque essentielle se trouve empreinte sur les deux ouvrages; que Guichardin, dans l'histoire florentine comme dans l'histoire d'Italie, montre d'une façon lumineuse l'enchaînement complexe des faits. Où a-t-il pu apprendre tant de choses, demandait-on encore, et à quelles sources a-t-il puisé tous ces détails? Aux archives de Florence, sans doute; dans la mémoire de ses parents, acteurs ou spectateurs des mouvements politiques de leur cité, et dans les notes enfin qu'il prenait chaque jour sur toutes les affaires.

Quel âge avait-il lorsqu'il entreprit de rédiger cette histoire si sérieuse, si bien suivie, si impersonnelle, si différente par conséquent de tout ce qu'on appelle souvenirs ou chroniques? — Vingt cinq ans au plus; car le vingt-troisième chapitre contient ces mots (pages 250 et 251): « Nous sommes aujourd'hui le 23 février 1509. » Quand il partit pour l'Espagne en qualité d'ambassadeur, les trente-trois chapitres qui composent l'ouvrage étaient achevés. Il s'arrête en effet au 23 juin 1509, date de la défaite essuyée par les Vénitiens dans les campagnes d'Agnadel. Pourquoi n'est-il pas allé plus loin? Parce que sa mission l'a occupé et qu'il a vu d'ailleurs la destinée de Florence se confondre

avec celle de l'Italie. Le second travail rendant chaque jour le premier moins intéressant, l'histoire florentine a été, par son auteur, sacrifiée à l'histoire générale de la Péninsule. Il ne la considérait plus que comme une œuvre de jeunesse, et par la date elle l'est réellement; mais quelle gravité! quelle expérience! comme ce débutant sait, en politique, le train des affaires et le jeu des passions!

Son récit s'étend de 1378 à 1509; mais il se borne, pour les cinquante premières années, à indiquer les principales vicissitudes; à mesure qu'il se rapproche de l'époque où il vit lui-même, il développe les faits plus complaisamment et en montre mieux l'action réciproque: imitant le procédé du peintre qui représente plus grands, plus nets, plus détaillés les objets situés sur les premiers plans.

Quand Guichardin arrive à Laurent de Médicis et à l'attentat dont il faillit être victime, on regrette de ne plus trouver dans sa narration certains traits saisissants du récit de Machiavel. Il ne nous met pas sous les yeux ces jeunes gens de la famille des Pazzi, allant chercher Laurent jusqu'en son palais pour l'amener traîtreusement à l'église; nous ne les voyons plus, sur le chemin, lui passer familièrement la main autour des flancs et tâter s'il a une cuirasse qui rendrait vains leurs coups de poignard. Cette ardeur de vengeance, cette perfidie ingénieuse et cruelle ne respirent plus dans les pages réfléchies de Guichardin (1). Le drame s'efface un peu

(1) *Op. ined.*, t III, *Stor. fior.*, c. 4, p. 34-43.

et fait place au compte rendu. Mais quel compte rendu complet et lucide! Nous comprenons peu à peu la situation de ces Pazzi, comme s'ils vivaient à côté de nous. Ils étaient riches, trafiquaient beaucoup en Italie et à l'étranger, et dépensaient largement leur fortune: orgueilleux d'ailleurs et hautains, ce qui les rendait peu populaires. La république florentine n'aimait pas à les employer; Laurent de Médicis les jugeait redoutables et les jalousait. Il ne lui plaisait pas de voir se réunir autour du vieux Jacopo dei Pazzi cette troupe de neveux prêts à tout faire pour soutenir le chef de leur famille. Parmi ces neveux, il s'en trouvait un qui avait su se faire bien venir du peuple; c'était le seul de cette race qui fût aimé, mais il l'était sincèrement. Un autre, vivant à Rome, intimement lié avec le neveu du pape, pouvait armer contre le gouvernement florentin les méfiances ou les foudres de l'autorité religieuse. Plus Laurent tenait les Pazzi en arrière et loin des honneurs, plus ils se rejetaient, pour chercher un appui, vers Rome et le souverain pontife. Or Sixte IV détestait Laurent, et Guichardin ne manque pas d'en dire la raison; car tout est motivé dans son histoire, tout s'y tient comme dans la vie, quoique tout ne soit pas aussi animé et aussi saillant qu'un artiste le souhaiterait peut-être. Sixte IV convoitant la ville d'Imola et se proposant de l'acheter à un petit seigneur, Laurent de Médicis avait dit aux Pazzi: « Ne prêtez pas d'argent au » pape; laissez-le pauvre; Imola ne sera pas pour » lui; elle se donnera aux Florentins. » Mais les Pazzi

prêtèrent l'argent; le pape fit cette acquisition, et Laurent dénonça ces mauvais citoyens, qui avaient ravi une si belle occasion à leur pays. Enfin les Pazzi ayant une parente éloignée dont ils espéraient l'héritage, Laurent de Médicis, acharné à les empêcher de grandir, fit modifier la loi des successions; pas une obole de ce bien ne fut pour eux.

De là des colères implacables, et une conspiration tramée à Rome entre princes, pontifes, hommes puissants, dont chacun avait ses motifs, soigneusement marqués par l'historien. Les ennemis des deux Médicis qui gouvernaient les assassinèrent dans une église; Julien, frère de Laurent, périt; Laurent, légèrement blessé, fut secouru et vengé par toute la ville. Les Pazzi n'avaient guère pour eux que le voisin et l'étranger; ce fut leur perte. Florence les poursuivit, les écrasa, sans que Laurent eût à en prendre la peine. On lui pendit, on lui exila, on lui dépouilla ses ennemis; on fit pour lui tout ce qui lui était utile, et il ne fut responsable de rien. Cette étonnante fortune a inspiré à Guichardin une demi-page remarquable d'énergie, mais non exempte de cette crudité machiavélique qui fait ressortir, sans avoir l'air de s'en inquiéter, l'opposition trop souvent réelle entre l'intérêt égoïste et les sentiments les plus délicats du cœur.

« Dans ce tumulte, dit-il, Laurent courut grand » risque de perdre le pouvoir et la vie; mais il y » acquit tant de prestige et d'avantages, que ce jour » put s'appeler, pour lui, très heureux. Il vit mourir » son frère Julien, avec lequel il aurait eu à partager

» l'argent et à disputer le pouvoir; de ses ennemis
» et de tout ce qui dans la cité lui faisait ombre
» ou lui donnait quelque soupçon, il fut délivré
» glorieusement par la main de tous; le peuple
» prit les armes en sa faveur, et, craignant pour
» sa vie, courut à sa maison en criant qu'on
» voulait le voir; et lui se montra aux fenêtres
» à la grande joie des citoyens. Ce jour enfin, on
» le reconnut maître de la cité; on lui accorda
» publiquement le privilége de pouvoir mener
» avec lui, pour sa sûreté, autant de serviteurs
» armés qu'il lui plairait. Il s'empara réellement de
» l'État, en demeura l'arbitre suprême, indépendant,
» et pour ainsi dire, le seigneur de Florence; cette
» puissance qui, jusqu'à ce jour, avait été grande
» entre ses mains, mais un peu inquiète, devint
» très grande et très assurée. Et c'est là la fin
» ordinaire des divisions et discordes civiles: un des
» partis est exterminé; le chef de l'autre devient
» seigneur; ses fauteurs et adhérents, de compagnons
» deviennent presque sujets; le peuple et la masse
» demeurent esclaves; l'État se transmet par
» héritage, et souvent d'un sage il passe à un fou
» qui fait faire le dernier plongeon à la cité (1). »

Voilà, sous une forme vigoureuse et familière, le grand reproche qu'on peut adresser à l'hérédité monarchique. Il est cependant des peuples qui ont su, en cette matière, parer à l'inconvénient et garder tous les avantages : chez eux, le rang

(1) *Op. ined.*, t. III, p. 43.

suprême est au-dessus des compétitions, et les partis peuvent lutter et se détruire; quelqu'un et quelque chose restent toujours. Le roi ne craint pas qu'on le renverse; il n'est même pas exposé aux injures; à la tribune et dans les feuilles publiques on peut invectiver contre tous, jamais contre lui. La nation, afin d'être sûre du lendemain et de conserver une ancre à l'État, s'est imposé ce respect, et demeure convaincue qu'en le perdant, elle se perdrait elle même. La royauté est consentie par tous; mais en même temps, nul ne se livre au monarque; nul ne veut que cet homme ou cette femme irresponsable puisse disposer de la fortune et du salut publics. Si la nation est en péril, c'est elle-même qui s'y sera jetée; si elle y échappe, c'est elle-même qui se sauvera; jamais sa reconnaissance ni ses terreurs ne la feront esclave d'un seul homme; jamais cet homme n'aura, je ne dis point le droit, mais le pouvoir ou la pensée de lui faire faire *un plongeon* où elle risque tout. La nation aura la noble joie de se gouverner, de s'appartenir; si elle fait des fautes, elle les réparera, sans payer le salut d'aujourd'hui par l'oppression ou la catastrophe du lendemain.

Malheureusement, à Florence, du temps de notre auteur, on n'avait pas encore trouvé cet art (si difficile à certains peuples) d'éviter la faiblesse ou l'anarchie sans tomber sous le despotisme. Laurent de Médicis fit ce qu'il voulut, mais il ne voulut rien que de raisonnable; son fils Pierre, plus absolu encore, plus ennemi des conseils, plus brutal dans

ses procédés, força la cité, comme dit Guichardin, à faire un terrible plongeon; il commit alors bien des fautes que d'autres princes et d'autres siècles devaient renouveler (1).

Charles VIII, roi de France, voulant conquérir Naples, Pierre s'unit, contre le vœu général, aux princes d'Aragon menacés; puis, quand l'armée conquérante s'approcha, la peur le prit, et pour se tirer d'affaire, toute capitulation lui parut bonne; il livra, sans exception et sans réserve, les forteresses et les ports de la République. De là une révolte; Pierre est expulsé et s'enfuit jusqu'à Venise. Bientôt Charles VIII arrive à Florence; comment y sera-t-il reçu? La situation, fort bien expliquée par Guichardin, était critique. On ne pouvait pas le repousser; on n'avait même jamais songé à lui faire la guerre; car on avait besoin de la France pour l'écoulement des marchandises florentines; mais d'autre part on ne voulait pas être ses esclaves. On prit un singulier milieu, mais qui réussit. On le laissa entrer dans Florence, sous un dais magnifique, en roi, en conquérant, tenant la lance sur la cuisse, et l'on eut soin d'armer beaucoup de monde, de faire venir en ville une foule de campagnards, impuissants en bataille rangée, mais pouvant fort bien soutenir une guerre de rues, poignarder l'étranger, le brûler dans les maisons. Les Français le surent; on eut même grand soin de le leur répéter pour les tenir en bride. Après avoir pénétré dans Florence avec plus d'éclat

(1) *Storia fiorentina*, ch. XI et XII, *Op. ined.*, t. III, p. 104-119.

que naguère nos vainqueurs ne le firent dans Paris, ils ne tardèrent pas cependant à éprouver les mêmes inquiétudes. Cette ville, grande et mal connue, pleine d'armes qu'on ne voyait pas, et où la population, vive et nerveuse, pouvait être prise d'un accès de fureur, les mettait vraiment à la gêne. Deux ou trois fois, ils entendirent je ne sais quel bruit; ils s'armèrent, craignant une attaque, puis ils s'aperçurent que ce n'était rien. Ils avaient appris qu'au son de la grosse cloche, Florence entière et même les environs s'étaient soulevés contre les Médicis; ils firent garder cette cloche et toutes les autres. Le roi se montrait fier toutefois et exigeant. Il voulait retenir les forteresses, mettre garnison dans Florence: « J'y suis entré, disait-il, la lance sur la cuisse; j'y suis maître. » Il parlait même de rétablir le Médicis qui faisait si bien les affaires de l'étranger, en provoquant la guerre et en capitulant. Alors un bon citoyen, Pietro Capponi, prend le projet de traité, le déchire et crie au roi: « Faites sonner vos trompettes; nous ferons, nous, sonner nos cloches. » A ce mot, Charles se trouble, devient plus raisonnable, et se borne à rançonner la ville et à garder les forteresses qu'il promet de rendre quand Naples sera conquise. Deux jours après, il quitte Florence, et l'on s'occupe d'organiser le gouvernement. Alors commence un épisode curieux dans l'histoire de l'esprit humain; le dominicain Savonarole mêle la religion à la politique, et le rôle de tribun à celui de prédicateur et de prophète.

Fidèle à sa méthode d'exposition, Guichardin

nous fait voir comment Savonarole en est venu là (1). Il nous montre ce moine ferrarais, prêchant à Florence depuis quatre ans contre les scandales publics et prédisant de grandes punitions envoyées du ciel. Laurent de Médicis, despote aimable et voluptueux, goûtait médiocrement cette prédication; mais il craignait d'indisposer les gens religieux; il n'ignorait pas qu'on l'avait blâmé le jour où il chassa de Florence un autre moine qui tenait un peu le même langage. Il laissa donc prêcher Savonarole, tout en lui envoyant dire, de temps à autre, qu'il devrait s'abstenir de prophétiser. Après la chute des Médicis, Savonarole éclate, fait entendre à ses auditeurs qu'il faut sortir du provisoire, dissoudre une commission de dix magistrats qui tenaient à l'étroit la liberté, et fonder un gouvernement large, libéral, mais non confus, ni populacier. « Formez, dit-il, un grand conseil d'environ trois mille citoyens, qui fera les lois et conférera les charges. Tenez-vous-en à ces trois mille triés avec soin, et jurez de ne plus convoquer de parlements. »

Or, les parlements, à Florence, étaient une chose assez commode pour les faiseurs de coups d'État. Voici comment on s'en servait : un parti, un homme s'emparait de tout, occupait le palais public, s'appuyait sur la force, et convoquant au son de la grosse cloche toute la multitude florentine, se faisait légitimer par voie de plébiscite. Savonarole

(1) *Stor. fior.*, (*Op. ined.*, t. III), c. XII, p. 123-127.

ne voulait plus de ces sanctions beaucoup trop sommaires, et la bourgeoisie de Florence lui répondit qu'elle y renonçait également.

Heureux d'avoir jeté les bases d'une démocratie réglée, le moine continua ses prédications avec une liberté sans bornes. Guichardin, qui aime mieux en général exposer les faits que les peindre, se borne ici à une analyse, mais à une analyse excellente, comme toutes les siennes, si bien qu'on devine l'accent dont Savonarole parlait au peuple. Que disait-il donc, ce dominicain? « Qu'il était envoyé de Dieu pour annoncer l'avenir de la religion et de Florence; que l'Église se réformerait, amenée à cette rénovation par des fléaux et des misères; que l'Italie pâtirait rudement de la disette, de la peste et du glaive; qu'il y entrerait des barbiers étrangers (*barbieri esterni*) dont les armes la raseraient jusqu'à l'os; que les États italiens seraient bouleversés, sans que la politique, l'argent ou la force y pussent rien; que la cité florentine souffrirait beaucoup et serait réduite à des périls extrêmes; mais qu'ayant été choisie par le ciel comme le lieu où l'on devait prédire une si grande œuvre et d'où devait se répandre dans l'univers la lumière de la rénovation de l'Église, Florence ne périrait point; que même en perdant son domaine, elle se sauverait, et qu'à la fin, réduite par les tribulations à une vraie vie et simplicité chrétienne, elle recouvrerait Pise et toutes les choses perdues; qu'elle ferait encore des acquisitions nouvelles, posséderait ce qui ne lui avait jamais appartenu, et deviendrait beaucoup

plus florissante, plus glorieuse, plus puissante qu'elle n'avait jamais été (¹). »

Eh bien! n'est-ce pas là le style des prophètes, en tout temps et en tout pays? Nous avons eu les nôtres dans nos derniers malheurs; les prédictions, les commentaires de Nostradamus et de l'Apocalypse ont couru chez nous de main en main, et qu'annonçaient-ils? Comme Savonarole, ils parlaient de misères affreuses, de flots de sang, de Paris brûlé aux trois quarts; puis de triomphe, de gloire, de bonheur inénarrable. — Mêmes menaces, mêmes promesses, mais rattachées à d'autres opinions politiques. Les nôtres ne disaient pas, comme Savonarole, que quiconque attaquerait la République finirait mal; ce n'était pas de la république qu'ils attendaient le bonheur sans mesure. Dieu et Royauté étaient leur devise; Dieu et République celle du moine ferrarais. Et voyez cependant comme l'élément mystique, commun aux enthousiastes des deux époques, rapprochait souvent leur langage! Quand on disait aux nôtres: « Vous annoncez » l'invraisemblable; ce que vous souhaitez le plus » s'éloigne à vue d'œil, » ils répondaient comme Savonarole : (²) « Rien ne se fera par l'homme, mais » tout par le bras de Dieu, et au moment où on » ne l'espèrera plus, et tout cela aura lieu bientôt » cependant, et parmi ceux qui nous entendent ou » nous lisent, il n'en est aucun qui n'ait chance » (suivant le cours naturel des choses) d'être témoin

(¹) *Stor. flor.*, c. XIII, p. 138-139; *Op. ined.*, t. III.
(²) Id., p. 139.

» du grand accomplissement. Les maux seront
» atroces, mais très courts; le triomphe prompt,
» imprévu et sans fin! »

Ainsi parlent les mystiques, exaltés à la fois par la politique et la religion; tout ce qu'on nous a débité dans le même genre prouve qu'ici encore Guichardin a écrit une page éternellement vraie.

Mais que pensait l'Italie de ces discours? Florence n'était pas seule à les entendre; les étrangers qui passaient par là y assistaient et en rendaient compte; les lettres mêmes des particuliers en répandaient partout la flamme. Quelles impressions ressentaient tant de personnes dont le caractère et les intérêts se ressemblaient si peu? Guichardin n'oublie pas de nous le dire, et l'on voit bien vite quelle masse confuse, variée, incertaine, Savonarole avait à combattre ou à diriger.

Voici d'abord les ennemis qu'il se faisait: le pape, parce qu'en prédisant la rénovation de l'Église, il maudissait et censurait ouvertement les mœurs des prélats; les Vénitiens et le duc de Milan, qui l'accusaient de favoriser la France et d'empêcher la cité florentine de se liguer avec les autres contre Charles VIII. Au-dedans, beaucoup de citoyens ne croyaient pas à ces choses-là, ou n'aimaient pas le gouvernement populaire, si chaudement soutenu par le moine; quelques-uns prêtaient foi aux Franciscains et aux autres religieux qui, voyant croître la réputation des Dominicains, s'y opposaient; puis il y avait des hommes vicieux qui regrettaient leurs infamies

et maudissaient la règle austère imposée par Savonarole. Tous ces individus se levaient fièrement contre lui et résistaient de tout leur pouvoir à son action.

Mais il avait aussi ses partisans : des hommes très disposés à croire par la bonté de leur naturel et, depuis leur enfance, tournés à la religion; gens qui trouvaient ses œuvres excellentes, et auxquels il semblait chaque jour que ses prédictions « se » vérifiaient; d'autres, fort mal intentionnés et de » mauvaise réputation, qui voulaient couvrir leurs » méfaits et s'acquérir un bon renom sous un » manteau de sainteté. » — Toujours l'hypocrisie à côté de la religion, toujours l'ivraie mêlée au pur froment! — « Enfin, ajoute notre auteur, des » hommes de bonnes mœurs, selon le monde, qui » voyant la faveur et la puissance de ce parti, s'y » rangeaient pour courir plus vite aux honneurs » et acquérir auprès du peuple une situation et » un prestige. »

Quel croisement de vues opposées! quelle diversité ouverte ou secrète! Comme chacun pense et sent à sa manière! comme chacun grimpe, marche, bondit, rampe vers son but, qui n'est pas celui du voisin! Et tout cela, c'est la société humaine, c'est le mélange qui fait et défait, qui agrége et dissout les hommes et les choses; c'est ce que les habiles doivent connaître; c'est ce qu'un Guichardin observe dès sa jeunesse, et note avec soin pour lui et pour nous.

Parmi les Florentins circonspects, louvoyeurs, et

de politique expectante, se trouvait son père, Pietro Guicciardini : « On le comptait, nous dit-il, comme » un des partisans de Savonarole; et cependant, » lorsqu'une discussion s'élevait, il s'y montrait si » modéré, qu'on ne pouvait pas le mettre sur leur » rang. » Voilà, si l'on veut, de la prudence; mais que dirons-nous de ce Paolantonio Soderini, qui voyant grandir le parti contraire à Savonarole, et s'étant trop compromis pour pouvoir se détacher du moine, fit entrer son fils Tommaso dans la bande des jeunes gens hostiles au moine lui-même? Vous entendez bien : il le *fit* entrer, espérant être sauvé par lui en cas de restauration. O prévoyant Soderini, qui enrôlais ton garçon parmi les futurs vainqueurs, tu seras peut-être imité plus d'une fois. Que voulez-vous? quand l'orage gronde, et de plusieurs côtés en même temps, on aime à sentir auprès de soi des paratonnerres, et l'on en plante au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, sur toutes les ailes de sa maison. Et les observateurs sérieux, comme Guichardin, remarquent la chose, sans en sourire, et la consignent dans une histoire qui assurément n'y perd rien en véracité et en intérêt.

Savonarole, avons-nous dit, eut de terribles adversaires. Le pape l'excommunia et lui défendit de prêcher : c'est fort grave pour un moine, et surtout italien, d'entrer en lutte avec le Vatican. Cinq cents personnes, il est vrai, signèrent une adresse au pape en faveur de Savonarole; mais beaucoup d'autres, humblement chrétiennes, l'abandonnèrent.

Dans la sphère politique, on travaillait de même contre lui; on voulait démolir sa démocratie modérée. Il avait établi que nul magistrat ne serait élu s'il ne réunissait les deux tiers des suffrages du Grand-Conseil. Les partisans des Médicis déchus s'entendirent pour voter contre tous les candidats, si bien que nul ne pouvait atteindre à la majorité légale. Et qui secondait ici les monarchistes ? Qui ? les démocrates avancés. Ceux-ci disaient : Nous ne voulons pas de ces deux tiers; la moitié plus un suffit bien. Étrange coalition qui laissait la république sans magistrats, et cela pour plaire à deux partis qui s'abhorraient, qui se seraient déchirés après la victoire! C'est monstrueux; mais cela se fait très bien, et même au XIXe siècle, et par des gens qui lisent peu Guichardin et qui n'ont pas été chercher leur plan de campagne aux pages 154 et 155 du troisième tome de ses œuvres inédites.

L'auteur ajoute que, chaque jour, certaines personnes s'enhardissaient à parler contre le Grand Conseil républicain et à démontrer que, du temps des Médicis, tout allait mieux. « On ne punissait pas » ces propos, dit-il encore; mais il en est ainsi dans » les villes divisées : les citoyens, occupés à leurs » disputes, ne songent pas à tout; d'ailleurs celui » qu'un parti repousse est bien accueilli par un » autre; et comme il semble à chacun que ce » gouvernement n'est ni à un seul, ni à quelques » uns, mais à un grand nombre, personne ne » veut se charger des querelles et des inimitiés » publiques. »

Idée fort juste : la démocratie, tant qu'elle n'est pas émeute ou dictature, laisse librement parler et écrire contre elle; personne n'entreprend de réprimer ce qui, étant dit contre tous en général, ne semble pas s'adresser plutôt à lui ; se moquer du peuple, c'est ne se moquer de personne. Mais après le 2 juin, quand la Montagne triomphe, médire du Comité de salut public; mais après le 18 brumaire, railler le Consulat qui vient de naître, halte-là ! c'est un jeu mal sûr; ceux qui se sont faits les maîtres de l'État repoussent alors et châtient toutes les attaques. Guichardin n'a pas vu ces expériences en grand, mais elles n'ont fait que confirmer les siennes.

Il est vrai toutefois que la multitude, unie pour défendre certaines conquêtes, peut les sauver longtemps du choc des réactions. Guichardin nous l'atteste : on avait beau vouloir discréditer le Grand-Conseil, une foule de gens s'accommodaient de ce régime où ils avaient leur part ; on refondit la loi électorale, les partisans des Médicis ne purent plus entraver le jeu de la constitution nouvelle, et leur coalition avec les démocrates ne profita qu'à la république.

Alors ils conspirèrent dans l'ombre et plus violemment; ils voulurent rappeler Pierre de Médicis et lui ouvrir les portes de la ville. Le complot échoua, et cinq des coupables furent condamnés à mort. Ils en appelèrent au peuple, c'est-à-dire au Grand Conseil. Le moment est critique : que vont faire les républicains ? Une loi adoptée par eux-mêmes donne

à tous les condamnés politiques ce droit d'appel. Que vont-ils faire? O éternelle inconséquence et iniquité des partis! Les républicains de Florence, en 1495, craignaient des juges monarchistes ou aristocrates; voilà pourquoi ils ont voulu que l'on pût en appeler du premier jugement. Mais en 1497 les juges ayant condamné des monarchistes, les républicains ont grande hâte que l'arrêt soit exécuté. Ils redoutent les longueurs, peut-être même l'intérêt que réveilleront les victimes. L'un des condamnés, riche, puissant, capable, fait peur aux républicains qui occupent la place; Francesco Valori, chef laïque du parti de Savonarole, craint que ce Bernard del Nero ne le renverse un jour ou l'autre. Au fond, il n'appréhende que Bernard; volontiers même il épargnerait ses complices; mais il faut que Bernard disparaisse; la haine de Valori fait rejeter l'appel; « car il était décidé, dit l'auteur, à *en voir la fin* (1). »

Mots terribles, qui donnent le frisson! Notre conscience éclate ici contre ce républicain inconséquent, qui viole la loi pour perdre un rival; mais Guichardin n'éclate pas, lui; dans cette suppression d'une garantie légale, comme dans ce complot des monarchistes, il voit plutôt des imprudences que des crimes, et il écrit à ce sujet une page mémorable, mais inspirée par un calcul pratique plus que par le sentiment de la justice.

« La mort de ces hommes, nous dit-il, qui possé- » daient richesses, puissance, autorité, nombreuse

(1) *Stor. Fior.*, chap. XV, p. 159.

» famille, grand crédit et grande faveur auprès du
» peuple, peut servir d'exemple à tous les citoyens
» et leur apprendre, quand ils sont en bonne situation
» et obtiennent dans les affaires une part raisonnable,
» à s'en contenter et à ne pas chercher le mieux; car
» le plus souvent on se jette ainsi par terre. S'ils
» veulent cependant tenter des choses nouvelles, que
» ce soient des entreprises susceptibles de réussir et
» non dirigées contre un peuple, car on ne triomphe
» jamais de tant d'ennemis. Qu'ils se souviennent
» toujours que l'issue de pareilles tentatives est ou
» l'accomplissement du dessein formé, ou la perte
» de la vie, ou tout au moins l'exil. Voilà le vrai en
» cette matière. Du reste, une fois découverts et en
» péril, le crédit et la faveur universelle deviennent
» pour eux une chimère; le peuple se met à accueillir
» tout ce qu'on dit contre eux, un peu de vrai et
» beaucoup de faux. S'ils essaient de se justifier, on
» refuse de les entendre ou de les croire; la bienveil-
» lance dont ils jouissaient se convertit en haine, et
» chacun les veut crucifier; parents, amis, tous les
» abandonnent; personne ne se soucie de se compro-
» mettre pour eux; que dis-je? afin de se justifier
» soi-même, chacun s'empresse à les poursuivre; leur
» autorité, leur puissance passée leur devient
» nuisible; c'est bien fait, répète-t-on, qu'est-ce qui
» leur manquait, et que sont-ils allés chercher? Voilà
» comme on traita ces cinq conspirateurs, contre
» lesquels le peuple murmurait si fort, que certaine-
» ment ils n'auraient pas triomphé en appel. Au
» bout de quelques mois, il est vrai, quand cette

» furie fut passée, la masse du peuple regretta leur » mort; mais cela ne suffit pas à leur rendre la vie. » Et certes, si les hommes qui en ce moment gouver- » naient la cité avaient eu assez de confiance pour » laisser aux accusés le bénéfice de la loi, l'arrêt eût » été confirmé d'une façon irréprochable, il eût donné » un grand prestige à la république, et n'eût exposé » les gouvernants à aucun blâme; mais quiconque » désire trop craint toujours et se méfie. »

Donc Valori et le moine Savonarole, pour s'être méfiés à l'excès, commirent la *faute* (de plus sévères diraient le *crime*) de transgresser leur propre loi. Délivrés, à ce qu'ils croyaient, de leurs adversaires, ils entreprirent la réforme morale; et Florence, grâce à leurs censures, sembla se changer en monastère. Plus de jeux, de débauches, d'amusements mondains; les cartes, les dés, les livres déshonnêtes sont brûlés sur la place publique; les enfants, enrôlés sous une bannière sainte, rangent leurs parents au devoir et poursuivent de leurs injures, en pleine rue, les libertins et les femmes vêtues indécemment (¹). D'abord on se soumet à cet ordre tout nouveau, mais intérieurement on en souffre, et à la première occasion les révoltes vont éclater.

Cette occasion, ce sont les moines, rivaux de Savonarole, qui l'offrent aux mécontents. Un franciscain déclare en chaire que le religieux ferrarais prophétise sans mission divine, et demande

(¹) *Stor. Fior.*, chap. XVII, p. 179

que, pour le prouver, on fasse un feu sur la place des Seigneurs, devant le vieux palais où siégent les magistrats. « Moi, frère François, ajoute-t-il, j'entrerai dans ce feu, si frère Jérôme Savonarole y entre également; et Dieu, en permettant que frère Jérôme y brûle et que j'échappe à tout accident, fera bien voir l'imposture du faux prophète et la vérité de mon accusation. » En un moment, cet appel au jugement de Dieu, ce défi d'un moine à un autre est répété dans toute la ville. Frère Dominique, partisan de Savonarole et son lieutenant spirituel, répond qu'il accepte l'épreuve et se charge de la subir lui-même. Prodigieux dévouement auquel Savonarole eut le lâche courage de ne point s'opposer! Le 7 avril 1498, au chant des psaumes, à la lueur de mille cierges, les dominicains s'avancent sur la place, et Florence entière y accourt, avide de contempler le disciple s'exposant aux flammes pour le maître, et Dieu accordant ou refusant un miracle à deux partis religieux et politiques (1). Mais bientôt un débat s'engage sur les conditions de cette lutte singulière. Savonarole veut que frère Dominique entre dans le feu en portant la Sainte Hostie; ses adversaires crient au scandale, au sacrilége, et nul accord ne pouvant se conclure, on se retire sans avoir même allumé le bûcher.

A partir de ce jour, Savonarole perd son prestige; le peuple raille et insulte ses adhérents; une émeute

(1) *Stor. Fior.*, chap. XVI, p. 167-170.

éclate contre lui, et on l'arrête avec ses deux confrères, les moines Dominique et Sylvestre.

Sans attendre l'ordre ni la permission du pape, le chef, le créateur du parti républicain mystique est mis à la torture; et cédant à d'atroces douleurs, il avoue que, dans le cours de sa vie politique et dans sa carrière de prédicateur, il a plus d'une fois *simulé* l'inspiration et annoncé des événements dont Dieu ne lui donnait aucune connaissance; que par ambition, par orgueil, il a souhaité de réformer *lui-même* l'Église, mais que du reste il ne s'est jamais rendu coupable de sensualité et d'avarice et qu'il n'a enfin tramé dans l'ombre aucun complot soit avec des citoyens, soit avec des princes étrangers.

Peu de jours après, les commissaires du pape renouvellent l'interrogatoire et condamnent au feu les trois moines. Le 23 mai 1498, ces malheureux sont dégradés et mis à mort au milieu d'un concours de peuple « tel qu'on n'en avait jamais vu à leurs » prédications les plus solennelles » ([1]).

Ici l'historien s'arrête pour juger ce Savonarole dont l'apparition passagère a remué Florence et intéressé toute l'Italie. Il récapitule rapidement, mais sur un ton plus enthousiaste que de coutume, les *saintes* et *admirables* réformes opérées par le moine dans les mœurs des Florentins. Il le loue vivement d'avoir institué le Grand-Conseil, tenu en bride les ambitieux et fait décréter l'amnistie.

([1]) *Stor. Fior.*, chap. XVII, p. 178.

« Toutes ces choses, ajoute-t-il, furent le salut » de l'État et l'intérêt bien entendu de ceux qui » gouvernaient alors et de ceux qui naguère avaient » gouverné. Ses œuvres furent si bonnes, et plusieurs » de ses prophéties se réalisèrent si exactement, que » quelques-uns l'ont regardé comme un prophète, » malgré l'excommunication, l'interrogatoire et le » supplice. Pour moi, *je doute* à cet égard; je n'ai » d'opinion arrêtée en aucun sens, et je m'en » remets au temps qui éclaircira tout. Si Savonarole » fut un homme de bien, nous avons vu de nos jours » un grand prophète; s'il fut de mauvaise foi, du » moins ce fut un très grand homme; car pour » savoir feindre si bien et si longtemps, il faut avoir » un jugement, un génie profond, et une invention » inépuisable. » Je *doute*, *j'attends* que les faits s'éclaircissent, voilà la conclusion du dix-septième chapitre de cette *Histoire florentine* (1). Plus tard Guichardin, écrivant le récit de tout ce qui s'est passé en Italie pendant quarante ans, laissera à Savonarole une place importante, mais s'abstiendra plus timidement encore de le juger. Il se contentera de nous dire « que les uns le croient innocent; que d'autres ne veulent pas admettre comme authentique cette confession de l'accusé, dont on donna publiquement lecture; que d'autres enfin excusent le moine par l'exemple même de saint Pierre: celui-ci a renié son maître à la voix d'une simple servante; Savonarole a renié sa mission, mais sous

(1) Page 181.

l'effort redoublé des bourreaux; son corps, plus que son âme, a faibli (1). »

En rapportant ces opinions diverses, Guichardin est encore ému; mais d'enthousiasme, plus aucune trace. Il est si loin maintenant de sa vingt-cinquième année! Il en compte au moins quarante-cinq, et sur la pente du doute et du découragement, l'âge, l'expérience, la politique n'ont pas cessé de le faire descendre.

Revenons donc quelquefois à cette première œuvre, à cette *Histoire florentine* où le plus sérieux et le plus circonspect des hommes d'État laisse entrevoir qu'à vingt-cinq ans... il était jeune? Oh! non... ce serait trop dire; mais qu'il n'était pas encore vieux.

Revenons-y surtout, si nous sommes curieux d'apprendre comment se pratiquaient les affaires de chaque jour, comment se nouaient les intrigues politiques, et comment s'enchaînèrent les révolutions dans cette république de Florence où l'on aima, presque autant qu'à Athènes, les arts, l'esprit, la liberté.

(1) *Stor. d'Ital.*, liv. III, chap. VI, dernières lignes.

CHAPITRE III

Opinions et préférences politiques de Guichardin.

Il n'est pas nécessaire, pour bien écrire l'histoire, de préférer une forme de gouvernement à toutes les autres : l'essentiel est de comprendre celles qu'on doit montrer en action. Si vous racontez, par exemple, la vie politique de Rome, dites comment cette cité se mit en république, comment elle modifia sa constitution, ce qu'elle gagna ou perdit à certaines vicissitudes; mais rien ne vous oblige à faire savoir si vous souhaiteriez pour votre patrie la république, la monarchie tempérée ou l'empire. Et de même, en écrivant tout ce qui s'est accompli chez nous de sage ou d'insensé, d'inutile ou de fécond, de glorieux ou de déshonorant, avant et depuis la Révolution, vous n'êtes pas astreint à déclarer lequel, de tant de régimes divers, vous semble aujourd'hui le plus propre à nous rendre heureux et puissants. Vous pouvez faire justice à tous les partis et n'en adopter aucun.

Est-ce ainsi que François Guichardin, historien de l'Italie au XVIe siècle, a compris son rôle? On

pourrait le croire; car on le trouve également habile à exposer les fautes du despote Pierre de Médicis et le désordre de la démocratie qui lui succéda. Princes, gonfalonier, sénateurs, peuple et pontifes reçoivent de lui quelques éloges et beaucoup de blâme, d'après leurs actes, et non d'après le principe qu'ils représentent. On aurait donc assez de peine à déterminer ses opinions ou ses préférences, s'il n'avait fait un écrit théorique, où après mainte réflexion, mainte raison alléguée *pour* et *contre*, il nomme et décrit le régime qu'il eût souhaité de voir s'établir dans sa patrie. Cet ouvrage, inédit jusqu'à 1858 [1], a pour titre : Du Gouvernement de Florence (*Del Reggimento di Firenze*). Tout porte à croire qu'il fut composé ou recopié vers 1527, mais le cadre et la mise en scène nous reportent à une époque antérieure. C'est un dialogue, dont les personnages sont censés vivre et s'entretenir en 1494, quelques semaines après l'expulsion de Pierre de Médicis, tandis que Savonarole soulève et tente de diriger les passions. Le début a du charme et du naturel; il fait songer à certains dialogues de Cicéron, où l'intérêt se partage assez heureusement entre le sujet et les interlocuteurs eux-mêmes.

Guichardin suppose donc que trois Florentins, Paolantonio Soderini, Pietro Capponi, et son propre père, Pietro Guicciardini, se rendent un jour à l'église de Santa-Maria-Impruneta, située dans un des faubourgs de la cité. Est-ce par curiosité qu'ils

(1) Il est contenu dans le tome II des *Opere inedite* de Guichardin.

y vont, ou pour obéir à l'influence chrétienne de Savonarole? On peut en penser ce que l'on voudra; mais bien que l'auteur parle vaguement de *vœu* ou de *dévotion,* la religion aura peu de part au dialogue de nos pèlerins. Savonarole y sera nommé « *ce moine* » (*questo frate*) sans qu'on examine au point de vue surnaturel la vérité de sa mission, et dans certains moments (comme nous le verrons bientôt) le divorce entre le Christ et la politique sera prononcé.

En sortant du lieu saint, nos trois bourgeois de Florence vont rendre visite à un vieil ami, Bernard del Nero, qui vit retiré au faubourg. Ce Bernard a de l'expérience; il est aimé, estimé de tous, car il a rendu bien des services; mais comme il soutenait naguère les Médicis, la plupart des hommes qui ont chassé Pierre le soupçonnent de souhaiter une restauration et de ne pas goûter leur essai démocratique. Soderini et Capponi, très républicains, mais très éclairés, voudraient pourtant le rallier à leur cause, s'aider de ses avis et de ses connaissances pratiques. Ils le lui disent; mais il leur répond, avec une tristesse découragée : « La » cité n'est pas si pauvre en hommes, qu'elle ait » besoin des conseils d'un vieillard comme moi; mon » esprit et mon corps déclinent; la retraite m'est » très bonne; je ne regrette qu'une chose, c'est de » ne pas avoir pris ce parti plus tôt et d'avoir » attendu qu'un changement dans l'État m'y » réduisît. Hélas! les changements politiques! que » peut-on en attendre de bon? J'ai vu et j'ai compris

» qu'ils faisaient toujours plus de mal que de » bien [1]! »

Là-dessus, Soderini, qui a contribué au dernier changement, présente avec une respectueuse fermeté son objection.

« Peut-être, dit-il, les révolutions font-elles du » mal lorsqu'elles se bornent à changer les chefs de » l'État, lorsqu'elles transfèrent le pouvoir d'un » homme à un autre homme, d'une faction à une » autre. Mais ici c'est le gouvernement tout entier » qui change d'espèce; c'est la nation qui rentre en » possession de ses droits, c'est la liberté qui renaît. » — Mes amis, répond le vieillard, ne gâtons pas le » plaisir que vous avez pris, me dites-vous, à me » revoir, par des conversations sur un sujet » désagréable. Laissons la politique, et permettez » moi de vous montrer mes plantations et mes » projets. J'ai un plan de construction que je ne » réaliserai pas, n'ayant point, dans toute ma » carrière publique, assez gagné pour faire de » grandes dépenses; mais qui sait?... Un héritier » peut-être... Venez voir toujours comme je cultive » ma terre. C'est là, je pense, le fruit le plus » honorable de mon loisir. Je me repose enfin, et » mieux vaut *enfin* que *jamais*. Oui, je me sens au » fond du cœur plus satisfait, plus calme que je ne » fus jadis au sein des honneurs et de la puissance. »

Bernard, jeté dans la retraite par une révolution qu'il désapprouve, est-il vraiment aussi satisfait? On

(1) *Del Regg. di Fir.*, liv. I, p. 10-11.

peut en douter : ce qui est sûr, c'est qu'il le dit, et que, si on le prend trop au mot, la discussion cherchée n'aura pas lieu ; les visiteurs éprouveront une déception. Pietro Guicciardini voit le péril et l'écarte énergiquement.

« Ah ! pour l'amour de Dieu, s'écrie-t-il, laissons » là ces propos sur le loisir, où nous savons que » votre prudence ne vaut pas moins que dans les » affaires, et poursuivons notre conversation com- » mencée ! Nous sommes entre amis, ou plutôt entre » père et fils, car nous vous regardons comme un » père, et l'entretien ne peut qu'être agréable. Pour » moi, je ne sais pas de plus grand plaisir que » d'entendre traiter les choses politiques et civiles » par un homme d'âge, d'une prudence consommée, » et qui n'a pas été instruit par les livres des » philosophes, mais par l'expérience et l'action, vrai » moyen d'apprendre (1). »

Ici Pietro Guicciardini parle comme aurait parlé son fils dans une circonstance analogue, et ce qui le prouve, c'est la première phrase de la préface, où l'auteur déclare (en son propre nom) que rien n'est beau, honorable, magnifique et utile comme de penser ou de rêver gouvernement. La vie de cet homme est là, et nulle part ailleurs ; campagne, beaux-arts, poésie lui importent médiocrement ; mais gouverner lui-même, méditer comment on gouverne, raconter comment les autres ont gouverné, voilà son perpétuel objet.

(1) *Del Regg. di Fir.*, liv. I, p. 13.

Dans le présent dialogue, Pietro Guicciardini a un beau moment, celui où il rejette Bernard dans la discussion politique que ce vieillard voulait éviter; mais le reste du temps, il écoute, parle peu, retient toutes les raisons alléguées par les autres, et les redira un jour à son fils, qui prendra la plume. Soderini et Capponi sont républicains avec des nuances, Capponi se montrant plus aristocrate; quant à Bernard, il sera écouté comme un oracle et il aura le dernier mot; c'est lui qui, pour complaire à ses amis et s'accommoder à la situation, inventera le meilleur moyen de se gouverner sans les Médicis. Ce moyen, l'auteur souhaiterait de le voir appliquer à Florence; mais l'espère-t-il? Hélas! fort peu; ce n'est point la confiance ni l'élan vers l'avenir qui respirent dans tout ce dialogue; l'appréhension et le découragement y règnent sans cesse. Le sort même du principal interlocuteur jette sur l'ensemble un voile de mélancolie presque fatale. Bernard se laissera persuader un jour de rentrer dans la vie publique; il sera nommé gonfalonier de justice par le Grand-Conseil; il aura connaissance d'un complot monarchiste, et comme il ne le dénoncera pas, la mort sera le prix de cette connivence [1].

En attendant, il cause politique, puisque ses amis l'y engagent si fort; et en homme pratique qu'il a toujours été, en homme plus instruit par la vie que par l'étude, il pose ce principe, que les gouvernements de Florence doivent être jugés non par leur titre et

[1] Voy. le chap. précédent, p. 223 et suiv.

leur étiquette, mais par le bien et le mal qu'ils ont fait ou feront, étant donnés les circonstances et le caractère florentin [1]. Soderini et Capponi adoptent avec empressement ce criterium presque matériel et accablent de reproches le régime déchu [2]. Tout ce que les Médicis ont fait de mal est relevé habilement et lancé à leur tête. Cette famille, disent-ils, a usurpé le pouvoir; elle n'y a pas été élevée par le consentement de tous : de là des violences, des cruautés, des injustices et une partialité révoltante en faveur de ceux sur lesquels on s'appuyait. Les courtisans, les flatteurs, les petits chiens, comme on les appelait *(i cagnotti)*, les dames qui tenaient à la famille, soit du côté droit, soit du côté gauche, étaient sûrs de gagner même leurs procès civils; toute maison soupçonnée de devenir trop puissante était ruinée par des impôts arbitraires; les Médicis tenaient en main le *bâton* des contributions pour en frapper quiconque leur déplaisait. Le seul mobile de ces chefs d'État sans patriotisme était leur intérêt personnel ou domestique; eux et leur dynastie, voilà leur unique passion. Laurent de Médicis convoite les mines d'alun que possède la ville de Volterra, il les confisque, et provoque une révolte dont la répression même est un triomphe honteux pour Florence. Leurs entreprises les plus justifiables, les plus avantageuses à la cité, portent encore, dans l'exécution, un caractère d'égoïsme usurpateur. Laurent fait assiéger Pietrasanta; il ne

(1) Liv. I, p. 21-22, t. II des *Op. ined.*
(2) Liv. I, p. 35-49.

paraît pas à la tranchée tant qu'il y a des coups à recevoir; mais quand la place investie n'en peut plus, il y accourt, il y entre sans peine, et recueille l'honneur dû aux fatigues d'autrui. Et les deniers publics, comme il les exploite! Quand ses affaires personnelles sont compromises, il se fait aider par l'État; de grosses sommes passent dans ses mains sans bruit; il touche l'argent sans qu'on l'entende sonner. Il détourne la paie des soldats et la fait porter à sa banque. Ce qu'il se permet à lui-même il ne peut le refuser à ses favoris; beaucoup d'entre eux puisent dans le trésor, et comme tout le monde n'approuve pas cela, Laurent se méfie de beaucoup de personnes. Il organise l'espionnage à tous les degrés; auprès de chaque ambassadeur, il a son chancelier privé, qui lui rend compte de tout et qui épie l'ambassadeur même, et cet ambassadeur pourtant a été choisi parmi les amis de la famille. Rien n'est pur chez ces Médicis; leurs plus justes actions sont infectées d'arbitraire et de passions viles. Enfin ils ont désarmé Florence pour n'avoir pas à craindre les révoltes. De là, plus de troupes nationales, plus de virilité, plus de cœur

Ainsi parlent tour à tour Capponi et Soderini; et l'on ne saurait dire combien est instructif ce réquisitoire historique : que de choses nous apprenons, en quelques pages, sur la vie politique et civile des Florentins! Et quelle lumière Guichardin prête ici à Machiavel! Comme les assertions de celui-ci sur la république et sur les princes perdent leur apparence

paradoxale à mesure qu'on lit le dialogue qui nous occupe!

Mais tout cela, dira-t-on, ce ne sont guère que des faits; où donc est le principe sur lequel s'appuient ces deux républicains de Florence pour démontrer la supériorité de la république? Ce principe, selon Soderini, est la nature même de l'homme.

« Admettons, dit-il (¹), que les effets du gouver-
» nement populaire ne soient pas meilleurs que ceux
» de la tyrannie; le premier, du moins, est conforme
» au désir naturel, qui entraîne les hommes vers la
» liberté; l'autre y est directement contraire, chacun
» ayant horreur de la servitude. Donc en supposant
» même certains désavantages, il faut préférer le
» gouvernement qui satisfait le mieux l'instinct
» naturel. Cette raison s'applique généralement à
» tous les hommes; mais ceux en particulier qui ont
» l'esprit plus haut, l'âme plus généreuse, ne
» peuvent ni ne doivent se résigner à la servitude;
» de toute nécessité, ils se désespèrent quand ils
» voient leurs actions, qui devraient être libres et ne
» dépendre que d'eux-mêmes et du bien de la patrie,
» contraintes de se régler sur la volonté d'autrui,
» raisonnable ou capricieuse; lorsqu'ils se sentent
» forcés de se soumettre à un homme qui souvent
» vaut moins qu'eux, et de cacher même leur
» valeur. Car le tyran n'aime pas les esprits élevés,
» ni tout ce qui se distingue et prend autorité,
» surtout quand cette autorité vient du mérite,

(¹) Liv. I, p. 47-48.

» parce qu'il lui est plus difficile alors de la rabaisser.
» Le tyran est envieux, il veut être seul remarqué;
» mais plus souvent encore la crainte le trouble, et
» voilà pourquoi il combat tout ce qui s'élève. Quelle
» misérable condition pour une âme noble d'être
» astreinte à louer un indigne ou à deviner la volonté
» d'un homme qui veut être compris sur un simple
» geste! Quelle sujétion, et cela simplement parce
» que le tyran est plus fort que moi! Ah! je le répète,
» chaque fois que le gouvernement ne sera pas
» légal, mais tyrannique, soit que le tyran se montre
» farouche ou clément, peu importe, il faut, au prix
» de tous les inconvénients, de tous les sacrifices
» d'argent ou de bien-être, chercher une autre façon
» de vivre; car nul régime ne saurait être plus
» pernicieux et plus déshonorant que celui qui
» s'efforce d'éteindre la vertu, et qui empêche tout
» citoyen de s'illustrer par l'intelligence et par le
» cœur. »

A cette vigoureuse revendication de la liberté, à cette affirmation que nulle grandeur morale n'est possible sous le despotisme, que va répondre le partisan des Médicis? Avec une sagacité merveilleuse et désolante, il analyse, dans l'âme humaine, ce désir d'être libre qu'on prétend si naturel [1]. « Le
» nom de liberté, dit-il, est souvent pris comme
» prétexte, comme excuse par ceux qui veulent
» cacher leurs convoitises et leurs ambitions. Ce qui
» est naturel à l'homme, c'est le désir de dominer,

[1] Liv. I, p. 51-55.

» d'acquérir la supériorité sur les autres ; et bien peu
» de gens aiment assez la liberté, pour que, trouvant
» une occasion de se faire maîtres et seigneurs, ils
» ne veuillent pas en profiter. Les princes et les
» républiques cherchent toujours à subjuguer leurs
» voisins; les membres d'un même corps ne se
» traitent pas mieux entre eux. D'où viennent tant
» de discordes civiles? Quel est le but réel de ces
» gens qui se disputent? C'est la suprématie plutôt
» que la liberté. Mais les hommes se laissent abuser
» par les noms, et quand au sein des dissensions ils
» entendent nommer la liberté, ils ne voient pas
» qu'on veut les mener à une autre fin. Les premiers
» d'une cité désirent accroître leur puissance, et
» pour se faire aider par le grand nombre, ils se
» disent les défenseurs de la liberté. Les peuples, à
» leur tour, prennent la liberté pour point de mire,
» parce que la majorité des hommes craint d'être
» opprimée, ou trouve qu'elle ne participe pas assez
» aux honneurs et aux emplois fructueux de la
» république : force leur est donc de songer d'abord
» à l'égalité. Comme ils sont très bas et qu'ils
» veulent monter, ils doivent d'abord tendre aux
» échelons moyens. Mais quand ils sont arrivés à
» cette situation mitoyenne, quand ils ont obtenu
» l'égalité de droits et d'honneurs, s'en tiennent-ils
» là? Nullement; ils aspirent à la grandeur, ils désirent
» dépasser les autres. D'abord ils travaillaient à
» établir la liberté, maintenant ils travaillent à la
» servitude. Ils se font les chefs de l'État, ou ils
» élèvent au-dessus de tous un chef, dont ils restent

» les adhérents, comptant ainsi obtenir une part
» plus forte. Voilà le vrai but des désirs humains;
» voilà la marche qu'on leur voit suivre.

» Vous me direz, peut-être, que beaucoup de gens
» sont morts pour défendre la liberté; mais contre
» qui? Contre l'étranger? Ce n'est pas la liberté
» alors, c'est la patrie pour laquelle ils ont combattu;
» et la patrie, on l'aime sous tous les gouvernements.
» Est-ce contre les tyrans? De deux choses l'une, en
» ce cas : ou ils ont réussi à les renverser, ou ils ont
» péri dans leur tentative. S'ils ont péri, on ne sait
» pas ce qu'ils auraient fait, une fois la tyrannie par
» terre; s'ils ont réussi, voyez leur conduite : ils se
» font tyrans à leur tour.. Rien de plus commun
» qu'un conspirateur qui se met sur le trône après
» son triomphe.

» Et pourquoi conspire-t-on? pour bien des
» motifs divers, qui ne sont pas l'amour de la
» liberté. L'un ne se trouve pas assez grand, assez
» honoré; il veut s'élever au-dessus de son rang
» actuel. L'autre a reçu une injure du tyran ou n'a
» pas obtenu la justice qu'il lui demandait. Un
» troisième a eu peur d'être accablé par lui; il le
» prévient et se sauve lui-même en le renversant;
» beaucoup ont tout perdu et veulent des nouveautés
» pour y rétablir leurs affaires; ce sont leurs dettes
» et leurs embarras qui les jettent dans le parti
» contraire au tyran. D'autres sont parents ou amis
» d'un exilé. D'autres cherchent à se faire un grand
» nom en étalant ce zèle du bien public. Combien
» peu aiment vraiment cette liberté dont ils parlent!

» S'il y en a un ou deux, leur exemple ne prouve » rien; car une hirondelle ne fait pas le printemps. » L'intérêt personnel mène tout, et si ceux qui » prêchent la liberté croyaient dans un État » despotique trouver pour eux-mêmes une meilleure » condition que dans un État libre, il en est bien peu » qui ne fussent prêts à prendre la poste et à y » courir. »

Ce dernier trait est digne de notre La Rochefoucauld; il réduit à rien mille vertus politiques; il rend suspectes de déclamation ou d'aveuglement mille belles pages écrites en l'honneur de la liberté, et l'on ne peut dire que Guichardin l'ait attribué à Bernard del Nero uniquement pour mieux peindre ce personnage; il semble, au contraire, que cette pensée est bien à lui, qu'il l'aime et tient à ne pas la laisser perdre; car dans ses *Ricordi* ou conseils à ses enfants, il y reviendra, en usant des mêmes termes. Il répétera que « si ceux qui prêchent la » liberté croyaient dans un État despotique mieux » accommoder leurs intérêts, ils prendraient la poste » pour y courir. »

Eh bien! Guichardin ne ment pas. Beaucoup de gens, comme il les en accuse, sont fort capables de trahir la liberté; beaucoup n'ont pas d'autres mobiles que ceux qu'il démasque avec une sagacité implacable. La liberté, comme la religion, a ses hypocrites; chaque jour des milliers d'hommes l'adorent des lèvres tandis que leur cœur la repousse. Chaque jour aussi, des gens qui ne se connaissent pas eux-mêmes, croient l'aimer et n'aiment que leur

intérêt; et la liberté pourtant n'est pas un vain mot ni un besoin factice de l'humanité. La liberté parfaite consiste à suivre la raison sans y être contraint. Obéir à une volonté raisonnable, ce n'est pas un trop mauvais partage; mais quand cette volonté cesse d'avoir raison, être contraint encore de lui obéir, c'est une grande calamité. Or, sous le despotisme, on subit ce malheur-là; on a ses plus chers intérêts placés dans une main maladroite ou défaillante, qui s'obstine à les retenir et à les perdre. — Mais, dira-t-on, si le despote est intelligent et juste, s'il se conserve tel jusqu'à la fin de son règne, s'il veut toujours le bien?... — En ce cas, avouons encore qu'il manque à la nation un grand avantage. — Et lequel? — Celui de concevoir et de vouloir elle-même ce bien. Elle n'y a point de part active, elle ne fait pas ce bien, elle le reçoit; elle ressemble au cheval ou au bœuf qu'on guide avec le frein et avec le bâton vers un gras pâturage ou vers une bonne étable, mais qui n'étant qu'une bête, n'a pas choisi cette étable ou ce pâturage. — Elle est heureuse, dit-on, cette nation si bien soignée. — Peut-être; mais elle vaut moins que si elle créait son bonheur. Or, elle ne le créera qu'à deux conditions : d'être raisonnable et d'être libre. Affranchie avant d'être sage, elle se fera sans doute beaucoup de mal; mais raisonnable et encore asservie, elle souffre et se sent humiliée. Le soin de sa dignité lui crie : Délivre-toi, même d'un joug paternel; sois responsable de quelque chose, à tes yeux et aux yeux du monde; car tout homme ou tout peuple qui ne répond de

rien ne peut pas s'estimer autant qu'il le souhaiterait. Or, ce qui manque à cette estime que nous voudrions avoir de nous-mêmes, manque réellement à notre bonheur; rien n'en tient lieu; tout le bien-être imaginable ne nous console pas de sentir que l'on nous mène, que l'on pense et que l'on veut pour nous.

Voilà, ce me semble, la réponse que Soderini aurait dû faire au décourageant Bernard del Nero; mais l'Italie du XVI[e] siècle et Guichardin, comme tant d'autres, n'ont qu'un sens vague du droit et de la dignité humaine. Aussi, dans cette première partie, la victoire reste tout entière à ce mélancolique vieillard sans illusions et sans espérances.

Soderini tente, il est vrai, de montrer que si tout le monde n'aime pas sincèrement la liberté ni l'égalité, sa sœur, du moins la plupart les désirent. « La majorité des citoyens, dit-il, n'a pas l'espoir » d'opprimer les autres, et craint plutôt d'être elle- » même opprimée; aussi cette majorité souhaite-t-elle » un gouvernement libre où d'ordinaire l'égalité » règne davantage. Adoptons donc ce gouvernement » qui plaît au grand nombre, et appuyons-nous sur » cette majorité d'hommes utiles. »

Le grand nombre? est-ce du menu peuple que Soderini veut parler ici? Nullement; dans le Conseil républicain de Florence, la majorité, c'est la bourgeoisie; elle résiste, nous dit Guichardin, aux grands, avides de tyrannie, et à la plèbe, avide de désordre. Quant à celle-ci, nous savons déjà qu'elle n'a aucune place au sein des assemblées publiques;

c'est donc dans la rue ou dans les manufactures, mais non dans les conseils, qu'on lui résiste. A cet argument de Soderini, fondé sur l'intérêt qu'ont les bourgeois à désirer un gouvernement libre où les citoyens soient égaux, Bernard répond qu'il y a trois sortes d'égalité [1]. L'une consiste en ce qu'aucun individu ne puisse en opprimer un autre; or un tyran habile et bon peut procurer cet avantage à tout le monde. L'autre est l'égalité des fortunes; chimère absurde, irréalisable, puisque ni les talents ni le travail des hommes ne sont égaux. La troisième est celle des honneurs, non moins ridicule peut-être; car si tout le monde veut commander, tout le monde est loin d'en être capable. Cette bourgeoisie florentine est, suivant Bernard del Nero, fort aveugle et fort ignorante; elle confiera les grandes charges n'importe à qui; un individu, à peine en état d'inspecter les rues et les moulins, sera nommé ministre des relations extérieures, et cela parce qu'il sera brave homme, pas fier, pas désagréable à ses voisins, pas assez fort ou assez distingué pour exciter les jalousies. On fera des magistrats qui n'en imposeront à personne, qui permettront tout, qui laisseront aller; rien ne marchera, ou tout marchera *à la grosse:* que voulez-vous? La masse est violente ou incapable; c'est sa nature; elle ne s'en corrigera pas. Quant à la justice, continue Bernard, vous nous promettez qu'elle ne sera plus arbitraire, comme sous les Médicis. Je ne m'y fie

(1) Liv. I, p. 56-59.

pas; les peuples, aussi bien que les princes, ont leurs caprices, leurs soupçons, leurs vengeances. Vous autres républicains, vous accusez les Médicis de vous avoir trop malmenés : comment nous traiterez-vous, à votre tour, nous, partisans du gouvernement déchu? Vous ferez des exceptions contre nous, sans doute; vous nous accablerez d'impôts, vous nous bannirez; dans certains accès de rage vous prendrez notre vie, et comme la masse voit toujours mal les choses, vous ne distinguerez point entre les plus vils instruments de la tyrannie et ceux qui, sans blesser personne, ont tâché de ne pas se brouiller avec le tyran et de lui insinuer même quelques bonnes pensées (1).

Ici, on le voit, Bernard del Nero plaide sa propre cause et présage son propre sort. Il insiste sur deux idées que Guichardin laissera reparaître dans ses *Conseils* : l'une est, qu'il faut vivre, même sous un tyran, et pour cela lui faire quelques concessions; car le tyran est un animal qui se méfie; si on ne lui cède sur rien, il prend ombrage et vous court sus. L'autre idée, à laquelle Guichardin tient beaucoup, est celle-ci : « Le tyran doit avoir quelques gens de » bien autour de lui, autrement ce serait un grand » malheur; que deviendrait l'État si le chef n'était » flanqué que de coquins? » Bonne excuse pour l'ambition, surtout pour celle qui ne sait ni se priver ni attendre! On n'estime pas le tyran; on n'approuve, au fond du cœur, ni les coups d'État

(1) Liv. I, p. 70-71.

qui l'ont élevé, ni les illégalités qui le soutiennent; on souffre, comme bien d'autres, d'obéir à ceux qu'on méprise; mais le tyran dure néanmoins; la chance de le voir tomber est encore lointaine. Que fera-t-on? Les plus belles années de la vie s'écoulent; les passera-t-on sans emploi, sans fonctions? Ne sera-t-on rien sous ce gouvernement? Rien! comme c'est sec pour un ambitieux! rien qu'honnête homme et homme de talent! On ne peut tenir à un pareil jeûne; la privation est trop forte; on se décide; on prend un moyen terme; on sera quelque chose, sans cesser absolument d'être honnête homme. On entourera le tyran, et même d'assez près pour se chauffer à son feu; et si quelqu'un vous dit à l'oreille : « Quoi! vous êtes là? au milieu de ces gens tarés? — Eh! oui! répliquera-t-on, c'est mon rôle, c'est ma gloire. Parmi tant de misérables, il faut un honnête homme, et cet honnête homme, je le suis; et si j'accepte des emplois, c'est pour qu'ils ne tombent pas en de mauvaises mains; priez le ciel que je garde ma position; si je la perdais, c'en serait fait de la vertu! »

Ainsi s'excusent les gens ambitieux et prudents qui veulent, comme Guichardin, jouir de tous les régimes sans se compromettre, et ne pas trop souffrir des révolutions.

Son Bernard del Nero, principal interlocuteur du dialogue qui nous occupe, craint pour lui-même la réaction populaire; aussi, à huis-clos, avec ses amis, traite-t-il le peuple, et même le peuple trié, la bourgeoisie marchande et industrieuse, de multitude

ignorante et aveugle. Ce peuple, selon lui, fera tout beaucoup plus mal que ne le faisaient les Médicis. Ceux-ci, même lorsqu'ils valaient peu, n'étaient pas fous et se gardaient quelques mesures; le peuple est fou, et n'en gardera pas.

Mais alors, lui demandent ses amis, vous désirez le retour des Médicis! Vous voulez revoir Pierre à la tête de l'État? — Non, réplique-t-il; je regrette qu'on l'ait chassé; mais puisqu'il n'est plus là, je ne souhaite pas son retour. On l'a honni, on lui a pillé sa maison; il reviendrait appauvri, exaspéré, il y aurait des vengeances, des supplices, des confiscations; car il faudrait le rassurer, cet homme, le débarrasser de ses ennemis, lui refaire une fortune. Non, je ne souhaite pas qu'il revienne. — Eh bien! quel parti prendre? — Insinuer de bons conseils au peuple, mais sans trop d'obstination : soyez prudents, ne nous faites pas détester, tâchez d'empêcher un peu de mal.

Là-dessus, cette grave conversation s'arrête; on va souper, mais on espère bien n'en pas rester là, et le lecteur partage cette espérance; car le dialogue l'a constamment instruit et parfois ému.

CHAPITRE IV

Opinions politiques de Guichardin.

(Suite et fin.)

Le lendemain, Bernard del Nero revient aux propos politiques, qu'il voulait, la veille, éviter; on voit qu'il mord aisément à cet hameçon-là. « Les » nuits sont si longues, dit-il, et les vieillards » dorment si peu, que j'ai roulé dans ma tête nos » discussions d'hier, et tout ce que je vous ai dit » me semble encore plus vrai. Mais parlez à votre » tour, mes amis; je serais bien aise d'entendre » votre opinion (1). »

Ainsi invité, Capponi répond avec noblesse, et répare certaines omissions de la veille. Il avait trop laissé Bernard affirmer que le désir de la liberté n'était sincère chez personne; qu'au fond les libéraux n'étaient que des ambitieux, avides, comme les autres, de pouvoir et de vengeance. « Pour moi, » dit-il le lendemain matin (2), j'avais reçu quelques » injures des Médicis; elles n'étaient pas mortelles » pourtant, et je pouvais les pardonner, sans

(1) *Del Regg. di Fir.*, liv. II, p. 113.

(2) Liv. II, p. 115-116.

» m'exposer aux périls des conspirations. Si j'ai chassé » Pierre de Médicis, c'est uniquement parce que » je l'ai jugé utile à la cité; j'ai cru meilleur et plus » honorable pour elle d'être libre, comme elle y a » toujours aspiré, que de rester en une perpétuelle » servitude. Comme le disait Soderini, il importe tant » d'être libre, qu'on ne sent presque pas les défauts » d'un gouvernement libéral, et qu'on les supporte » volontiers. Quelle souffrance, au contraire, de » vivre sous un maître qui se mêle de tout, qui vous » interdit certaines alliances, vous accable d'impôts, » vous dénie la justice! et s'il ne le fait pas, c'est » une misère encore de voir qu'un homme pourrait » le faire. »

Après cette explosion de juste fierté, Capponi va plus loin; il parle de régénérer son pays, de l'armer, d'imposer le service militaire, de revenir aux vaillantes mœurs d'autrefois. « Aimons la liberté, » dit-il, aimons-nous mutuellement; tout nous sera » possible. »

Mais Bernard reprend la parole, montre les difficultés, et roule l'une après l'autre des objections de fait qui, s'entassant comme de grosses pierres dans un champ de course, paralysent le plus noble élan. Tout est malaisé, nous dit-il; mais si l'on pouvait, voici ce qu'il faudrait amener peu à peu. Le peuple Florentin, comme tous les peuples, n'entend rien à aucune affaire, et il est jaloux néanmoins de sa souveraineté; qu'on lui en laisse donc le fantôme et qu'on lui en retire la substance. A l'occasion, lorsqu'on aura eu à souffrir de quelque

affaire mal dirigée, engagez ce peuple à donner plus de nerf et de secret aux délibérations essentielles, et pour cela, à nommer cent sénateurs. Faites adopter, dans cette élection, la majorité des deux tiers; que nul ne puisse être admis au sénat s'il ne réunit ce nombre de suffrages. Qu'arrivera-t-il? Peu d'inconnus et d'incapables obtiendront un tel avantage : pour avoir les deux tiers, il faudra être quelque chose, appartenir à l'une de ces bonnes familles qui administrent et manient les affaires depuis longtemps. Le sénat une fois élu, ramenez tout à lui; faites-lui nommer les magistrats, proposer les lois, tout préparer. Le Grand-Conseil sanctionnera, il est vrai; mais il n'aura pas d'initiative; il sera dominé, annulé, il laissera tout faire, et par qui? par les plus nobles et les plus capables. Pour unir encore davantage les diverses parties du gouvernement, créez un gonfalonier à vie qui sera nommé et surveillé par le sénat. Vos affaires n'en iront que mieux; l'État aura une tête qui ne pourra jamais opprimer le corps, et le sénat, formé de gens habiles, mènera l'ensemble de la République : on ne verra plus les sots pousser la barque contre les écueils.

Telle est la constitution aristocratique que Guichardin dessine avec soin dans cet ouvrage [1]. Voilà son vœu le plus cher, ou plutôt, comme dirait Pascal, *sa pensée de derrière la tête*. Ce gouvernement-là, où il serait des premiers par droit de naissance et de talent, lui plairait fort; mais ce

[1] *Del Regg. di Fir.*, liv. II, p. 128-183.

gouvernement-là ne s'établira point de son temps, et Guichardin, soyez-en sûr, ne se compromettra pas trop pour l'établir. Il voudrait le voir, et en être; mais il en servira d'autres, qui auront pour lui l'avantage d'exister réellement et de pouvoir donner des places.

Prudent aristocrate dans la cité de Florence, que souhaite Guichardin pour l'Italie? Est-ce l'unité? Nullement; il a pris soin, en rédigeant ses observations sur Machiavel, de nous dire qu'il ne l'approuve pas sur ce point. Machiavel veut l'Italie *une* à tout prix, *per fas ac nefas;* Guichardin croit que l'unité serait un supplice imposé à la Péninsule (1).

Mais cependant, faute d'unité, l'Italie est en proie au Français, à l'Espagnol, et même au Suisse et à l'Allemand. Guichardin n'a-t-il point pitié d'un tel malheur? — Il le déplore, et dans son *Histoire générale,* on voit que les barbares (comme tout Italien appelait l'étranger) lui pèsent bien lourdement sur les épaules. — Et que propose-t-il pour les repousser? — Rien de bien net; on s'aperçoit seulement, au début de cette même histoire, qu'il regrette la situation de l'Italie, telle qu'elle était en 1492. La Péninsule, alors, se trouvait divisée en plusieurs États, ligués pour se défendre et gardant le *statu quo*. Ils avaient tous juré de ne pas empiéter les uns sur les autres et d'accabler celui qui le premier usurperait. Malheureusement, c'était une

(1) *Op. ined.*, chap. I, *Consid. sui disc. del Machiav.*, p. 27-30.

ligue, et non une confédération; pas de chef ni de centre reconnu. Par son bon sens habile, Laurent de Médicis maintenait la concorde; lui mort, on se jalouse, on se déchire de nouveau; et Guichardin se borne à déplorer les conséquences de cette désunion, qui ouvre à l'étranger le passage des Alpes.

Mais supposons que l'on en revienne à ce système de ligue, si peu solide. Quelle place tiendra Florence dans l'ensemble de l'Italie? Pour le savoir, achevons de lire le dialogue dont nous avons commencé l'étude.

Avant de quitter Bernard del Nero, ses amis lui demandent ce qu'il pense de la domination florentine hors de Florence. Hélas! le prévoyant vieillard trouve encore ici mille difficultés. Ces barbares qui sont là; ce Charles VIII qui a mis garnison dans les places fortes! quels embarras! et qui peut savoir le dénouement?

Pourtant notre honneur veut que nous recouvrions Pise; elle résistera, il faudra la frapper; eh bien! nous frapperons, et nous aurons la main très dure; nous emprisonnerons, nous tuerons, et la conscience ne nous arrêtera pas. Aussi bien il est impossible de moraliser la conquête ou la domination.

« Rappelez-vous, poursuit le vieux Bernard,
» rappelez-vous, Capponi, le conseil de votre bisaïeul
» Gino : Il faut, disait-il, choisir pour commissaires
» de la guerre des gens qui aiment mieux la patrie
» que leur âme; car si l'on veut maintenir les gou-
» vernements et les États comme on les maintient
» aujourd'hui, on ne peut les régler selon les
» préceptes de la loi chrétienne.

» Comment en effet pourrez-vous, sans agir contre » la conscience, faire une guerre dans le désir » d'accroître votre domaine? La guerre entraîne tant » de meurtres, de saccagements, de viols, d'incendies » de maisons et d'églises, tant d'autres maux enfin! » Et cependant un sénateur qui, pour ces motifs-là, » nous dissuaderait d'une entreprise utile et possible, » ne serait écouté par personne. Je vais plus loin : » Comment pouvez-vous, sans blesser la conscience, » accepter une guerre pour la défense des terres que » vous possédez? Comment, même en temps de paix, » et dans la supposition que personne ne vous » attaque, pouvez-vous garder votre domaine, où, à » vrai dire, il n'y a rien qui soit à vous? Car tout ce » territoire, ou du moins la plus grande partie, vous » l'avez volé par les armes, ou vous l'avez acheté à » des gens qui n'y avaient eux-mêmes aucun droit. » Et j'en dirai autant des autres : tous les États, » à le bien considérer, ont une origine violente, à » l'exception des républiques (dans leur patrie » s'entend, et non au dehors); aucune puissance n'est » légitime; celle de l'empereur, qui sanctionne toutes » les autres, l'est encore moins; et je ne fais pas de » réserve en faveur des prêtres: la violence, chez » eux, est double; car pour nous tenir assujettis, ils » usent des armes spirituelles et temporelles. »

Enfin la conclusion de Bernard ou de Guichardin est celle-ci : « Pour vivre selon Dieu, il faut se retirer » du monde, et l'on ne peut guère vivre selon le » monde sans offenser Dieu. »

Voilà la morale de Machiavel : séparation de la

politique et de l'honnêteté; origine violente ou frauduleuse de tous les pouvoirs; nécessité pour tous de se laisser périr, ou de rester violents et fourbes. Vainement allégueriez-vous qu'une puissance injustement fondée depuis des siècles peut et doit se légitimer par la pratique actuelle de la justice; ni Guichardin ni Machiavel ne veulent admettre que l'on puisse gouverner les hommes sans être injuste. La seule différence entre eux, c'est que Machiavel dit ces choses très hardiment. Guichardin, tout en les disant, semble en avoir peur. « Comme nous » sommes seuls, ajoute son principal interlocuteur, » nous pouvons parler de la sorte; devant d'autres » personnes il ne le faudrait pas. » Ces lignes que je viens de citer se lisent au tome II des Œuvres inédites, pages 210, 211, 212, presque à la fin de ce dialogue sur le gouvernement de Florence. N'est-ce pas le cas de dire : *In caudâ venenum;* dans la queue du scorpion est son venin?

Nous ne nous attacherons pas à réfuter en règle ces abominables maximes; aussi bien l'avons-nous tenté quand nous traitions de Machiavel. Nous ferons remarquer seulement que trois principes, souvent énoncés dans notre siècle, servent de contre-poison à ce venin et chassent peu à peu des esprits la doctrine machiavélique.

Le premier est que nulle population ne doit, sans son consentement, se voir annexée à une autre. Nos vainqueurs, je l'avoue, violent ouvertement ce principe; mais il n'en demeure pas moins vrai, et tôt ou tard, de gré ou de force, ils le sentiront.

Le second principe est qu'un peuple annexé doit jouir des mêmes droits que le peuple auquel on le joint, surtout s'ils sont également civilisés. Une cité comme Athènes, Rome, Venise ou Florence, qui conquiert des sujets et ne veut pas les faire citoyens, voilà un type que tout le monde repousse aujourd'hui. Dans le royaume italien, qui date d'hier, chaque département a ses députés, et nos vainqueurs mêmes ont admis les représentants de l'Alsace au parlement de Berlin.

Enfin, le troisième principe est que la guerre devrait partout être abolie, et toute querelle internationale soumise à un arbitrage public. On n'en est pas encore là, je le confesse; le tribunal n'est pas constitué; il serait donc absurde d'agir comme s'il l'était, et parmi les moyens qu'on propose pour l'établir, il y en a d'insensés ou d'abominables; mais tout cela n'autorise pas à dire : C'est une utopie; n'en parlons plus. — Parlons-en beaucoup, au contraire; car cette idée est juste et bonne; elle se réalisera un jour, et nos petits-neveux en jouiront parce que nous en aurons beaucoup parlé.

CHAPITRE V

Honneurs et prospérités de Guichardin.

Lorsque Guichardin revint d'Espagne, il trouva toute sa famille investie d'honneurs et d'empois par les Médicis. Lui-même n'hésita pas à servir ces nouveaux maîtres, et franchit rapidement les premiers échelons qui conduisaient aux fonctions les plus hautes. Au mois d'août 1514, il fit partie du tribunal des Huit, qui connaissait des crimes d'État et recevait les dénonciations (1). Les véritables souverains de Florence étaient, à cette époque, Jean de Médicis, devenu pape sous le nom de Léon X, et son neveu Laurent, créé par lui duc d'Urbin et gonfalonier de l'Église. Or, Guichardin s'aperçut, au mois de mai 1515, que ce jeune prince, revenant de Rome où il était allé prendre le mot d'ordre, ne lui témoignait plus une bienveillance aussi ouverte. Peu de temps après, il vit avec peine que Laurent ne le convoquait plus à certaines *pratiques* ou réunions d'hommes d'État. Il s'informa et découvrit le principe de cette froideur : on avait

(1) *Ricordi autobiografici*, p. 96-97 (*Op ined.*, t. X).

fait accroire au Médicis que Guichardin aimait peu son gouvernement. C'était là un dangereux obstacle jeté au milieu de cette carrière qui jusqu'alors semblait si aplanie. Pour l'écarter, Guichardin employa trois de ses amis qui parlaient souvent au maître. Bientôt les soupçons furent dissipés, et notre ambitieux eut la joie de se voir appelé aux réunions suivantes. Même en septembre et octobre 1515, il fut au nombre des huit *seigneurs* ou magistrats qui, sous la surveillance des Médicis, gouvernaient deux mois la cité. Vers la fin de cette année, le pape le nomme avocat du Consistoire; et au mois de juin 1516, il le désigne pour administrer Modène et Reggio, récemment annexés au domaine de l'Église.

Quand on parcourt la vie d'un homme d'État, on se plaît à voir ses actes en harmonie avec ses opinions intimes, avec ses plus constantes affections; on est heureux de constater qu'il aime ce qu'il sert et croit à ce qu'il défend. Il est si pénible ou si honteux de substituer un intérêt à une conviction et de contredire, en agissant, son propre cœur ou sa conscience! Ceux qui acceptent une situation semblable nous inspirent une pitié mêlée d'indignation; ceux qui la repoussent obtiennent notre estime; ceux qui travaillent d'accord avec leur foi nous paraissent dignes d'envie, même au sein du malheur. Vainement viendrait-on nous apprendre que leurs opinions contredisent les nôtres; elles sont sincères du moins; ils luttent et souffrent pour elles; cela suffit à nous rapprocher d'eux, à nous inspirer

le désir de joindre nos mains à ces mains généreuses franchement ouvertes et qui ne tremblent pas.

Une telle sympathie est fort distincte de l'admiration qu'excite le talent; elle s'adresse au caractère; le talent peut l'accroître, mais il ne la fait pas naître. Ainsi, tout habile qu'est Guichardin à connaître les hommes et à raconter les événements, tout capable qu'il est de nous intéresser et de nous instruire, nous flétrirons toujours en lui un ambitieux qui a servi ce qu'il n'aimait pas.

« Il y a trois choses, dit-il dans ses *Ricordi* (1), que » je désire voir avant ma mort; mais j'aurai beau » vivre longtemps, je crains de n'en pas voir une » seule. Je voudrais voir une république bien » organisée dans notre cité; l'Italie délivrée de tous » les Barbares... »

Nobles vœux! mais pourquoi celui qui les forme se fait-il l'agent des Médicis? Pourquoi (comme nous l'apprendrons bientôt) escorte-t-il l'étranger Charles-Quint entrant à Florence en triomphe?

Et quel est maintenant le troisième objet de ses désirs? Ici je compte de nouveau sur la bienveillante intelligence de mes lecteurs; ils ne m'attribueront jamais, j'en suis certain, la crudité injuste et calomnieuse des expressions que je vais citer. Ces termes je les comprends, lorsque je songe aux crimes d'Alexandre VI et aux mondanités de ses premiers successeurs; mais je les abhorre lorsque je me rappelle les François de Sales, les Fénelon, les Cheverus.

(1) *Op. ined.*, t. I, p. 169-170.

Que désire donc Guichardin en troisième lieu? « Voir l'univers délivré de la tyrannie de ces prêtres » scélérats. » (*Il mondo liberato dalla tirannide di questi scellerati preti.*) C'est ainsi qu'il parle de l'Église; et il s'en va pourtant gouverner au nom du pape deux villes nouvellement enlevées au duc de Ferrare, deux villes sur lesquelles il ne croit pas que le pape ait des droits bien authentiques. Il s'y rend néanmoins, parce qu'il veut être quelque chose, et qu'il risquerait de n'être rien s'il n'acceptait pas les offres de Léon X. Ici, comme en mille autres cas, la foi lui manque, mais il lui reste heureusement un certain fonds de probité qui lui interdit de malverser ou de trahir. Il n'a ni enthousiasme ni estime pour ses maîtres; quand il parle au papier, quand il écrit ces œuvres dont pas une ne sera imprimée de son vivant, il juge les pontifes et les princes avec une sévérité chagrine, avec une sorte de dégoût; mais chaque fois que d'un prince ou d'un pontife il reçoit une commission, vous pouvez être sûr qu'il y demeurera fidèle (1).

Il garda fort bien Modène et Reggio, et c'était une tâche malaisée. Le duc de Ferrare, qui voulait reprendre ces villes, n'y manquait point d'amis prêts à dire, comme l'Arioste, que le gouvernement des prêtres était le pire de tous. Puis survint une querelle entre François Ier et Léon X; ces deux souverains, qui naguère avaient fait assaut de courtoisie et de bienveillance, se méfièrent l'un de

(1) Le récit des faits suivants est emprunté aux *Op. ined.*, t. VII et à la *Storia d'Italia*, liv. XIV, chap. I et IV.

l'autre, et le pape conclut une alliance secrète avec Charles-Quint. Déjà se rassemblaient à Reggio et à Modène des bannis milanais qui cherchaient l'occasion d'enlever Milan au roi de France. Lescun, lieutenant de François I[er], s'irrite de ces manœuvres et vient se présenter aux portes de Reggio; le gouverneur, pensait-il, est Guichardin, un avocat, un homme qui ne sait pas se battre : je lui ferai peur; il me livrera les bannis ou me laissera entrer dans la ville pour les prendre. Mais Guichardin avait prévu le coup, rassemblé quelques troupes, armé les habitants. Le 24 juin 1521, Lescun s'approcha des murs et demanda à parler au gouverneur. Comme la guerre n'était pas encore déclarée entre la France et le pape, Guichardin lui accorda une entrevue et vint à sa rencontre devant la porte dite *de Parme*. Les récriminations commencent : « Pourquoi, demande le capitaine français, » une ville du domaine de l'Église donne-t-elle asile » aux réfugiés de Milan qui conspirent ici contre » nous? — Et vous, Messire, reprend Guichardin, » pourquoi entrez-vous à main armée sur le domaine » de l'Église. » Pendant qu'on se dispute ainsi, une autre porte, située à quelque distance, s'ouvre, malgré les défenses expresses, pour laisser entrer un chariot de farine. Bonneval, lieutenant de Lescun, veut saisir l'occasion et pousser ses hommes d'armes dans l'intérieur. On les refoule vigoureusement, on referme la porte avec bruit, on appelle au secours, et les réfugiés milanais, qui ne demandent qu'à jouer de l'arquebuse, tirent sur les gens qui

entourent Lescun, en blessent plusieurs et feraient pis encore s'ils ne craignaient d'atteindre en même temps le gouverneur. Lescun se trouble et accuse Guichardin de trahison. Celui-ci, avec beaucoup de calme, prend Lescun par la main et l'emmène jusque dans l'enceinte en lui jurant qu'il ne lui sera fait aucun mal. Les hommes d'armes français, qui ne voient plus leur chef, crient : « Monseigneur Lescun est prisonnier » et s'enfuient, en jetant leurs lances sur toutes les routes. Après avoir prouvé à son adversaire que les voies de fait ont été provoquées par la tentative déloyale des soldats, Guichardin, qui a reçu l'ordre de ne commettre contre la France aucun acte d'hostilité, le laisse ressortir sain et sauf; et ce chevalier brillant, ce frère d'une des favorites de François Ier, se retire un peu confus d'avoir été déjoué par un avocat.

C'est que, tout inhabile que Guichardin était aux armes, il savait prévoir et tenir bon. Cette année 1521 lui offrit deux belles occasions de se montrer prudent et ferme; nous connaissons la première; voici la seconde.

La ville de Parme venait de tomber au pouvoir de Léon X, et Guichardin y résidait, en qualité de gouverneur provisoire, lorsque le souverain pontife mourut. Les cardinaux, durant la vacance du Saint-Siége, maintinrent Guichardin à ce poste. Mais les Français, voulant tirer parti de ce premier moment de trouble, construisirent devant Crémone un pont sur le Pô. Le gouverneur le sut, conjectura qu'on allait attaquer Parme, et prit ses mesures en

conséquence. Le peu de troupes qu'il trouva sous sa main, il les fit venir dans le corps de la place, il arma la population, qui paraissait très favorable à la cour de Rome, et montra d'ailleurs en elle cette confiance qui flatte les hommes et dissipe les pensées de trahison. Ne pouvant défendre le faubourg de Parme, il commanda de l'évacuer, et dans une enceinte plus étroite il concentra toute sa fermeté et toutes ses ressources. Les habitants de cette ville aimaient (plus que ceux de Reggio) le gouvernement pontifical, mais ils étaient peureux, et redoutaient le pillage; il leur semblait que la moindre résistance irriterait l'ennemi et les perdrait. A chaque instant on se croyait assailli, on criait aux armes! Mais Guichardin se présentait au lieu même où le bruit s'était élevé, et, témoignant n'avoir pas peur, il rassurait la multitude.

Le 20 décembre 1521, des renforts arrivent aux assiégeants; près de huit mille hommes, dont cinq mille fantassins, investissent les remparts de Parme; persuadés que ce gouverneur-légiste n'osera pas leur tenir tête, ils n'ont pas pris la peine d'amener avec eux plus de deux fauconneaux, ou petits canons. En route ils ont arrêté un Parmesan nommé Cerrato, lui ont dit qu'ils étaient nombreux, qu'ils attendaient de la grosse artillerie; puis ils l'ont lâché vers les portes. Guichardin eût voulu ne point le laisser entrer; c'est le poison, pensait-il, que nous allons recevoir; l'ennemi lui a fait la leçon pour nous épouvanter; oh! que cet homme-là me gêne et m'irrite!

Mais comment faire? Les habitants demandent à grands cris qu'on le reçoive, ce pauvre concitoyen échappé à tant de périls! C'est d'ailleurs un notable, un très riche marchand. Il entre donc. Guichardin le prend à part, le prie de ne pas troubler la population, de ne pas débiter les fausses nouvelles dont l'ennemi a dû le charger. Mais le marchand était effrayé de si bonne foi, que tous les avis furent inutiles. Dans une réunion des principaux bourgeois il déclara que l'ennemi était nombreux et allait recevoir de gros canons. L'épouvante saisit les Parmesans; ils supplient Guichardin de capituler lui-même ou de permettre qu'on capitule : « Laissez-» nous, lui disent-ils; nous vous ferons un petit » traité dont vous aurez lieu d'être content : la vie » sauve, les biens respectés, les honneurs de la » guerre, tout ce qu'il vous plaira; mais permettez-» nous de capituler. — Non, dit le gouverneur, je » ne le permettrai pas; je ne livrerai pas une place » qui m'est confiée, et vous avez tort d'avoir peur; » l'ennemi n'a que trois mille fantassins et point » d'artillerie; il ne peut pas vous forcer, quoi qu'il » en dise. »

Tandis que le gouverneur discute avec les *Anciens* on vient, au nom de l'infanterie pontificale, lui demander la paie, dont le jour est arrivé. Nouvelle misère! nouvel embarras! Mais Guichardin garde son sang-froid : « Vous m'avez promis, dit-il aux » magistrats, 800 ducats pour la moitié de cette » paie; le terme est arrivé; ils sont dus, et je les » réclame. — Mais nous allons capituler. — Quand

» vous capituleriez dans une heure, vous devriez » encore me donner les 800 ducats. — Pourquoi » cela? — Parce qu'on reprend le lendemain les » villes qu'on a perdues la veille; vous en voyez » assez d'exemples dans nos dernières guerres. » Parme, si vous la livrez, reviendra peut-être au » pape, et que ferez-vous quand le Saint-Père vous » accusera de l'avoir trahi? Vous promettez de » payer la défense; vous refusez ensuite l'argent et » vous préférez vous rendre à l'ennemi! C'est une » rébellion, et vous serez traités comme rebelles. » Cette fermeté en impose aux magistrats; ils donnent l'argent, et Guichardin fait dire aux troupes qu'ils vont recevoir la moitié de leur paie. « Ce n'est pas » assez, crient-elles; il nous faut la paie entière; » et elles s'acheminent vers une des portes pour passer dans le campement : — « Et vous voulez défendre la » ville, reprennent alors les magistrats, quand vous » n'avez plus de fantassins! — Erreur, reprend » Guichardin avec calme; tant qu'ils ne sont pas » sortis de la place, vous ne pouvez pas dire que je » n'en ai plus. » Parlant ainsi, il court à leur poursuite, fait entendre raison à leur capitaine et les retient, à demi payés, mais presque contents.

Cependant les généraux ennemis envoient coup sur coup des trompettes pour sommer le gouverneur de se rendre. « Bon signe, dit Guichardin; ils nous » pressent de céder, parce qu'ils ne peuvent pas » nous y contraindre; s'ils étaient forts, ils ne parle- » menteraient pas tant. — Ils sont plus forts que » vous ne croyez, Messire gouverneur; ils ont

» beaucoup de monde; ils attendaient hier des » canons; le meilleur est de capituler. » Guichardin eût voulu pouvoir dire à ces timides : Laissez-moi faire avec mes troupes, et cachez-vous pendant qu'on vous défend. Mais il avait trop peu de soldats, il ne pouvait compléter la défense sans recourir aux habitants eux-mêmes; il devait donc les ménager, temporiser, traîner en longueur. — « Non! leur » disait-il, je ne capitulerai pas tant que n'aurons » contre nous que trois mille fantassins sans artil- » lerie! » Soudain une détonation se fait entendre; les magistrats sautent, effrayés, sur leurs siéges. — « Vous voyez bien qu'ils ont de l'artillerie; ils vont » faire brèche; nous sommes perdus. — Mais non, » reprenait Guichardin, c'est un de leurs faucon- » neaux, et ils n'en ont que deux; ne craignez pas. » — Laissez-nous envoyer un homme qui s'en assure; » envoyez-en un aussi; nous comparerons leurs » témoignages et nous déciderons. » Guichardin refuse, discute, chicane; enfin l'ennemi lui rend l'inappréciable service de tenter l'assaut. « Les » échelles sont plantées! les Français montent! aux » armes! » Le Conseil se sépare; les soldats courent aux bastions; les habitants ont peur et les secondent mal. Cependant, faute d'artillerie, les Français n'avaient pas fait brèche; il fut assez facile de les repousser. Guichardin se tenait sur la grande place, recevant les avis, expédiant les ordres et les munitions. « Il n'y a plus de poudre fine, lui dit-on » à un certain moment. — Prenez-en de grosse, et » achevez la besogne. » Les troupes de la défense

renversent les échelles; on voit que l'ennemi ne parvient pas à entrer; on reprend courage, on s'élance de tous les coins de la ville; on court aux remparts; les femmes même y vont porter des vivres, du vin, des pierres aux combattants; après quatre heures de lutte, l'ennemi se retire, laissant ses échelles contre la muraille.

La fermeté de Guichardin triomphait; il avait eu deux belles journées, sauvé deux villes au gouvernement pontifical. Adrien VI, successeur de Léon, le laissa gouverneur de Reggio, Modène et Parme, avec les pouvoirs les plus étendus. Bientôt le cardinal Jules de Médicis est élevé au trône de Saint-Pierre et prend le nom de Clément VII. Sous ce pape florentin, Guichardin arrive au comble de la fortune et des honneurs. On lui confie l'administration de la Romagne, province étendue, difficile, où l'occasion de se signaler ne lui manquera pas. Il porte le titre de président et il a droit de commander à tous les autres agents du pape en ce pays (1).

Si l'on en croit quelques historiens, il se montra, dans les commencements de sa présidence, assez hautain et inabordable. Une garde nombreuse le suivait partout; il semblait se défier de tout le monde et, de temps à autre, il ordonnait de rigoureuses exécutions. Hâtons-nous de dire, pour le justifier, que les factions et le brigandage désolaient alors la Romagne, et qu'avec de telles gens il était bon d'avoir la main rude. Bientôt le calme se rétablit, et

(1) La correspondance de Guichardin, à l'époque où il administrait la Romagne, est contenue dans le tome VIII des *Opere inedite*.

Guichardin s'occupe alors d'embellir les villes, de tracer des routes; la province gagne beaucoup à son administration.

En même temps il donne de bons exemples. Au lieu de laisser sa femme et ses enfants à Florence comme le faisait Machiavel, si ennuyé de *sa brigade*, Guichardin les mène avec lui, maintient dans sa maison l'ordre et la décence, et s'il ruine sa santé, c'est par le travail, non par les grands repas.

Enfin on trouve dans ses *Ricordi* ou conseils une pensée qui prouve bien qu'en matière de police, les exécutions sanglantes ne sont pas de son goût.

« Quiconque, dit-il, gouverne des cités et des » peuples, s'il veut les tenir dans le devoir, doit être » sévère à punir tous les délits, mais il peut user de » miséricorde dans le choix des peines; sauf certains » crimes atroces et qui exigent un exemple, il suffit » d'ordinaire que les autres fautes soient punies à » quinze sous par livre [1]. »

C'est précisément le progrès que la justice a fait chez nous; elle atteint presque tous les crimes; elle s'aide de la science pour en retrouver la trace; elle exhume, dissèque, analyse; elle va arrêter au delà des mers certains coupables auxquels il eût suffi jadis, pour devenir insaisissables, de se réfugier dans quelques montagnes voisines. Jamais la justice n'eut les bras plus longs et les mains moins ensanglantées. Plus de supplices atroces, plus de bûchers, plus de roues, plus d'écartèlements; beaucoup même

(1) *Op. ined.*, t. I, p. 103 et 176.

demandent que la peine de mort disparaisse entièrement du code; mais d'autres pensent, comme Guichardin, que les forfaits atroces exigent de grands exemples, et que s'il en coûtait trop peu pour assouvir certaines colères ou convoitises, la passion franchirait bien vite une barrière insuffisante. Il y a trente ans, un Corse tua sa femme; il en fut quitte, grâce à l'indulgence du jury, pour 10 francs d'amende. Vraiment, c'était trop bon marché, et trop tentant pour certains époux.

Tandis que Guichardin pacifiait la Romagne, de grands événements s'accomplissaient sur les champs de bataille de la Lombardie. François Ier, vaincu et captif, cédait à son rival tous ses droits sur Milan et Naples. Le Saint-Siége crut voir se relever le colosse impérial qui durant le moyen âge avait tenté de l'asservir; cette énorme puissance de Charles Quint l'épouvantait. Consulté par Clément VII, Guichardin fut d'avis qu'il fallait se liguer contre l'empereur avec les Vénitiens et avec le roi de France; car déjà le glorieux vaincu de Pavie était sorti de prison, revenu dans son royaume, et songeait à rompre un traité imposé par la force.

La situation de l'Italie était fatale; il ne lui restait qu'à choisir entre deux jougs, car ce François Ier que Guichardin voulait invoquer contre Charles avait des prétentions sur Milan et sur Naples. Chassez de ce duché et de ce royaume les Espagnols et les Allemands, les Français vont s'y établir, et l'indépendance est perdue. Il s'écoulera trois siècles encore avant que le droit de chaque peuple à s'appartenir

soit reconnu en France comme un axiome, et que notre pays, devançant sur ce point tous les autres, mette sa gloire à conquérir pour délivrer.

Avouons aussi que, du temps de Guichardin, les démarches du Saint-Siége furent assez étranges. On vit Clément VII souhaiter que François Ier transgressât le traité de Madrid; on vit le représentant de Dieu, par ses brefs et par ses agents, presser le monarque très chrétien de manquer de parole au roi catholique. Ah! la religion gagne peu à se voir mêlée aux luttes d'ambition terrestre! Heureux le jour où elle y échappera, et où le plus franc respect de la liberté religieuse élèvera au-dessus de tous ces orages le pasteur de cent millions d'âmes!

CHAPITRE VI

Disgrâce de Guichardin.

Nul doute que Guichardin, en conseillant au pape une ligue italo-française contre Charles-Quint, n'ait eu au fond des intentions très louables. Il songeait d'abord au péril présent : du nord au sud de la Péninsule, l'empereur d'Allemagne dominait ; c'était donc lui qu'il fallait repousser.

L'Italie étant condamnée à servir, peut-être valait-il mieux pour elle avoir deux maîtres, jaloux et se contenant l'un l'autre ; peut-être même, en contribuant à affaiblir l'un des deux conquérants, pouvait-elle adoucir le joug ou conserver une lueur d'indépendance. Ainsi pensa l'illustre historien qui nous occupe, ainsi pensa également Machiavel (1).

Mais, pour exécuter ce plan, il eût fallu des instruments plus forts, un pape plus résolu, un roi de France moins léger, et de meilleures troupes italiennes.

Les pitoyables généraux que ces condottieri et

(1) Voy. les Conseils de Guichardin au pape Clément VII, *Op. ined.*, t. I, p. 351-376.

ces petits princes armés ! Quelles impatiences ils causèrent à Guichardin ! « S'il faut en croire, dit-il, » les récits des anciens, notre milice n'est pas même » l'ombre de la leur ; nos capitaines n'ont ni art ni » stratagèmes ; ils ne savent que marcher lentement » sur la grande route. Vainement je les regardais » faire, je siégeais avec eux dans les conseils, » j'assistais à leurs discussions. L'un d'eux (Prosper » Colonna) me dit un jour : Vous n'entendez rien à » la guerre, vous en ignorez le premier mot. — C'est » vrai, lui répondis-je, et avec vous je n'apprends » rien (1). »

Clément VII nomma Guichardin commissaire général des troupes de l'Église, et pour les approvisionnements, les dépenses, les mesures administratives, tous les agents pontificaux lui furent encore subordonnés. Malheureusement il n'était point militaire, et ceux qui se paraient de ce titre le faisaient sonner haut pour lui imposer silence. François-Marie de La Rovère, duc d'Urbin, généralissime de la ligue, voulait toujours avoir le dernier mot, et concluait toujours à la retraite. Les opérations de cet homme furent une retraite perpétuelle ; il n'avançait d'un pas que pour reculer de dix ; Guichardin en souffrait, et dans le récit qu'il nous a laissé de ces malheureuses campagnes, sa douleur irritée perce à tout moment (2).

Un jour on décide le duc d'Urbin à faire sur

…*rdi*, p. 159-160. *Op. ined.*, t. I.
…ez, sur ces événements, les *Opere inedite*, t. IV, V, …*toria d'Italia*, liv. XVII et XVIII.

Milan une tentative. La ville était occupée par les Espagnols et le château par les Français. Il fallait secourir ceux-ci, leur montrer au moins qu'on était là, prêt à les seconder par une diversion. L'affaire semblait d'abord assez bien engagée; trois canons braqués contre une porte produisaient déjà quelque effet, lorsque des fantassins espagnols vinrent les assaillir. On repoussa cette sortie, et tout le monde prenait courage; seul le duc d'Urbin se troublait et parlait de lever le siége. A ce mot, les capitaines furent frappés de stupeur : « Quoi! déjà reculer, » quand nous sommes victorieux! — Erreur, répon- » dait-il, nous sommes vaincus. Voyez quelle » résistance nous font les assiégés! quelles sorties! » — Mais vous les avez contraints de rentrer. — » Non, ce sont eux qui nous ont mis en déroute; » tout va mal pour nous; partons avant le jour; si » le soleil nous retrouve ici, nous sommes battus » irréparablement. Je suis du métier, croyez-moi, » disait-il encore à Guichardin; vous ne comprenez » pas la situation, mais toutes les règles de la guerre » nous obligent à décamper. » On se retira en effet, et les soldats murmuraient, avec un rire amer : « Il a fait le contraire de César : il est venu, il a vu, » il a fui. »

Jamais capitaine n'avait déployé plus d'entêtement, plus de sotte énergie à démontrer qu'il était vaincu et à décourager son monde.

Lorsque Charles-Quint déchaîna contre le pape vingt mille lansquenets luthériens, commandés par Fronsberg et par le traître Bourbon, le duc d'Urbin

fut chargé d'arrêter ce flot de barbares; mais il s'y prit comme pour délivrer Milan; toujours timide, il laissa passer l'ennemi. A un certain moment, où on le croit un peu rassuré, on le voit tout à coup abandonner ses troupes et quitter presque le théâtre de la guerre. Il est malade, dit-il, il a la fièvre. Au bout de cinq jours cette fièvre le lâche, mais voilà la goutte qui le prend; il lui faut des soins; il fait venir sa femme, et tout cela, comme on le pense, n'anime guère ses soldats. Guichardin voit avec surprise et déplaisir ces accès de maladie et d'amour conjugal; il veut en avoir le cœur net, savoir ce qui se cache sous de tels prétextes. D'après certaines paroles qu'on lui rapporte, il devine que le duc d'Urbin a un sujet de mécontentement. Depuis quelques années, le Pape, qui est un Médicis, fait occuper par les Florentins les forteresses de Montefeltro et de San-Leo, jadis possédées par ce prince. S'il consentait à les lui rendre, le duc d'Urbin aurait plus de cœur au service. Eh bien! pense Guichardin, ces bicoques valent-elles la peine?... En conséquence, il parle au duc, lui fait espérer que le pape lui rendra les deux forteresses; mais ce malheureux Clément VII, animé d'une vieille rancune de famille contre les princes de La Rovère, refuse de sanctionner les promesses du président, et achève d'éteindre le peu de zèle que le duc d'Urbin aurait pu montrer pour la défense.

Dès lors tout se relâche, tout va de mal en pis; François Ier n'envoie point de secours, et la légion des lansquenets ennemis marche sans rencontrer

d'obstacles, comme un gros nuage d'été dans un ciel désert.

En même temps se déroule aux yeux du moraliste et du politique un spectacle très instructif, mais dont les nations profitent peu. Deux ans auparavant, lorsque François Ier était tombé aux mains de l'ennemi, la France s'était émue, mais nullement troublée; la mère du roi avait pris la régence, armé les places fortes et rendu notre territoire inaccessible à l'invasion. C'est que nul dissentiment politique ne nous divisait; l'autorité reposait sur une base encore sacrée aux yeux de tous; nul ne songeait à détrôner le roi; malgré ses fautes et son absence, tout se faisait encore en son nom, et l'ennemi n'osait approcher. En Italie, au contraire, lorsqu'on apprit que Clément VII ne pouvait se défendre, toutes les factions florentines se ranimèrent, et dans l'invasion allemande et luthérienne on ne vit plus le malheur commun, mais une bonne occasion de renverser les Médicis.

Le 26 avril 1527, les cardinaux de cette famille qui gouvernaient alors Florence sortent à la rencontre du duc d'Urbin : aussitôt une troupe de jeunes gens des meilleures maisons prend les armes et s'empare du Palais public; la déchéance des Médicis est proclamée. Vers le milieu du jour, les cardinaux reviennent, amenant avec eux des soldats et le duc d'Urbin; mais nous savons déjà combien ce duc avait peur d'agir les armes à la main. Quand il apprit que le Palais public était occupé par les rebelles, il lui sembla qu'il n'avait pas assez d'hommes pour le

reprendre, et il fit venir en toute hâte des bataillons d'infanterie vénitienne campés aux environs de la ville. L'assaut allait être donné au Palais; toutes les rues adjacentes étaient au pouvoir des soldats, la jeune noblesse de Florence courait le risque d'être massacrée.... Mais Guichardin, président de la Romagne, se trouvait avec les cardinaux. Il tremble pour son frère, enfermé dans le Palais, pour toute cette aristocratie républicaine dont il est lui-même un des membres. Il se fait médiateur entre le gouvernement et les rebelles; il entre dans le Palais, montre aux jeunes gens l'impossibilité de la résistance, les amène enfin à conclure une paix qui rétablit toutes choses dans le premier état. Une amnistie est accordée aux conspirateurs; ils sortent du Palais sains et saufs, et la république n'est pas encore rétablie ce jour-là.

Aucun des deux partis ne sut gré à Guichardin de ses bons offices : « Vous nous avez, lui disait un » cardinal, empêché d'en finir avec tous ces gens-là » et d'affermir la grandeur des Médicis. — Vous avez » retardé notre triomphe, disaient à leur tour les » républicains, vous avez travaillé pour la tyrannie. » En butte à ces reproches contradictoires, Guichardin fut suspect ou odieux à tous (1).

Du reste, une plus grande catastrophe vint à ce moment ébranler sa fortune. Les lansquenets de Charles-Quint prirent Rome, et Clément VII resta enfermé cinq mois dans le château Saint-Ange. Ce

(1) *Storia d'Italia*, liv. XVIII, chap. II.

qui ne s'était pas fait le 26 avril s'acheva à Florence le 11 mai; les Médicis furent encore expulsés, et Niccolo Capponi nommé gonfalonier de justice par l'aristocratie républicaine. C'était un ami de Guichardin, et leur idéal politique différait fort peu. L'ex-président essaya de trouver place dans ce gouvernement nouveau; mais personne ne voulait de lui. — « Vous avez servi les Médicis, lui criait-on comme à Machiavel; la république vous repousse avec horreur. » Et s'il voulait se tourner vers l'autre parti : « Vous avez fait tomber les Médicis, entendait-il dire; vous avez attiré les lansquenets chez nous; vous avez perdu le pape en lui conseillant la guerre; ni le pape ni les Médicis ne se confieront plus à vous. »

Ce fut pour Guichardin un moment cruel; retiré à sa campagne de Finocchieto, il contempla avec tristesse toute l'étendue de son malheur, et, afin de se consoler, composa un singulier ouvrage, éternellement vivant, comme tout ce qu'écrit cette plume si expérimentée, si inspirée par la connaissance des hommes et des choses. Il y a huit ans, un ministre français, désespéré aussi d'avoir conseillé certaine guerre, publia une brochure où Guichardin se parlait à lui-même et se justifiait. Bast! dit le public français, Guichardin n'est qu'un masque; c'est un autre nom qu'il faut lire, c'est un autre homme qui se plaint et s'excuse. Eh bien! le public se trompait : l'ancien ministre n'avait fait que traduire l'opuscule de l'ex-président pontifical, et l'on put voir que, du seizième au dix-neuvième siècle, les souffrances de

l'ambition trompée ont peu changé de caractère. Ce qu'a enduré Guichardin, d'autres l'endurent aujourd'hui, et combien l'endureront encore !

Dans son ouvrage qui a pour date et pour titre *In Finocchieto, tempore pestis; settembre 1527*, et qui remplit 30 pages du dixième tome des Œuvres inédites (103-133), Guichardin s'adresse à lui-même ou, si vous aimez mieux, suppose qu'un ami lui parle, découvre les plaies de son âme malade et cherche à appliquer sur chacune un calmant. « Tu souffres, lui dit cet interlocuteur anonyme, tu souffres, François, et je le comprends : tu as perdu ton rang, tes honneurs; tu étais un très grand, très actif personnage; tu n'es plus rien en ce moment. On te repousse, on te refuse tout emploi; on t'a frappé d'une contribution énorme, on t'a contraint de prêter à l'État, et tu n'as plus tes gros traitements pour payer une pareille amende. Comment marieras-tu tes filles? Elles allaient avoir une si belle dot d'argent et d'honneurs ! et ce sont maintenant les enfants d'un disgracié et d'un homme appauvri! Mais tu as bien d'autres douleurs : les injustes reproches dont on veut souiller ton nom sont mille fois plus pénibles à supporter. On t'accuse d'avoir été le mauvais génie de ce pape, qui s'était montré si bon pour toi. Nul homme, et surtout nul laïque, n'avait jamais été élevé si haut par un pontife. Et comment as-tu reconnu ses bienfaits? disent tes ennemis; par le conseil le plus funeste : tu l'as poussé à la guerre, tu l'as perdu. Et cette guerre même, comment l'as-tu conduite? Tout cet argent

que le pape et Florence t'avaient remis entre les mains, qu'est-il devenu? Ces troupes, comment les as-tu payées? D'où vient qu'elles ont commis tant de dégâts sur le territoire florentin? Elles n'avaient donc pas reçu leur solde? Elles n'étaient donc pas disciplinées? Tu ne savais donc pas les tenir dans l'ordre? Certains cantons en ont tant souffert, que tu n'oserais pas t'y montrer; on t'y assassinerait pour y venger les misères qu'on attribue à tes avis, à ta négligence, à ton avarice. Voilà où tu en es maintenant; voilà ce que l'on dit et médite contre toi. »

Après cet exposé méthodique, douloureux, et rédigé, suivant l'usage de Guichardin, en phrases un peu lentes ou même diffuses, son ami essaie de le consoler. Le mieux, dit-il, serait de voir les choses en philosophe et en chrétien. Tout est vain en ce monde; tout change et tout passe; il n'y a de sérieux que l'épreuve bien supportée et qui nous prépare à une meilleure vie. Malheureusement, ces hautes considérations sont encore un peu au-dessus de nous; je n'ai pas plus que toi, mon pauvre ami, cette virilité surnaturelle qui domine les misères terrestres. Contentons-nous donc de consolations, de dédommagements plus sensibles, plus à la portée des mondains. Ces adoucissements-là, d'ailleurs, ne te manquent pas. D'autres ont plus souffert que toi; d'autres ont péri; d'autres sont entièrement ruinés; je te vois plus pauvre que naguère; mais de bonne foi, tu n'es pas indigent, et tu laisseras quelque chose à ta famille.

« Les reproches dont tu es accablé sont la plus vive

blessure pour un homme sensible à l'honneur; mais en vérité, sont-ils justes? » Ici Guichardin ou son ami, s'élevant à une plus grande hauteur, nous trace un beau tableau des douleurs de la conscience. « Être puni » injustement, dit-il, c'est chose moins pénible que de » l'être avec justice. Sans doute, le coupable n'a pas » le droit de se plaindre; mais quoi de pis que de » n'avoir pas ce droit-là? Voilà, pour le coupable, les » pointes, les aiguillons, le ver qui lui ronge les » entrailles; voilà la flamme qui ne le laisse pas » reposer, qui renaît d'elle-même et le contraint » d'avouer que tout le mal qu'il sent vient de ses » actes et de ses œuvres. C'est la roue de Sisyphe » qui ne s'arrête ni ne se ralentit : l'affliction est » continuelle pour quiconque pèche, même impuné- » ment; mais combien souffre davantage celui qui » a l'une et l'autre misère! Que dis-je? La peine » extérieure est peu de chose au prix de celle que » l'on ressent quand on est toujours tourmenté et » bourrelé par sa conscience; cette dernière peine ne » peut s'exhaler au dehors sans honte et sans chagrin, » et cependant, plus on la cache et la renferme, » plus elle torture, plus elle dévore, plus elle brûle. »

Ce supplice intérieur, si vigoureusement décrit, n'est pas, si l'on en croit Guichardin, celui qu'il souffre. Il en est exempt; car il ne se sent pas coupable. Cette guerre, il l'a conseillée pour le bien de son maître; il n'a voulu qu'une chose : soustraire le pape et l'Italie à une domination écrasante et exclusive. Et bien des chances semblaient favoriser le Saint-Siége; il avait des alliances dans la Pénin-

sale et au dehors; Venise, Florence, plusieurs princes d'Italie, François Ier enfin, promettaient de le seconder. « Non, Guichardin, tu n'es point coupable; qui pouvait prévoir que toutes ces ressources feraient défaut ou ne suffiraient pas? Dans tout parti que l'on propose, il y a une part d'incertitude; un conseiller ne saurait être responsable des coups du sort ou des manquements d'autrui. Si tout le monde, Guichardin, avait fait comme toi son devoir, le pontife eût été vainqueur; cette guerre t'aurait valu autant de gloire qu'elle t'attire de honte imméritée.

» Quant au reproche de malversation, les registres sont là pour y répondre; on peut les voir; il sera reconnu que de cet argent rien ne t'est resté aux mains, et que si les soldats ont ruiné le pays, c'est la faute de leurs capitaines. La calomnie n'aura qu'un temps; elle se dissipera et ton honneur sera sauvé.

» Il en est de toi, se dit ingénieusement Guichardin à lui-même, comme d'un homme qui marche vêtu d'un bon manteau bien boutonné. La pluie le surprend et détrempe ce vêtement qui recouvre les autres. On serait tenté de plaindre le voyageur: Quelle averse! comme il est mouillé! mais lui, tranquille, ôte le manteau, et paraît aussi sec et aussi sain que s'il n'avait pas quitté sa chambre. Mieux que cela : le manteau même n'a pas sérieusement souffert : quelqu'un a cru peut-être qu'un peu de boue s'y était attachée; erreur! ce n'était que de l'eau. Et toi aussi, Guichardin, tu reçois maintenant une averse de calomnies; mais ton

manteau seul est inondé; pas une goutte ne pénètre au dedans, pas une tache de boue ne restera au dehors. » Après cette comparaison si heureuse, mais qui, dans le style grave, calme et *lent* de l'auteur, a plutôt l'air d'une parabole sensée que d'un trait d'esprit, Guichardin examine sous un nouveau point de vue sa situation présente. Il sera bientôt justifié, sans doute; mais en attendant, il faut vivre, et vivre sans emplois, sans honneurs; avoir été presque tout, et n'être rien. Comment supporter cela? comment l'adoucir?

Ici l'homme d'État, moraliste pénétrant, va, tout en essayant de se consoler, nous faire une confession des plus intéressantes. « Pourquoi recherche-t-on les honneurs? se demande-t-il : pour dire qu'on les a obtenus. Eh bien! tu les as eus, Guichardin, et de bonne heure, et avant l'âge prescrit par les lois. Si tu avais mis ta vie entière à parvenir au rang où tu étais naguère élevé, tu ne trouverais pas que tu as avancé trop lentement. Vois donc! en quinze années tu as parcouru toute la carrière, et tu ne pouvais pas aller plus loin. Sans doute, il est beau de tenir la puissance; on a le sort des hommes entre ses mains et par là on ressemble à Dieu; mais enfin quiconque est mortel doit bien s'attendre à perdre ce plaisir et cette grandeur. Ne t'ai-je pas entendu dire toi-même, au temps où tu t'appelais heureux, qu'il te manquait toujours quelqu'une des satisfactions que tu avais cru trouver au sein de la grandeur? N'ajoutais-tu pas que cela seul devait suffire à en éteindre la soif? Eh bien! profite de

cette leçon que la jouissance même du pouvoir t'a donnée. Pourquoi tant désirer ce qui ne rend pas pleinement heureux?

» Regrettes-tu pour ton esprit l'occupation que fournissent les affaires? Mais il est d'autres moyens de remplir ses moments : les lettres, l'agriculture, les conversations avec des amis, un loisir plein de dignité, car la dignité ne te manquera pas, Guichardin : tu as fait de grandes choses, et l'on s'en souviendra, et l'on recherchera ton alliance, et tes filles ne seront pas peut-être si difficiles à marier. Que de soucis d'ailleurs sont toujours mêlés aux affaires! Voici que commence pour toi une vie sans fatigue, sans inquiétude, indépendante et honorable; une vie qu'il faudrait préférer à celle des puissants, ou qui du moins ne lui est pas trop inférieure, et dont on peut se contenter. »

Notez ces mots : *ou qui du moins*... (*o che almeno*). Guichardin s'efforce de bander sa plaie et de se persuader qu'il est à peine blessé; mais il n'y parvient qu'à demi. Lui-même nous dit dans cet ouvrage que ceux qui ont manié les affaires prétendent souvent en être dégoûtés; mais qu'à la première lueur d'espoir, ils y courent de nouveau et s'y reprennent *comme la flamme prend au bois sec ou à la résine.* Rien de plus vrai, et ce qu'il a dit là se vérifiera par son propre exemple : l'agriculture, les conversations, ces lettres enfin auxquelles il devra tant de gloire, tout cela ne lui suffira jamais; ce sont les honneurs, c'est le pouvoir qu'il aime; c'est aux honneurs, c'est au pouvoir qu'il reviendra.

CHAPITRE VII

Les *Ricordi* de Guichardin (1).

Guichardin ne resta pas toujours dans sa villa de Finocchieto, où nous l'avons vu méditer sur ses disgrâces et sur les accusations dont on l'accablait. Tous les partis le repoussaient tour à tour, et vainement cherchait-il à faire adopter quelques conseils par les chefs du gouvernement nouveau; incertain de sa destinée, il erra de Florence à la campagne et de la campagne à Florence; puis, se croyant de plus en plus suspect et menacé, craignant pour sa liberté personnelle, même pour sa vie, il s'en alla à Bologne auprès du pape. « Voyez le traître! s'écria-t-on alors; il se découvre enfin! il assurait qu'il ne travaillerait pas à détruire la république; qu'en lui défendant de quitter notre territoire, nous prenions contre lui des précautions superflues; et le voilà qui s'échappe, qui a rompu son ban et va conspirer avec les Médicis. » On le déclara donc rebelle, ainsi qu'un de ses frères; on les bannit; on confisqua leurs biens.

(1) *Op. ined.*, t. I.

Cependant l'empereur Charles-Quint et le souverain-pontife Clément VII avaient terminé leurs différends; contre la puissance religieuse du pape, le chef du Saint-Empire, le roi catholique d'Espagne ne pouvait absolument rien; de son côté, Clément reconnaissait qu'en Italie la force des armes rendait Charles-Quint prépondérant; il ne restait à ces dominateurs du monde qu'à s'entendre pour régler le sort de la Péninsule. Il fut convenu d'abord qu'on en finirait avec cette républicaine Florence, de nouveau révoltée contre les Médicis et fière de leur troisième expulsion. Clément VII, Médicis lui-même, chef de dynastie en même temps que chef de l'Église, fit investir sa ville natale par les Espagnols, les Impériaux et les troupes prises à sa solde. La crise était solennelle et terrible; il s'agissait pour les Florentins d'être ou de ne plus être une nation : vainqueurs, ils conservaient leur indépendance; vaincus, ils seraient contraints d'accepter un maître issu des Médicis et régnant par la grâce du Saint-Siége et de l'empereur allemand. Tout ce qui restait chez eux de ressort patriotique et libéral se tendit pour repousser un tel destin, et l'ennemi fut forcé de les assiéger pendant dix mois. Fortifications, armes, vivres, l'ardent amour de la patrie sut pourvoir à tout; et l'esprit de Savonarole, le souvenir de ses prédications, se réveillant en présence du dernier péril, firent accomplir aux Florentins les plus douloureux prodiges. Guichardin en fut étonné, et il écrivit ces lignes remarquables sur le pouvoir humain et naturel du sentiment et de la vertu qu'il

trouvait le moins en lui-même, savoir, l'*enthousiasme* et la *foi*.

« Les personnes spirituelles (en d'autres termes » les *mystiques*) nous disent qu'avec la *foi* on » accomplit de grandes choses; l'Évangile dit aussi » que celui qui a la *foi* déplace les montagnes; cela » vient de ce que la *foi* produit l'obstination chez » l'homme. Elle consiste tout simplement à croire — » d'une conviction ferme et presque certaine — des » choses qui ne sont pas rationnelles, ou si elles le » sont, à les croire avec plus de résolution que si les » raisons seules nous persuadaient. Quiconque a la » *foi* devient donc obstiné en son opinion, et il » poursuit sa route, intrépide, déterminé, méprisant » les difficultés et les périls, se résignant à subir » toutes les extrémités. Or, comme les choses de ce » monde sont soumises à mille hasards et accidents, » il peut, par mille voies différentes et à force de » temps, survenir un secours inespéré à celui qui » s'obstine et qui persévère; or cette obstination » venant de sa *foi*, on dit avec raison que la *foi* » accomplit de grandes choses. De nos jours, on en » voit un exemple mémorable dans cette opiniâtreté » des Florentins qui, s'étant mis, en dépit de toutes » les raisons, à soutenir la guerre contre le pape » et l'empereur, sans espérance d'aucun secours » étranger, divisés entre eux, assaillis de mille » difficultés, résistent sur les murs de leur ville à » l'effort des armées, et cela depuis sept mois, » tandis qu'on n'aurait jamais cru qu'ils pussent » résister sept jours; les choses en sont au point que

» s'ils triomphaient, personne ne s'en étonnerait » maintenant; et tout d'abord on les jugeait perdus. » La cause de cette obstination est en grande partie » la *foi;* ils *croient* ne pouvoir périr, selon les » prédictions de Frère Jérôme de Ferrare (1). »

On ne saurait s'exprimer sur ces choses avec plus de justesse et de calme : la *foi* ayant un fondement surnaturel (ou qu'on croit l'être), les arguments humains, comme dit notre auteur, ne l'ébranlent pas. Démontrez à un partisan de Savonarole que les hommes et les choses trahissent sa république; il répondra toujours : « Tout cela ne me prouve » rien; vous avez humainement raison; mais Frère » Jérôme a prédit que Florence républicaine ne » périrait pas, et Frère Jérôme le savait de Dieu » même. »

Guichardin comprend ce phénomène de croyance et d'opiniâtreté; il l'explique, et il y échappe; il en parle comme l'eau parlerait du feu, si elle devenait un être animé et raisonnant. Mais sachant par expérience que le temps peut tout changer, il se demande si les Florentins, qui ont gagné du temps, ne triompheront pas. Et en effet, un puissant allié commence de s'intéresser à eux; François Ier envoie l'évêque de Tarbes prier le pape Clément VII d'abandonner son entreprise. « Vous voulez donc, » dit cet ambassadeur, posséder une Florence » ravagée et ruinée, qui de vingt ans ne vous » donnera pas un écu? — Ah! s'écria le Pape, je

(1) *Op. ined.*, t. I, p. 83-84.

» voudrais que Florence n'eût jamais existé. Mais » quoi? céderai-je à sept ou huit des plus pauvres » habitants, qui ont persuadé au peuple de se laisser » détruire plutôt que de plier? » Dans l'origine, les Médicis avaient eu le peuple pour eux; cette fois le peuple les repoussait, défendait vaillamment sa nationalité, ne voulait plus recevoir un joug imposé par des Espagnols et des Allemands. Clément se sentait outragé par cette rébellion des pauvres et des petits. Il persista donc à faire assiéger Florence. Vainement Guichardin engagea-t-il ses concitoyens à capituler de bonne heure pour conserver quelques avantages; on rejeta les conseils d'un homme que beaucoup de gens, en le voyant auprès du Pape, jugeaient un traître, un ami des tyrans. La résistance se prolongea; on ne se soumit que le 12 août 1530, et encore à des conditions qui sauvaient l'honneur des vaincus, mais que les vainqueurs respectèrent peu.

Clément VII triomphait; il faisait son neveu Alexandre chef de la république florentine et bientôt souverain absolu; et Guichardin, lié aux Médicis, approuvait sans doute ces changements? — Oui, de vive voix, et ce qui est pire encore, par ses actes; mais quand, rentré chez lui, il prenait la plume, quand il se parlait à lui-même ou s'adressait à la postérité, il ne félicitait pas le pontife de tels succès. Dans son histoire générale, il le plaint d'avoir été heureux contre sa patrie (¹). Et ailleurs il écrit

(¹) *Storia d'Ital.*, liv. XX, ch. II (vers la fin.)

ces mots pleins d'une tristesse qui cherche en vain à se consoler :

« Toutes les cités, tous les États, tous les royaumes » sont mortels; toute chose, par nature ou par » accident, finit et disparaît un jour; donc un » citoyen qui assiste à la fin de sa patrie ne doit pas » tant se plaindre du malheur de cette patrie que du » sien propre; il n'arrive au pays que ce qui devait » de toute manière lui arriver; mais c'est un grand » mal pour ce citoyen qu'il lui ait fallu naître dans » un siècle destiné à voir une telle infortune (1). »

Évidemment Guichardin souffre du sort qui accable Florence; l'établissement du pouvoir absolu des Médicis, il ne l'appelle pas une *transformation,* mais une *fin,* une véritable *mort* de la patrie; il gémit de ce malheur, il proteste même, par ses écrits, contre ceux qui l'ont amené et qui en profitent; mais il proteste lâchement, puisque, tant qu'il vivra, personne n'en saura rien. Si, du moins, il avait enseveli dans la retraite sa douloureuse indignation ! Si, ne pouvant sauver Florence, il n'avait point aidé à l'opprimer ! Mais non, il paraîtra encore à côté des nouveaux maîtres; il recevra d'eux honneurs et puissance; il lui en faut; il en aura; il succombera à son éternelle faiblesse; il servira ce qu'il n'aime et n'estime point. Habile homme, je l'avoue, puisqu'il répare toutes ses disgrâces; mais non pas homme vertueux ! plutôt que de se relever en mentant à sa conscience ou en baisant une main

(1) *Op. ined.*, ch. I, p. 153.

qu'on abhorre, il faut se résigner, comme le gladiateur antique, rester à terre et y mourir.

Mais Guichardin ne sait ni sacrifier ni même modérer son ambition. Il ne nie pas qu'il fût sage de le faire, mais il trouve cela difficile, et contraire même au penchant de la nature. « On a » coutume, dit-il, pour consoler les hommes qui ne » sont pas dans l'état qu'ils désirent, de leur répéter » ce conseil : Regardez *derrière* et non *devant* vous, » c'est-à-dire regardez combien sont plus nombreux » ceux qui ont un sort moins heureux que le vôtre. » Parole très juste et qui devrait amener les hommes » à se contenter de leur rang; mais c'est chose bien » malaisée; car la nature nous a placé le visage de » telle sorte que nous ne pouvons sans effort regarder » que *devant* nous (1). »

Le mot est spirituel, l'image pittoresque, et l'on ne saurait fournir à l'ambition une plus ingénieuse excuse. De quel ouvrage de Guichardin extrayons-nous ce fragment et ceux qui précèdent? De ses *Ricordi* ou *Conseils*, écrits à différentes époques, même avant 1525, mais recopiés par lui durant ce grand loisir où la république l'avait condamné (de 1527 à 1530). Qu'on a bien fait, il y a vingt-un ans, de publier ce manuscrit! Quel jour il jette sur les sentiments de son auteur! et quel plaisir particulier il procure aux amis des lettres! D'ordinaire on y retrouve le style grave de Guichardin, mais avec moins de lenteur et de solennité, parfois

(1) *Op. ined.*, t. I, p. 154.

avec des tons assez vifs et un accent assez ému. Sa pensée, telle qu'il la traduit en ces pages, pénètre dans notre esprit sous une forme solide, mais non pesante; tous ces alinéas sont substantiels, et un grand nombre sont agréables ou frappants.

C'est pour lui-même et pour ses enfants que Guichardin rédige ces conseils; ils sont courts, détachés, divers, contradictoires par instants, ou si l'un vient compléter et corriger l'autre, ce n'est pas toujours au moment où l'exigerait la plus rigoureuse logique; il faut attendre, ou tourner plus d'une page, avant de voir reparaître certaines questions sous leur seconde ou troisième face. Tantôt les *faits humains* sont discutés, l'écrivain les constate, et ne tire que plus tard sa conclusion, après les avoir comparés; car c'est de faits, d'observations, de rapprochements que se compose ce recueil; il est né de l'expérience, et il la conseille sans cesse.

L'expérience, dit Guichardin (1), est utile à tous, et plus encore aux grands esprits qu'aux autres; tout repose sur elle, c'est à elle qu'on doit toujours revenir. Estimez très haut les conseils d'un homme expérimenté; lisez-les et les relisez; faites-les passer dans votre substance, transformez-les, pour vous, en habitudes. Il est vrai que certains avis, suggérés par l'expérience même, semblent souvent se contredire entre eux; c'est que les circonstances varient infiniment, et une seule suffit à changer la nature des choses. Ajoutez donc à l'expérience et

(1) *Ricordi*, p. 89, 90, 104.

aux conseils appris le *discernement (la discrezione)*; ou plutôt souhaitez que la nature vous en ait donné une bonne part; car le discernement s'exerce, se développe, mais on ne saurait le créer en soi-même; celui qui n'en a pas naturellement en manquera toujours. Le meilleur livre, le plus utilement instructif, c'est la réalité vivante, et chaque fois qu'on observe, on lit dans ce livre-là; mais la science, unie à l'observation, lui donne une étendue, une clarté supérieure; Guichardin va jusqu'à soutenir qu'elle rend les hommes parfaits et presque divins.

Regardez, écoutez et réfléchissez beaucoup : « Je » ne crois pas, » dit l'auteur avec cette vivacité qui naît d'une antipathie profonde et invincible, « je » ne crois pas qu'il y ait au monde pire chose que » la légèreté; les hommes légers sont capables de » prendre n'importe quels partis, si mauvais, si » dangereux, si pernicieux qu'ils soient; fuyez-les » donc comme le feu [1]. »

La légèreté et l'ignorance, Guichardin les abhorre jusque dans ses amis; il maudit tout ce qui ne calcule pas et tout ce qui échappe au calcul. « Que » m'importe, s'écrie-t-il un jour d'un ton irrité et » comme s'il répondait à une objection impatientante, » que m'importe que l'on me blesse par ignorance ou » par malignité? Souvent l'ignorance est bien pire; » car la malignité a son but déterminé, elle procède » d'après certaines règles et par conséquent elle ne » blesse pas toujours autant qu'elle peut; mais

[1] *Op. ined.*, t. I; Ricordi, p. 145.

» l'ignorance n'ayant ni but, ni règles, ni mesure, » procède furieusement et frappe à coups de massue » comme un aveugle (1). »

On ne saurait lire ces lignes sans songer à l'ours de Lafontaine. Non-seulement il n'est pas méchant pour son ami le jardinier, mais il s'évertue à lui rendre service. Un jour il voit une mouche se poser, pendant le sommeil, sur le nez de ce cher homme. Vainement il la chasse avec sa grosse patte velue; elle revient toujours, elle se moque de l'ignorante colère de l'ours. Alors il prend un parti énergique :

Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme.
Aussitôt fait que dit; le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Raide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Eh! sans doute, dirait Guichardin, s'il lisait cette fable de Lafontaine. Un sage ennemi (c'est-à-dire un ennemi habile) joue sa partie avec un art qu'on peut prévenir; d'ailleurs on se méfie de ses coups, on l'écarte de soi, on le tient à bonne distance. Un ignorant ami, il faut le subir, l'admettre chez soi; il faut même, de peur de le fâcher, le laisser dans la chambre pendant que l'on dort, et recevoir, hélas! à l'improviste le pavé qu'il vous lance avec les meilleures intentions.

Ici pourtant une objection se présente : N'y a-t-il

(1) Même tome, même page.

point des choses que tout le calcul du monde ne peut empêcher, des choses qui trompent l'homme habile comme l'ignorant? Oui, répond Guichardin, il y en a, et quelquefois même, à force de calculs, on s'y perd. Dans une conspiration, par exemple, on veut faire trop bien; on veut jouer avec trop de chances, s'associer avec trop de gens, se donner trop d'appuis, être trop sûr du moment favorable, et l'on échoue parce que ces gens sont indiscrets, ces appuis fragiles, et que ce bon moment tarde trop à venir. La Fortune, selon Guichardin, est la maîtresse de ces entreprises-là, elle ne veut pas que les hommes, à force de précautions, se dérobent à sa puissance (1).

La Fortune! la voilà de nouveau cette divinité capricieuse, perfide, que Machiavel reconnaissait comme la reine du monde et poursuivait souvent de ses malédictions!

Guichardin aussi la croit bien puissante; et comme il a été témoin de plus de révolutions encore que Machiavel, comme il a vu échouer plus d'efforts et de calculs, il écrira un jour, d'une main découragée: « Ni les sages ni les fous ne peuvent, en fin de » compte, résister à ce qui doit être; aussi n'ai-je » jamais rien lu de plus sensé que cette maxime: » *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt* (2). » (Résignez-vous au destin : il vous conduit; révoltez-vous contre lui : il vous traîne.)

Mais, direz-vous alors, si les sages et les fous sont impuissants à maîtriser le destin, si ce qui doit

(1) *Ricordi*, p. 92-93.
(2) *Id.*, p. 135.

arriver arrive en dépit de tous, faut-il s'épuiser en calculs? Vivons un peu au jour le jour, livrons beaucoup à la Fortune; elle nous en récompensera peut-être, et nous aurons au moins le précieux avantage de ne pas nous user le cerveau.

Eh bien! non; Guichardin ne conclut pas de la sorte. S'il est fataliste, c'est comme beaucoup de joueurs qui attribuent au sort la décision suprême, mais qui ne renoncent pas à le diriger, à le prévoir, à combiner les chances. Ah! destin ennemi! s'écrient-ils quand ils ont perdu; puis ressaisissant leurs tablettes et leur crayon : « Tel atout, disent-ils, est venu tant de fois; il ne peut guère revenir d'ici à tant de coups. Jouons sur ceci plutôt que sur cela : si ce n'est pas sûr, du moins c'est probable. » Et les voilà, de nouveau, unissant la passion du jeu et la réflexion.

De même Guichardin se replonge dans les affaires, et jamais en aveugle, jamais avec abandon. L'irréflexion lui fait horreur, lui est impossible : « Sachez-le bien, dit-il : quiconque se gouverne au » hasard se retrouve à la fin livré au hasard; le » mieux, c'est de penser, d'examiner, de bien » considérer, même les plus petits détails : vivant » ainsi, on a grand'peine encore à conduire les » choses; songez comment elles doivent aller pour » quiconque se laisse emporter au cours de l'eau (1)! »

Mais cet attachement obstiné à peser sans cesse le *pour* et le *contre* ne condamne-t-il pas souvent

(1) *Ricordi*, p. 153.

l'esprit au supplice de l'incertitude? Guichardin avoue qu'après avoir pris une résolution importante, il éprouve plus d'une fois je ne sais quel regret, ou — selon son expression — je ne sais quel repentir *(penitenza)* de ne pas s'être décidé autrement [1]. Tout à l'heure il voyait en plein les difficultés de la résolution contraire; maintenant il est débarrassé de ces obstacles, mais ceux que soulève sa résolution actuelle lui apparaissent de nouveau et grandissent à ses yeux. Alors il se répète à lui-même tout ce qu'il s'est dit; il évoque devant sa raison les difficultés qui l'ont déterminé, et leur rendant toute leur importance, il se confirme dans sa résolution. Travail pénible, assurément, mais que certains esprits ne peuvent pas éviter, parce que leur nature le leur commande; c'est à cette condition qu'ils voient clair et qu'ils agissent. Aussi, malgré ce qu'on souffre à ce labeur, si originalement analysé par lui, il y revient avec une vaillante résignation, et il y encourage les héritiers de son nom et de son expérience. Il sait que la jeunesse n'est point patiente; lui-même, qui n'a presque pas été jeune, il s'est senti parfois pris de ces brusques défiances qui font jeter le manche après la cognée; mais il s'est corrigé bientôt et il s'en félicite hautement.

« J'ai cru autrefois, écrit-il, que ce que je n'aper» cevais pas du premier coup ne se présenterait » jamais à mon esprit : en y pensant, j'ai vu tout le » contraire se réaliser pour moi et pour d'autres; car

[1] *Ricordi*, p. 141.

» plus et mieux on pense aux choses, plus et mieux » on les comprend et on les fait [1]. »

Ah! il a bien raison de dire : « pour moi et pour d'autres, » et comme Turenne, Newton et Buffon l'approuveraient, eux qui n'ont fait de grandes choses qu'*en y pensant toujours!*

Mais il en est d'autres aussi qui peuvent se passer du temps et de la réflexion. Il en est chez qui le génie ne fut jamais une *longue patience;* Condé, à vingt-deux ans, voit les plaines de Rocroi, décide sur-le-champ la bataille, l'organise, la dispose, la gagne; Voltaire conçoit et écrit *Zaïre* en vingt et un jours; Byron commence et achève le *Corsaire* en trois semaines; il n'en faut pas plus à Rossini pour son charmant *Barbier de Séville*. Ces esprits-là, comme les faucons, font un instant la ronde à une grande hauteur, et dès qu'ils ont aperçu leur proie ils fondent sur elle et la saisissent. D'autres étudient et préparent davantage; mais quand ils ont vu le point important, ils y concentrent leur effort, ils y rangent aisément ce qui n'est que secondaire, et rejettent avec vivacité tout ce qui est stérile. Ils n'ont pas ces regrets et ces repentirs de Guichardin. Le mieux c'est le mieux, et ils s'y tiennent; à leur jugement se joint une impression forte qui les fixe; ils *sentent* en même temps et au même degré qu'ils *comprennent;* les idées leur apportent lumière et chaleur, et quand ils en ont choisi une, ils ne sont pas tentés de reculer ni de vaguer à droite ou à gauche.

(1) *Ricordi*, p. 115.

Ces esprits rapides, inspirés, et résolus avec ardeur diffèrent essentiellement de Guichardin, et chose curieuse! il n'a pas l'air de les connaître. Il semble diviser les hommes en trois classes : les fous qui se hâtent et ne veulent pas penser, les sots qui ne le peuvent, et les sages qui ruminent.

L'énumération est incomplète; il y a d'autres natures d'intelligence, d'autres tempéraments que ceux-ci; et puisque Guichardin a fait une omission, ses lecteurs doivent la réparer.

Mais de quelque façon qu'agisse un esprit humain, c'est sur les choses et sur les hommes qu'il agit. Des choses, Guichardin, a une triste opinion; il les voit toujours incertaines, toujours menacées par les mauvaises chances.

« Quand je considère, dit-il, à combien d'accidents, » de périls, de maladies, de violences (et sous des » formes infinies), est exposée la vie de l'homme; » quand je songe à tout ce qui doit concourir dans » une année pour produire une bonne récolte, il » n'est rien qui m'étonne plus que de voir un homme » vieux, une année fertile (1). »

C'est vrai : la vigne a bien des ennemis; on lui en découvre encore tous les jours; et chaque arbre, chaque plante a les siens; et si, passant d'un règne de la nature à l'autre, vous parcourez une table de mortalité, combien de chances trouvez-vous qu'on ait de vieillir? Sur 10,000 hommes nés le même jour, combien arriveront à soixante ans? 3,000 seulement;

(1) *Ricordi*, p. 143.

7,000 tomberont sans y atteindre; 760 arriveront à quatre-vingts ans, et pas un peut-être ne sera centenaire. Du temps de Guichardin, on n'avait pas fait tous ces calculs, on ne soupçonnait pas non plus l'existence du phylloxera; mais on voyait geler ou griller les vignes; on voyait aussi disparaître les compagnons de sa jeunesse. C'était assez pour attrister les gens très graves et pour leur inspirer peu de confiance dans la vie. Ajoutez-y les désappointements politiques, les invasions, la patrie écrasée, la conscience que l'Italie ne serait bientôt qu'un nom géographique, et vous concevrez quelle mélancolie a dû peser sur certaines âmes, sur celles que le plaisir ou une légèreté native n'enlevait pas au-dessus des misères et des préoccupations.

Guichardin porte partout ce découragement; il est, dès l'âge de quarante-sept ans, comme le vieillard d'Aristote; il sait que les choses de la vie valent bien peu et qu'elles trompent sans cesse notre attente. Si, en causant avec lui, vous vous plaignez de n'avoir point d'enfants, de ne pas goûter pleinement les joies de la famille, il vous répondra de façon à vous les faire peu estimer, et peut-être, par là même, à diminuer vos regrets [1].

« Notre père, vous dira-t-il, a eu des fils si bien » doués, qu'en son temps on le regardait comme le » plus heureux père de Florence; et cependant j'ai » considéré bien des fois que, tout calculé, il avait » trouvé en nous plus de déplaisir que de consolation;

[1] *Ricordi*, p. 101.

» songez à ce qui arrive quand on a des enfants
» insensés, méchants ou scélérats!... Désirer des
» enfants, dira-t-il un autre jour, c'est une chose
» bien naturelle; et néanmoins n'en pas avoir est
» une sorte de bonheur. »

Ils ont en effet deux manières de nous affliger: par leurs souffrances (dont ils ne sont pas coupables), et par leurs mauvaises actions.

Font-ils le mal pour le plaisir de le faire? Guichardin ne le croit pas; ce n'est pas là, dit-il, un sentiment du cœur humain; quiconque aime le mal pour lui-même est un monstre, et non pas un homme. La volonté humaine n'est pas, selon lui, essentiellement mauvaise, mais essentiellement *fragile;* le moindre intérêt, le moindre désir suffit pour la faire dévier du bien et pour la porter à nuire: aussi faut-il prendre ses sûretés lorsque l'on traite avec les hommes, ne pas se livrer à leur droiture ou à leur bon cœur (1).

Guichardin ose donner de singuliers conseils pour déjouer les périls que l'on court dans le commerce de la vie: il ne se borne pas à dire qu'il faut être discret, silencieux, cacher certaines vérités dangereuses, *dissimuler* enfin et ne pas se découvrir; il va plus loin: il pense que *simuler* et feindre sont parfois choses indispensables. Il fait ici un profond calcul et qui sent un peu son roué. Les gens ouverts et loyaux, dit-il, plaisent beaucoup, tandis qu'on déteste ceux qui feignent; et cependant la loyauté,

(1) *Ricordi*, p. 133, 167.

le caractère ouvert et généreux sert bien plus aux autres qu'à soi. Que faire donc? Le plus souvent être franc et loyal; mais dans des occasions importantes et assez rares, feindre et mentir. De cette façon, vous obtenez le crédit et l'affection que se concilie la franchise; et vos feintes n'en sont que mieux crues, puisque vous n'avez pas la réputation de feindre (¹).

Voilà qui est fort, voilà qui est habile, et comme vérité de fait, c'est excellent. Oui sans doute, bien des gens ont trouvé leur avantage à entrer quelquefois dans le chemin de l'hypocrisie, et à mentir après avoir dit le plus souvent la vérité.

Aussi l'auteur insiste-t-il sur ce conseil et arme-t-il d'une certaine impudence ceux qui doivent le mettre en pratique (²): « Niez toujours, écrit-il, ce » que vous ne voulez pas qu'on sache, ou affirmez » ce que vous voulez qu'on croie; car bien que le » contraire soit très probable et presque certain, ces » affirmations et ces dénégations gaillardes troublent » souvent le cerveau de ceux qui vous écoutent. »

Encore vrai, et encore bien dit; c'est de l'imposture que conseille ici Guichardin, mais les imposteurs persuadent, et quand le mensonge à la fin se découvre, depuis longtemps le coup est fait, le butin en sûreté, le plébiscite ou le mandat obtenu.

Évidemment Guichardin regarde la vie comme un jeu grave où il est bon d'avoir les atouts, et pour

(¹) *Ricordi*, p. 104.
(²) *Id.*, p. 100.

les attirer entre ses mains, il laisse de côté bien des scrupules. Non content de conseiller la négation hardie et l'affirmation résolue, il appellera volontiers le raisonnement à l'appui du mensonge utile. « Toutes » les fois, dit-il, qu'aux yeux de quelqu'un vous » voulez feindre ou dissimuler une inclination, » travaillez bien à lui démontrer par les plus » puissants et solides arguments que vous avez une » intention contraire; car lorsqu'il semble aux » hommes que vous êtes persuadé que la raison le » veut ainsi, facilement ils en viennent à croire que » vos désirs seront conformes aux dictées de la raison » même (¹). »

Ainsi un jeune homme qui veut se faire marin et qui redoute l'opposition de son père, prouvera à celui-ci qu'il déteste la mer, qu'il juge les marins insensés ou malheureux, qu'il aurait lui-même mille motifs tout personnels de ne pas prendre cet état; et quand le bonhomme le croira plein d'aversion pour les navires, quand il dira : Mon fils ne peut pas même regarder sans frémir un bout de mât ou un nœud de câble, notre jeune homme fera sa malle en toute hâte, s'engagera et partira pour le long cours.

Appliquons cette maxime aux idées générales : un homme, pour endormir les défiances de certaines gens, proclame, soutient, démontre devant eux un principe; puis, les ayant ainsi convaincus de sa bonne foi, court travailler au triomphe d'un principe

(¹) *Ricordi*, p. 157.

contraire. Voilà le conseil de Guichardin suivi, et peut-être avec grand succès; mais la conscience ne réclame-t-elle point? Oh! pour cela, c'est autre chose. La conscience nous affirme que la vérité a toujours ses droits au respect, surtout quand il s'agit d'une idée générale. Se jouer d'elle, employer la parole comme un verre trompeur qui tour à tour la montre ici ou là, qui la grossit ou la diminue, c'est un méfait; car la vérité est à tous en même temps qu'à nous; la faire nôtre, ou l'altérer à notre gré, c'est usurper ou gâter le bien de tous.

Reconnaissons donc que Guichardin, dans ses conseils comme dans sa vie, sacrifie trop la sincérité à l'intérêt individuel; mais soyons pourtant justes envers lui: dans cette âme qui a subi la contagion de son siècle, il y a encore des parties saines et des réveils de moralité. Entendez-le parler de certains vices (qui, à la vérité, ne furent pas les siens), les vices voluptueux et sensuels, vous ne pouvez qu'approuver son langage. « Il y a bien plus de » plaisir, dit-il, à tenir ses désirs dans le devoir qu'à » les satisfaire: le plaisir d'y céder est court et » s'adresse au corps; celui de les contenir (dès que » la première ardeur est refroidie) dure longtemps » et réside dans l'âme et la conscience (1). »

Voilà un généreux appel à la partie élevée de nous-mêmes, et tout ensemble une concession à cette soif de bonheur qui peut nous égarer. Vous voulez jouir: eh bien! jouissez longuement dans votre

(1) *Ricordi*, p. 170.

conscience satisfaite, dans votre âme victorieuse des sens.

A l'ambition, Guichardin accorde bien plus, mais encore veut-il qu'elle aspire à l'honneur et à la gloire plutôt qu'aux richesses (1). Sur l'article de la vengeance, cette passion italienne si terrible au XVIe siècle, il vacille singulièrement : un jour, en traitant ce point, il tombe assez bas ; car il conseille à celui qu'un homme puissant a injurié « de ne pas se fâcher, mais de souffrir et de *feindre* » (2).

Ailleurs il tombe plus bas encore ; car il engage l'homme puissant à ne pas se venger précipitamment, mais à attendre le moment et l'occasion ; à la longue il viendra, dit-il, une circonstance « où, sans se » découvrir méchant ni passionné, il pourra, en tout » ou en partie, satisfaire ce désir » (3).

Ainsi s'exprimait-il avant 1525 ; depuis, il s'est heureusement ravisé ; il a compris que le magistrat ne devait pas, pour venger ses injures, employer le pouvoir et, comme il dit, le *bras public ;* il en est donc venu à lui permettre plutôt la *défense* que la *vengeance.* « Punissez, dit-il, par honneur, » pour que l'on voie que vous ne souffrez pas les » injures (4). »

Enfin un jour il a écrit ces mots, où respire l'orgueil encore, mais un orgueil uni à de nobles sentiments, l'orgueil d'Auguste pardonnant à

(1) *Ricordi*, p. 128, 166-167.
(2) *Id.*, p. 172-173.
(3) *Id.*, p. 175-176.
(4) *Id.*, p. 158-159.

Cinna : « Il n'est, dans la vie de ce monde, rien de » plus désirable et de plus glorieux que de voir son » ennemi renversé à terre et livré à sa discrétion; » cette gloire, on la redouble quand on en use bien, » qu'on se montre clément et qu'on se contente » d'avoir vaincu (1). »

Nul mieux que Guichardin ne sait et n'analyse l'ingratitude des hommes; nul ne compte moins sur leur reconnaissance, nul n'est plus persuadé que celui qui tombe ne sera relevé ni par ceux qu'il oblige, ni même par ceux pour lesquels il tombe; en lisant ces passages sur ce triste sujet, on se sent dégoûté de faire le bien, on ne voit de sûreté que dans la puissance, dans les situations avantageuses ou dans certaines nécessités qui soumettent les autres à nos désirs (2); on envie le sort de ce général samnite qui, tenant les Romains prisonniers aux fourches caudines, les fit passer sous le joug et les força de consentir à tout.

Mais bientôt Guichardin craint de trop resserrer les cœurs, d'y jeter une semence trop féconde d'égoïsme; se reprenant alors d'une façon très heureuse (3) : « Je n'écris pas cela, dit-il, pour vous » éloigner de faire du bien : en faire sans autre objet » que le bien lui-même, c'est chose généreuse et » presque divine : et quelquefois on rencontre un » homme si reconnaissant, qu'il vous dédommage » des ingratitudes de tous les autres. Enfin il faut

(1) *Ricordi*, p. 112.
(2) *Id.*, p. 95-96, 177.
(3) *Id.*, p. 177.

» le croire, cette puissance qui est au-dessus des » hommes aime les actions nobles, et par conséquent » ne les laisse pas toujours sans fruit. »

A la bonne heure! Voilà la bienfaisance mise sous la sanction, et comme sous la garde du sentiment religieux le plus large et le plus élevé. Restons-en là dans cette première étude sur les *Ricordi* de Guichardin; restons, comme dit l'Arioste, avec la douceur dans la bouche *(stiamo col dolce in bocca);* n'y remettons plus pour aujourd'hui d'amertume misanthropique, ni de ce levain qu'on nomme égoïsme et intérêt. Aussi bien nous avons assez cité de ce livre pour que le lecteur comprenne ce qu'il vaut. Les vérités pratiques, les faits humains y abondent, bien observés et bien rendus; l'idée du devoir y trouve aussi une place, mais non pas toute celle qui lui appartient; car cette idée aurait dû dominer le reste ou du moins exclure les mauvais conseils.

CHAPITRE VIII

Pensées de Guichardin sur les sciences.

Nous avons vu que Guichardin conseillait de joindre la science (*la dottrina*) à l'observation journalière : un grand esprit, expérimenté et savant, peut devenir, selon lui, parfait et presque divin. Mais quelle branche de la science humaine recommande-t-il surtout à notre étude? Est-ce l'histoire? est-ce la jurisprudence, qu'il a lui-même beaucoup étudiées, et qui complètent si bien, en les généralisant, les données de l'expérience personnelle? On peut le croire, quoiqu'il ne l'ait point dit avec précision, et que plusieurs fois, dans ses *Ricordi* (ou *Conseils*), il ait parlé de ces deux sciences sur un ton assez chagrin. Évidemment cet homme est peu content de la vie, peu content de notre nature, des conditions qui nous sont imposées, et de la façon dont nous conduisons notre esprit. L'incertitude, la difficulté, l'état imparfait du savoir humain le frappent avant tout. L'histoire et le droit lui paraissent assez malaisés, et de plus on ne s'y prend pas bien (selon lui) pour les apprendre.

L'histoire d'abord n'a pas été écrite et composée comme elle devait l'être. Chez les historiens de l'antiquité, que de détails manquent, et par leur absence même, nous laissent dans une demi obscurité! Ces écrivains expliquent trop peu l'organisation intérieure de leur patrie, l'autorité des divers magistrats, les institutions politiques, le système militaire, la grandeur relative des cités. Tout cela était connu de leurs contemporains, et voilà pourquoi ils n'en parlent pas. Mais ils auraient dû considérer qu'avec le temps toutes les cités s'éteignent, que la mémoire des choses se perd, et que les histoires sont précisément destinées à combattre l'oubli (1).

Bonne remarque, en vérité, et qui s'applique très bien à certains historiens de Rome, préoccupés surtout d'effet dramatique, de vives peintures ou de morale: chez Salluste, Tite-Live, Tacite, on trouve trop de tableaux, et pas assez de statistiques ni de comptes-rendus. Mais Guichardin a tort, ce me semble, d'adresser le même reproche à tous les historiens grecs et de ne vouloir en excepter aucun. Persuadé, comme lui, qu'avec le temps la mémoire de toutes choses s'efface, Hérodote parcourt l'Égypte et l'empire des Perses, et en expose aux Grecs les mœurs, les productions, les cultes divers, jusqu'aux légendes. Trois siècles après, Polybe, amené jeune à Rome, comprend la destinée de cette ville, l'annonce à ses compatriotes et leur explique admirablement

(1) *Ricordi*, p. 136-137.

par quelles voies elle marche à la conquête du monde. Rien ne nous apprend mieux les attributions des consuls, du peuple et du sénat que le VIe livre de Polybe. Si Guichardin n'y trouve pas encore assez d'indications précises, qu'il n'en accuse point l'auteur, mais le temps et les barbares, dont l'action destructive a réduit ce livre à quelques fragments. L'arrêt qu'il prononce contre les historiens antiques est trop sévère; il en fallait au moins excepter Polybe et Hérodote. Lui-même, lorsqu'il écrit l'histoire générale d'Italie, il ne prodigue pas, autant que sa théorie le ferait croire, les détails de mœurs et d'organisation; c'est dans *l'Histoire florentine* qu'on en voit le plus, et cela se conçoit; la constitution de Florence et ses perpétuelles mutations n'étaient connues qu'à demi dans le reste de la Péninsule: de là, le besoin de les expliquer à tant de gens qui en étaient mal instruits, ou qui n'avaient pas assisté à ces révolutions fréquentes.

Quelques lignes plus haut (¹), Guichardin nous dit que l'histoire est bien difficile à connaître: dans la même ville, sait-on journellement ce qui se passe? Entre le palais public et la place il y a souvent, dit-il, un brouillard épais; les magistrats discutent, intriguent, font les affaires, et l'homme qui est dehors ne voit et n'entend rien: comment voulez vous qu'à distance et d'une province à l'autre, on soit sûr de quelque chose?

Oh! pour le coup, Guichardin a raison: une

(¹) *Ricordi*, p. 136.

nouvelle certaine et vraie est chose difficile à obtenir, et depuis l'invention des journaux et des télégrammes, je doute que la difficulté soit sensiblement amoindrie. Aujourd'hui, je le confesse, on entend parler de tout, mais on entend parler dans tous les sens et sous la dictée de toutes les passions. Une guerre peut durer trois ans sur certaines frontières sans que l'on sache qui perd ou qui gagne : le dénouement seul décide la question ; mais jusqu'à ce qu'un des deux partis soit visiblement écrasé, aucun n'avoue le moindre désavantage. « Souvenez-vous, dit un général espagnol à ses soldats, souvenez-vous d'Andoain, d'Alsasua, de Vera, d'Estella, noms de victoire à jamais glorieux ! — Souvenez-vous, dit le général opposé, d'Andoain, d'Alsasua, de Vera, d'Estella, noms de victoire à jamais glorieux ! » De part et d'autre ce sont les mêmes termes, la même jactance et les mêmes noms. Qui donc fut vainqueur ces jours-là ? et que de relations, de documents, de témoignages il faudra consulter avant de savoir et d'écrire le vrai sur ces batailles !

Tous les jours encore on entend alléguer les imposantes leçons de l'histoire ; chaque parti prétend se nourrir de ces leçons, chaque parti recourt à l'histoire, et avec plus ou moins de violence la tire à lui. L'un raconte tout au long nos quinze siècles de royauté, et conclut qu'il faut établir la république ; l'autre expose également l'histoire de nos rois et demande qu'on les replace sur leur trône semé de fleurs de lis. L'un se pénètre, par mille exemples, des avantages de l'hérédité ; l'autre ren-

contre mille exemples qui l'irritent jusqu'à la fureur contre la monarchie héréditaire. L'un parcourt la Suisse et adore tout ce qui se voit, tout ce qui se fait aux cantons catholiques; l'autre n'admire que les cantons protestants. Il y a quelques années, la Rome pontificale était le sujet des contradictions les plus étranges. « Cela sent le mort, disait l'un, dans la ville éternelle; quittons au plus vite ce cimetière; rentrons dans notre vivant Paris! — Qu'on se trouve bien, disait l'autre, dans ces catacombes, dans ces églises, dans ces musées! Tout y est calme, religieux et pur! A Rome tout est *parfum;* Paris n'a que des *odeurs!* »

Oui, c'est ainsi que de nos jours s'écrivent l'histoire et les voyages; on en tire, ou plutôt on y met tout ce que l'on veut, tout ce que l'on portait déjà en soi-même: ses opinions, ses goûts, son tempérament, ses aspirations. A propos des Gracques ou de César, on fait un livre socialiste ou conservateur, absolutiste ou libéral; sur les Albigeois, on écrit pour ou contre le catholicisme; on met à affirmer ou à nier certains faits le même acharnement que des parties adverses qui se poursuivent devant les tribunaux; et quand les faits sont incontestables, on diffère dans l'appréciation; l'un excuse, l'autre justifie, un troisième approuve, un quatrième maudit; heureuse la France si, au-dessus de telles controverses, s'élevait, pour tout modérer, cette conviction que la discorde en se prolongeant tue les peuples, et qu'elle se prolongera chez nous tant qu'il n'y aura rien qu'on soit unanime à respecter!

Toutes les histoires, il est vrai, peuvent mener à cette conclusion; mais toutes, comme le dit Guichardin, sont bien difficiles à connaître et à bien écrire.

Il a raison aussi d'affirmer que, dans les livres, la quantité porte souvent préjudice à la qualité (1).

« Peu et bon, dit-il, c'est le proverbe : quand » on débite ou écrit beaucoup de choses, il est » impossible qu'on n'y mette pas beaucoup de » bourre; mais quand il y en a peu, elles peuvent » être bien digérées et sagement réduites; aussi, » ajoute-t-il en s'appliquant à lui-même cette règle, « aurait-il mieux valu peut-être choisir la fleur de » ces conseils que d'accumuler tant de matière. »

Quel dommage qu'il n'ait pas tenté de faire ce choix, et que les deux manuscrits, l'un complet, l'autre abrégé, ne soient pas ensuite tombés entre nos mains! On aurait vu ainsi lesquelles de ses pensées il jugeait les plus essentielles, et quelle image de sa sagesse et de son esprit il préférait léguer à ses enfants. Mais ce double travail n'existe pas; il n'y a pour nous qu'un seul exemplaire des *Ricordi*, et qu'un seul Guichardin, confiant à son papier tous ses doutes et tous ses mécontentements contre les sciences ou ceux qui les cultivent.

Sa science, à lui, fut, de bonne heure et volontairement, la jurisprudence; nous nous souvenons qu'avant même d'être docteur, on le chargea d'un cours de droit romain. Il s'est fait une réputation

(1) *Ricordi*, p. 162.

d'avocat et de jurisconsulte; il n'a pas à se plaindre personnellement du droit, qui lui rapporte honneur et profit; il est d'ailleurs très laborieux, ne recule pas devant les longs travaux, et pense qu'en usant bien du temps, on en a toujours de reste. Toutefois la façon dont ses contemporains entendent l'étude et l'application du droit lui déplaît fort.

« Aujourd'hui, dit-il, si, pour décider une cause, » on a d'un côté une vive raison, de l'autre l'autorité » d'un docteur qui ait écrit, les juges font plus » d'attention à l'autorité; donc, les docteurs qui se » livrent à la pratique sont contraints de consulter » tous les écrivains, et le temps qu'on devrait mettre » à méditer se consume à lire des livres, avec une » fatigue d'esprit et de corps qui ressemble plutôt à » un labeur de portefaix que de savants (1). »

Voilà déjà la plainte que, dans d'autres domaines de l'esprit humain, Descartes et Pascal feront entendre : les premiers successeurs du moyen âge, malgré ce nom de *Renaissance* qu'on donne à leurs travaux et à leur siècle, sont encore esclaves de l'autorité; ils puisent leurs principes, non dans la raison libre, non dans l'observation de faits réels, mais dans les livres. Un argument excellent par lui-même a besoin, pour leur plaire, d'être soutenu par un auteur. Tant qu'Aristote, ou Cujas, ou Bartholo ne l'a pas dite, une vérité ne peut triompher dans leur esprit. Aussi l'avocat cherche-t-il des citations plutôt que des preuves; à

(1) *Ricordi*, p. 161.

propos d'un chapon volé, il invoque Pausanias, Rebuffe, Harménopul; en relisant aujourd'hui son plaidoyer, on soupire après une raison tirée de la chose même et du simple bon sens; mais le bon sens, devant ces tribunaux d'autrefois, n'était souvent qu'un pis-aller; on y avait recours quand on se voyait à sec de citations.

Disons tout, d'ailleurs : le bon sens, si ferme et si clairvoyant qu'il soit, se trouve fort embarrassé par la multitude des circonstances; le moindre détail change souvent tout le caractère d'une affaire et s'en rapporter à la loi est difficile; comme Guichardin le remarquait, il n'est point de loi qui puisse prévoir et embrasser tous les cas présents et à venir.

Que faire donc? Ce qu'on fait encore aujourd'hui : chercher quelque principe supérieur auquel toutes les lois sur une matière déterminée se rattacheront, ou consulter les différents arrêts qu'un tribunal suprême aura rendus; chaque jour, en effet, l'attention d'un certain public ne se porte-t-elle pas sur telle sentence de la cour de cassation, interprétant tel article du Code? Mais l'innombrable multitude des nuances, l'infinie diversité des faits existent toujours, et parmi cent arrêts sur des cas qui ressemblent au mien, mon avocat prouvera peut-être que pas un ne s'applique exactement à mon affaire. C'est, comme dit Guichardin, la difficulté de la chose elle-même *(la difficultà della cosa in sè)* [1] qui produit ces divergences, ces

(1) *Ricordi*, p. 160.

perplexités des jurisconsultes et des juges; il ne faut pas s'en prendre aux hommes, qui, malgré la meilleure volonté du monde, n'ayant pas les mêmes yeux, ne peuvent pas voir de même.

Mais l'esprit humain cherche toujours un remède à ses maux. Or, c'est un mal que les juges soient embarrassés, qu'ils se contredisent entre eux, et cassent réciproquement leurs arrêts; un mal que la loi soit obscure et très multiple, et que dans ses obscurités, dans ses nombreux alinéas, la chicane trouve tant de ressources; un mal enfin que, pour éclairer les juges, il faille tant de pièces, de formalités et de temps. Comment guérir de telles misères?

Notre joyeux Rabelais y propose deux moyens, l'un employé par le juge Bridoye, l'autre par l'*Appointeur de procès*, ou si vous aimez mieux l'arbitre Perrin Dandin [1].

Bridoye observe certaines formes; il laisse les procès grossir : — « Un procès, à sa naissance » première, dit-il, me semble informe et imparfait. » Comme un ours naissant n'a pieds ni mains, peau, » poil, ni tête, ce n'est qu'une pièce de chair rude » et informe. L'ourse, à force de lécher, la met en » perfection des membres. Ainsi vois-je naître les » procès à leurs commencements, informes et sans » membres : ils n'ont qu'une pièce ou deux; c'est » pour lors une laide bête. Mais lorsqu'ils sont bien » entassés, enchâssés et ensachés, on les peut » vraiment dire membrus et formés. Les sergents,

[1] Rabelais, *Pantagruel*, liv. III, chap. XXXIX, XL, XLI, XLII, XLIII.

» huissiers, appariteurs, chicaneurs, procureurs,
» commissaires, avocats, enquêteurs, tabellions,
» notaires, greffiers et juges pédanés, suçant bien
» fort et continuellement les bourses des parties,
» engendrent à leurs procès tête, pieds, griffes,
» dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles,
» humeurs. Ce sont les sacs. »

Lors donc que les sacs sont bien gonflés, Bridoye, homme candide qui veut observer la loi autant que possible, prend la peine ou plutôt le plaisir de feuilleter les pièces, de les numéroter et de les remettre dans ces mêmes sacs. Cela fait, en juge modeste, qui ne se présume pas capable de trancher des questions si graves et si obscures, il saisit deux dés, les jette d'abord pour le demandeur, puis pour l'autre partie; et celui dont le point est le plus élevé gagne le procès. Voilà quarante ans que Bridoye juge ainsi, au sort des dés, sans se tarabuster la cervelle; et il n'en juge pas plus mal, dit Rabelais.

Quant à l'arbitre Perrin Dandin, son système diffère un peu du précédent. Il mène les plaideurs au cabaret, ou se fait inviter par eux à dîner. Au choc des verres, au bruit des mâchoires qui travaillent, il écoute les raisons des uns et des autres, les réconcilie et les fait boire en signe d'accord parfait et de nouvelle joie. C'est le plus grand jugeur, pacificateur et banqueteur qui depuis la création du monde ait vécu. Son fils, Tenot Dandin, veut lui succéder, mais il réussit mal; il n'apaise aucun débat; les gens qu'il essaie d'accorder quittent brusquement la table en se disputant et sans avoir payé ni à boire

ni à manger. Il se plaint à son père : « Le monde » est bien méchant aujourd'hui, lui dit-il; si les » gens n'avaient pas été meilleurs de votre temps, » vous n'auriez jamais terminé une seule querelle. » — Mon fils, répond le bonhomme, les gens ne » valaient pas mieux jadis, mais je m'y prenais » mieux que toi. Dès que tu entends dire que tel » et tel se disputent, tu accours et tu espères les » accorder. Tu les prends verts et crus; le fruit n'est » pas mûr : ayant la bourse pleine encore, la colère » récente et vive, ils ne sont point disposés à céder. » Moi, j'attendais qu'ils eussent jeté leur premier » feu, commencé des enquêtes, payé des huissiers, » vidé leur bourse aux trois quarts; lorsqu'ils n'en » pouvaient plus, harassés et ruinés, ils ne demandaient qu'à en finir; j'arrivais alors, j'étais écouté, » et je dînais grassement à leurs dépens. »

Rien de plus comique et de plus vrai; sur ce dernier moyen (qui consiste à laisser les gens s'épuiser avant de les remettre bien ensemble), le grave Guichardin est d'accord avec Rabelais. Il avoue dans ses *Ricordi* qu'au temps où il gouvernait des provinces, s'il voyait s'élever quelque différend, il ne se pressait pas d'intervenir; il regardait les contestants se poursuivre, se harceler; quand ils avaient longtemps tracassé sans profit aucun, ils s'adressaient à lui et suppliaient Son Excellence d'arranger l'affaire; il acquiesçait à leurs vœux, écoutait leurs plaintes, leur faisait signer un accord; tout se terminait et on lui en savait bon gré, comme à l'appointeur Perrin Dandin.

Quant au moyen employé par Bridoye et consistant à jeter les dés, vous pensez sans doute que Guichardin est trop sérieux pour en dire mot. Il ne le propose pas, en effet, textuellement; surtout il n'en saurait parler avec la verve bouffonne de Rabelais; mais, tout en restant grave, il a ses moments d'humeur, où le paradoxe ne lui déplaît point et où la méthode de Bridoye le choquerait peu.

Ainsi, l'on s'entretient souvent, à Florence et à Venise, de la justice rendue en Orient par les cadis. Là, peu de formes, ou point du tout. Les deux adversaires se présentent, le cadi les interroge brièvement; quand les torts lui semblent égaux, il fait donner à l'un et à l'autre des coups de bâton dont il règle le nombre; quand le droit lui paraît être d'un côté, il rend son arrêt en faveur de cette partie, et le fait exécuter au plus vite. Peu de témoins, pas de procureurs et d'avocats, pas de pièces à examiner; une sentence prononcée séance tenante, sans aucun renvoi à huitaine, voilà toute la procédure des Turcs, surtout dans ces temps primitifs. Si Guichardin voyait se passer pareille chose près d'un tribunal italien, il trouverait cette méthode ridicule et odieuse, lui qui a pour habitude de tout examiner mûrement; mais en présence des abus contraires et de la lenteur exagérée, il penche par moments, et avant aucun essai, pour la justice turque (1).

« Je ne la blâme pas entièrement, dit-il; elle est

(1) *Ricordi*, p. 185.

» précipitée plutôt que sommaire; d'ailleurs, en » jugeant les yeux fermés, on expédie vraisembla- » blement la moitié des causes avec équité, et l'on » délivre les parties de la dépense et de la perte du » temps; mais nos jugements procèdent de telle » manière que souvent celui qui a raison se trouve- » rait mieux d'avoir perdu dès le premier jour, que » de gagner après tant de frais et de fatigues; sans » compter que par la malignité ou l'ignorance des » juges, et encore par l'obscurité des lois, trop » souvent, même chez nous, ce qui est blanc devient » noir. »

Notre bon Lafontaine, au siècle suivant, donnera plus franchement encore dans les mêmes idées. Guichardin disait : « Je ne blâme pas entièrement » la justice civile des Turcs; » Lafontaine s'écriera : « Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès! » Et nous savons à quel propos il exprime ce souhait ingénu; c'est après avoir raconté l'histoire des frelons disputant aux abeilles quelques rayons de miel abandonnés.

Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée et tels que les abeilles
Avaient longtemps paru ; mais quoi? dans les frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière
Entendit une fourmilière :
Le point n'en put être éclairci.

Ce dernier trait est adorable; quiconque a entendu

dans une plaidoirie citer le cinquantième témoin d'une enquête et le quatre-vingtième d'une contre-enquête, comprendra ce que signifie la *fourmilière* mentionnée par Lafontaine, et ne s'étonnera pas du tout que le point n'ait pu en être éclairci; c'est le contraire peut-être qui surprendrait. Lorsque tant de gens disent ce qu'ils ont vu, très souvent on n'y voit plus rien.

Nous n'avons pas oublié, du reste, comment la guêpe, conseillée par une sage abeille, termine cette affaire embrouillée; elle met les frelons et les abeilles en demeure de faire des cellules et du miel. Les frelons, incapables, refusent le concours, et le miel est adjugé à leurs adversaires.

Là-dessus, Lafontaine, d'accord, sans le savoir, avec Guichardin, s'écrie d'un ton d'impatience moins morose :

> Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès ;
> Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
> Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code ;
> Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
> On nous mine par des longueurs ;
> On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
> Les écailles pour les plaideurs.

L'huître que mange le juge n'est pas grasse aujourd'hui, et ce ne sont pas les plaideurs qui la lui apportent. L'État se charge de son modique traitement, et il n'a aucun intérêt pécuniaire au nombre et à la durée des procès. Restent, il est vrai, messieurs les huissiers, gens d'affaires, avoués, ...ats; mais pour se passer d'eux, il faudrait ...ner les formes, et Dieu sait où l'on en

(1) Ricc.

viendrait. Le simple sens commun (n'en déplaise à Lafontaine) ne suffit pas à délier tous les nœuds; il y faut de la méthode et de l'exercice. Dans le cas mentionné plus haut, la solution du problème fut assez facile parce qu'il n'y avait en présence qu'un seul essaim de frelons et un seul essaim d'abeilles; mais si deux essaims d'abeilles très habiles avaient élevé les mêmes prétentions, l'épreuve indiquée eût été inutile, absurde; car le simple bon sens vulgaire tombe dans l'absurde quand il veut se contenter de lui-même, et qu'en une affaire compliquée il dédaigne la règle et la science. Abrégeons, simplifions les formes, mais gardons-nous de les abolir; employons-les comme des vêtements qui préservent le corps sans l'accabler. Les formes doivent abriter et sauver le fond, et le fond sans les formes périrait bientôt; voilà où il faut s'en tenir, malgré les malices naïves de Lafontaine et les mauvaises humeurs de Guichardin.

Celui-ci n'en veut pas seulement aux jurisconsultes, ses collègues; il a pour les médecins une antipathie bien plus vive; il doute de leur intelligence, il flétrit leur moralité, il les traite presque en malfaiteurs publics.

« Je ne discuterai pas, dit-il (1), lequel est le plus » utile à nos corps, d'être gouvernés par les médecins » ou de s'en passer, comme les Romains le firent » longtemps; mais voici ce que j'affirme : soit par la » difficulté qu'offre la chose en elle-même, soit par

(1) *Ricordi*, p. 160.

» la négligence des médecins, qui devraient être tı
» scrupuleux et observer attentivement les moindre
» symptômes des maladies, ceux de notre temps ne
» savent guérir que les maux ordinaires, et leur
» science ne va pas au delà du traitement des fièvres
» tierces; mais dès qu'il y a un peu d'extraordinaire
» ils médicamentent les gens au hasard et dans les
» ténèbres. Ajoutez que le médecin, par son ambition
» personnelle et par les rivalités qui existent entre
» eux, est un détestable animal, sans conscience
» et sans respect aucun. Assurés que leurs erreurs
» se peuvent malaisément contrôler, ces gens-là
» pourvu qu'ils s'élèvent ou qu'ils abaissent un
» confrère, font chaque jour de nos corps un sujet
» à dissection. »

Le réquisitoire est court, mais complet; quand on l'a lu, on garde bien peu d'estime pour les médecins du XVIe siècle. Que ne leur reproche pas Guichardin! Les faits, malheureusement, lui donnaient souvent raison; la science, embarrassée de superstitions et de chimères, était sans cesse prise au dépourvu par les phénomènes. Contre les pestes et contagions, alors si fréquentes, elle n'arrivait à rien, se perdait en conjectures, résistait en aveugle ou en illuminée (ce qui souvent revient au même).

Sur les rivalités des médecins italiens, sur ces jalousies dégradantes dont Guichardin vient de les accuser, nous possédons peu de détails; mais en France, au siècle suivant, il y en eut de beaux échantillons, et notre littérature en a gardé la trace.

Sous le règne de Louis XIII vivait à Paris un

docteur d'esprit, d'érudition, qui accordait quelque chose à l'expérience, mais beaucoup plus à l'autorité scientifique. On l'appelait Gui-Patin (1); ses bons mots, ses vives humeurs, ses rivalités, ses querelles l'ont rendu célèbre et aujourd'hui encore le rendent amusant; pour satisfaire une antipathie, pour défendre une vieille méthode ou un vieux privilége, il compromettrait, sans le savoir, les intérêts de la vraie science. Ne lui parlez pas de la grande découverte faite par le médecin Harvey; il n'a jamais (comme dira Molière) « voulu rien entendre » touchant la circulation du sang et autres opinions » de même farine ». Ne lui dites pas non plus que le scalpel de Pecquet et de Rudbeck vient de mettre à nu les vaisseaux lymphatiques dont l'existence fut longtemps ignorée. « Je ne m'en soucie pas, » répondra-t-il, *ad majora et meliora propero* (je » cours à quelque chose de plus grand et de meilleur). » Tous ces messieurs feraient mieux de ne pas » tant chercher les nouveautés, et d'étudier la » science des anciens dans Hippocrate, Galien et » Fernel. » Gui-Patin déteste les apothicaires, qu'il accuse d'encombrer la médecine de leurs drogues; il prétend délivrer le monde de la tyrannie de ces *cuisiniers arabesques*. Pour remplacer les remèdes compliqués, il propose avant tout la saignée, même à outrance. En quinze jours, il saigne treize fois un enfant de sept ans atteint de pleurésie; c'est un peu rude, mais il le sauve : il vaudrait mieux dire

(1) Voyez Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VIII, p. 71-107.

peut-être que l'enfant réchappe tout ensemble de la pleurésie et des treize saignées. Avec la femme d'un libraire il va plus loin : quinze saignées en douze jours, plus un purgatif; cette fois les remèdes furent moins forts que le mal, mais plus forts que la malade. *Saignée, son, sené, sirop* de roses pâles, voilà toute la thérapeutique et la matière médicale de ce brave homme : aussi l'appelle-t-on le médecin des quatre S; mais peu lui importe; il va son train, et quiconque le raille, ou simplement le contredit, est vite payé avec usure. C'est un médecin qui saigne de la lancette, pique de la langue, perce et transperce de la plume. Les jours d'examen, il se moque solennellement des apothicaires; ce corps respectable l'appelle en justice; il se défend si bien que les juges rient et l'acquittent.

Vers 1635, Renaudot, médecin distingué, esprit inventif, Renaudot, créateur de la *Gazette de France*, ce premier ancêtre du *Journal Officiel*, imagine de donner aux pauvres des consultations gratuites. Malheureusement, il n'a été reçu docteur que par la Faculté de Montpellier; donc il n'a peut-être pas le droit d'exercer la médecine dans le ressort de Paris. Gui-Patin dénonce cette infraction, et s'enflammant d'une de ces haines jalouses que Guichardin déclare habituelles aux médecins, il prodigue au *gazetier* l'injure et les persécutions; il l'appelle fripon à la semaine *(nebulo hebdomadarius)*; il regrette que Richelieu le soutienne trop puissamment; sans cela on lui aurait intenté un procès « au bout duquel il y aurait eu un tombereau, un bourreau, ou tout

au moins une amende honorable. » Cette querelle de docteurs intéresse tout Paris; beaucoup de gens prennent parti pour Renaudot et trouvent qu'on ne saurait blâmer un homme de donner des consultations gratuites. Là-dessus, Gui-Patin et l'école de Paris se piquent d'émulation; eux aussi traiteront gratuitement les pauvres, mais ils veulent les traiter seuls, et par un arrêt du Parlement obliger les pauvres à ne s'adresser qu'à eux. L'affaire dure des années entières; médecins contre médecins lancent de virulentes brochures; des deux côtés on parle de consultations charitables, et l'on se déteste à plein cœur; jamais la Charité ne fut à pareil supplice; car jamais on ne la contraignit plus violemment à vivre avec la Médisance, la Calomnie et la Haine.

Ce procès une fois terminé par un arrêt qui condamne Renaudot, Gui-Patin ne dépose pas encore les armes : tant qu'il vivra, il nourrira contre les chimistes autant de colère qu'Annibal contre les Romains. Les remèdes minéraux l'exaspèrent; l'antimoine lui fait dresser les cheveux sur la tête. Il ouvre un registre où il inscrit les noms de toutes les personnes qu'il prétend avoir été tuées par cette drogue. Il donne aux chimistes un nom singulier : il les appelle « enjôleurs de belles dames » et soutient qu'ils doivent toute leur vogue à un babil de charlatan qui éblouit la cour et les mondains. « La » chimie, écrit-il un jour, est la fausse monnaie de » notre métier; il faut lui opposer la résistance forte » et généreuse des gens de bien. »

Cependant le jeune roi Louis XIV tombe malade,

et comme ses médecins ne peuvent le guérir, on introduit dans sa chambre un empirique, qui s'assied sans façon sur le lit royal et dit : « Voilà un garçon bien malade, mais pourtant il n'en mourra pas. » Puis il fait prendre à Louis XIV du vin émétique, et en effet, le roi revient à la vie. « Voyez, disent alors les chimistes, c'est l'émétique, c'est l'antimoine qui l'a guéri. » — Gui-Patin se révolte : « Non, réplique-t-il, ce n'est pas l'antimoine ; » il en a pris si peu que cela n'a pu rien lui faire » (heureusement !). Ce qui l'a sauvé, c'est son inno- » cence, son âge fort et robuste, neuf bonnes » saignées et les prières des gens de bien. » — Neuf bonnes saignées ! Voilà le fort, ou si vous aimez mieux, le faible de cet ennemi des novateurs. Toutefois Gui-Patin a beau dire ; la chimie chaque jour envahit la médecine ; déjà l'émétique est à la mode ; le quinquina, remède végétal, mais qui a le grand tort, à ses yeux, d'être nouveau, commence également à se faire connaître. Le vieil endurci ne cède pas aux merveilles qu'on en rapporte, mais il s'écrie, avec une douleur comique : « Nous sommes arrivés à la lie de tous les siècles. » La lie de tous les siècles ! quand Louis XIV règne par lui-même, que Colbert est ministre, que tant de chefs-d'œuvre vont éclore ! Le jugement est sévère jusqu'à la folie ; mais que voulez-vous ? un siècle où l'on se livre à l'antimoine, un siècle où l'on ne brûle pas les chimistes, ne peut que faire horreur à Gui-Patin.

Et à ce moment même, Molière paraît, et de toutes ces querelles, de toutes ces jalousies, de tout ce

pédantisme, Dieu sait comme il nous amusera. Guichardin avait dit, avec un grand sérieux, que les médecins, étant difficiles à contrôler dans leurs erreurs, disséquaient impunément nos pauvres corps. Voici comment Molière, qui n'a jamais pu lire les *Ricordi* de Guichardin, conçoit la même idée, l'égaie, la met en relief [1] : « Je suis d'avis, dit un de ses » personnages, de m'en tenir à la médecine. Je » trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car » soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on » est payé de même sorte. La méchante besogne ne » retombe jamais sur notre dos, et nous taillons » comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. » Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait » gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots » cassés; mais ici l'on peut gâter un homme sans » qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point » pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui » meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y » a parmi les morts une honnêteté, une discrétion » la plus grande du monde; et jamais on n'en voit » se plaindre du médecin qui l'a tué. » Guichardin est un grand douteur, mais circonspect, et qui comprend combien chaque question offre d'obscurités; sur la médecine notamment, il ne se prononce pas d'une façon catégorique; il laisse discuter à d'autres s'il serait mieux de vivre sans médecins, si l'impuissance des remèdes vient de la négligence des docteurs ou de la difficulté même qu'on trouve à

(1) Molière, *Le Médecin malgré lui*, acte III, scène 1.

connaître et à guérir les maladies. Molière tranche tous ces doutes, et n'hésite pas un instant; les médecins, selon lui, sont parfaitement absurdes; mais ne le fussent-ils pas, la médecine par elle-même serait encore une sotte chose. Rien, aux yeux de Molière, n'est plus ridicule « qu'un homme qui se mêle d'en » guérir un autre. Les ressorts de notre machine » ont des mystères où les hommes ne voient goutte, » et la nature nous a mis devant les yeux des voiles » trop épais pour y connaître quelque chose [1].

Cette fois la négation est complète, sans réserve; il faut renoncer à guérir... Comme si l'expérience en médecine, aussi bien qu'ailleurs, était inutile! comme s'il était impossible de vérifier que tel remède coupe la fièvre, et quelle espèce de fièvre, et dans quel cas! Il y faut beaucoup d'attention sans doute, et Guichardin le comprenait, et reprochait à ses contemporains de ne pas observer assez; mais il ne supprimait pas, comme Molière, toute la médecine d'un trait de plume.

Voltaire, à cet égard, se montre moins incrédule que notre grand comique et moins mécontent que Guichardin : « Un bon médecin, dit-il, nous peut » sauver la vie en cent occasions et nous rendre » l'usage de nos membres. Un homme tombe en » apoplexie; ce ne sera ni un capitaine d'infanterie » ni un conseiller de la Cour des Aides qui le » guérira. Des cataractes se forment dans mes » yeux, ma voisine ne les lèvera pas.

(1) Molière, *Le Malade imaginaire*, acte III, scène 3.

» Le peuple romain se passa plus de cinq cents ans » de médecins. Ce peuple alors n'était occupé qu'à » tuer, et ne faisait nul cas de l'art de conserver la » vie. Comment donc en usait-on à Rome quand on » avait la fièvre putride, une fistule, une fluxion de » poitrine? On mourait...

» Est-il rien de plus estimable au monde qu'un » médecin qui, ayant dans sa jeunesse étudié la » nature, connu les ressorts du corps humain, les » maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent » le soulager, exerce son art en s'en défiant, et » soigne également les pauvres et les riches? »

En s'en défiant; voilà l'avertissement critique: prenez garde; la science n'est pas achevée et ne le sera probablement jamais; aucun médecin ne sait ni ne peut tout, mais enfin il peut quelque chose, et de ce pouvoir il doit user pour le bien des hommes.

Ah! sans doute, les savants ont leurs ridicules, et la faiblesse humaine paraît en eux; sans doute, les misères morales et intellectuelles les travaillent comme nous tous, et le monde, attentif à leurs actes et à leurs propos, voit souvent d'étranges spectacles; Guichardin nous rapporte, à ce sujet, en l'approuvant fort, un mot piquant d'un de ses contemporains :

« Messer Antonio de Venafre disait avec raison : » Mettez six ou huit sages ensemble; ils deviennent » autant de fous; ils ne s'accordent pas, et au » lieu d'une décision, vous n'obtenez d'eux » qu'une dispute (1). » Comme en obtint ce brave

(1) *Ricordi*, p. 125.

homme qui, selon Molière, consultait deux médecins sur la maladie de sa fille; comme vous en obtiendrez en proposant à deux physiciens la question de savoir ce qu'est la lumière, à deux chimistes le problème des atomes, à deux philosophes celui de la prescience divine, à deux députés celui du meilleur gouvernement; mais en dépit des divergences, il y a des lois dont on convient, des phénomènes qu'on prédit à coup sûr, des merveilles qu'on accomplit avant d'avoir le dernier mot des choses. On ignore, par exemple, ce qu'est le magnétisme et l'électricité, et l'on n'en fait pas moins des télégraphes où ce magnétisme si mystérieux est contraint de nous servir.

Ne nous décourageons donc pas; croyons qu'on peut atteindre la vérité, mais n'oublions pas aussi qu'on la manque, et très souvent, et par sa faute. Contre les critiques moroses comme Guichardin, ou railleurs comme Molière, ne nous impatientons pas trop. Si nous ne les avions pas auprès de nous, à quels ridicules, à quelles sottises ne nous laisserions-nous pas entraîner! Les passions, les faiblesses qu'ils ont signalées ne renaissent-elles pas à chaque génération? Certains travers portent aujourd'hui un costume moins voyant, mais ils ne sont pas morts: jalousies de métier, charlatanisme, pédanterie, parti pris de nier l'évidence, prévention contre un rival, tout cela se retrouve, même dans nos savantes académies, et plus d'une fois l'occasion se présente de dire: — Voilà une scène de Molière; voilà le reproche que leur adressait Guichardin! Relisons les

œuvres de ces grands hommes, et profitons-en. Ils nous défient de trouver la vérité scientifique; trouvons-la à force de travail, de raison, de calmes recherches, et que les railleries de l'un, le blâme chagrin de l'autre, soient de moins en moins mérités.

CHAPITRE IX

Sentiments religieux et dernières années de Guichardin.

Un grand critique (1) a dit : « On connaît mal un écrivain tant que l'on ne connaît pas sa religion. » Parlons donc quelques instants des sentiments religieux de Guichardin.

En l'année 1513, étant ambassadeur de Florence près du roi d'Espagne, il se recueillit un jour, médita profondément sur son état moral, et traça cette demi-page qui a été retrouvée depuis dans ses papiers (2) :

« François, l'âge où tu es parvenu maintenant » (puisque tu as trente ans révolus); la grandeur et » le nombre des bienfaits que toi-même reconnais » avoir reçus de Dieu, ton intelligence, qui voit » clairement la vanité de cette vie, et combien les » méchants ont à craindre, les bons à espérer de la » vie future; tout cela devrait te faire changer de » conduite; tu devrais te décider à vivre comme de » tels motifs t'y engagent, et comme il convient

(1) Sainte-Beuve.

(2) *Op. ined.*, t. X, p. 89.

» non à un enfant ou à un jeune homme, mais à un
» vieillard. Dieu t'a fait cette grâce, dans les choses
» de ce monde, que ta patrie et tes concitoyens t'ont
» librement et régulièrement conféré des honneurs
» et des fonctions au-dessus de ton âge; ce même
» Dieu t'a jusqu'ici maintenu dans tes charges avec
» plus de réputation et de gloire que tu n'en mérites.
» Tu dois donc aussi, dans les choses divines et
» spirituelles, te rendre digne de ses faveurs, et faire
» de telles œuvres que la bonté de Dieu puisse te
» donner dans le Paradis cette part que tu désires
» dans le monde. Et certes ta vie et tes mœurs n'ont
» pas été jusqu'à ce jour dignes d'un homme noble,
» ni d'un bon père élevé saintement dès le berceau;
» elles ne sont pas dignes non plus de cette
» prudence que tu crois avoir, et tu ne saurais y
» persévérer sans rougir, au moins à tes yeux. »

Assez jeune encore et vivant, par devoir, loin de sa famille, Guichardin avait-il cédé à quelques faiblesses? On peut le croire, d'après les lignes que nous venons de lire, bien que ses biographes n'en disent rien et fassent plutôt l'éloge de ses mœurs. Ce qui est sûr, c'est que son repentir prend ici un accent religieux. Il s'examine et s'accuse sous l'œil de la Providence, lui attribuant la conduite de tous les événements humains, persuadé surtout qu'il existe une autre vie où Dieu punit et récompense, et qu'un homme sage ne doit pas seulement faire sa fortune, mais son salut.

Ainsi pensait-il à trente ans, dans un âge où les passions sont encore vives, mais où la raison est

déjà forte. Plus tard il semble avoir beaucoup perdu de sa foi et de sa piété. Il a eu des accès désolants de scepticisme, et ses *Ricordi* en portent la trace. Il lui est arrivé d'écrire ces mots (1) : « Les philosophes » et les théologiens, et tous les autres qui traitent » des choses surnaturelles et invisibles, disent mille » folies; les hommes, en effet, sont dans les ténèbres, » et cette recherche a servi et sert encore plutôt à » exercer les esprits qu'à trouver la vérité. »

Voilà tout justement ce que, de nos jours, a répété le sceptique Sainte-Beuve, rendant compte des efforts qu'ont faits tant d'hommes éminents pour résoudre les questions métaphysiques et religieuses. Condillac et Royer Collard, Kant et Maine de Biran, Jouffroy et Cousin, Bonald et Lamennais, Hegel et Stuart Mill, Lacordaire, Gratry et Renan, tous ces hommes ne paraissent à l'incrédule critique que des gens très habiles, montant avec une force, une grâce et une adresse infiniment variées le long d'un mât de cocagne prodigieusement haut et qui va se perdre dans les nuages. On ne saurait en atteindre la cime; à quelque point que l'on parvienne, il faut toujours, à un certain moment, se laisser retomber; et que rapporte-t-on? Souvent un oripeau qui brille, qui produit de l'effet, qu'on prend pour du métal bien pur et qu'on appelle une vérité.

Mais bientôt un des concurrents s'élance, et rapporte autre chose, qui semble plus brillant, plus original, plus nouveau, et qui discrédite le premier

(1) *Ricordi*, p. 130.

hochet. Sainte-Beuve les regarde descendre l'un après l'autre, et dit de chacun, en souriant avec malice : Encore un qui ne l'aura pas, la vérité pure, la vérité vraie, la vérité qui dure et résiste à toute pierre de touche...

Lisez les *Causeries du Lundi,* surtout celles qui ont pour sujet des philosophes, des apôtres, des hommes de foi, et vous verrez que cette même incrédulité anime toujours le critique à leur égard ; il les défie de jamais rien savoir; et si vous lui dites : Le mieux serait donc de renoncer à ces recherches-là ? — Du tout, reprend-il, c'est fort agréable à voir : l'esprit y déploie tant de ressources ! il s'y montre sous tant de faces ! il y prend de si beaux élans ! il y acquiert tant d'aptitudes nouvelles ! Montez toujours au mât ; il y a du mérite à le bien faire, et du plaisir surtout pour les spectateurs et les juges.

Ainsi pensent les sceptiques modernes ; ainsi pensait déjà Montaigne quand il écrivait le douzième chapitre du livre II de ses *Essais*. Et beaucoup d'autres, qui ont le sens moins littéraire, perpétuent de nos jours, en la modifiant, cette tradition de doute obstiné. — Ne doutez pas de tout, disent ceux-là ; croyez à l'expérience physique, à ce qui se touche, à ce qui se voit, à ce que le calcul analyse et vérifie ; mais laissez de côté la métaphysique et la recherche des causes premières. Au-dessus de la nature il y a quelque chose peut-être ; mais les ténèbres dont parle Guichardin vous empêcheront toujours de rien connaître ; ne poussez donc pas le dilettantisme jusqu'à vous amuser à ces vaines méditations.

Telle est maintenant l'opinion des positivistes ; si tout le monde les en croyait, il n'y aurait plus de ces théologiens et de ces philosophes qui, selon Guichardin, disent tant de folies. Et cependant la métaphysique, sous forme philosophique ou religieuse, est un besoin de la nature humaine : derrière toutes les questions et toutes les découvertes un problème supérieur et métaphysique surgit, et ce n'est pas un soulagement de n'y plus penser, c'est un supplice. L'homme, selon le mot de Fénelon, porte en lui-même de quoi s'étonner ; dans son intelligence et dans tout ce qui l'entoure il voit passer l'ombre de l'infini, et cette ombre l'attire ; il sentirait un vide étrange s'il ne pouvait plus la poursuivre ou seulement la voir. — Mais sur cet infini, dira-t-on, qu'a-t-il jamais su ? Tous ceux qui en parlent se contredisent ; la liste de leurs divergences est interminable. — Sans doute, répondrons nous ; mais de ces divergences, beaucoup sont plus légères qu'on n'affecte de le dire : et à quoi tiennent elles souvent ? Au peu de rigueur de la méthode, à l'invasion des hypothèses, au dédain ou à l'ignorance des sciences exactes. Corrigeons de pareils défauts, donnons pour base à la métaphysique l'observation la plus précise, rendons-la tout ensemble plus difficile et plus sûre ; qu'il ne suffise plus de rêver pour prendre rang parmi ses adeptes ; dirigeons mieux cet effort souverain de l'entendement, mais ne décourageons pas chez l'homme sa plus haute curiosité, et n'éteignons pas son plus noble amour.

Découragement, incertitude, c'est un état assez

ordinaire à Guichardin. Cette religion chrétienne dont il ne repousse pas entièrement les consolations (¹), il lui arrive quelquefois d'en douter. Les voyages, la lecture, les passions politiques ébranlent en lui les croyances et les habitudes que son père lui avait transmises. En passant d'une ville à une autre, il a vu bien des images saintes qu'on invoquait pour obtenir les mêmes grâces ; il y a partout, comme il le dit (²), « des Saintes-Vierges qui font pleuvoir. » Est-ce le besoin qui conseille ces prières, ou une efficacité reconnue?... De même il a lu dans les livres que les dieux païens ont fait des miracles (³). Alors il s'est dit : de deux choses l'une : ou ces miracles sont vrais, et dans ce cas ils ne prouvent pas qu'une religion soit plus divine que l'autre ; Dieu a voulu de tout temps faire du bien aux hommes, soit pendant qu'ils adoraient Jupiter, soit depuis qu'ils adorent le Christ ; ou ces prodiges chrétiens et païens sont faux, et ne doivent leur réputation qu'à l'erreur humaine ; les choses ne se sont point passées comme on l'a cru ; il y a eu là *un secret de nature*, un phénomène mal compris et inaccessible à notre science.

En posant cette alternative, Guichardin n'a pas tout à fait tort ; cependant il omet une troisième supposition, aussi légitime que les deux autres. Peut-être parmi tous ces miracles y en a-t-il de faux

(¹) Voyez son monologue ou allocution à lui-même, après sa première disgrâce. *Œuvres inédites*, t. X.

(²) *Ricordi*, p. 130.

(³) Id., p. 129.

et de véritables. Pourquoi les supposer *tous* vrais ou *tous* faux? Quand on admet, comme Guichardin, qu'il n'est pas indigne de Dieu de faire des miracles, on doit examiner ceux que l'histoire nous rapporte, peser la valeur des témoignages. Plus d'un esprit subtil, hardi, très difficile à satisfaire, un saint Augustin, un Pascal, un grand Condé, ont douté quelque temps des miracles de la Bible; mais ils ne se sont pas bornés à dire « peut-être!... »; ils les ont comparés avec ceux du paganisme, les ont trouvés mieux attestés, et enfin y ont cru d'une foi ferme, mais non aveugle.

Le doute de Guichardin, je le répète, est naturel; mais nous avons droit de lui dire, comme à bien d'autres : Puisque tu doutes, examine, éclaire-toi; discute sérieusement avec toi-même, et quand tu seras décidé *pour* ou *contre,* motive ta décision et fais-en part à tes lecteurs; tire-les de cette incertitude où tes paroles ont pu les jeter et qui est un tourment pour quelques-uns.

Mais cette discussion des faits miraculeux ne se trouve pas dans les *Ricordi* de Guichardin; la politique d'ailleurs se mêle sans cesse pour lui à la religion, et les mécontentements de l'ambition affaiblissent en son âme la foi et la ferveur du chrétien. Nous savons déjà qu'il ne put s'entendre avec le parti républicain qu'animaient le souvenir et le mysticisme de Savonarole. Aussi, à mesure qu'il avance dans la vie, admire-t-il moins l'austère propagande du moine ferrarais. Il veut borner la religion à ces deux grandes règles : ne nuire à

personne et faire le plus de bien possible à tous. « Quant aux autres vertus, dit-il, à celles de nos » moines de Saint-Marc, c'est hypocrisie ou super- » fluité *(bontà superflua)*; comme chrétien, l'on gagne » peut-être quelque chose à ces jeûnes, à ces orai- » sons; comme citoyen, on n'y gagne rien du tout, et » le bien-être public n'en est point augmenté (1). »

Ici, un vrai philosophe peut se demander si l'austérité chrétienne, jointe au patriotisme, n'enfanterait pas des merveilles; mais enfin il y a beaucoup de vrai dans l'observation de Guichardin : ces austérités monastiques ne doivent pas être imposées par la loi; dès qu'elles ne sont pas volontaires, dès qu'on ne les a pas persuadées doucement à la conscience, elles sont l'œuvre d'une hypocrisie craintive ou ambitieuse; la religion perd grandement lorsqu'elle emploie le bras séculier pour obtenir une telle obéissance, et aujourd'hui surtout (mille expériences le prouvent) ce qu'elle doit demander aux gouvernements, ce n'est pas la faveur, mais la liberté.

Blâmer les exigences mystiques ou puritaines n'est pas un tort; mais pourquoi Guichardin pousse-t-il la mauvaise humeur jusqu'à écrire ces mots (2) :

« Le trop de religion gâte le monde, efféмine les » âmes, enveloppe les humains dans mille erreurs » et les détourne de mille entreprises généreuses. »

Troppa religione! Quelle expression vague ou impropre! Si la religion est un sentiment qui s'adresse à l'être parfait, je ne comprends pas qu'on

(1) *Ricordi*, p. 142 et 223.
(2) Id., p. 253.

puisse jamais en avoir trop, qu'on puisse jamais à ce créateur de notre existence trop ouvrir, trop soumettre et trop dévouer son âme; à celui qui a fait tout l'homme, l'homme doit se donner tout entier. Censurez (je le veux bien, et je me joindrai à vous) une religion mal entendue, mal appliquée, qui met les petites choses avant les grandes, les pratiques dévotieuses avant les vertus; mais celle qui travaille au fond des cœurs à notre perfection morale, peut-elle être jamais trop vive ou trop puissante? Loin d'affaiblir les âmes, elle les rend vaillantes contre tous les périls et toutes les séductions, vaillantes contre elles-mêmes, ce qui est le comble du courage! Devant Louis XIV, roi absolu, dispensateur souverain des grâces et de la fortune, Bourdaloue dit aux courtisans : Voici ce que c'est qu'aimer Dieu (1) : ce n'est pas le prier avec larmes et soupirs, c'est à toute chose préférer sa loi. Si la plus haute faveur de votre prince vous est promise au prix de la plus légère faute, de la plus petite infraction à cette loi divine, refusez la faveur, sacrifiez votre espérance. Tout perdre et tout souffrir plutôt que de pécher, c'est le seul amour que Dieu accepte, et sans cet amour, le reste n'est rien. Et pécher, selon Bourdaloue, ce n'est pas seulement omettre quelques pratiques, c'est manquer au devoir, c'est blesser la conscience; pécher quand on est riche, c'est opprimer ou corrompre les autres; pécher quand on est grand, c'est se permettre l'injustice; pécher quand on

(1) Carême : *Sermon sur l'amour de Dieu.*

est pauvre, c'est envier et se révolter; pécher quand on est prêtre, c'est se complaire aux honneurs, à la mollesse, à l'oisiveté; pécher, c'est être inique, méchant ou voluptueux, c'est faire le mal et négliger le bien, c'est admettre en soi-même le désordre et la déraison. Ah! si tous ceux que Bourdaloue instruisait ainsi avaient eu le courage d'aimer Dieu suivant cette règle, le *trop de religion*, comme ose dire Guichardin, aurait-il gâté le monde, affaibli les âmes? Le monde, loin de se gâter, serait devenu ce qu'il doit être; la société n'aurait plus souffert d'un seul méfait; la révolution morale et volontaire aurait rendu inutile tout autre changement; depuis deux siècles, les droits seraient respectés, les devoirs accomplis, sans qu'on eût déplacé un seul pavé de la rue, sans qu'une seule tête fût tombée sur l'échafaud! Ah! que le trop de bonne religion nous eût épargné de discordes, de haines, de ressentiments, toutes choses dont il y a en France beaucoup trop!

Guichardin ajoute, il est vrai, qu'il n'écrit pas contre le *trop de religion* pour affaiblir la foi chrétienne et le culte divin, mais pour engager à maintenir ce qui est utile et à négliger ce qui ne l'est pas; de la sorte, dit-il, on fortifierait la religion même. — Peut-être; mais alors votre expression ne vaut rien; dites que, de votre temps et dans votre pays, la religion est surchargée de choses frivoles qui ne sont pas vraiment la religion, dites qu'elle est mal réglée, mal comprise, mais ne laissez pas croire qu'on puisse en avoir trop.

Du reste, tous ces termes excessifs, tous ces jugements brusques et irrités naissent, chez Guichardin, des querelles politiques et du scandale causé par certains abus.

Il redoute pour la Toscane l'ambition temporelle des papes; il ne voudrait pas les voir s'emparer du duché de Ferrare; il craindrait qu'une fois maîtres de ce pays, ils n'envahissent tout le centre de la Péninsule. D'autre part, il ne conseille pas aux souverains ferrarais ou autres de trop braver les papes et de soulever contre eux-mêmes l'opinion religieuse, à propos d'intérêts mondains. « Ne luttez jamais, » dit-il, contre la religion et contre tout ce qui » paraît dépendre de Dieu; car ces choses-là exer» cent trop de puissance sur l'esprit.... des sots » *(degli sciocchi)*. »

Ce dernier mot est bien méprisant, en vérité; et comme les *Ricordi* de Guichardin n'ont été publiés complets que de nos jours et au moment où la question romaine préoccupait fort les esprits, on comprend avec quel plaisir certaines passions s'emparèrent alors d'une telle injure. Mais Guichardin a tort ici, et ceux qui applaudirent à ce mot avaient tort. Non, ce n'est jamais une *sottise* de redouter un gouvernement qui n'offre pas de garanties à la liberté religieuse, ou qui ose la fouler aux pieds.

Tout à l'heure Guichardin parlait de supprimer les inutilités de la religion; évidemment les idées de réforme traversent son esprit, et quand Luther paraîtra, il n'éprouvera point de surprise. Il a même

répété deux fois dans ses *Ricordi* que l'ambition, l'avarice, la mollesse, si étrangement unies dans le clergé de son temps, le révoltaient; qu'appelé par les circonstances de sa vie à servir et à défendre les papes, il n'en avait pas moins souhaité au fond du cœur la chute de la puissance ecclésiastique. « J'aurais voulu, dit-il, que ces indignes fussent » contraints de corriger leurs vices ou de perdre » leur autorité, et si Luther avait pu faire cela sans » attaquer la religion telle qu'elle est communé- » ment comprise, je l'aurais aimé comme moi » même (1). »

Ainsi, à l'égard de Luther, son premier mouvement est la sympathie; réformateur et censeur des abus, il l'eût toujours favorisé de ses vœux; mais hérétique et chef de secte, corrupteur ou mutilateur du dogme, il le réprouve. Et dans son Histoire d'Italie, au livre XIII, chapitre V, il observera la même mesure : après avoir blâmé les négligences mondaines de Léon X et les scandales donnés par ses ministres ou ses envoyés, il traite plus sévèrement encore les *négations insensées (l'insania)* et les *pestilentes* erreurs de Luther.

En somme, les bouleversements religieux ne lui plaisent point, et quoiqu'il ait lui-même (nous l'avons vu) douté parfois des miracles chrétiens, il ne veut pas qu'on donne aux fidèles l'occasion de concevoir des doutes; il juge imprudents certains moines qui prêchent la prédestination et autres

(1) *Ricordi*, p. 203.

articles difficiles. Pourquoi y faire penser les peuples? demande-t-il, et se voir réduit ensuite à les faire taire en leur disant : C'est là notre foi, c'est ainsi que nous devons croire [1]?

Tout obscur que lui semble le monde surnaturel, Guichardin, sans trop de peine, en admet l'existence; il se dit même certain qu'il y a des esprits répandus dans l'air et qui s'entretiennent familièrement avec l'homme. « Il en a vu des preuves, ajoute-t-il, il le sait par expérience. » Quelles preuves? quelle expérience? Je regrette qu'il ne l'ait pas mieux expliqué; nous aurions eu là quelque bonne histoire d'apparition, quelque épisode de spiritisme. Mais enfin il ne l'a pas fait, et nous nous contenterons de remarquer que, sur ce point, il est d'accord avec Machiavel. Oui, ces deux hommes, qui souvent déclarent impossible de concilier la morale et la politique, jugent très possible de voir et d'entendre des esprits. En revanche, contre l'astrologie, Guichardin est armé d'une sage incrédulité; il n'y a pas, à ses yeux, de science plus fausse; le désir seul de connaître l'avenir et l'absence de tout moyen pour y arriver, font que l'on consulte les astrologues. « Heureuses gens, » dit-il, que cent erreurs ne discréditent pas, et » qu'une prédiction, vérifiée par hasard entre mille, » maintient en vogue et en honneur! »

Au-dessus de tout et de tous il y a un Dieu : Guichardin, je pense, n'en douta jamais, même dans ses plus mauvais moments, et lorsque tant d'impres-

(1) *Ricordi*, p. 206.

sions diverses effaçaient le plus la trace de son éducation chrétienne. Il a eu soin de nous dire, en nous recommandant la bienfaisance, que cette Puissance supérieure aux hommes aime les actions nobles et ne les laisse pas toujours sans fruit. Il souhaite et il admet l'existence d'une justice divine ([1]). « J'ai toujours eu peine à croire, dit-il un » jour, que Dieu pût laisser les fils du duc Ludovic » Sforza jouir du trône de Milan, non seulement » parce qu'ils l'ont usurpé en scélérats, mais parce » qu'ils ont ainsi causé la ruine de toute l'Italie et » tant de misères qui affligèrent la chrétienté. »

C'est bien : voilà des accents de patriote, d'homme que révoltent l'injustice et la cruauté, et qui en appelle au tribunal divin. Mais, hélas! une réflexion triste, un retour sur l'histoire ancienne et même sur les faits contemporains, vient troubler la seule consolation qui restât encore après tant de malheurs. Dieu punit le crime, Dieu venge les opprimés sans doute; mais comment le fait-il? et dans ce monde, où en voit-on la marque évidente? « Ne dites pas, ajoute » Guichardin, que Dieu a aidé tel homme parce qu'il » était bon, que tel autre a mal fini parce qu'il était » méchant; ne le dites pas, souvent c'est le contraire » qui se voit. Et cependant nous ne devons pas dire » non plus que la justice de Dieu soit en défaut; » mais ses conseils sont si profonds, qu'on a raison » de les appeler un grand abîme *(abyssus multa)*. »

Telle est la religion de Guichardin, vacillante

([1]) *Ricordi*, p. 118.

comme sa morale, mais jamais éteinte. Il souffre des obscurités de la foi; mais n'ayant rien de mieux à proposer, il se résigne à croire sans satisfaction, sans enthousiasme, et dans ses *Ricordi,* sur ce point comme sur bien d'autres, il exprime au jour la journée ses doutes, ses irritations, ses chagrins.

Il venait de recopier ce recueil d'observations lorsque le pape Clément VII et l'empereur Charles Quint créèrent Alexandre de Médicis chef de la cité florentine. Il fallait servir ce gouvernement, ou se résoudre à la nullité politique, peut-être à des persécutions. Guichardin le servit, obtint immédiatement la restitution de sa fortune confisquée par les républicains, et fit partie de la *Balia* ou conseil d'organisation. Il avait écrit à ses enfants (1) : Souhaitez dans votre vie d'être du côté qui triomphe; il fut de ce côté-là en 1530, et beaucoup de gens qui l'avaient repoussé naguère s'aperçurent trop bien de son retour au pouvoir; car ses avis les firent exiler. Toutefois, il n'était pas content; il se plaignait dans sa correspondance de n'avoir pas la haute main et de se voir subordonné à un Baccio Valori, qui ne le valait pas. Pour l'écarter un peu sans le blesser, Clément VII le nomma son lieutenant à Bologne. Il s'y rendit, et dix-huit mois après fut rappelé à Florence, pour assister à une réunion où l'on devait délibérer sur l'affermissement du nouveau régime. On proposa de donner toute puissance au duc Alexandre. Guichardin, avec la majorité

(1) *Ricordi,* p. 210.

de ses collègues, y consentit, et le 1er mai 1532, la République florentine acheva d'expirer.

Ce dernier coup donné à la liberté de son pays, Guichardin rentra à Bologne, et quand mourut le pape Clément VII, il sut conserver cette ville et cette province au domaine pontifical.

Bientôt Paul III, ennemi des Médicis, fut élevé au siége de Saint-Pierre. Les bannis rentrèrent dans Bologne; Guichardin, accusé auprès du nouveau pape et poursuivi par les patrons de deux assassins qu'il avait fait pendre, fut obligé de donner sa démission; il revint à Florence en janvier 1535, et désormais nous ne le verrons plus au service des papes.

A ce moment, le duc Alexandre indignait par ses débauches et ses cruautés tous les gens de bien. Guichardin aurait pu aider à le renverser; il préféra, sans l'estimer, le soutenir de sa politique et de son éloquence. L'occasion s'offrit bientôt de rendre au jeune despote un grand service. La famille des Strozzi, outragée par Alexandre, fit alliance avec des bannis républicains, et dénonça le duc à l'empereur qui venait de débarquer à Naples. On vit alors un triste spectacle, des Florentins demandant justice à un Flamand, roi d'Espagne et empereur de Germanie : la cause de la liberté et celle de la servitude italienne furent plaidées là au tribunal de l'étranger. Guichardin défendit Alexandre avec véhémence, mais Charles-Quint resta plusieurs jours incertain. « Cédez, disaient quelques-uns à Alexandre, quittez Naples, et retranchez-vous à Florence. — Non,

demeurez, répondait Guichardin; les chances, aujourd'hui, vous appartiennent; l'empereur vient d'avoir ses troupes battues en Piémont, cela le rendra plus accommodant. Il est ruiné d'ailleurs par son expédition de Tunis; donnez-lui de l'argent, il penchera pour vous. » Ce conseil fut suivi, et pour deux cent mille ducats Alexandre obtint son acquittement, sa confirmation sur le trône de Florence et la main d'une fille naturelle de l'empereur. En mars 1536, Charles-Quint fit une entrée solennelle dans la capitale de la Toscane : Guichardin, qu'il appréciait fort, marchait à pied, mais à sa gauche, dans cette pompeuse cérémonie. Quel rôle pour un homme qui avait écrit : « Je voudrais voir avant ma » mort l'Italie délivrée de tous les Barbares! »

Vingt-cinq ans auparavant, Guichardin, jeune encore et servant la République, avait traversé le midi de la France pour aller représenter son pays auprès de Ferdinand le Catholique : serviteur d'un prince absolu, il y retourna, en juillet 1536, à la suite de Charles-Quint, dont l'invasion en Provence réussit mal.

Cet Alexandre de Médicis, si humble devant l'empereur et si insolent à Florence, avait à sa cour un étrange personnage qui faisait le fou, le complaisant, le proxénète, et qui était d'ailleurs son cousin. On le nommait Lorenzino *(petit Laurent)* à cause de sa taille, et l'on n'avait jamais vu plus d'esprit, plus de bassesse et de malice. Une nuit Lorenzino amène dans sa propre chambre le tyran Alexandre, auquel il a promis de livrer l'honneur

d'une illustre famille. Tout à coup, au lieu de la belle victime qu'il attendait, le duc rencontre un coupe-jarret qui le poignarde et que Lorenzino avait soudoyé. Le lendemain 7 janvier 1537, Florence apprend qu'elle n'a plus de maître et que ce bienfait (si c'en est un) est dû à l'incompréhensible petit homme et au sicaire Scoroncocolo. On délibère; quelques sénateurs proposent de rétablir la République; mais Guichardin, trop compromis aux yeux du parti libéral, fait ressortir les inconvénients de la démocratie, et décerne le pouvoir au jeune Cosme, parent éloigné d'Alexandre.

C'était encore un Médicis, mais d'une branche cadette; il avait dix-huit ans à peine et il était fiancé à Lisabetta, fille de Guichardin. Celui-ci espérait le tenir, le diriger, et pour en être plus sûr, il ne lui fit donner qu'une autorité très restreinte. Cosme n'avait le droit de rien décider sans le consentement du Sénat, et toute la correspondance, toutes les affaires passaient sous les yeux de cette Assemblée. Était-ce une réalisation du plan républicain et aristocratique que Guichardin avait tracé jadis dans son dialogue sur le gouvernement de Florence? Il put le croire, il s'en flatta, mais son illusion ne fut pas longue. Usant du pouvoir militaire qu'on lui avait donné, et s'appuyant sur Charles-Quint, Cosme de Médicis reçut dans Livourne et dans Florence une garnison espagnole. Il commanda dès lors, *à titre d'esclave,* comme dirait notre vieux Corneille, mais il commanda, et son despotisme n'eut plus de frein; Guichardin se vit peu à peu éloigné des

affaires et réduit à l'impuissance. Cosme n'épousa point sa fille, mais pour complaire à Charles-Quint et se faire en quelque sorte son sujet, il s'unit à celle d'un vice-roi espagnol de Naples. L'illustre historien de Florence et de l'Italie, l'ambitieux et mécontent serviteur des Médicis, fut accablé d'une double tristesse : la Péninsule pliait sous le joug, et lui-même, après tant de contraintes imposées à sa conscience, tombait encore dans une demi-disgrâce.

Apprenant les préparatifs que le Grand-Turc, l'empereur d'Allemagne, les Vénitiens et le roi de France faisaient contre le repos de l'Italie, il écrivit à un de ses amis ces mots pleins de découragement (1) : « Je ne comprends rien à tout ce qui se » passe, à tout ce qui s'apprête. Est-ce un effet de l'âge » en moi? Est-ce une preuve que la fortune m'écarte » des affaires? Je l'ignore; mais il me semble que » j'oublie chaque jour quelque chose. Je ferai donc » bien de ne pas discourir sur ces événements. Je » vous laisse raisonner, vous autres dont l'esprit peut » s'élever à cette hauteur. Si tout le monde est » comme moi, dérouté par l'imprévu des faits, je » pense alors que votre génération commence à » être heureuse, puisqu'elle se délivre du besoin » d'étendre ses prévisions au delà du jour présent. Si » c'est un accident qui n'arrive qu'à moi, eh bien! je » l'apprécie comme un bonheur personnel. »

Quelle tristesse, quelle lassitude respirent dans ces félicitations ironiques que Guichardin adresse à

(1) *Op. ined.*

lui-même et à ses contemporains! Ne ressemble-t-il pas à un homme qui, frappé d'une cécité progressive ou entouré de ténèbres croissantes, dirait : Je vois de moins en moins, je serai bientôt aveugle ou sans lumière; tant mieux! je n'aurai plus la peine de chercher mon chemin; si je me heurte, si je me perds, ce sera sans efforts et sans y avoir pensé; mais penser est une tâche si rude et si stérile! Mieux vaut périr et en être déchargé!

Les lignes que je viens de transcrire portent la date du 29 novembre 1539; Guichardin vécut encore près de six mois, et mourut le 24 mai 1540, à l'âge de cinquante-sept ans. Deux de ses biographes disent qu'il succomba à une fièvre maligne; mais l'historien Segni assure, quoique sans preuve, que le duc Cosme, voyant si triste et si mal satisfait celui qui avait failli être son beau-père, le délivra de la vie par le poison. Jérôme des Albizzi, ami de Guichardin, cousin et agent des Médicis, aurait été l'instrument de ce crime. Treize ans avant lui était mort Machiavel, son aîné de quatorze ans.

Comme ils ont ensemble servi les Médicis et Clément VII, leurs noms s'appellent et s'unissent dans l'histoire ainsi que dans les lettres. Il y eut entre eux pourtant de bien grandes différences, que la seule vue de leurs portraits fait pressentir. Le visage de Machiavel est effilé, son œil vif, plein d'esprit, de mobilité, de ruse, son cou mince et bien dégagé; la tête de Guichardin est vaste et posée de fort près sur deux larges épaules. Il a le nez et la bouche assez gros, l'œil grand, bien ouvert et pensif. Machiavel

(dirait un fabuliste) semble un renard ou un furet qui a battu bien des taillis, qui a vu faire ou qui a creusé lui-même bien des terriers; Guichardin est un bœuf puissant et laborieux qui, tout en travaillant, observe et rumine. Machiavel tourne son esprit en tous sens avec une étonnante facilité; il écrit des annales en vers, de piquantes satires, des comédies amusantes et libertines, un conte que Lafontaine lui-même ne surpassera pas; il a le style souple et rapide, la phrase lestement articulée. Guichardin ne sait pas sortir des réflexions morales ou politiques, et la prose, grave et lente, est son seul instrument.

Tous deux pensent souvent de même sur la difficulté d'être honnête et habile, sur les vices du clergé contemporain, sur les gouvernements religieux ou laïques qu'ils servent sans les estimer; tous deux sont gâtés par leur siècle; mais Guichardin semble moins résolu dans le mal, il a en face de lui-même des retours de probité et de religion. Tous deux déplorent les malheurs de la patrie; mais là encore Machiavel tranche plus dans le vif et repousse mieux les incertitudes. Il lègue à l'Italie un mot d'ordre, une espérance qui peut la ressusciter un jour; Guichardin ne lui lègue qu'un récit attristant des fautes et des misères qui l'ont réduite à l'esclavage. Mais ce récit est admirable d'enchaînement, de lumière et de solidité; c'est un monument qui vivra sans fin et que tous les peuples, tous les siècles étudieront sans se lasser jamais.

CHAPITRE X

Guichardin : l'Histoire d'Italie.

Depuis vingt et un ans Guichardin était mort, et le duc Cosme de Médicis, qu'il avait élevé au trône, régnait en monarque absolu, lorsque parurent les seize premiers livres de l'*Histoire d'Italie,* publiée par les neveux de l'auteur. Le succès en fut grand et chacun sentit un vif désir de voir imprimer la seconde partie, s'il y en avait une; trois ans après (en 1564), les quatre derniers livres virent le jour. Ils offrirent le même intérêt, malgré quelques lacunes que les neveux de Guichardin, par un respect fort bien entendu pour le talent de leur oncle, n'avaient pas osé remplir eux-mêmes.

On ne sait au juste à quelle époque l'auteur commença cet ouvrage; peut-être en 1529, peut-être dans les années qui suivirent; ce qui est sûr, c'est qu'il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. On pourrait dire, jusqu'à un certain point, que l'*Histoire d'Italie* fut l'œuvre de toute sa vie. Puisant à pleines mains dans les souvenirs de sa famille, dans sa propre mémoire, dans ses correspondances

administratives et diplomatiques, dans celles que les divers gouvernements de Florence faisaient déposer aux archives, il s'instruisait de bonne heure, presque sans interruption, des événements qu'il devait raconter et où lui-même fut mêlé si souvent. Plus d'un détail qu'il donne a été cependant taxé d'inexactitude; mais nul homme, écrivant l'histoire de quarante années, ne saurait échapper à un tel reproche; nul ne saurait être complètement d'accord avec tous les narrateurs contemporains, et bien peu éviteraient comme Guichardin d'être contredit sur les points importants. Quant à l'appréciation des hommes et des choses, elle est, nous le savons, toujours à faire, ou du moins toujours refaite. Lorsqu'il s'agit de juger les rois, les républiques et les pontifes, l'esprit de parti, qui ne dort jamais, ne permet pas de rendre des arrêts unanimes ou irréfragables. Tous les jours on flétrit, on réhabilite, on excuse ou on justifie le passé; vous ne réduirez jamais certaines personnes, je ne dis pas à l'impartialité, mais seulement à la modération. Ces personnes-là trouveront toujours qu'Alexandre VI et Jules II sont trop mal ou trop bien traités, que les conquérants de l'Italie ne sont pas assez maudits ou glorifiés. Guichardin ne flatte aucun roi, aucun pontife et aucun peuple; si ses neveux n'avaient pas cru devoir dédier ses quatre derniers livres à Cosme de Médicis et semer leur préface de quelques grains d'encens, il n'y aurait pas, dans tous ces six volumes, la moindre trace d'adulation.

L'auteur, bien loin de flatter, semble géné-

ralement mécontent de son époque et de ceux même qu'il a le mieux servis; il reconnaît chez beaucoup de gens de l'activité, du talent et du courage; mais chez aucun il ne voit de la vertu, chez aucun il ne rend hommage aux sentiments qui honoreraient le plus la nature humaine. Montaigne a raison de le remarquer (liv. II, ch. X) : « De tant » d'âmes et d'effets qu'il juge, de tant de mouve-» ments et conseils, il n'en rapporte jamais un seul » à la vertu, religion et conscience, comme si ces » parties-là étaient du tout éteintes au monde, et de » toutes les actions, pour belles par apparence » qu'elles soient d'elles-mêmes, il en rejette la cause » à quelque occasion vicieuse ou à quelque profit ! »

Mais d'où naît ce penchant? D'où vient que Guichardin, dans son *Histoire d'Italie*, représente le monde comme uniquement mené par l'amour propre, la convoitise ou l'intérêt? Suivant Montaigne la dépravation personnelle de l'historien lui fait voir toute chose et tout homme sous cet aspect : « Je » crains, dit-il, qu'il y ait un peu du vice de son » goût, et peut être advenu qu'il ait estimé d'autrui » selon soi. »

Cette insinuation de Montaigne a trouvé faveur chez certains critiques. Comment voulez-vous, a-t-on dit, qu'un homme qui a tant de fois écouté l'intérêt aux dépens de sa propre conscience et de ses sentiments les plus intimes, ne représente pas l'intérêt comme le premier et presque l'unique mobile de nos actions? Il est devenu incapable de comprendre qu'on agisse sous l'impulsion d'autres ressorts; il a

perdu le sens de la vertu ; il ne sait pas la reconnaître chez les autres, parce qu'il n'en a plus de trace en lui-même.

Voilà ce que nous lisons aujourd'hui dans plusieurs livres ; voilà comme l'on juge, d'après Montaigne et aussi d'après certains actes peu honorables de Guichardin, la moralité de son histoire. Mais un illustre défenseur se lève et témoigne en sa faveur : M. Thiers trouve Guichardin (1) « trop morose, trop fatigué des innombrables misères de son temps ; » mais ce chagrin ne le choque pas, « parce qu'on y sent, dit-il, la tristesse de l'honnête homme. » *Vice de son goût, — tristesse de l'honnête homme !* Quelles conclusions différentes ! Un moraliste comme Montaigne, un historien comme M. Thiers, deux esprits de cette valeur s'entendent si peu pour juger un autre grand esprit ! Oh ! que cela ferait sourire Montaigne s'il revenait au monde ! Comme il dirait : J'ai eu grandement raison de choisir pour emblème une balance bien égale, avec cette devise : que sais-je ?

Afin de savoir nous-mêmes quelque chose sur la valeur morale de l'histoire de Guichardin, usons du moyen le plus simple ; n'en croyons ni Montaigne ni Thiers ; lisons-la avec attention, et commençons simplement par le début.

Là, l'écrivain nous annonce qu'il va raconter toutes les misères dont fut affligée l'Italie depuis le jour où les armées françaises y descendirent, appelées par les princes mêmes de la Péninsule. — « On y

(1) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XII. Avertissement, p. XII.

» verra, dit-il, deux choses : l'instabilité des affaires
» humaines, et les maux que les gouvernements
» causent aux peuples, lorsque aveuglés par leurs
» convoitises présentes et tournant au préjudice
» d'autrui la puissance qui leur a été confiée pour
» le salut de tous, ils se font, par ambition ou faute
» de prudence, les auteurs de troubles nouveaux. »

Cette morale est saine, en vérité; et à la veille de changements politiques comme on en voit, comme on en annonce dans notre pays, il n'est pas mauvais de s'entendre avertir que les nouveautés sont des désordres, lorsqu'au lieu d'être utiles à tous, elles servent seulement un homme ou un parti.

Donc, en lisant cette première page, notre conscience applaudit Guichardin; les deux idées placées en tête de son écrit ont de la tristesse et de la grandeur, et nous nous sentons bien disposés en faveur de cet Italien, que tant de crimes commis, tant de malheurs soufferts durant quarante ans dans la Péninsule, paraissent affliger si vivement.

Au point de vue littéraire, ce début a du mérite, mais un mérite qui touche à un défaut : le style en est majestueux et périodique; il l'est un peu trop, il l'est gauchement; les phrases s'allongent et s'encombrent de parenthèses. Guichardin, grave par naturel, se laisse souvent aller à la pesanteur; il n'a pas toujours la main heureuse à tourner et à terminer ces grands circuits de mots. Les lettrés italiens éprouvent, comme nous, un peu de fatigue quand ils le lisent. On dit même que quelques phrases de Guichardin ont servi à punir jadis les

fautes commises dans des académies ou dans des salons littéraires : le coupable devait les énoncer à haute voix, jusqu'au bout, sans reprendre haleine : pour peu qu'on eût un asthme ou un catarrhe, on se sentait, après un pareil exercice, ou guéri, ou achevé.

Le plus grand inconvénient d'un tel style, c'est le manque de variété et de souplesse : que Guichardin raconte une bataille ou une négociation, qu'il fasse disserter des sénateurs ou monter des troupes à l'assaut, il marche d'un pas absolument égal : où il devrait courir, bondir et s'enflammer, il continue à dérouler son exposition un peu lente. Quand il écrivait l'histoire de Florence, il était jeune, et la vivacité de l'émotion coupait spontanément la phrase et l'animait. Plus tard, il a perdu de sa chaleur et surtout de ses enthousiasmes. Mais avec tout cela, l'essentiel ne manque point à l'instruction du lecteur. Si telle bataille, racontée par Guichardin, n'a pas assez d'élan et de tumulte, si elle ne se fait pas assez voir, assez entendre, assez sentir, du moins elle se fait comprendre, et vous saurez toujours pourquoi elle fut engagée, pourquoi les uns la perdirent, les autres la gagnèrent, et quelles ressources elle laissait aux deux partis. Pour connaître les faits, leurs causes et leur liaison, comptez toujours sur Guichardin; son devoir de peintre et d'artiste, il y manque assez souvent; mais à son devoir d'historien, jamais.

Il y a d'ailleurs, dans son début [1], autre chose

[1] Liv. I, ch. I.

que de la majesté, il y a des promesses qui nous éveillent et qui, en s'accomplissant peu à peu, retiennent puissamment notre attention. L'auteur nous annonce de grands changements, de grandes souffrances ; et sur quel point du monde ? Dans un pays où toute chose florissait, où le sol était cultivé partout, où les lettres, les arts, la religion donnaient les plus brillants spectacles ; où l'intelligence de l'homme se développait dans tous les sens ; où la gloire militaire n'était pas inconnue ; autant du moins, ajoute-t-il, que le permettaient les mœurs de cette génération.

L'Italie brillait donc et se reposait dans son éclat ; mais que son repos tenait à peu de chose ! Trois États, Milan, Florence et Naples, sont unis par une ligue dont chaque membre veille et observe les deux autres. D'amitié sincère et fidèle, il n'y en a point parmi eux ; mais tous les trois veulent demeurer en paix ; tous les trois ont peur de Venise et du Saint Siége ; tous les trois, liés par des craintes et par des intérêts communs, s'abstiennent d'empiéter sur les droits d'autrui. Malheureusement, le plus sage des trois souverains, le plus pacifique, le plus éloquent, Laurent de Médicis, vient à mourir (1492) ; la ligue se trouve brisée entre eux, comme elle le fut jadis par la mort de Crassus entre les triumvirs César et Pompée.

Innocent VIII vient à mourir aussi : inquiet et ambitieux au commencement de son règne, il s'était depuis quelque temps abandonné, dit Guichardin, à une oisiveté peu glorieuse, mais qui laissait

respirer tous ses voisins. Soudain le voilà remplacé par le simoniaque Alexandre VI, qui aime les plaisirs aussi, mais qui n'aime plus l'inaction. Que va-t-il sortir de ces changements? La balance, si difficilement établie entre les gouvernements italiens, n'est pas encore rompue, mais tremble à chaque moment; on se regarde, on s'épie plus que jamais. Orgueil, jalousie, ambition, passions sérieuses ou frivoles dans leur objet, troublent sourdement tous ces cœurs et peuvent, d'un instant à l'autre, faire éclater une tempête.

Ludovic Sforza, régent du Milanais, homme habile s'il faisait moins parade de son habileté, propose à ses alliés une idée qu'il trouve heureuse : « Le dernier pape, dit-il, avait attaqué le royaume de Naples parce qu'il nous croyait désunis; prouvons à Alexandre VI que la concorde règne entre nous : pour cela, que nos ambassadeurs aillent tous ensemble lui rendre hommage, et qu'un seul lui adresse la parole au nom de tous. » Ce plan est approuvé par le vieux roi de Naples, Ferdinand; mais Pierre de Médicis, nouveau chef de Florence, ne le goûte en aucune manière. Il a été choisi pour représenter la république dans le consistoire où l'on baisera les pieds du pape; il compte se présenter en pompe, se faire suivre par un cortége royal et produire un très grand effet. Mais si les trois légations s'unissent, on ne remarquera plus le Florentin; il sera perdu dans la multitude. Et l'évêque d'Arezzo, qui devait prononcer un si beau discours, qui avait une telle réputation de littérature et d'éloquence! que va-t-il

faire? Hélas! il se taira; car un autre aura la parole: ce n'est pas un évêque d'Arezzo qui sera chargé de haranguer pour Naples, pour Florence et pour Milan. Quel dommage! ce discours ne demandait qu'à se produire; il aurait fait tant de bien à son auteur! et il peut maintenant lui faire tant de mal! car on est malade, et parfois on meurt d'un discours répercuté. La vanité de Pierre et celle de l'évêque se coalisent donc pour repousser le plan de Ludovic. Pierre de Médicis, qui est le plus jeune des alliés, ne veut pas donner le signal du refus, ou plutôt de la rétractation; il s'adresse au vieux Ferdinand, à ce doyen d'âge des souverains d'Italie; il lui représente la confusion que ces trois ambassades réunies vont occasionner. Ferdinand goûte ses raisons, prie Ludovic de renoncer à son plan, mais commet l'indiscrétion de lui dire que s'il révoque sa première adhésion, c'est sur les instances de Pierre. Là-dessus Ludovic se plaint: c'était une affaire convenue, dit-il, une idée excellente, et dont on me savait l'auteur: pourquoi m'infliger l'affront d'y renoncer, et pourquoi surtout ce Florentin se coalise-t-il avec Naples?

Entre princes ou chefs d'État, les piqûres d'amour propre engendrent d'affreuses querelles. Gare aux nations qui sont sous ces gros nuages, si elles n'ont point, pour les désarmer, la libre expression de l'opinion publique et le veto de leurs représentants!

Cette première affaire des trois légations n'amena point encore de rupture; mais bientôt en voici une autre, que Guichardin raconte avec gravité et qui peint admirablement les méfiances italiennes du

quinzième siècle. Virginio Orsini, membre d'une grande famille romaine et cousin par les femmes de Pierre de Médicis, achète à un autre seigneur trois ou quatre petits châteaux voisins de Rome. « Que veut-il faire de ces châteaux? demande alors Alexandre VI : infester mon territoire? pousser des incursions jusqu'aux portes de ma capitale? — Certainement, dit Ludovic au pape; et voyez où il en viendra. Il est d'accord, pour vous molester, pour vous braver, avec Ferdinand, son suzerain, et avec son cousin Pierre de Médicis. » Et là-dessus, ce Ludovic, qui est disert, qui se pique de savoir écrire et parler, énumère brillamment les guerres encore récentes que les souverains de Naples avaient faites aux derniers papes.

Ferdinand, très rusé, autrefois très batailleur et aujourd'hui ami du repos que la vieillesse lui rend nécessaire, essaie alors de se justifier auprès du pontife; il propose, comme médiateur, diverses bases d'accommodement, et joue le rôle le plus double qu'on puisse voir. « Tenez bon, dit-il à Virginio, gardez les châteaux, ne désarmez pas; si le pape veut de l'argent, indemnisez-le, mais gardez les châteaux, et tant qu'on vous parlera de les rendre, n'y consentez pas. » Ainsi encouragé, Virginio tient tête au pape, et le vieil hypocrite de Ferdinand ne manque pas de dire à Alexandre et à Ludovic : « Ce Virginio est bien peu raisonnable : de toutes les conventions que l'on propose, il n'en veut accepter aucune. »

Mais au-dessus de ces petites querelles, que

Guichardin raconte avec une minutieuse tristesse comme un homme ruiné nous détaille l'origine de ses malheurs, une plus grande question s'élevait. Ludovic Sforza n'était pas encore duc de Milan : il gouvernait au nom de son neveu Galéas, qu'il tenait enfermé dans le château de Pavie : il aspirait à porter la couronne, et quoiqu'il ne fût pas naturellement cruel, il était bien capable de commettre un meurtre pour usurper. Cependant Ferdinand, roi de Naples, dont Galéas avait épousé la fille, surveillait les actes de Ludovic. Prudent et fatigué des luttes d'une longue vie, il eût peut-être plaint son gendre sans le venger; mais il avait un fils aîné, Alfonse, nature ardente, ouverte, haïssant avec force et sans précaution. Alfonse empêche son père de céder trop facilement, et si on le laissait faire, il déclarerait la guerre à Ludovic. Ici le lecteur peut remarquer chez Guichardin une double manière de peindre les hommes. Souvent il trace des portraits courts et vigoureux; mais jamais il ne se dispense, même après le meilleur portrait, de les faire connaître encore par leurs actes. Dans ce début de l'*Histoire d'Italie* on voit chez tous les personnages se dessiner les passions et les travers qui causeront bientôt tant de malheurs. Derrière le politique Ferdinand, qui voudrait mourir sur son trône et au sein du calme, se dresse et s'agite cet Alfonse, qui ne saura rien faire avec mesure et qui achèvera d'irriter l'ambitieux et vain Ludovic.

Le régent de Milan, redoutant toujours que de Naples on ne tente de lui arracher le pouvoir, se

décide à trahir la cause de l'Italie et à tout ébranler pour couvrir son usurpation. Il engage notre roi Charles VIII à passer les Alpes, à faire valoir ses droits sur les Deux-Siciles, à écraser enfin cette famille d'Aragon qui règne au midi de la Péninsule. Et le jeune successeur de Louis XI n'est que trop disposé à cette expédition. Vainement les conseillers de son père et de sa sœur, Anne de Beaujeu, essaient de l'en dissuader. Comme il n'est pas méchant, il les écoute et ne punit point leurs remontrances; mais comme il est peu raisonnable, il se laisse entraîner plutôt aux vaines promesses du Milanais. Le comte de Belgiojoso, intrigant et beau parleur comme son maître Ludovic, adresse devant toute la cour une allocution à Charles VIII. Elle est un peu folle, cette harangue, mais par là même très agréable à celui qu'elle doit convaincre. On exalte devant le jeune roi la puissance des Français, leur valeur irrésistible : ils n'auront qu'à se montrer, et tout leur cédera; de difficultés il n'y en a point pour une nation si vaillante et si unie. Le Ciel d'ailleurs est avec les Français; car ils ne se borneront pas à conquérir Naples; ils iront attaquer les Turcs; c'est la chrétienté qu'ils défendent; Charles VIII, par ses saints exploits, va ressusciter Charlemagne.

Rêves enchanteurs pour un jeune prince nourri de romans chevaleresques; rêves généreux à certains égards et qui, plus d'une fois, nous ont entraînés loin de chez nous, vers la gloire et les désastres; rêves enfin auxquels se trouvait mêlée une vérité bien encourageante et à cette époque incontestable.

Oui, Belgiojoso disait vrai quand il assurait à Charles VIII que notre union nous rendait presque invulnérables, et que le roi de France risquait peu à cette entreprise lointaine. Au XVIe siècle, en effet, nous avons conquis et perdu Naples et le Milanais à plusieurs reprises. Mais nos ennemis, en ce temps-là, ne nous enlevaient rien de ce qui était vraiment à nous; leurs invasions échouaient dès la frontière ou à la seconde ligne de places fortes : Mézières défendue par Bayard, Metz par le duc de Guise, Marseille par Chabot de Brion, n'étaient pas prises, et François II, vaincu à Pavie, aurait pu écrire à sa mère : Rien n'est perdu; il nous reste l'honneur.... et toute la France. Ah! que l'union revienne aujourd'hui parmi nous, et nous redeviendrons un peuple que rien n'effraie; un peuple qui se conserve entier, sous les plus rudes coups de la fortune, un peuple à qui l'on peut ravir quelques ornements superflus, mais dont la chair et la substance ne sont point entamées par le glaive de l'ennemi!

Ici l'on demandera sans doute si le discours que Guichardin prête au comte Belgiojoso fut réellement prononcé. Il n'y en a pas de preuve authentique; le seul document auquel il ressemble est une lettre latine que Ludovic Sforza adressa au roi Charles VIII. Cette lettre et ce discours ont de grands rapports; et par conséquent, Guichardin, en attribuant à l'ambassadeur le langage même de son maître, commet à peine une inexactitude. Ailleurs, il s'est montré moins scrupuleux; il a eu le tort de prêter à certains hommes des discours qu'ils n'ont nullement

tenus et qui, n'étant pas honorables, constituent presque une calomnie.

Imitant les anciens, qui insèrent dans leurs histoires des discours fictifs, il est resté bien au dessous de Thucydide pour la profondeur, de Tite Live pour la chaleur et le pathétique, de Salluste pour le trait rapide. Il est tombé, comme dit Montaigne, dans une sorte de caquet scolastique, suppléant par des formes toutes faites et par des recettes de rhéteur à la chaleur d'âme qui lui manque. Toutefois il serait injuste de condamner sans choix ces harangues, dont quelques-unes offrent de l'adresse, des arguments bien exposés et d'instructives dissertations. La première que l'on rencontre est celle de Belgiojoso, superficielle, déclamatoire, mais par cela mêmeexcellente, puis qu'il s'agit d'entraîner un homme qui rêve beaucoup et raisonne peu.

Charles VIII se décide et s'avance vers l'Italie (1). Après deux ou trois journées de marche, des difficultés surgissent; le roi hésite; les gens sages espèrent qu'il va s'arrêter; mais les fougueuses exhortations d'un autre Italien, le cardinal della Rovere (2), lui font bientôt reprendre sa marche; il entre dans la Péninsule, et ici Guichardin explique avec ampleur tout ce qui rendra l'armée française étrange et redoutable aux Italiens. Bonne artillerie, discipline sévère, troupes vraiment nationales,

(1) *Hist. d'It.*, liv. I, chap. III.

(2) Il devint plus tard le pape Jules II. Guichardin n'est-il pas excusable d'avoir peu cru à la sincérité du patriotisme chez un homme qui, pour se venger d'Alexandre VI, excitait le roi de France à envahir la Péninsule?

jalouses d'être vues de leur roi et de le servir, ce sont là autant de merveilles que l'Italie ne connaissait point. Jusqu'à ce jour on n'y avait vu que de petites guerres soutenues par des gens qui craignaient de trop bien se battre; aussi les opérations militaires étaient-elles presque sans conséquence; mais à partir de Charles VIII, les grandes péripéties, les rencontres sanglantes, les bouleversements d'États seront de chaque jour, et Guichardin expose ce changement dans une de ces digressions lumineuses qui rattachent si bien son histoire à celle de l'Europe et du monde. Plus d'une fois, en effet, il jettera un coup d'œil hors de l'Italie et nous apprendra ce qui se passait dans le reste de l'univers. Les découvertes des Portugais et des Espagnols (1), l'hérésie luthérienne (2), le schisme de Henri VIII (3) seront exposés de façon à bien faire comprendre quel contre-coup en a ressenti la Péninsule. On a regretté, il est vrai, que ces digressions ne fussent pas plus vives, plus colorées et plus émues; on y voudrait autant de savoir et plus de flamme. Sans doute, si le talent de Guichardin était double, il en vaudrait mieux; mais tel qu'il est, il vaut beaucoup encore, et cette instruction si bien donnée, ces perspectives ouvertes à propos sur l'histoire du monde, satisfont chez nous une curiosité calme où la raison a plus de part que l'imagination et le cœur.

Du reste, pour nous émouvoir ou pour faire surgir

(1) *Hist. d'It.*, liv. VI, chap. III.
(2) *Hist. d'It.*, liv. XIII, chap. V.
(3) *Hist. d'It.*, liv. XVIII, chap. VI.

devant nos yeux un essaim d'images vives et contrastées, il suffit bien souvent de redire sans apprêt ce qui s'est passé réellement. En voulez-vous voir un exemple? Franchissez, dans l'œuvre de Guichardin, un assez long intervalle; arrivez au chapitre V du livre III. Charlès VIII, ayant conquis Naples, apprend qu'une ligue s'est formée contre lui entre Ludovic et Venise. Il se hâte de revenir en France; mais avant de partir, il laisse garnison dans Naples : Yves d'Aligre et le duc de Montpensier y commandent une troupe de braves. Bientôt Ferdinand II, chef nouveau de l'ancienne dynastie, s'échappe de la Sicile et vient, avec une escadre mal montée, provoquer les Napolitains à la révolte contre nous. Il a peu d'hommes sur ses navires, mais le peuple est pour lui, le peuple soutient son retour; sa force et son espoir sont là.

« Deux jours de suite il croise en vue du port, » attendant que la ville se soulève en sa faveur; » mais les Français ont pris les armes, mis de bonnes » gardes sur les points importants, et ils répriment, » dit Guichardin, la rébellion qui déjà bouillonnait. » Ils auraient même repoussé tous les périls s'ils » avaient hardiment suivi les conseils de quelques » uns d'entre eux, qui, conjecturant que l'escadre » aragonaise était mal fournie de combattants, » exhortaient Montpensier à remplir de soldats et » d'hommes propres à la bataille la flotte française » qui était dans le port, et à faire voile contre » l'ennemi. Mais Ferdinand, le troisième jour, déses-» pérant de voir la cité se soulever, prit le large et

» battit en retraite vers Ischia. Alors les conjurés, » considérant que le complot était presque découvert » et que la cause de Ferdinand était ainsi devenue » la leur, se réunirent, et décidés à faire de nécessité » vertu, lui envoyèrent secrètement un bateau pour » le rappeler et le prier d'encourager le soulèvement » en débarquant tout ou partie de ses soldats. Le » lendemain donc, il revient vers Naples et s'approche » du rivage avec son escadre, pour débarquer à la » Maddalena, lieu situé à un mille de la capitale, et » où se jette dans la mer un petit fleuve ou plutôt » un ruisseau, le Sebeto, que personne ne connaîtrait » si les vers des poètes napolitains ne l'avaient rendu » célèbre. Voyant cela, Montpensier, non moins » hardi que la veille il s'était montré timide, et dans » sa hardiesse, comme dans sa timidité, agissant » toujours à contre-temps, sortit de la ville avec » presque tous ses soldats pour empêcher l'ennemi » de faire sa descente. Cette occasion, meilleure » encore que les Napolitains n'auraient pu le sou- » haiter, est saisie par eux; ils se lèvent en armes » subitement, font sonner d'abord à toute volée les » cloches de l'église du Carmel, voisine des murs; » toutes les autres églises suivent cet exemple, on » s'empare des portes, et l'on commence, sans plus » rien ménager, à faire retentir le nom de Ferdi- » nand. »

Ce tumulte soudain effraya si fort les Français, que ne jugeant pas sûr de rester entre la ville déjà rebelle et l'armée ennemie, n'espérant pas non plus y revenir par où ils en étaient sortis, ils résolurent

de contourner les murs par un chemin long, montueux et difficile, et de rentrer par la porte contiguë au Château-Neuf. Cependant Ferdinand était entré dans Naples; les Napolitains l'avaient mis à cheval avec quelques-uns des siens, et il chevauchait par toute la ville, au milieu d'une allégresse incroyable et générale. « La multitude l'accueillait par de vives » acclamations; les femmes, du haut des fenêtres, » ne se lassaient pas de le couvrir de fleurs et » d'essences parfumées; que dis-je? beaucoup d'entre » elles, et des plus nobles, couraient dans la rue » l'embrasser et lui essuyer la sueur du visage. Et » cependant on n'oubliait rien des choses nécessaires » à la défense : le marquis de Pescara, avec les » soldats qui avaient accompagné l'entrée de Ferdi- » nand, et avec la jeunesse napolitaine, s'appliquait » à barricader et à fortifier les issues par où les » Français, sortant du Château-Neuf, pourraient » attaquer la ville. »

Quel tableau original et saisissant! Comme tout s'explique ici et comme tout se voit! Ces Français, braves, mais imprudents parfois, calculant mal leurs efforts et leurs ressources; ce peuple napolitain, expansif et gracieux dans ses mobiles démonstrations; les femmes au premier rang, jetant des fleurs et des parfums, ne craignant pas de paraître folles le jour où rentre un prince qu'on adore (ce jour-là); les hommes travaillant à la défense; une *fête* et des *barricades;* et tout cela uni très simplement par ce seul mot de Guichardin : « *E nondimeno non » s'intermettevano per questo le cose necessarie a la*

» *difesa.* » Ici l'absence d'art en est le comble, et le tableau ainsi tracé est un chef-d'œuvre.

Ce qui arrive après un tel soulèvement n'est pas difficile à deviner. Les Français se retirent au Château-Neuf, s'y défendent bien, mais n'étant pas secourus, seront contraints de se rendre dans les trois mois. Les Napolitains, à la guerre, ne sont pas même l'ombre des Français; mais ils se trouvent chez eux et reçoivent les secours de l'Espagne, qui les aide puissamment (en 1495) pour les dévorer bientôt (en 1503).

Et que deviendra ce Ludovic, traître à l'Italie et à la France? Ne trouvera-t-il pas son châtiment? Placé sur le trône par notre concours, affermi par notre expulsion, il ne se borne pas à ce fruit de tant de crimes; il convoite, loin de ses frontières, une ville que Florence vient de perdre. Pise, révoltée contre les Florentins, demande appui à tout le monde, et Ludovic la soutient, espérant qu'elle sera forcée de se donner à lui. Mais les Vénitiens la veulent également, et ils y envoient des secours considérables. Alors le duc de Milan se retourne contre cette ville que d'abord il défendait : « Je ne l'aurai pas, se dit-il, mais les Vénitiens ne l'auront pas davantage, » et il aide Florence à l'assiéger (1).

Tout ce qui s'est dépensé d'intrigue, d'éloquence, de stratagèmes et de courage guerrier dans cette misérable lutte, est prodigieux. Quelques critiques des siècles suivants, habitués à voir Pise et Florence

(1) Liv. II, ch. II.

paisiblement unies sous le sceptre des grands-ducs, ont blâmé Guichardin de raconter au long la guerre de Pise; ils auraient voulu qu'il marchât plus vite, laissât de côté les *petits détails* et ne s'attachât qu'aux mouvements d'importance. Mais ces *petits détails* sont essentiels à qui veut connaître la cause des malheurs de la Péninsule. Florence acharnée à conquérir Pise, Pise abhorrant le joug de Florence, Venise et Milan appliquées à les ruiner l'une par l'autre, c'est le plus triste et le plus attachant exemple du mal dont souffrait l'Italie.

Je dis le plus attachant, car il y avait là une vertu égarée, pervertie. Ces Florentins, ces Pisans aimaient leur patrie, mais d'un amour étroit et inique. Florence écrasait Pise au XVIe siècle, comme Athènes avait écrasé Mégare. Grecs anciens, Italiens modernes appelaient *patrie* une *cité*, avide de dominer ses voisines et ses sœurs. Au delà des Alpes au contraire l'idée de la *patrie* s'unit à celle de grand royaume : la *patrie* du Français, surtout depuis Jeanne d'Arc, s'étend de la Somme aux Pyrénées; celle de l'Anglais, de Douvres aux monts Cheviot; celle de l'Espagnol va des Pyrénées à Cadix; l'Allemand est divisé, mais il a pourtant un empereur, une Diète, une confédération, un lien visible et qui n'est jamais entièrement rompu. Tous ces géants qui environnent l'Italie se précipitent sur elle ensemble ou tour à tour. Si elle savait s'unir, elle les repousserait, car ils se jalousent entre eux; mais elle s'obstine à se diviser; Florence veut dompter Pise, Venise humilier Gênes; les

petits seigneurs de la Romagne et du Latium se livrent à des querelles bruyantes, ensanglantées, pareilles au chamaillis des petits oiseaux de proie. Dites, si vous le voulez maintenant, que ces querelles vous importent peu ; mais elles importaient beaucoup alors, elles ont perdu cette brillante Italie.

Hélas ! il y a plus d'une manière de se diviser et de se perdre. Ville contre ville, c'était la discorde italienne ; classe contre classe, principes contre principes, c'est la nôtre aujourd'hui, et l'on peut s'en inquiéter. Heureusement, la France est avertie, elle sait le danger, elle ne *voudra* pas y périr, et j'en atteste nos pères du temps de Jeanne d'Arc, nos pères du temps de Henri IV, lorsque la France ne *veut* pas périr, elle est sauvée!

Tandis que Ludovic agitait toute l'Italie pour agrandir son territoire, étendre son influence, satisfaire sa vanité, un ennemi terrible se préparait à l'assaillir lui-même ([1]). Louis XII, roi de France, ayant reçu d'une de ses aïeules des titres à la possession du Milanais, proposa aux Vénitiens de l'aider à faire cette conquête. « Voici Crémone, leur dit-il, et les bords du fleuve Adda ; vous les désirez depuis longtemps ; prenez-les, et laissez-moi enlever tout le reste ; et s'il me faut votre assistance, prêtez-la-moi comme je vous prêterai la mienne. » Les Vénitiens hésitent un instant : bien qu'ils détestent leur voisin Ludovic, quelques-uns d'entre eux redoutent encore plus le voisinage de Louis XII;

([1]) Liv. IV, ch. II.

mais la majorité, ardente et avide, saisit la proie que l'étranger lui offre, et foule aux pieds l'intérêt italien. Les Français tombent comme la foudre sur les campagnes de Lombardie; en un moment plusieurs villes et forteresses sont emportées. L'usurpateur est trahi par des misérables dont il a jadis payé la trahison. Vingt ans auparavant, un nommé Raffagnino l'avait introduit dans une citadelle possédée alors par son neveu. En 1499, ce même Raffagnino livre aux Français une citadelle que Ludovic lui a confiée, et cette seconde trahison s'accomplit le jour anniversaire de la première : Guichardin le signale avec indignation. Vainement Ludovic conjure les Milanais de le défendre, personne ne veut s'exposer pour lui; tous l'abandonnent et les habitants ouvrent sans résistance leurs portes aux Français. Pourquoi? Parce qu'ils espèrent que Louis XII leur accordera des privilèges et des exemptions; ils comptent payer moins d'impôts, moins d'octrois; tout leur patriotisme est là, au fond de leur bourse. Ludovic s'enfuit vers le Tyrol, après avoir vu ses plus chers amis courir au-devant de l'étranger. Et Guichardin n'en oublie guère, de ces transfuges, et il a soin de nous dire combien ces gens-là auraient pu facilement, s'ils avaient eu du cœur ou une ombre de gratitude, retarder, au moins de quelques jours, la victoire des envahisseurs.

La riche cité de Milan nous reçoit donc, et se persuade que, sous notre régime, elle deviendra plus riche encore. Bientôt elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée. Louis XII n'accorde pas toutes les

exemptions qu'on espérait : pour cette raison pécuniaire et pour quelques actes de violence, l'inconstante ville se révolte et rappelle Ludovic. Il revient et il a, comme un autre, ses *cent jours*. Mais Louis XII furieux lance contre son rival des troupes nombreuses et des Suisses. Ludovic, renversé une seconde et dernière fois, se déguise en soldat et chemine à pied dans les rangs des mercenaires mêmes qui ont refusé de combattre pour lui. Toute la grâce qu'ils lui ont faite, c'est de lui permettre ce travestissement : « Mêlez-vous avec nous, disent-ils, et gagnez la Suisse, si vous pouvez. » Il y consent; mais les Français arrivent, le reconnaissent et le font prisonnier. On le conduit à Lyon, où la foule accourt pour le voir, mais où le roi refuse de lui donner audience. Deux jours après, il est conduit dans la tour de Loches, où il mourra, après dix ans de captivité [1]. « On vit alors, comme dit Guichardin, » cet homme renfermer dans une étroite prison une » ambition et des pensées que pouvaient à peine » contenir naguère les limites de l'Italie. Son frère, » le cardinal Ascagne Sforza, fut mieux reçu du roi » et du ministre Georges d'Amboise, cardinal comme » lui et archevêque de Rouen. On le retint néanmoins » dans la tour de Bourges, ancienne prison de ce » même roi qui aujourd'hui l'incarcérait : tant est » variable et triste la condition humaine! Il est » impossible à chacun de savoir quelle sera, dans » l'avenir, sa destinée. »

(1) Liv. IV, ch. I et suiv.

Ici s'arrête le quatrième livre de Guichardin, et ici nous nous arrêterons nous-mêmes, parce que nous nous sentons comme revenus au point de départ. Dans les premières lignes de ce grand ouvrage, l'historien promettait de nous montrer par des exemples l'inconstance de la fortune et les dangers de l'ambition égoïste. Il a tenu parole; il a fait ressortir toutes les péripéties dont l'Italie fut le théâtre, et flétri au passage les mauvaises actions des hommes : empoisonnements, trahisons, ingratitudes, il a tout signalé, tout appelé par son nom, et déploré tant de crimes, d'invasions, de discordes!

A mesure qu'il parcourt cette longue chaîne d'événements, le lecteur, affligé de pareils spectacles, mais approuvant les jugements de l'écrivain, apprécie Guichardin comme le fait M. Thiers, et croit voir régner dans son ouvrage la tristesse de l'honnête homme. Oui, la première et même la seconde impression sont favorables à la moralité de ce récit : la plus grande partie des lecteurs ne songeront jamais à la contester. Quelques-uns cependant, plus fins ou mieux avertis, se demanderont si vraiment au XVIe siècle et dans ce monde politique italien, il n'y eut point de vertu sincère, point d'âme humaine animée de nobles mobiles. Bientôt ces lecteurs, se souvenant que Guichardin a fait céder sa conscience à son ambition, compareront son récit à celui d'autres témoins; ils verront par exemple que, dans la dernière crise subie par Florence encore libre, des patriotes désintéressés sortirent un instant des rangs du peuple, mais que

Guichardin, repoussé, persécuté même par la république, ne savait plus reconnaître la vertu dans un parti qui le traitait si rudement. De plus, Guichardin est de ces hommes qui, très fidèles à la prudence et calculant jusqu'au bout leurs intérêts, traitent de fous ceux qui tentent l'impossible, même en faveur de la justice. Il voudrait bien être honnête homme, mais il n'a pas assez de force ou d'enthousiasme pour l'être contre vent et marée, pour l'être sans espoir de succès.

Voilà pourquoi on peut le juger très différemment et avoir raison : le mot de M. Thiers et celui de Montaigne se concilient fort bien à son sujet. Guichardin est triste des malheurs de tous, triste des faiblesses d'autrui et des siennes propres, triste des conditions qui lui sont imposées, triste enfin de ne pas vivre en des temps plus heureux, où l'on jouirait de tous les honneurs sans être obligé de servir des Médicis ou d'escorter un Charles-Quint entrant dans les murs de Florence. Cette disposition suffit pour lui faire condamner le mal, non pour lui faire adorer la vertu. S'il avait eu au cœur un peu plus de chaleur et d'énergie, s'il avait su s'élever au-dessus de ses intérêts et de ses désirs personnels, il se serait fait des hommes une plus haute idée; parmi tant de contemporains, il en aurait désigné quelques-uns à l'estime des siècles suivants; car les grandes âmes, même dans les partis contraires, se reconnaissent entre elles et se saluent.

ERRATA

Page 44, ligne 26 : *Même,* lisez : *Mêmes.*

Page 130, ligne 14 : *Épouver,* lisez : *Éprouver.*

Page 147, ligne 29 : *Actes,* lisez : *Actes* (en mettant une virgule après ce mot).

Page 147, ligne 29 : *Quelquefois,* lisez : *Quelquefois* (en supprimant la virgule après ce mot).

Page 149, ligne 17 : *Et,* lisez : *En.*

Page 250, ligne 4 : *Se gardaient,* lisez : *Gardaient.*

Page 259, ligne 2 : *Empois,* lisez : *Emplois.*

SC

TABLE DES MATIÈRES

Bordeaux. — Imp. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 11.





